

Université de Montréal

Organisation spatiotemporelle et symbolisme
des jardins en Grèce du Nord

par
Martine Landriault

Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Ph.D.
en anthropologie

juillet, 2006

© Martine Landriault, 2006



AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :
Organisation spatiotemporelle et symbolisme
Des jardins en Grèce du Nord

présentée par
Martine Landriault

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Professeur Marie-Pierre Bousquet
président-rapporteur

Professeur Guy Lanoue
directeur de recherche

Professeur Philippe Poullaouec-Gonidec
membre du jury

Professeur Anne Cauquelin
examineur externe

Professeur Collette Dufresne-Tassé
représentant du doyen de la FES

Résumé

Les jardins grecs sont des espaces politisés dans lesquels les jardiniers réifient la nature, produisent du Soi, créent la saisie de leur propre monde et celui de l'Autre. Pour les Grecs, jardiner est un mode de vie, un moment d'intimité sécurisante avec le social toujours en évolution.

L'étude porte sur l'organisation spatiotemporelle et le symbolisme des jardins en Grèce du Nord. Elle situe d'abord l'étymologie du mot jardin et le jeu de la clôture, principale caractéristique à l'origine du vocable. La compréhension du rôle symbolique du jardin passe notamment par les rapports entre le jardinier grec et son jardin; la fonction du jardin dans la civilisation grecque d'hier et d'aujourd'hui.

Trois hypothèses de travail sont soumises : 1) le jardinier utilise les plantes comme matière, comme objets à penser. Le jardin, espace d'inscription du symbolique, est un commentaire pluridimensionnel dicté par un jeu de relations des cinq sens étroitement liées au désir et à l'imaginaire. 2) l'organisation spatiale des jardins comporte des caractéristiques spécifiques correspondant à l'intimité culturelle des jardiniers. 3) Le postulat du jardin, création de l'humain par opposition à celle de la nature, suggère que la création du premier est une projection contrastant avec les imperfections retrouvées dans la société.

À partir d'une approche empirico-inductive faisant appel à des concepts inhérents à l'anthropologie (histoire, mémoire, espace, temps, privé, public, identité, altérité), le corpus de l'enquête présente soixante-quatorze jardins divisés en trois catégories (jardins vernaculaires, jardins-paysagers, jardins-terrasses ou balcons) auxquelles se greffent quatre sous-catégories de différents types de jardins vernaculaires.

Sont ainsi examinés la perception grecque de l'environnement; les jardins de la Grèce ancienne à la fin du XIX^e siècle; les points de vue de spécialistes grecs sur les paysages grecs et certains textes scientifiques de jardins vernaculaires. L'étude mène alors au centre de la recherche soit à l'organisation spatiotemporelle des trois catégories de jardins et aux rudiments de la propriété en Grèce, source de persistants litiges entre citoyens et ceux-ci et l'État. Enfin, une discussion analyse les liens entre jardins et classes sociales, les tensions entre Grecs du Nord et du Sud, celles avec l'État et les inquiétudes des informateurs face à la mondialisation.

Abstract

Greek gardens are politicized spaces in which gardeners reify nature, produce the Self, and devise a grasp on their own world and that of the Other. For the Greeks, gardening is a way of living, a time of reassuring intimacy with the constantly changing social aspects of life.

This study deals with the symbolism and spatiotemporal organization of gardens in Northern Greece. It traces the etymology of the word "garden" and highlights the importance of enclosure, which is at the root of the term. Understanding the symbolic role of the garden demands a knowledge of the relationship between Greek gardeners and their gardens, and the garden's function in Greek civilization past and present.

Three working hypotheses are put forward: 1. The gardener uses plants as ways to transform ideas, turning the garden into a space for inscribing the symbolic, a commentary dictated by relations, between all five senses, that are closely connected to the imagination and desire. 2. The spatial organization of gardens in Northern Greece comprises specific features that correspond to the gardeners' cultural intimacy. 3. The postulate of the garden, created by humans as opposed to nature, suggests that creating a garden is a projection that contrasts with the imperfections of society.

Following an empirical-inductive approach that employs concepts inherent in anthropology (history, memory, space, time, private, public, identity, alterity), the fieldwork focuses on seventy-four gardens divided into three categories (vernacular gardens, landscape gardens, and terrace or balcony gardens), including four sub-categories of vernacular gardens of different types.

Points examined include the Greek perception of the environment; Greek gardens up to the late nineteenth century; Greek specialists' views on Greek landscapes; and selected scientific writings on vernacular gardens. The study then proceeds to the core of the research, namely the spatiotemporal organization of the three categories of gardens and the principles of land ownership in Greece, which is the source of continuing disputes between citizens, and between citizens and State. It concludes with a discussion and analysis of the links between gardens and social classes, the tensions between Northern and Southern Greeks—and with the State—and the informants' concerns regarding globalization.

Mots clés : Grèce; jardins vernaculaires; symbolisme; mémoire; héritage; communauté; identité/altérité; privé/public; inclusion/exclusion.

Keywords : Greece; vernacular gardens; symbolism; memory; legacy; community; identity/alterity; private/public; inclusion/exclusion.

Table des matières

Introduction	1
A.1 Étymologie du mot jardin	2
A.1.1 Le jeu de la clôture et le but de cette organisation spatiale	4
A.2 Ma définition du jardin	9
A.2.1 Pour une compréhension de la symbolique du jardin	10
A.2.2 Trois hypothèses de travail	11
A.3 L'approche ethnobotanique	13
A.3.1 Qu'est-ce qui fait courir tous ces ethnobotanistes ?	15
Chapitre 1 – Perception des Grecs de l'environnement	18
1.1 Perception des Grecs anciens de l'environnement	19
1.2 Témoignage personnel de l'affect de l'environnement grec	21
1.3 Les paysages grecs vus par des spécialistes grecs	22
1.4 Témoignages d'informateurs de l'enquête	23
1.5 Qu'entend-on en anthropologie par naturalisation ?	30
1.5.1 Le feu	36
1.5.2 Le bois sacré	38
Résumé	40

Chapitre 2 – Jardins de la Grèce ancienne à la fin du XIX^e siècle	42
2.1 Difficulté terminologique	44
2.2 Preuves archéologiques	45
2.3 Sources littéraires et scientifiques	48
2.3.1 Absence ou présence de jardins	48
2.3.2 Jardins odysseïens	51
2.3.2.1 Différentes opinions sur les jardins d’Homère	54
2.3.3 Jardins des philosophes et naissance de la démocratie	57
2.3.4 D’Alexandre le Grand au XIX ^e siècle	61
2.4 Le mur, construction sacrée en Grèce ancienne	65
Résumé	69
Chapitre 3 – Textes scientifiques sur des jardins de gens dits «ordinaires»	71
3.1 Les sens à l’œuvre	72
3.2 Qui sont ces chercheurs d’espace-jardin ?	75
3.2.1 Exemples classiques de l’approche anthropologique	75
3.2.2 Études sur des jardins faites au cours des années 1970-1990	77
3.2.3 Thèses de doctorat sur les jardins	84
Résumé	88

Chapitre 4 – Approche de l’enquête sur des jardins en Grèce du Nord	90
4.1 La préenquête	90
4.2 Le questionnaire	91
4.3 Le terrain	92
4.4 Le corpus de l’enquête	93
4.5 Le terrain au quotidien et le difficile face à face avec les théories	96
4.6 Aperçus historiques	100
4.6.1 <i>Thessaloniki</i>	100
4.6.2 <i>Halkidiki</i>	102
Résumé	103
Chapitre 5 – Organisation spatiotemporelle de jardins vernaculaires	104
5.1 Définition de l’espace en anthropologie	105
5.2 Définition du temps en anthropologie	108
5.3 Qu’est-ce qu’un jardin ? Réponses des informateurs	110
5.4 Les rudiments de la propriété en Grèce	115
5.5 Les jardins vernaculaires	120
5.5.1 Jardins pêle-mêle	120
5.5.1.1 Type A de jardin pêle-mêle – Le jardin de Niki	121

5.5.1.2 Type B de jardin pêle-mêle – Le jardin de Dimitra	127
5.5.1.3 Type C de jardin pêle-mêle – Le jardin de Katerini	130
5.5.2 Jardins à revêtements divers : chaulé, terre battue, mixte	132
5.5.2.1 Type A – Le jardin chaulé de Kristalia	132
5.5.2.2 Type B – Le jardin sur terre battue de Theodora et son fils	135
5.5.2.3 Type C – Le jardin à revêtements mixtes de Poppi et Ireni	139
5.5.3 Jardins gazonnés	141
5.5.3.1 Type A – Le jardin gazonné du couple Stranza	141
5.5.3.2 Type B – Le jardin gazonné du couple Stella et Dimitri	147
5.5.3.3 Type C – Le jardin gazonné de Mme Kazlari	150
5.3.4 Jardins avec animaux	154
5.5.4.1 Type A – Le jardin de Daphné avec coq, poules et chèvres	154
5.5.4.2 Type B – Le jardin d’Anastasios et d’Erginia avec poules, chèvres et lapins	158
5.5.4.3 Type C – Le jardin de Katerina et Charalampos avec poules	162
5.6 Trois jardins du bout de la péninsule de <i>Kassandra</i>	173
5.6.1 Type A – Le jardin de Despina	173
5.6.2 Type B – Le jardin d’Eranthia	176

5.6.3 Type C – Le jardin d’Anastasia	178
Résumé	183
Chapitre 6 – Discussion	186
6.1 Formes et styles des jardins vernaculaires	186
6.2 Jardins et classes sociales	191
6.3 Jardins-paysagers	196
6.3.1 Type A de jardin-paysager – Le jardin de Lena	196
6.3.2 Type B de jardin-paysager – Le jardin d’Alexandra	200
6.3.3 Type C de jardin-paysager – Le jardin de Sophia et d’Ilias	205
6.4 Jardins-balcons ou jardins-terrasses	215
6.5 Du jardin à l’identité nationale à la mondialisation	218
6.5.1 Point de vue des Grecs du Nord sur ceux du Sud	233
6.5.2 Point de vue sur les Grecs en général	235
Résumé	241
Conclusion	243

Ouvrages cités	257
Annexe I - Liste de photos de jardins de l'enquête	xii
Annexe II - Liste de plans d'aménagement de jardins vernaculaires de l'enquête	xlvi

Remerciements

À tous les jardiniers de l'enquête, merci. Merci de votre belle hospitalité et des longues heures d'entretien que vous m'avez accordées. Merci Haritini Karakoli, principale personne ressource du travail sur terrain dans Thessaloniki et ses environs. Merci Haritini de l'accueil à bras ouverts dans votre famille et de votre enthousiaste collaboration en temps qu'interprète et spécialiste en horticulture et aménagement paysager. Merci Anna Spanou, interprète dans la région d'Halkidiki, de votre curiosité et de votre entrain à découvrir des trésors de chez vous. Merci Maria Ananiadou-Tzimopoulou, Panos Stathacopoulos et Ioannis, A. Tsalikidis, professeurs à l'Université Aristotelio, Thessaloniki, de l'intérêt que vous portez à ma recherche. Merci Daniel Clément, anthropologue, pour la documentation en ethnobotanique. Merci Ghyslaine Brodeur et Luce Payette, bibliothécaires à l'Université de Montréal. Merci Gertrude Robitaille du travail de graphisme pour les photos et légendes des jardins incluses en annexe I. Merci Susan Le Pan pour la traduction anglaise du résumé.

À mes amis, merci. Merci de leur amitié, de leur aide et de leurs encouragements. Merci Penelope Soteriou de votre enseignement du grec et des nombreuses traductions de textes dans cette langue. Merci Suzanne Mineau des révisions des différentes versions de la thèse, des judicieux conseils (déplacement de paragraphes, fautes de frappe, de syntaxe) et des fous rires allégeant la tension. Merci Julie Dansereau, ancienne professeure en architecture du paysage et Mark Willis, architecte-paysagiste, pour les illustrations des catégories de jardins vernaculaires en annexe II. Merci Aline Lévesque du support informatique offert dans la sérénité. Merci Pierrette Thibault, directrice du département en anthropologie de l'Université de Montréal, d'un appui stimulant tout au long de ma démarche. Enfin, merci Guy Lanoue, mon directeur de thèse, de l'élargissement que vous avez su insuffler à mes propos et de votre professionnalisme qui ne m'a jamais fait défaut.

Introduction

Ma recherche porte sur le rôle symbolique des jardins privés en Grèce du Nord dans la pensée générale et dans la classification de l'esprit grec. La vision du monde de ces jardiniers¹ passe ici par l'organisation d'un espace délimité et particulier aménagé à partir de plantes et distinct d'autres espaces comme celui de la maison ou de la rue. J'utilise ici les mots «esprit» et «vision» tout en les sachant liés à des orientations anthropologiques largement dépassées, mais étant donné la qualité polysémique de certaines idées et valeurs associées aux jardins, je préfère délibérément utiliser ces termes vagues dont le sens sera précisé par la suite.

La thèse comprend six chapitres. L'introduction situe d'abord l'étymologie du mot jardin; le jeu de la clôture, caractéristique principale à l'origine du vocable, et le but de l'organisation de cette composante archétypale de l'espace ferme-potager-jardin à travers le temps. Puis, je situe ma pensée par rapport à la définition du mot jardin et j'indique comment j'entends expliquer le rôle symbolique de celui-ci. Ensuite, je propose trois hypothèses de travail et je termine sur la démarche ethnobotanique envisagée au début de l'enquête et les raisons pour lesquelles je l'ai, en partie, abandonnée. Les chapitres suivants traitent de la recension de la littérature sur la perception de l'environnement des Grecs; des jardins en Grèce ancienne à ceux de la fin du XIX^e siècle; de textes scientifiques sur des jardins de gens dits «ordinaires»; de l'approche de l'enquête sur des jardins en Grèce du Nord et du cadre dans lequel la recherche se situe; de l'organisation spatiotemporelle de six types de jardins; de rudiments de la propriété en Grèce. Le dernier chapitre examine les composantes des jardins

¹ Dans cette étude, la forme masculine désigne aussi bien les femmes que les hommes et est employée dans le seul but d'alléger le texte.

vernaculaires de l'enquête, les formes, le style des jardins. J'y discute des jardins et des classes sociales, de l'identité nationale, de la mondialisation et de la façon dont les Grecs du Nord perçoivent leurs compatriotes du Sud. Tout au cours de l'exposé, des concepts et des définitions inhérents au fil conducteur du raisonnement tentent de mettre en valeur le fait que les jardins en Grèce du Nord sont des espaces politisés dans lesquels les jardiniers réifient la nature, produisent du Soi, créent la saisie de leur propre monde et celui de l'Autre. La conclusion réunit des éléments de réponses établis dans la thèse et indique les insuffisances, les questions encore à résoudre.

A.1 Étymologie du mot jardin

Pour Anne van Erp-Houtepen², l'étymologie du mot jardin, de racines indo-européennes, définit ce lieu de vie organique par sa clôture (*gher*) et son enclos (*ghort*). Parmi les dérivés, l'on retrace le *Xortos* grec (basse-cour), le *hortus* latin dit aussi *gardinum* en latin commun apparenté au *giardino* italien, au *jardin* espagnol (le *huerto* espagnol désigne tout aussi bien la ferme, le potager ou le verger) et, finalement, en français, le mot jardin. Ce dernier descend lui-même du vieux français normand *gardin* lequel se change en *gardyne* en anglais du XII^e au XV^e siècle et en *garden* en anglais moderne.

La référence au jardin-paradis, poursuit A. van Erp-Houtepen, vient du mot perse *pairidaeza* qui, lui aussi, signifie clôture, enceinte, enclos servant de terrain de chasse à l'usage du roi. L'historien, essayiste et chef militaire grec *Xenophôn* introduit le terme *paradeisos* dans les langues européennes attestant la splendeur des jardins de *Cyrus*, souverain de la dynastie achéménide. De son côté, Jean Delumeau explique :

Le mot ancien persan *apiri-daeza* signifiait un verger entouré de murs. L'ancien hébreu l'adopta sous la forme *pardès*. Puis les Septante le traduisirent par *paradeisos*, qui est à la fois le mot *pardès* et le terme

² A. van Erp-Houtepen, 1986, p. 227-229.

hébreu plus classique pour désigner un jardin, gan. [...] le jardin biblique est apparenté à quantité d'autres jardins mythico-religieux de l'Orient ancien, et [...] il a aussi à voir, même s'il s'agit d'un lieu païen, avec le grand jardin d'Alcinoos qui s'étendait sur « quatre arpents entourés de murs » (Homère, chant VII de l'Odyssée).³

Pour le décor détaillé des lieux, voici ce chant d'Homère :

Aux côtés de la cour, on voit un grand jardin, avec quatre arpents enclos dans une enceinte. C'est d'abord un verger dont les hautes ramures, poiriers et grenadiers et pommiers aux fruits d'or et puissants oliviers et figuiers domestiques, portent, sans se lasser ni s'arrêter, leurs fruits ; [...] Plus loin, chargé de fruits, c'est un carré de vignes, dont la moitié, sans ombre, au soleil se rôtit, et déjà l'on vendange et l'on foule les grappes; mais dans l'autre moitié, les grappes encore vertes laissent tomber la fleur ou ne font que rougir. Enfin, les derniers ceps bordent les plates-bandes du plus soigné, du plus complet des potagers ; vert en toute saison, il y coule deux sources ; l'une est pour le jardin, qu'elle arrose en entier, et l'autre, sous le seuil de la cour, se détourne vers la haute maison, où s'en viennent à l'eau tous les gens de la ville. Tels étaient les présents magnifiques des dieux au roi Alkinoos.⁴

En retirant toute la poésie de la description du jardin du roi *Alkinoos*, voici ce qui en reste : un enclos, un verger rempli d'arbres fruitiers tantôt en bourgeons tantôt en fleurs, une vigne, un potager bordé de plates-bandes et deux sources d'eau. Est-ce l'absence de gazon, d'une aire de stationnement pour voitures, de massifs de tulipes de Hollande plantées annuellement sur la Colline parlementaire à Ottawa, l'absence d'un *barbecue*, qui empêchent cet espace du chant VII de l'Odyssée d'être digne de porter le nom de jardin? Ce jardin dénudé de poésie n'en reste pas moins un jardin. Mieux encore, c'est un jardin intemporel pouvant exister sur plus d'un continent. Les couleurs, les odeurs, la chaleur, la fraîcheur lui valent un surcroît de considération.

En général, les auteurs s'entendent sur l'étymologie du mot. C'est le cas de Michel Baridon, Alain Roger, Françoise Dubost, Jack Goody, Christopher

³ J. Delumeau, 1996, *J.-P. Le Dantec*, p. 11-12.

⁴ Homère, *L'Odyssée*, 1955, p. 162-163.

Thacker et bien d'autres⁵. Le nom du roi des Phéaciens accueillant *Odisseus* (Ulysse en grec) après son naufrage s'écrit tantôt Alcinoos, tantôt *Alkinoos* en grec; certains textes mettent l'accent sur le concept «Paradis», mais ce qui importe c'est l'unanimité autour de l'aspect clos du jardin. Le chant VII de l'Odyssée confirme cette caractéristique.

Les informateurs de la présente enquête qui habitent en Macédoine centrale et en Chalcidique qu'à partir de maintenant je nommerai respectivement *Makedonia* et *Halkidiki* conformément à l'appellation grecque, emploient le mot *kipos* pour un jardin ornemental, avec ou sans légumes, et *baksès* pour un potager.

A.1.1 Le jeu de la clôture et le but de cette organisation spatiale

Le Néolithique, période préhistorique du Moyen-Orient *circa* 8 000 av. J.-C., vit les débuts de l'agriculture, de l'élevage et de la sédentarisation. Le passage de la vie nomade de l'hominien se nourrissant de chasse, de pêche et de cueillette à une vie sédentaire ne se fit certes pas du jour au lendemain ni partout à la fois sur la grandeur des territoires. Mon objectif n'est pas de faire l'historique de ce passage, mais de mettre en lumière les fonctions de la clôture dans l'organisation spatiale du jardin. Pour connaître l'importance de la production alimentaire à travers les âges, les grandes transformations suscitées grâce à elle dans les liens entre le monde des humains et celui des plantes et des animaux, son influence dans toutes les structures de la société (démographie, peuplement, technologie, organisation socio-politique, répartition du travail, environnement, religion, art, santé et biologie, race et langue), je suggère de consulter l'anthropologue Philip E. L. Smith⁶.

Dans l'organisation de l'espace associée à la façon de subsister au cours de la sédentarisation, la clôture sous forme de murs, de palissades, servait de protection

⁵ F. Dubost, 1999, p. 18-19; M. Baridon, 1998, p. 19 (note de bas de page); A. Roger, 1997, p. 32; J. Goody, 1994, p. 57 et C. Thacker, 1985, p. 15.

⁶ P. E. L. Smith, 1976, p. ix-14.

contre les vents du désert, les animaux prédateurs et les maraudeurs⁷. Avec la notion de «possession du sol», on est encore bien loin des titres légaux de propriété, l'enceinte marque les limites du lot de terre qu'on faisait sien. Les Grecs d'aujourd'hui, là où j'ai effectué ma recherche, invoquent-ils les mêmes raisons pour la construction d'une clôture autour de leur propriété? Muret de pierre, de roches des champs, muret de ciment, muret chaulé, muret de stuc, de briques, treillis de fils de fer, portail électronique, barrière de fer forgé, piquets de «perche de cèdre», pieux, tuyaux de plomberie, grillage à mailles plus ou moins fines, grille ajourée en métal surplombée d'un treillis de plantes grimpantes, rares clôtures en bois traditionnelles, claires-voies, haies de cèdres, de rosiers arbustifs et autres plantes épineuses, rangées d'arbres, tous illustrent le dicton *ksefrago ambelli* utilisé pour décrire une région, un lieu où tout le monde peut entrer comme dans un moulin, agir à sa guise sans ordre ni loi. De nos jours comme autrefois, une propriété grecque ne peut être laissée *ksefrago ambelli*, c'est-à-dire sans clôture. Et ce, pour les mêmes motifs qu'il y a des siècles. Une exception pourtant. Un terrain à la limite d'un autre appartenant à une église ne peut être entouré d'une barrière d'aucune sorte. L'Église projette ainsi une image d'ouverture.

«Les intrus sont nombreux, c'est pourquoi j'ai installé du grillage à mailles serrées tout autour du terrain et une porte en métal à l'entrée. J'ai aussi deux chiens, un système d'alarme puissant, de l'éclairage en soirée et pendant toute la nuit puis, un revolver. Avec permis. Les voisins sont éloignés et les bâtisses en face ne sont occupées que durant la journée.»⁸, explique Charalampos V.,⁹ distributeur d'appareils électriques.

«On a déjà possédé une urne remplie de terre et de plantes pesant environ cent cinquante kilos. Un matin, je me suis levée, elle n'était plus là. Tout avait disparu.», s'exclame Arkadoula K., surprise comme si cela s'était passé le veille.

⁷ P. Hobhouse, 1992, p. 11.

⁸ Les guillemets indiquent les paroles rapportées d'un informateur. Il en sera ainsi tout le long de la thèse.

⁹ J'ai opté pour conserver le vrai prénom de l'informateur plus la première lettre du nom de famille. J'adhère ainsi à une pratique courante en anthropologie.

«Domestiques ou sauvages, sans clôture, chiens, chats, lapins, chèvres, poules détruiraient le jardin. Du temps de ma grand-mère, à la fin des années vingt et même longtemps après, les gens possédaient des chevaux, des boeufs pour les travaux de la terre. Ils les remisaient sur le côté de l'habitation, quant aux plus petits animaux, ils allaient et venaient en liberté dans la maison. On nattait des branches pour construire les enclos. Ceux en métal n'existaient pas ou coûtaient trop cher.», raconte Fani D., obsédée de propreté.

D'autres raisons justifient la présence de clôtures encadrant les propriétés en Grèce du Nord : protéger les enfants, les empêcher d'aller dans la rue; repousser la poussière de celle-ci; embellir le terrain; attirer le regard des passants; interdire aux touristes de pénétrer sur la propriété; décourager les gens de son propre village, de sa propre ville, de déraciner fleurs et autres plantations délicates. On échange beaucoup de graines, de plantes entre voisins et amis. La plupart du temps, on accepte facilement que quelqu'un, sans autorisation, sous nos propres yeux, prenne au passage une fleur qu'avec succès, grâce au climat, au sol et à de bons soins, il replantera dans son jardin. La règle, c'est de ne pas déraciner. Cette dernière phrase prise dans un sens plus large est importante dans l'analyse des données de l'enquête.

«Aux USA, ailleurs en Europe et à Melbourne en Australie, les gens cherchent à s'isoler des voisins. Très sensibles à l'aspect privé de leur propriété, ils ne veulent pas que les passants ou quiconque voient ce qui se passe chez eux. Ils érigent à ces fins de hautes clôtures. Les Grecs ne pensent pas ainsi. Plutôt basses, les nôtres nous permettent de communiquer avec les autres à partir du jardin. Il y a bien sûr des exceptions, marmonne Dimitrios S. Plus les gens sont riches, plus leurs clôtures sont élevées et plus ils ont les moyens de se protéger contre les gêneurs en tout genre.»

En Grèce moderne, l'enclos remplit donc plusieurs fonctions; celle sur laquelle les informateurs insistent davantage se rapporte à la limite, à la frontière entre leur propriété et celle du voisin.

«Avec une clôture, j'empêche le voisin de s'approprier peu à peu mon terrain. Dans les villages, la démarcation entre propriétés n'est pas évidente. Il faut connaître là où se termine ma fortune et où commence celle de la municipalité. Il faut marquer son territoire, établir des frontières avec les voisins. Dans le passé, et

aujourd'hui encore, il existe des tractations douteuses ou malhonnêtes au sujet de la propriété privée ... »

La moutarde lui montant au nez, Theodora Z. met brusquement un terme à sa lancée.

Je mets en relief cette idée de barrières, de limites, de murs et de frontières. Ces mots associés à l'État, à l'Histoire, aux plantes du jardin, à la production du Soi et aux classes sociales se sont imposés au fur et à mesure que l'enquête progressait. Ils sont le point de départ et le coeur de l'analyse des résultats de cette enquête.

La clôture fait du jardin un espace intérieur mais celui-ci est sans cesse animé par le monde dont elle s'est coupée. La clôture indique non seulement ce qu'est un jardin, mais également ce qu'il n'est pas par rapport au monde extérieur. La clôture ou une haie, des arbustes jouant le même rôle, agissent comme passage dans un autre espace, un autre temps, un autre rythme, une autre couleur, un autre son, un autre goût tout en servant de barrage aux aspects nuisibles en provenance de l'extérieur, nuisibles aux plantations et aux habitants du jardin.

La clôture est l'élément numéro un, celui que nous rencontrons en premier, venant du dehors, et celui qui importe le plus au propriétaire. La clôture délimite un chez-soi, un espace privé. Elle définit le jardin comme un « dedans » .¹⁰

Anne Cauquelin a raison, mais la clôture, ce premier élément rencontré, peut être un obstacle. La clôture possède le pouvoir d'accueillir, de laisser le libre passage à celui qui lui fait face ou de lui barrer la route. Elle est le garde du corps du jardin, de son propriétaire et de ses proches. Si basse, si ajourée soit-elle, elle en impose. Elle inspire le respect de la propriété. C'est une mise à distance de l'espace privé, du « dedans » dont parle Cauquelin. Il existe aussi des clôtures invisibles de jardins, par exemple le ah-ah! parfois appelé saut-de-loup. Il s'agit d'un large fossé contre la violation d'une propriété et il est imperceptible à l'oeil nu sauf

¹⁰ A. Cauquelin, 2003, p. 18.

lorsque l'intrus se trouve en abord¹¹. Jouant avec la métaphore du jardin, Philippe Quéau raconte que nous sommes nous-mêmes un peu des jardins et notre propre jardinier. Pour lui, l'humain est une sorte d'image, une sorte de plante, une sorte de pollen :

L'homme est enfin une sorte de pollen. [...] il pratique la sérendipité, et quand il parvient aux frontières extrêmes de son jardin, c'est-à-dire de sa vie, il découvre qu'il n'y a pas de haie, pas de clôture, et que le regard peut s'emparer du monde, et alors l'homme peut se dire avec étonnement : ha, ha !¹²

Quéau, directeur de la division Information et Informatique de l'Unesco, explore certains jardins virtuels possédant des clôtures :

Le jardin est tout entier dans cette contradiction : c'est un clos ouvert. Sa clôture est réelle, son ouverture est virtuelle. Le jardin [...] est le lieu de trois mystères, de trois puissances – la croissance, la fertilisation, la métamorphose. Ou pour faire image, le germe, le pollen, et l'Éden. [...] Le pollen navigue. La fertilisation est une conquête virtuelle du territoire, et de l'altérité. La reproduction sexuelle invite à contempler toutes les virtualités possibles des rencontres faites, ou encore à faire. Que de coïts en puissance ! Contradiction féconde, entre le jaillissement solaire, printanier, spermatique et l'attente imprégnée, l'expectative hibernante, gonadique. [...] Le jardin diffuse et distribue. C'est une métaphore convaincante du Web.¹³

Jardin — clos à ouverture virtuelle — flux — graine — germe — pollen —

Éden — reproduction sexuelle — coïts — sucs et odeurs — jaillissement spermatique — Web.

Ce n'est pas d'hier que le sexe est associé au jardin. Robert Riley, architecte paysagiste américain, distingue trois typologies de jardins : la jungle, symbole d'une sexualité hors de portée du contrôle humain; la pelouse, symbole d'une

¹¹ D'origine française, le ah-ah! apparaît à Versailles et ailleurs au XVII^e siècle.

¹² P. Quéau, 1997, p. 176.

¹³ Ibid, p. 167-172.

sexualité corsetée et surcontrôlée; le jardin domestique, symbole d'une sexualité délicate et contrôlée¹⁴. Qu'ont en commun les jardins réels et virtuels? Le principe de plaisir, les impulsions instinctives correspondant aux besoins primitifs, une certaine base de l'inconscient. Le seul élément qui les sépare de la représentation du Ça, c'est que ce dernier n'établit pas de relations avec le monde extérieur. En ce qui a trait à l'énoncé de Quéau sur la fertilisation, conquête virtuelle du territoire et de l'altérité, mon ignorance de la haute technologie informatique ne m'autorise pas à exploiter le Web de cette manière; cependant, l'identité, la propriété, la conquête, sont trois concepts inhérents à ma recherche.

A.2 Ma définition du jardin

Le jardin est un espace végétal investi d'un autre espace, un espace d'imaginaire nourri de désirs et de besoins. La symbiose des deux est l'effet d'une construction de lieux superposés. Le jardin, espace concret, renvoie l'ici à l'ailleurs, à la limite absolue et incertaine de l'horizon. Par son regard projeté au loin, l'être humain modifie la matière de l'espace jardin. Une mécanique d'absence, de plein et de vide entre en jeu. Le jardin et l'horizon sont partenaires ludiques, ce dernier fournissant au premier des dimensions et des formes nouvelles. Le jardinier retire le vide et le meuble. Du lieu incertain, mobile qu'est l'horizon, il crée un lieu réel qui bien qu'en constante transformation, s'enracine et drageonne dans le sol. Le jardinier va et vient de l'horizon au jardin. Il utilise les plantes et transforme l'espace jardin en lieu de création de vie pour reculer l'absence de celle-ci. Autrement dit, le jardinier joue avec le temps et l'espace, avec la vie et la mort. Enfant, il bâtissait des châteaux de sable et apprenait rapidement que la mer venait les détruire. Adulte, il joue encore dans la terre : il la retourne, l'ameublit, la modèle à sa façon. Il apprivoise cet espace dans le temps, aménageant ainsi son tombeau, sans en être nécessairement conscient.

¹⁴ R. Riley, 1995, p. 67.

Marqueur de temps et d'espace, le jardin est aussi un lieu de mémoire historique collective ou individuelle. Cette représentation et un certain nombre d'autres sont traitées plus loin mais avant de préciser comment j'entends expliquer le rôle symbolique du jardin, il importe de mentionner la principale composante de sa dynamique inspirée tout droit des informateurs. Elle sert de guide à ma recherche.

Dès que l'on se trouve dans son jardin, on passe à l'acte. On se met au monde. Ce geste posé, on voit l'Autre. En face de soi, à côté, derrière soi, plus ou moins proche. On bêche son identité, on sarcle celle de l'autre. La distinction entre les deux actions est nécessaire. D'après le Petit Robert, la première signifie fendre, retourner la terre, la cultiver tandis que dans la seconde, il s'agit d'extirper les racines, de débarrasser un lieu des herbes nuisibles. Ensuite, on installe des tuteurs pour que le tout tienne debout. Ne pas s'écraser sous aucun prétexte. Ne pas être écrasé non plus. On arrose les semences, les plants, on entretient le sol d'un engrais politico-juridico-économico-socioculturel puissant et c'est ainsi que l'on devient créateur non seulement d'une oeuvre magnifique mais, du même coup, créateur de soi. Dans cet esprit, l'on peut qualifier le jardin d'espace de production du Soi.

A.2.1 Pour une compréhension de la symbolique du jardin

Pour mieux comprendre le rôle symbolique du jardin, des questions s'imposent :

- 1) Quels rapports existent-ils entre le jardinier grec et son jardin?
- 2) Quelle est la fonction du jardin dans la civilisation grecque d'hier et d'aujourd'hui?
- 3) Pourquoi, sur le plan culturel, les Grecs sont-ils si passionnément attachés à leur jardin?
- 4) Que tentent-ils d'y construire à travers leur passé?
- 5) À quoi correspond cette stratégie discursive de naturalisation?
- 6) Quelles plantes utilisent-ils?
- 7) Leur accordent-ils un endroit particulier sur le terrain?
- 8) Quels types de jardins retrouve-t-on dans cette région de *Makedonia*?

L'étude des concepts rattachés à la propriété en Grèce tels : espace privé/public; centre/périphérie; inclusion/exclusion; identité/altérité; historique/économique/juridique, ainsi que l'examen de la propriété indissociable

des différentes catégories de classes sociales devraient amener à mieux saisir la part du symbolisme relatif à l'espace-jardin. La discussion de ces notions-clés puise dans l'approche analytique des poétiques sociales, terme utilisé par Michael Herzfeld pour décrire «la capacité extraordinaire de descendre dans l'arrière-plan de la conscience»¹⁵. Le terme poétique, explique Herzfeld, vient du verbe grec *poieô* qui veut dire «action» — c'est une approche analytique à l'usage de la forme rhétorique. Ni romantique, ni restreinte au langage, la poétique sociale est la rencontre de l'expérience quotidienne sur laquelle empiètent les structures du pouvoir¹⁶. Herzfeld¹⁷ éclaire son propos par des exemples dont celui de l'apprenti Y. incompetent depuis le début de son apprentissage et qui, un bon jour, se révèle intelligent et habile. Il devient alors plus valorisé que Z. dont l'intelligence avait été perçue dès le départ. Y. fait preuve non seulement d'une expertise artisanale, son futur capital professionnel, mais aussi d'une expertise sociale. Il possède l'habileté la plus prisée entre toutes, celle de dissimuler. On peut d'ores et déjà compter sur lui pour garder un secret. C'est quelqu'un qui a su endurer stoïquement le ridicule dans l'intention cachée de triompher de ceux qui le tourmentaient. L'apprenti Y. est un bon investissement en affaires. Sa masculinité contrôlée est garante de son avenir. L'art de la surprise, dit Herzfeld¹⁸, est au cœur même de ce qu'il appelle les poétiques sociales.

A.2.2 Trois hypothèses de travail

Premièrement, le jardinier utilise les plantes comme matière, comme objets à penser. Réflexion sur un ensemble d'idées, le jardin est conçu comme un espace d'inscription du symbolique, un commentaire pluridimensionnel dicté par un jeu de relations des cinq sens étroitement liées au désir et à l'imaginaire. Cette

¹⁵ M. Herzfeld, 1997, p. 142.

¹⁶ Ibid, p. 142-158.

¹⁷ Ibid, 2004, p. 122.

¹⁸ Le nom de Herzfeld revient souvent dans ma thèse. Rien d'étonnant puisqu'il s'agit du plus grand spécialiste de la Grèce contemporaine ayant écrit de nombreux ouvrages et articles sur la sémiotique de la pratique culturelle, sur celle de l'État (coups d'État, guerres civiles), sur les localités et leur auto-culture.

hypothèse de départ mène à se demander pourquoi l'humain ressent le besoin de faire un commentaire sur l'espace. Deuxièmement, l'organisation spatiale des jardins en Grèce du Nord comporte des caractéristiques spécifiques et ces dernières correspondent à l'intimité culturelle des jardiniers. Troisièmement, le postulat du jardin, création de l'humain par opposition à celle de la nature, suggère que la création du premier est une projection de perfection contrastant avec les imperfections retrouvées dans la société dans laquelle il vit. Le jardin ainsi considéré devient un lieu hybride où le jardinier, citoyen et acteur social, s'indigne, proteste, refait le monde, le blâme de tous ses problèmes et de ses échecs personnels sans risque de représailles, sans que ni ses proches, ni son milieu de travail, ni les autorités de l'État-nation le contredisent ou l'accusent de faire entrave aux normes légales et culturelles officielles.

Ma recherche examine l'organisation spatiotemporelle et symbolique des jardins. Elle accorde une part importante aux propos des informateurs au sujet de leur espace-jardin, propos que l'on peut qualifier d'autobiographie, de récit politisé. La narration très personnelle et polysémique crée certes un problème méthodologique, dans la mesure où elle ne facilite pas les chaînes de classification. En dépit de la difficulté, je tente de mettre en valeur les thèmes récurrents dans les données : l'enfance, le plaisir, la pureté, la beauté, la liberté, l'harmonie, la méfiance, l'ambiguïté du Nous et de l'Autre, les barrières associées à l'État, à l'histoire, à la production du Soi, aux classes sociales, le passage à l'acte, le passage des générations, l'héritage culturel, la mémoire.

Le jardin n'est pas uniquement un lieu de mémoire, c'est-à-dire du passé. C'est aussi un lieu de temps dans lequel les générations se projettent de manière différente; les plus âgés se situent plus aisément dans le passé tandis que les plus jeunes parlent de l'avenir. Ce lieu de temps renferme les rêves, le désir d'inclure un ordre dans un monde de désordre, un ordre qui parle du Soi. La façon suggérée pour comprendre la symbolique du jardin ainsi que les hypothèses de travail tiennent forcément compte de ces aspects de l'étude.

A.3 L'approche ethnobotanique

Avant l'arrivée sur terrain, j'avais favorisé l'approche ethnobotanique mais en cours d'enquête, les informateurs ont fait montre de peu ou d'aucun intérêt pour l'aspect classificatoire des plantes. Par contre, ils ont fait preuve de beaucoup d'enthousiasme à définir ce qu'est, pour eux, un jardin comme projection de leur imaginaire et ce que celui-ci représente. Ils ont insisté sur cet héritage de leurs parents, de leurs grands-parents, sur les transformations apportées à cet espace à travers les générations. C'est avec émotion qu'ils ont rappelé les difficultés affrontées par leurs prédécesseurs pour l'aménagement de ce bout de terre réservé aux légumes et aux herbes du potager mais aussi aux fleurs et aux arbres fruitiers : difficultés de longues distances à parcourir pour l'approvisionnement en eau; technologie rudimentaire; nombreuses tâches ardues quotidiennes ne leur laissant que peu de temps à y consacrer et choix limité des plantes cultivées. Étaient encore frais dans leur mémoire, les parfums, les formes et les couleurs de fleurs et de fruits, le plaisir de leurs jeux d'enfant dans cet environnement sécuritaire, l'image de leurs parents, pieds et mains dans la terre et le désir d'imiter ce geste de création. Les jardiniers m'ont amenée vers ce rôle symbolique de leur jardin. Je me suis laissée guider, sans offrir de résistance, par ce qu'ils racontaient. J'ai découvert que cela correspondait à leurs besoins, à leurs désirs, et également aux miens. L'objectivité du chercheur n'existe pas vraiment. On témoigne de ses propres préoccupations, on met toujours du Soi. C'est cette partie investie du Soi qui nous fait reconnaître les limites de notre pénétration du monde de l'Autre.

Une partie de l'enquête a, néanmoins, pour objet les connaissances du monde végétal des jardiniers en Grèce du Nord : (a) le nom de la plante et l'association de ce dernier à autre chose, (prénom, événement, qualificatif); (b) les différentes parties et fonctions de la plante; (c) sa reproduction; (d) son cycle de vie; (e) la dispersion des graines; (f) la photosynthèse; (g) le calendrier horticole; (h) la fertilisation chimique ou organique, sa fréquence; (i) l'irrigation; (j) les insectes

utiles ou nuisibles, etc. La collecte d'environ quatre-vingts spécimens étiquetés en latin, français et grec comprenant la famille de la plante, sa date de récolte, sa localité, son habitat, sa forme de vie, ses caractéristiques, sa floraison et le nom de la personne qui l'a récoltée et identifiée a été déposée à l'Institut de recherche en biologie végétale au Jardin botanique de Montréal.

L'ethnobotanique m'a permis d'élargir mes connaissances en la matière mais aussi de reconnaître les limites de cette approche et mes propres limites. Quelles sont les limites de l'ethnobotanique? La réponse à cette question se trouve à l'intérieur même de nombreux écrits ayant comme tâche de définir les objectifs, les méthodes et les applications de l'ethnobotanique qualifiée tantôt de science, de discipline ou tantôt de sous-discipline.

L'étendue d'un domaine de recherche se reflète dans les questions soulevées par ses chercheurs, dit Alcorn. [...] De quelles plantes dispose-t-on? Lesquelles sont reconnues comme ressources? Quels sont les facteurs sociaux, politiques, biologiques, économiques et écologiques permettant qu'une plante soit perçue comme ressource? Comment la connaissance ethnobotanique est-elle répandue parmi la population humaine? Que pensent les gens des plantes? Comment les différencient-ils, comment classent-ils les éléments de leur environnement naturel? Quels avantages financiers et économiques génèrent-elles? Quels effets leur gestion provoque-t-elle sur la structure de la végétation locale, sur la structure et sur le fonctionnement des institutions locales? De quelle façon les activités humaines et leurs conséquences ont-elles influencé l'évolution des populations de plantes? ¹⁹

L'une des plus importantes utilités des plantes, poursuit Alcorn, est «la production de composés chimiques uniques et diversifiés»²⁰. La récurrence des mots : plantes — production — gestion — ressources indique ici clairement le souci premier économique de l'ethnobotanique. Les jardins domestiques sont une partie essentielle de la recherche ethnobotanique, déclare de son côté Ford, citant en

¹⁹ J.B. Alcorn, 1995, p. 23-24 [ma traduction].

²⁰ Ibid, p. 27. [ma traduction].

exemple le travail de Caballero (1992)²¹. Je reviendrai plus loin sur cette étude qui justement, m'a permis de faire quelques brèves considérations sur l'organisation du jardin, porte sur l'aspect économique de la production des plantes. Dans ces deux cas et dans de nombreux autres de la littérature, le terme d'économie-botanique est plus approprié que celui d'ethnobotanique.

A.3.1 Qu'est-ce qui fait courir tous ces ethnobotanistes ?

Pour certains, répond Cotton²², c'est le désir d'identifier des patterns de systèmes de connaissances pouvant aider à la compréhension de la faculté cognitive de l'humain; pour d'autres, c'est celui d'élucider des détails sur l'évolution humaine par l'analyse des rapports préhistoriques entre humains et plantes. Plus récemment, l'intérêt se porte sur les pratiques et les valeurs sociales de la connaissance traditionnelle tandis que d'autres encore se penchent sur la biodiversité et la conservation biologique. Comme le fait remarquer Cotton, les préoccupations des ethnobotanistes sont calquées sur celles d'autres disciplines. Il n'en est pas autrement de leurs méthodes.

[...] ethnobotany has at times suffered from a lack of orientation and integration, and its traditional task of cataloging the uses of plants has been criticized as lacking theoretical content. In part these criticisms have been valid. Ethnobotanical data collected without reference to an intellectual problem may be eclectic to the point of inutility. [...] it is precisely this interdisciplinary orientation that allows the ethnobotanist to pose and answer questions that cannot be approached by narrower specialists. [...] Indeed, the interdisciplinary range of ethnobotany is so broad that it has become virtually impossible and certainly meaningless to define sectarian boundaries of the field. [...] Ethnobotanists must record not only lists of plant uses but a vision of life itself [...] to understand not just how a specific group of people uses plants but how that group perceives them, how it interprets those perceptions, how those perceptions influence the activities of members of that society, and how

²¹ R.I. Ford, 1994, p. xxii.

²² C.M. Cotton, 1996, p. 15-16.

those activities, in turn, influence the ambient vegetation and the ecosystem upon which the society depends.²³

We still lack a metaethnobotany that moves above what a plant is to what it means. Until this is achieved we will really be doing folk economic botany and not ethnobotany.²⁴

Davis convient de l'aspect «parfois» stérile de l'ethnobotanique. Il explique l'impossibilité de définir les paramètres de celle-ci par son interdisciplinarité. Aurait-elle l'apanage de cette dernière? Comment d'autres domaines scientifiques agissant en commun réussissent-ils non seulement à se définir mais à reconnaître aussi leurs limites? L'ethnobotaniste, conseille Davis, devrait emprunter l'essentiel même de la recherche anthropologique (sans la nommer), soit la mise en évidence des systèmes de représentation, du système de pensée d'une population donnée et ses rapports au milieu naturel et à l'espace. De son côté, Ford déclare que tant et aussi longtemps qu'ils ne parviendront à cet objectif de métaethnobotanique, l'ethnobotanique se résumera à faire de l'économie botanique traditionnelle. On entend bien.

L'image de grande rassembleuse affichée par l'ethnobotanique irrite à la longue. Cette façon de se présenter comme si elle était ou avait déjà été le point de départ d'autres disciplines, lui donne un air de grande adolescente qui ne s'est pas encore trouvée, s'accroche aux autres en prenant ses rêves pour la réalité. Sa plus grande ambition étant de se fusionner à toutes les disciplines possibles afin de se réclamer d'une théorie unificatrice.

Mes remarques n'ont pas comme but de condamner l'interdisciplinarité, la multidisciplinarité, bien au contraire. Je ne nie pas non plus les apports de l'ethnobotanique moderne en matière de biodiversité, d'écologie, par exemple, et ses applications telles la planification de développement régional, la conservation

²³ E. W. Davis, 1995, p. 40-44.

²⁴ R. I. Ford, 1994, p. xxiii.

des ressources naturelles, l'agroforesterie, etc. Cependant, on en vient à se demander si de s'affirmer à ce point «sans limite» n'est pas associé à sa peur d'être reléguée dans l'ombre des disciplines dont elle est issue. L'ethnobotanique serait-elle en crise d'identité, de liberté? Chercherait-elle à quitter la maison familiale en déménageant tout de la cave au grenier? J'exprime des doutes, un malaise à cet égard. Par contre, je suis convaincue que les jardiniers en Grèce du Nord sont des Occidentaux bien de leur époque, même si, à l'occasion, ils ont la nostalgie d'un certain passé oriental. Leur connaissance du monde végétal (terminologie, théorie et praxis comprises) n'a rien à envier aux autres citoyens du monde. Il ne s'agit pas de groupes «d'indigènes» tels les Indiens de l'Amérique du Sud ou les autochtones de la Nouvelle-Guinée auxquels, entre autres, Prance fait référence²⁵.

Avoir appliqué les méthodes préconisées dans ce type d'enquête aurait été une erreur. Je n'aurais pas su écouter les informateurs, je les aurais ennuyés. En d'autres mots, le jeu des taxons, des lexèmes, du triple système d'identification, de classification, etc., ne les captivait guère plus que moi. Par ailleurs, ils n'ignorent pas la valeur ajoutée à une propriété d'un terrain bien aménagé et bien entretenu mais jamais, à moins que la question ne leur ait été directement adressée, les frais payés, les ressources économiques du jardin ne firent partie de leur discours. Leur priorité n'est pas là. J'ai parlé précédemment de ce qui les anime dans l'organisation de l'espace-jardin, j'y reviendrai. C'est une limite en soi, mais cela convenait à mes propres limites.

²⁵ G.T. Prance, 1995, p. 60.

Chapitre 1

Perception des Grecs de l'environnement

Depuis quelques années, le marché est inondé de publications de toutes sortes sur les jardins. La production va du guide pratique au catalogue de plantes, du livre d'art d'un pays en particulier à l'ouvrage sur l'histoire des jardins. Certains nous font faire un tour d'horizon tandis que d'autres traitent d'une période ou d'un thème donnés. On les retrouve dans les boutiques de musées et les librairies, chez les pépiniéristes et les grainetiers, voire jusque dans les supermarchés et les pharmacies. Les jardins anglais, français, italiens, chinois, japonais, mésopotamiens, égyptiens, hollandais, etc. à titre de jardins ayant appartenu, dans le passé ou aujourd'hui, à la royauté, à la noblesse et à l'élite ont fait parler d'eux. À cet égard, les jardins grecs répondent absents comme dans inexistantes. Cette recherche est donc une première. Elle traite, d'un point de vue anthropologique, de jardins privés de gens ordinaires en Grèce du Nord. La documentation étant plutôt chiche dans le domaine, je dus faire confiance à mes connaissances personnelles. Des séjours en Grèce, échelonnés sur plusieurs années, me fournissent une riche expérience des jardins privés grecs. Que fait l'anthropologue sinon se servir de son expérience?

On peut imaginer que la noblesse puisa, à une échelle réduite, l'inspiration de la conception de son jardin auprès de la royauté et que l'élite procéda de la même manière auprès de la noblesse. Selon cette logique, les jardiniers qui aménagent eux-mêmes leur espace-jardin emprunteraient à l'élite certains aspects de son aménagement. Cela reste à vérifier, mais avant de parler des jardins grecs

proprement dits, il est indispensable de tenter de comprendre la façon dont les Grecs perçoivent l'environnement.

1.1 Perception des Grecs anciens de l'environnement

Chez les Grecs anciens¹, l'aspect psychique et physique de l'environnement était intimement noué à la vie de l'être humain. Tout était dans tout. Le profane noué au sacré, le public, mais pas toujours, au privé, le civil au militaire. La façon de lire le monde et l'humain était édifiée sur des concepts d'opposition, la plus fondamentale étant celle de nature et surnature qui régissait les rapports humain-divin². Afin de mieux saisir l'impact de cet environnement habité, organisé, gouverné par des dieux aussi puissants que terrifiants sur les Grecs de l'époque, imaginons des penseurs grecs des VI^e et V^e siècles se promenant dans une allée ombragée d'arbres, l'un demandant à l'autre: «Qu'est-ce qu'il y avait avant?»³

Avant avant, il y a *Chaos*, un trou sans fond. Puis, *Gaïa*, appelée aussi Terre, fait son apparition au sein même de *Chaos*. *Chaos*, espace de confusion, s'oppose à *Gaïa* ferme, stable. Elle est en quelque sorte une plate-forme sur laquelle tous, humains, bêtes, forêts, montagnes, peuvent marcher ou tenir debout sans risque. Un troisième personnage entre en scène, *Éros*, le vieil amour, l'Amour primordial, aux longs cheveux blancs. Dans la nuit des temps, il n'y a pas encore de masculin ni de féminin; *Chaos* était un neutre et non un masculin. Par contre, puisqu'elle était la Terre-mère, *Gaïa*, elle, était un féminin. Seule avec *Chaos*, avec qui peut-elle s'unir? Avec personne. Elle enfante, sans union d'abord, *Ouranos*, communément nommé Ciel, puis *Pontos*, l'eau, qui s'infiltre dans les moindres recoins intérieurs de sa mère. Ciel est de la même taille que *Gaïa*, il est aussi solide qu'elle et il s'allonge sur elle constituant ainsi deux couches de l'univers

¹ Admettant que «grec» n'est pas un mot qui réfère à un groupe bien identifié, je l'utilise pour parler d'un ensemble de concepts liés à un courant politico-philosophique en Occident.

² P. Brulé, 1998, p. 11.

³ Le texte qui suit est ma version résumée et modifiée, directement inspirée des pages 15-27 de *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.* de Jean-Pierre Vernant, publié au Seuil, 1999, qui m'a gracieusement autorisée par écrit à l'inclure dans ma thèse. Me référer à l'original, mot à mot, eut été beaucoup trop long.

disposées l'une au-dessus de l'autre. C'est à partir de ce moment-là, qu'Amour cesse d'être figurant et devient acteur principal. Il interprète la sexualité, c'est son unique répertoire. La conjonction de ces deux puissances produit une ribambelle d'enfants dont six Titans, six Titanes, deux triplets — les Cyclopes et les Hekatonchires aux cinquante têtes et aux cinquante bras terriblement forts qui demeurent dans le sein de *Gaïa*; Ciel enveloppe *Gaïa* à ce point qu'il ne se trouve pas le plus petit espace pour laisser le passage à qui que ce soit. Elle en a plus qu'assez, elle a peine à respirer et décide d'en finir avec *Ouranos*-Ciel. Elle demande aux Titans de se révolter contre leur père mais ces derniers refusent, craignant une réaction violente, inévitable. *Kronos*, le dernier-né des Titans, reconnu pour sa fourberie, se porte volontaire. *Gaïa* lui fabrique une serpe en acier et, au moment où *Ouranos* se répand en elle, *Kronos* attrape les parties génitales de son père, les coupe avec la serpe et les lance par-dessus bord. Les enfants se bousculent à la sortie tandis qu'*Ouranos* hurlant de douleur s'arrache le plus loin et le plus haut possible de sa partenaire. Quelques gouttes de sang s'échappent de son membre, tombent sur la terre et donnent naissance aux *Erinues* (Érinyes), divinités de la vengeance et de la haine, avant d'aller se mêler à l'Écume de la mer. Le sperme d'*Ouranos* mêlée à l'Écume engendre la belle *Aphroditê* qui après avoir navigué quelque peu se rend à Chypre. Elle laisse sous ses pas des fleurs enivrantes de parfum. *Éros* et *Himéros*, Amour et Désir, la suivent à la trace.

C'est ainsi que les philosophes grecs concevaient le monde et l'enseignaient à leurs disciples. La transmission orale véhiculait un ensemble de connaissances : a) L'univers s'est formé à partir de *Chaos*, *Gaïa*, *Éros*, *Ouranos* et *Pontos*; b) En émasculant *Ouranos*, *Kronos* réalise un double coup de théâtre; non seulement sépare-t-il le ciel et la terre mais il instaure deux puissances complémentaires : *Éris*, la Querelle et *Éros*, l'Amour. C'est un premier acte important pour le déroulement de la naissance du cosmos car c'est le début d'affrontements cruels et sans fin entre toutes ces divinités tiraillées entre *Éris* d'un côté et *Éros* de

l'autre. Pour quelle raison? Pour savoir qui va être le maître du monde⁴; c) Grâce à la ruse, les Grecs disent *mètis*, on parvient toujours à ses fins⁵. Je mets délibérément un terme à cette genèse du monde vue par les Grecs sur une note de ruse, j'y reviendrai plus loin lorsqu'il sera question de l'identité versus l'altérité.

La proximité de dieux immortels, insurpassables en grandeur, force et beauté, suscitait chez les Grecs anciens une crainte et une admiration incommensurables. Les dieux étaient si nombreux à les solliciter, les voies de communication avec le divin si faciles d'accès, le ton de familiarité qu'empruntaient les dieux entre eux⁶, projetant ainsi un caractère presque humain, ne relevaient pas du domaine de la construction abstraite et mentale des Grecs. Ceux-ci n'avaient qu'à regarder autour d'eux. Le lieu, l'environnement, produisaient une telle charge émotive si appropriée aux enseignements des sages que leur espace existentiel ne pouvait être fondé que sur l'orientation et l'identification⁷. L'affect de l'environnement sur l'humain est partout vérifiable.

1. 2 Témoignage personnel de l'affect de l'environnement grec

Je me rappelle la première fois où je me trouvai seule à *Delphoi*. Sur le belvédère. Subjuguée, les entrailles prêtes à éclater comme le plus inusité des feux d'artifice devant le caractère, la personnalité du paysage. Théâtre de la démesure. Je commençais à comprendre pourquoi les Grecs anciens voyaient en ces lieux des dieux anthropomorphiques quand soudain l'orage éclata. Le tonnerre rebondissait sur les parois d'un rocher à l'autre, bruit d'enfer, un éclairage sombre filtrait le visible, des éclairs électrifiaient l'air, une lourde pluie me mouillait à l'os, je ne la sentais même pas, l'*omphalos*, le nombril du monde, c'était bien là. Un arc-en-

⁴ J.-P. Vernant, 1999, p. 18-33.

⁵ Thème exploré dans *L'Illiade* et *L'Odyssee*. Voir aussi Detienne et Vernant, 1974. Herzfeld, 2004, explore la tradition d'artisans crétois utilisant la ruse comme moyen d'apprentissage de leur métier.

⁶ P. Brulé, 1998, p. 14-15. (Callimaque, Hymne à Artémis) Assise sur les genoux de Zeus, son père, Artémis l'appelle 'petit père' et tente d'effleurer son menton, le suppliant de lui donner mille choses, ce qu'elle obtint et plus encore.

⁷ C. Norberg-Schulz, 1980, p. 5, enquête sur les implications psychiques de l'architecture.

ciel vint le confirmer. L'esprit du lieu, le *genius loci*, avait agi. Mon rapport au monde débordait de sens. «Quand l'environnement signifie quelque chose, on se sent chez soi.»⁸

Selon G. et S. Jellicoe, le concept de l'esprit du lieu constitue l'héritage le plus durable de la Grèce en architecture du paysage. À l'époque classique, aucun édifice grec ne tentait de dominer le paysage mais cherchait plutôt à y être en association, en harmonie, et ce malgré l'aspect sauvage des éléments. (exemple : le Panthéon grec avec son toit courbé pour qu'il paraisse droit). L'architecture de temples, d'agoras ou d'habitats accordait la préséance au paysage naturel⁹. M. Baridon en dit ceci :

On peut faire le tour de ces temples, on peut s'en éloigner pour varier l'angle et la lumière sous lesquels on les voit, rien n'y fera ; toujours ils reprennent leur place clef au centre du paysage. C'est ainsi que l'art suprême de l'architecture unit les dieux et les hommes.¹⁰

1. 3 Les paysages grecs vus par des spécialistes grecs

Aujourd'hui, tout un groupe de spécialistes grecs dans le domaine cherchent à développer de nouvelles tendances créatrices d'espaces fondées sur l'esprit du lieu de leurs ancêtres. M. Ananiadou-Tzimopoulou y faisant allusion voit dans l'architecture des monuments du passé, comme l'Acropole, une approche à la fois intuitive et rationnelle, une disposition de l'espace, sans planification rigoureuse, n'en exprimant pas moins un sens de l'équilibre exceptionnel¹¹. Pour T.

Andreadou, le mot grec «métamorphose» est inhérent à l'espace grec. Le paysage grec contient en soi le concept du changement, d'un changement circulaire, comme les saisons de l'année et le cours de la journée. Il aurait affaire avec

⁸ Ibid. p. 23.

⁹ G. et S. Jellicoe, 1995, p.117, font partie des très rares auteurs à intégrer l'environnement dans l'histoire sociale, l'architecture, la philosophie, le paysage et l'expression de la quête de la perfection en Grèce ancienne. Voir Doreen Yardwood, 1992.

¹⁰ M. Baridon, 1998, p. 128.

¹¹ M. Ananiadou-Tzimopoulou, 1999, juin 27, p. 88-90.

l'omniprésence de la mer et avec les qualités de la lumière grecque, elle-même liée à l'omniprésence de cette première. Les changements de lumière font apparaître et disparaître les éléments du paysage. C'est un jeu continu entre la présence et l'absence des limites. Les Européens, les Occidentaux, souligne-t-elle, trouvent du mystère dans l'obscurité de la nuit tandis que les Grecs y trouvent la lumière. Le mystère de la lumière, la métaphysique solaire comme la nomme T. Andreadou, permet au réel et à l'imaginaire de coexister. La transparence s'ajoute aux qualités de l'environnement grec. L'étymologie de *topos* est associée au topaze, souligne-t-elle, ce cristal translucide telles les eaux transparentes bleues et vertes de la profondeur de la mer. Dimension de profondeur à la fois horizontale comme la transparence de l'atmosphère et verticale comme la transparence du lit de la mer. C'est Merleau-Ponty qui disait que la profondeur est la plus existentielle des dimensions de par le fait même qu'elle révèle, sur le champ, le lien entre le sujet et l'espace¹². Ces réflexions des chercheurs grecs témoignent de la tendance à idéaliser le lieu, à intégrer la nature avec l'œuvre de l'être humain, tendance constatée dans les témoignages plus humbles des informateurs.

1. 4 Témoignages d'informateurs de l'enquête

À une vingtaine de minutes de marche dans un sentier sinueux au-dessus de la route, en retrait d'un village, Giannis P., dans la trentaine, se tient debout dans le kiosque construit de ses propres mains. Il regarde droit devant lui :

«Tu vois, ici, c'est mon monde, c'est à moi, dit-il. Au centre du terrain, ma maison, ma femme, mes enfants. Devant et sur les côtés, des fleurs et des aromates dont ma femme s'occupe. Derrière, encore des fleurs plus un potager, mes arbres fruitiers, ma vigne. Pas très loin derrière, les montagnes. Certains jours, j'ai l'impression qu'en étirant le bras, je pourrais les caresser. Elle cache mes oliviers. Et, d'où nous sommes maintenant, entourés de pins d'Alep, la mer. Je n'ai qu'à la suivre vers la droite pour apercevoir mon village. À gauche, à travers les arbres, je devine le toit des maisons d'un autre village. J'ai choisi l'emplacement du kiosque en raison de la beauté du paysage. Je peux tout voir, tout admiré, sans être vu. Je suis à l'abri. Je suis centré.»

¹² T. Andreadou, 1992, p. 243-245.

Cette rencontre eut lieu quelques années avant le début de cette recherche.

J'ignorais, alors, que Giannis P., debout au coeur de son temple fondu dans le paysage naturel, héritage architectural de lointains ancêtres, venait de m'engager sur la voie des jardins privés grecs. Plus tard, je compris que ce jour-là, ce Grec du Nord, simple, généreux de coeur, m'avait fait don de sa saisie du monde et de l'organisation, même à peine esquissée, de son espace-jardin.

Pour la plupart des informateurs, la principale caractéristique de leur environnement est la proximité de la mer. Celle-ci est même nécessaire à leur bien-être. Un jeune homme, dans la vingtaine, aimerait aller étudier à l'étranger mais parti de chez lui pendant quinze jours, il constata à quel point la mer de l'autre côté de la rue où il habite lui manquait. Deux ans qu'il tente de couper le cordon ombilical avec elle. Il est si bien dans la communauté, le rythme lui convient et pendant les mauvais jours, la mer est toujours là pour l'écouter, pour le calmer. Lorsque je suis retournée dans sa localité, il n'avait toujours pas pris de décision.

Un couple dans la quarantaine, Amalia et Tasos H., me reçoit sur leur jardin-terrasse. L'esthétique domine : harmonie de formes, de textures, équilibre de hauteurs et de couleurs des plantations :

«Nous sommes furieux, mais nous avons surtout énormément de chagrin, nous voulons déménager. Il y a un an, des imbéciles, des ignorants, ont bâti en face d'ici, un immeuble à sept étages. On ne voit plus la mer. On avait choisi cet endroit justement parce que chaque matin en se levant, c'est le décor qu'elle nous offrait. Pendant des mois, tous les jours, mon mari et moi, la cherchions au réveil, on n'arrivait pas à y croire. Cela devient de plus en plus difficile de trouver une habitation à *Thessaloniki* avec vue sur la mer. Pourtant, elle est partout autour de la ville mais, on ne respecte pas l'environnement, on ne pense pas aux gens, et à leur besoin de voir la mer, à portée de lunettes. Quand on marche dans les villes, on se sent comme un déchet, alors on aménage sa terrasse, son balcon, pour se sentir mieux. C'est essentiel pour être ramené là où on était au départ dans des éléments plus naturels, c'est-à-dire, à la terre et aux odeurs. Il faut se battre contre toute cette laideur de béton qui nous entoure.»

Le rapport d'immédiateté avec l'espace, d'harmonie, d'évasion est essentiel à l'humain. Plus l'urbanisation planétaire, l'éclatement des territoires se font sentir,

plus urgent est ce besoin de sérénité. La proximité de l'espace protecteur de la mer, espace paradoxal rassurant et troublant, espace dans lequel tous les Grecs ont grandi, cet espace dont ils ont un besoin viscéral, auquel ils s'identifient et se reconnaissent comme société, n'existe plus. On leur a crevé les yeux. Créations d'une urbanisation hostile, les immeubles, «masqueurs» d'espaces, leur interdisent dorénavant une image d'absolu. L'espace-mer et l'espace-jardin partagent la notion de projet, d'évasion, de partance. Tous deux offrent un repos à l'oeil. Se référant à Lévinas, l'architecte Bernhardt dit :

[...] c'est à partir de la demeure que nous explorons le monde. La demeure permet de suspendre l'urgence de l'action du monde extérieur : elle met à l'abri des dangers, elle crée une zone de liberté, et elle permet de développer des représentations de ce monde à l'intérieur de la demeure. Si la demeure est ainsi le lieu de nos représentations du monde, elle nous donne la possibilité d'une mémoire, d'une durée dans le temps, d'une identité non seulement spatiale, mais aussi temporelle : pour Lévinas, l'intériorité est ce qui spatialement (et non seulement psychologiquement) garantit la mémoire. Cet espace constitue ainsi un soutien à notre mémoire et à notre identité, voire à notre «enracinement» en un lieu.¹³

La plupart des informateurs de l'enquête, sauf quelques propriétaires de demeure cossue, au confort moderne, vit davantage dans le jardin que dans la maison. Ce premier est privilégié par rapport à cette dernière. La substitution du mot «demeure» à celui de «jardin» dans la citation de Bernhardt illustre une fois de plus mon point de vue sur les Grecs et leur saisie du monde, leurs représentations ou comme l'écrit Bernhardt, leur exploration du monde. À une nuance près. Dans le cas des Grecs du Nord, c'est principalement à partir du jardin et non de la demeure qu'ils se construisent une mémoire, une identité.

Un dicton grec veut que la personnalité de la femme se reflète dans l'entretien de sa maison et de son jardin. Autrement dit, un jardin mal entretenu signifie un intérieur négligé et une femme malpropre. Pour faire bonne figure aux yeux de la

¹³ U. Bernhardt, 1998, p. 2.

communauté, la femme doit donc passer un certain temps à astiquer, mais la quasi totalité d'entre elles avoue se dépêcher afin de sortir le plus rapidement possible. À noter que le temps consacré au repas est, en général, de courte durée. L'on s'assoit, certains restent même debout, et l'on mange en silence. Le tout est vite fait. C'est un geste solitaire. Une fois l'activité terminée, le café arrivé, la communication s'établit parmi ceux encore sur place. L'on passe à un geste collectif. Cette pratique varie selon qu'il s'agit d'un repas quotidien ou d'un jour de fête, mais le facteur de la classe sociale, ou plutôt de l'héritage culturel marque surtout le temps d'arrêt, le rituel de convivialité à partager la même nourriture. Le social est dans ce cas jumelé à la culture.

Sofia R., dans la cinquantaine, habite le rang d'un village à une demi-heure de route de *Thessaloniki*. Elle rend visite régulièrement à sa fille en Angleterre mais au bout d'une semaine, son jardin lui manque, elle s'inquiète pour ses plantations, même si quelqu'un y voit pendant son absence. La lumière sur les collines qu'elle admire, fin d'après-midi, d'une terrasse de son élégante mais sobre résidence, lui fait défaut :

«J'adore ma fille, précise-t-elle, mais je ne suis réellement dans mon élément que dans mon jardin. Mon environnement, c'est mon jardin. C'est ma vie. Il existe d'autres beaux pays mais ici, ce n'est pas pareil», souligne-t-elle, l'air de s'excuser.

Aliki T., sexagénaire, fait partie du monde des arts, c'est une conteuse née. Je n'ai pas hésité à laisser filer son récit. Ses propos peuvent paraître, au début, un peu décousus mais, en réalité, tout se tient :

«Dans le passé, nous avons l'habitude de vivre isolés, l'on vivait dans nos pensées et avec Dieu. Aujourd'hui comme hier, notre environnement est simple, sec, dorique. Nos forêts ne sont pas vertes comme celles de Vienne mais le soleil y pénètre, on y trouve des variétés de fleurs. La beauté, c'est l'harmonie avec l'environnement, avec la nature. Elle se trouve aussi dans la pensée et les actions de l'être humain. La première fois que j'ai vu une sculpture d'Henry Moore dans un jardin, j'ai reconnu la grandeur de l'artiste. Ce n'était pas quelque chose flanqué là sans rapport avec l'environnement. C'était comme si la sculpture avait poussé du sol, elle était partie

intégrante de l'environnement. Quand la nature accepte l'objet, on parle d'oeuvre véritable. Dans ce sens, Moore est un sculpteur grec. J'ai eu la chance de voyager et les jardins les plus laids que j'aie vus de ma vie sont ceux de Versailles. Que tout ça est pompeux! En Grèce, nos anciens lieux se trouvent dans notre espace naturel. Allez à *Samothraki*, à *Olumpia* dans le *Peloponisos*, à *Delphoi*, vous comprendrez le mystère, la magie, le théâtre de ces endroits particuliers parfaitement ajustés à la nature. L'environnement amène les gens à se regrouper. On peut dire que *Delphoi* a été le premier lieu de l'organisation des humanités unies. En approchant de *Delphoi*, vue de la route, la montagne ressemble à un château, elle n'a pas de pentes, elle est verticale et au fur et à mesure que vous y entrez, ce mouvement vertical se referme et se referme. Jusqu'à ce qu'on ne voit qu'un point central, l'*omphalos*. C'est de *Delphoi* que tous les Grecs ont commencé à discuter. La terre leur enseignait à se réunir et à réagir et c'est la raison pour laquelle, d'instinct, toute la nation grecque a donné ce pouvoir à son espace, à son environnement. Dans les vieux pays, il ne faut pas visiter que les monuments. Allez voir dans les petits villages et constater comment les gens s'amuse. En *Kriti* (Crète), même aujourd'hui, il y a une danse autour d'un feu, elle est réservée aux hommes et nommée *Pirihios*. Au son de la *lyra*, sorte de violon, après un certain temps, la musique accélère, les plus vieux de cinquante ans se retirent. La musique accélère encore plus, les hommes de la quarantaine se retirent à leur tour; et ce jusqu'à ce qu'il ne reste que les jeunes dans la vingtaine encore capables de suivre la cadence de plus en plus vite. Ces jeunes danseurs représentent l'époque où *Kriti* était une plus grande puissance qu'*Athina* (Athènes). Ils prenaient une vache par les cornes et bondissaient avec l'animal. C'était une offrande. Les mots qu'on y prononçait sont d'importance : «Nous pénétrons le sol sur lequel nous dansons, sur lequel d'autres avant nous ont dansé, ce sol qui n'est plus le même.» Ils dansent tout en parlant de mort. C'est une danse de folie, de mystère. En 1821, après avoir été sous la domination turque pendant quatre cents ans, l'ennemi est entré dans les villages voulant tuer femmes et enfants. Alors, les femmes se sont mises à danser au haut d'une falaise. À chaque tour complété de la danse, à tour de rôle, suivant le pas, elles s'élançaient dans le vide. C'était comme si ces femmes allaient à une célébration. Cette danse s'appelle *Zalongo*. *Zalongo* en *Ipiros* (Épire). La mort, autrefois comme aujourd'hui, a ici un sens différent d'ailleurs. Notre façon d'aimer la terre, de faire nos jardins n'a rien à voir avec celle des autres nations. Tout ce que nous faisons relève de la folie. Sachez-le bien. En Grèce ancienne, ils étaient fous, nous le sommes encore de nos jours. Nous ne pouvons vivre ensemble sans nous battre, les uns contre les autres. Le sol grec passe le message à ses habitants. Nous vivons au bord de la folie, c'est grec!», dit-elle en souriant.

Les Grecs considèrent être en fusion plus étroite avec la nature que les autres cultures. Par exemple, contrairement aux touristes qui se font griller au soleil, les Grecs suivent ce dernier un peu comme un enfant tenant la main de son père et marchant tout juste derrière. Ils ne se jettent pas non plus dans la mer au mois de mai ou juin, ils attendent que son eau soit à la température de leur corps. Les Grecs n'aiment pas la pluie. La moindre averse les pousse en quête d'un refuge. Symbole d'ambiguïté, la pluie est un entre-deux, une absence de netteté entre prises de position, espace psychiquement inconfortable. Et ils attendent, à l'intérieur, qu'elle passe.

À l'instar d'autres auteurs, Herzfeld estime que les Grecs, comme d'autres peuples, se forgèrent un sens développé d'une *structural nostalgia*, c'est-à-dire d'une attitude de mélancolie, de nostalgie d'un temps révolu. Herzfeld¹⁴ associe celle-ci au respect mutuel ou à d'autres formes d'équilibre et d'harmonie. La nostalgie est qualifiée de structurale dans le sens qu'elle demeure un mal institutionnalisé de génération en génération¹⁵. Certains propos d'informateurs de l'enquête sont empreints de cette nostalgie structurale. On en trouve un exemple dans la bouche des parents ou des grands-parents lorsqu'il s'agit du comportement des adolescents envers les personnes âgées (les bousculer dans la rue, ne pas leur offrir leur siège dans les transports en commun, s'adresser à elles sans marque de respect). Un autre exemple concerne le manque de culture des nouveaux riches, catégorie sociale la plus importante en nombre, décriée par les rares aristocrates restants et les intellectuels réunis. La nostalgie structurale grecque la plus typique est sans aucun doute reliée à l'époque glorieuse de la Grèce, berceau de la civilisation. Les représentations sont des échafaudages, des constructions politiques complexes plus ou moins solides et temporaires. Le rideau tomba il y a de cela des siècles. Néanmoins, les Grecs digèrent encore mal la fin de la pièce. Ils ont le mal de vivre de leur passé. Héritage empoisonné.

¹⁴ M. Herzfeld, 2004, op. cit. p. 227 note 12 [ma traduction]. Voir aussi du même auteur, 1991, p. 75, p. 85, p. 95.

¹⁵ Ibid, p. 227 note 12.

Pour un début de compréhension des Grecs contemporains, il faut regarder en arrière, dans cet arrière qui passa et passe encore par la terre, les plantes, la nature. En Grèce ancienne, bon nombre d'éléments de la nature, sinon tous, étaient sacralisés : arbres, prairies, cours d'eau, fleurs, aromates et bois¹⁶. Les Hellènes cherchèrent par des interventions et des transformations culturelles à lier le social à la nature. Sans discourir sur l'art grec, il suffit de rappeler les fondements de l'architecture de ses temples et de ses théâtres qui reposent sur des concepts philosophiques et religieux à l'intérieur desquels la nature tient une place prépondérante¹⁷.

Comme un vieux couple nostalgique du «bon vieux temps», les Grecs et leurs paysages partagent des traits de ressemblance. Dans leurs accolades, leurs démonstrations affectives, même avec leurs très jeunes enfants, ils ont cette allure saisissante des Météores. L'informatrice Toula Z. me dit un jour :

«Mes amis et les gens que je côtoie, ne m'entendant jamais m'emporter, ni démontrer avec éclats mes sentiments, me demandent toujours de quelle planète je viens.»

Ce déploiement d'émotions, non réservé au peuple grec évidemment, est ici une forme de naturalisation dont l'objet est censé exprimer le Soi non contaminé par la civilisation. Cette exubérance est une façon de s'identifier au paysage, à la nature. Le bruit social de leurs témoignages expansifs qu'ils imposent à celle-ci se métabolise en projection d'un Soi culturel.

¹⁶ Sur la prairie, le jardin et la nature et ce que cette dernière représente de plus universel pour un Grec (y compris les fleurs, les arbres, les bois sacrés et les sources d'eau) voir André Motte, 1971; sur la mythologie des aromates en Grèce, lire et relire Marcel Detienne, 1978; sur l'herméneutique de l'art des jardins, se référer à Philippe Nys, 1999 et; du même auteur, 1995, (sous la direction de M. Mosser et P. Nys), p. 21-53.

¹⁷ Sur l'architecture grecque, ses origines, sa technologie dans son contexte sociopolitique, voir R. Hahn, 2001; R. Martin, 1993; H. Stierlin, 2001.

1.5 Qu'entend-on en anthropologie par naturalisation ?

Sylvia Yanagisako et Carol Delaney suivent les traces de David Schneider dont la théorie repose sur le fait que la culture crée des liens plus forts que la nature, c'est-à-dire que le sang dans nos veines symbolise la parenté mais n'en est pas la constituante généalogique de base. À l'analyse de Schneider, elles ajoutent que l'inégalité et la hiérarchie sont déjà enchâssées dans des systèmes symboliques et élaborées dans des contextes de pratiques matérielles¹⁸ :

[...] differentials of power come already embedded in culture. That is what we mean by naturalizing power, for power appears natural, inevitable, even god-given. The focus of the essays, is those domains in our society that are crucial for people's identity – family, sexuality, race, nation, religion.¹⁹

Pour Guy Lanoue, ces anthropologues suggèrent que certains aspects du pouvoir politique semblent inévitables, inchangeables, voire «naturels», et donc jamais remis en question. À son avis, c'est grâce à des figures rhétoriques telles des métaphores et des métonymies qu'une certaine sémantique se transmet dans le champ discursif de la biologie et de la nature pour remonter jusqu'à la reproduction évoquée. Là où Yanagisako et Delaney affirment constater l'absence de références biologiques précises dans certains domaines, par exemple celui de la religion, Lanoue inscrit dans sa définition de naturalisation, les associations métonymiques de source biologique et considère ces dernières comme une force motrice face à divers autres processus nonphysiologiques²⁰ :

In other words, 'naturalization' is a process of metaphorisation that shifts metonymic allusions to non-natural phenomena such as social hierarchy to corporeal processes. [...] Had I written the first sentence of the citation from Yanagisako and Delaney, I would have written, «differentials of power come already embedded in enculturated nature

¹⁸ S. Yanagisako, C. Delaney, 1995, p. ix-x.

¹⁹ Ibid, p. 1.

²⁰ G. Lanoue, (manuscrit), p. 63. [ma traduction]

and not in culture as a rhetorical figure, which is then used to elicit a cascading series of metonymic shifts ...²¹

Yanagisako, Delaney et Lanoue traitent de la même question, cependant Lanoue explique le déplacement produit à l'intérieur du concept de naturalisation et inclut la notion d'une nature acculturée. Étant donné que métaphores, du grec *metaphora*, c'est-à-dire transposition, et métonymies, mot grec signifiant «changement de nom», sont des figures de rhétorique et donc des procédés de langage, je définis la naturalisation comme une stratégie discursive utilisée dans le but de présenter un concept à l'origine d'ordre culturel ou spirituel pour le métaboliser, le transposer en quelque chose de naturel, de courant, comme allant de soi. Herzfeld emploie aussi la locution «stratégie discursive» pour parler de naturalisation. Il définit cette dernière comme un cas particulièrement cynique de rhétorique niant sa propre rhétorique selon la meilleure tradition romantique. Il raconte qu'en Grèce, (cela se passe d'ailleurs dans tous les pays – c'est moi qui l'ajoute) peu importe la situation des affaires de l'État, le discours officiel réussit à faire croire que la nationalité est absolue²².

Most ethnographers, while careful not to request definitions outright, tend to set definition as the final goal of their indirect questioning. But definition is also, [...] the goal of official discourse, which seeks thereby to naturalize the socially contingent meanings that suit its particular aims, and to render all other images invalid.²³

La frontière entre la nature et la culture est muable. Les termes naturaliser ou culturiser comprennent des constructions structurelles susceptibles d'être déplacées et d'accéder à la symbolisation des rapports d'une société à sa nature. Le donné et le forgé sont au centre du déplacement. Lorsque les informateurs de l'enquête disent regretter l'époque où la Grèce était la plus glorieuse de toutes les nations, lorsqu'ils avouent souhaiter revivre ce sentiment, c'est de nostalgie

²¹ Ibid, p. 63.

²² M. Herzfeld, 1987, p. 155.

²³ Ibid, p. 144-145.

structurale dont ils parlent et, de plus, de nostalgie par procuration. Ils se sentent abandonnés, impuissants, rejetés, mais par qui? Par leurs philhellènes et par leur histoire elle-même. Désespérés, ils forgent des histoires dans lesquelles les autres sont toujours les «méchants» et eux, sans responsabilité aucune pour quoi que ce soit. Comme moyen de défense ou de compensation, ils s'assimilent aux forces de la nature, la nature belle et puissante qui, elle, en impose encore à tous. Les Grecs ne sont pas les seuls à dire qu'ils sont authentiques, naturels. Les Romains le disent aussi. Pourquoi les Grecs naturalisent-ils? Parce qu'ils perçoivent la «laideur» de l'État par opposition à la beauté de la nature. Ils reportent sur la nature leurs frustrations de l'État, leurs revendications restées sans réelles réponses, du moins celles attendues. Ils déplacent aussi les rapports du temps passé sur leur avenir. Vision de l'avenir par le passé historique, celui qu'on leur a enseigné, qu'ils ont retenu — mémoire sélective — et qui leur manque comme un être cher disparu dont on ne peut faire son deuil. Ce double déplacement de leurs attitudes, de leurs perceptions se fait donc, d'une part, sur la nature, à l'articulation nature/culture, et d'autre part, par rapport au temps.

Le caractère psychologique de la nostalgie structurale est important. Il n'est pas suffisamment mis en évidence par les anthropologues mentionnés précédemment. Indissociable des autres aspects inclus dans la définition du terme naturalisation proposée au début de ce commentaire, il me semble juste de l'y faire figurer. Si comme le dit Michel de Certeau :

La biologie découvre en la « vie » un langage parlé avant qu'apparaisse un locuteur. La psychanalyse décèle dans le discours l'articulation d'un désir constitué autrement que ne le dit la conscience.²⁴

La psychologie met le doigt sur la souffrance non exprimée et, à partir de ce moment-là, métaphores et métonymies deviennent la force motrice que leur attribue Lanoue.

²⁴ M. de Certeau, 1975, p. 96-97.

Les effusions de sentiments des Grecs dont je parlais avant cette parenthèse sur la naturalisation, ne se pratiquent, en principe, qu'entre intimes; alors, pourquoi suis-je tentée de faire un lien entre de tels élans et l'accueil traditionnel avec boisson et confiserie offertes à l'étranger dans chaque maison grecque? Ce geste d'hospitalité, fort apprécié des voyageurs, serait-il une manière d'établir une certaine distance entre l'hôte et l'étranger? Les Grecs avouent se méfier les uns des autres. Cette attitude ne peut que croître avec celui ou celle qui vient d'ailleurs. Les manifestations d'accueil masquent-elles la peur de l'autre, appréhension transmise depuis des millénaires par les dieux, les guerres et l'environnement? Herzfeld associe l'ambiguïté de l'hospitalité grecque²⁵ à un rapport d'inégalité faisant jouer à l'étranger un rôle d'*ipokhreomenos*, c'est-à-dire d'obligé envers son hôte²⁶:

[...] hospitality, which serves as the positive reading of Greek sociability for the purposes of tourism [...] is competitive. People frequently wanted to know what I had eaten at others' houses. They also expected me to maintain a demonstrative and unceasing show of appreciation by swallowing huge quantities of food and drink ; only intimate friends ever – but rarely – showed any mercy toward a painfully full belly or accepted satiety as any sort of excuse for faltering. Even when they were less concerned with exercising symbolic domination over the visitor, they were always acutely aware that others might observe or subsequently probe for evidence of their inadequacy as hosts – the ultimate shame. ²⁷

Je crois que Herzfeld a raison; la démonstration d'émotions en public n'est donc pas le signe d'une qualité sociale mais une stratégie culturelle pour naturaliser le Soi. Toutefois, j'aimerais ajouter que l'attitude d'hospitalité et le rôle d'obligé envers l'hôte dont parle Herzfeld sont sans doute aussi une mesure de protection

²⁵ M. Herzfeld, 1987b, *Opos sto spiti sou*, c'est-à-dire - comme si vous étiez chez vous. À prime abord, chaleureuse et inoffensive, cette expression en rapport avec l'hospitalité introduit un jeu complexe et ambigu de domination/subordination de l'hôte face au touriste, à l'étranger. L'auteur examine les relations logiques sociales et idéologiques associées à l'hospitalité et conclut que celle-ci exige réciprocité et autorise les Grecs à annexer les cultures dominantes européennes. p.75-89.

²⁶ M. Herzfeld, 1997, p. 83.

²⁷ M. Herzfeld, 2004, p. 61.

correspondant à de la méfiance envers les individus d'autres pays (pays qui les ont si souvent et si durement vaincus, disent-ils), à de la méfiance envers leurs précédents et actuels gouvernements, et finalement, à de la méfiance entre eux.

Personnellement, je n'eus pas à vivre ce type de désagréments même si, à l'occasion, je refusai de délicieuses et caloriques confitures ou pâtisseries. Vanter à chaque fois la délicatesse du geste, exprimer le désir de succomber à la tentation mais l'obligation d'y résister n'exige pas un effort considérable. Le fait d'être femme n'y est pas non plus pour rien. Un tant soit peu «enveloppée», l'excuse de la diète sévère n'aurait pas convaincu grand monde. C'est un jeu social plutôt simple à gérer quand on ne s'attend pas à ce qu'il y ait un gagnant et un perdant. Sans la présence d'adversaires, la domination est inopérante.

Les touristes reconnaissent la gentillesse, la chaleur des Québécois envers les étrangers. Sous un régime matriarcal, notre accueil d'autrui passe inmanquablement par de la nourriture et des boissons le plus souvent alcoolisées. Cette approche ne date pas d'hier, certains aiment dire qu'elle est dans nos gènes, d'autres parlent de tradition. Ce stéréotype tiendrait peut-être d'une double source : (a) le besoin de nous entendre dire inlassablement que l'on nous aime parce qu'abandonnés très jeunes par une France qui nous considérait comme quelques arpents de neige; (b) une bonne dose d'humiliation de porteurs d'eau²⁸ sous un deuxième envahisseur parlant une autre langue que la nôtre. Et si la réponse reposait sur le plaisir, le plaisir tout simple de rencontrer l'autre et le désir de lui plaire. Au Québec, le concept de l'espace, de grands territoires à traverser pour se rapprocher les uns des autres pourrait aussi expliquer, en partie, ce comportement. Par ailleurs, un tel facteur ne saurait s'appliquer à la Grèce, sauf si l'on admet que le terme «hospitalité» comprend plus d'une connotation. *Vissino glyko* (cerises en sirop), *kourabiédes* (gâteaux secs aux amandes), *diplès* (noeuds

²⁸ C. Poirier, 1997, vol.1, n° 2. (consulté en septembre 2004)

<http://www.tlfq.ulaval.ca/cours/chronique/chronique2.htm>. « C'est l'écrivain anglais Anthony Trollope, de passage à Québec en 1861, qui a le premier employé l'expression *hewers of wood and drawers of water* en parlant des Canadiens français auxquels il prédisait un avenir peu reluisant.»

d'amour), *kataifi me karidia* (rouleaux aux cheveux d'ange), *galaktobouriko* (feuilletés fourrés), etc. Une chose est sûre, on n'attire pas les mouches avec du vinaigre ²⁹, proverbe qui, dans les circonstances, on le verra plus loin, peut être suivi de cet autre : chat échaudé craint l'eau froide. Ma position face à l'hospitalité en Grèce n'est donc pas aussi catégorique que celle d'Herzfeld pour qui ce geste est lié au contrôle, au pouvoir et à l'humiliation. Je reconnais que la méfiance et la protection relèvent du pouvoir et de l'humiliation. Voici un exemple extrait de *The Body Impolitic* : Un apprenti a le malheur de briser une pièce d'une lampe. Il s'excuse auprès du patron, veut la remplacer, le patron insiste sur le fait que ce n'est rien puisqu'une seule ampoule sur quatre est brisée. Explication d'Herzfeld :

It would have been demeaning for a wealthy householder to insist on being compensated for such a small loss, but his refusal to accept it also, like the acts of hospitality that show who is in control, served to underscore the hierarchy of the situation. The young apprentice cannot have failed to note that his – and his master's – good fortune was also a form of potential humiliation.³⁰

L'explication de Herzfeld est applicable à d'autres pays. Ma propre recherche démontre que le comportement, les attitudes physiques ou verbales, varient selon la classe sociale ou l'appartenance au genre masculin ou féminin. Le code du silence ou de son contraire n'est pas le même chez les intellectuels, par exemple. Ni dans un couple où la femme choisit de se taire ou de rire afin de faire croire à l'homme qu'il domine la situation et que sa virile masculinité, son humiliation potentielle, sont sauvées. Les deux équations suivantes sont une forme de naturalisation du Soi et le terme «hospitalité» est interchangeable avec la locution «bonnes relations».

«chaleur» = hospitalité = «égalité»

²⁹ Proverbe québécois. En France, «on ne prend pas les mouches avec du vinaigre».

³⁰ M. Herzfeld, 2004, p. 70.

«froideur» = hiérarchie = «distance».

L'élasticité de la symbolique du sang chez les Grecs revient souvent chez Herzfeld. Leur «sang bouillonnant» les porterait à s'embrasser avec ferveur après plusieurs années d'absence, tout comme il les pousserait à la haine et au meurtre dans des rapports envenimés, ce qui se produirait surtout au cours de disputes territoriales. L'importance de la propriété pour les Grecs est incontestable mais je ne saurais affirmer à l'instar d'Herzfeld qu'aujourd'hui encore, le litige peut aller jusqu'à provoquer la mort.

Il existe pourtant plusieurs types de mort. La mort de boisés, de champs et de terrains entiers, par exemple. Des raseurs de sol, des incendiaires de forêts laissés impunis, accusent des informateurs. Des êtres véreux qui, aussitôt leur crime commis, s'empressent de construire des condominiums ou des studios pour louer à des touristes dans les régions de villégiature. Les flammes à peine éteintes, les constructions sont terminées. Les autorités n'ont même pas eu le temps de faire enquête. Une entente tacite existerait-elle entre entrepreneurs et fonctionnaires de l'État? Plusieurs le croient.

1.5.1 Le feu

Le feu n'est pas perçu ici en tant que purificateur comme, par exemple, ce fut le cas de la flamme, symbole de pureté, au cours des Jeux antiques à *Olumpia*. Il est profanateur, destructeur, criminel. C'est un acte de mort sur ce que les Grecs considèrent comme valeur inestimable, la propriété :

Rien ne ressemble davantage à un être vivant que le feu : cette remarque de Plutarque est pour la pensée grecque une évidence, qui justifie les affinités de cet élément aussi bien avec Héphaïstos qu'avec Hermès. Car leur mérite à tous deux se définit par rapport au feu et à sa puissance vitale dont ils assument chacun une orientation spécifique. [...] Comme la *mêtis*, le feu est un être multiple (*pantoios*), il peut revêtir toutes les formes, les plus effrayantes comme les plus familières, mordant d'une dent sauvage ce qu'il vient de lécher à petites flammes. [...] En regard du feu démiurgique d'Héphaïstos, celui d'Hermès semble quelque feu follet. Sans doute est-ce aussi un feu qui cuit la viande et que le héraut a charge

d'allumer. Mais ce feu alimentaire, la mètis d'Hermès le fait jaillir du mouvement rapide de deux pièces de bois, elle l'invente dans la nuit, au retour d'une course entre brousse et cultures. Et à peine s'en est-elle servi qu'elle imagine d'en faire disparaître les traces. C'est un feu mobile, comme Hermès, un feu engendré sexuellement, comme le dieu de Cyllène. Il surgit dans un espace ouvert que traverse une puissance du passage, un dieu insaisissable, roublard et débrouillard, faisant contraste avec le puissant forgeron, planté dans sa forge, à côté du feu autour duquel il ne se déplace que pesamment, roulant d'un soufflet à l'autre. Cet esprit de débrouillardise, qui caractérise Hermès *polumètis*, les Grecs disposent pour le définir d'un mot qui conjoint l'idée du feu à celle du tour de main : *purpalamès*. Dans le traité que Suétone a consacré aux termes injurieux, le mot désigne un coquin, c'est-à-dire un «panurge», mais pour les lexicographes, comme Hésychius et Pausanias, le *purpalamès* est un madré, un *poikilos*, un individu qui comprend d'un coup et qui, en un tournemain, invente une combine : vif comme le feu, *palamomenos isa puri*.³¹

D'une voix éteinte, Anna Spanou, mon interprète pour la région de *Halkidiki*, raconte :

«Ma mère est allée constater le désastre causé par l'incendie du bout de la péninsule. La vue du spectacle lui a fait revivre le choc indicible de l'exhumation du corps de sa mère. La tradition veut qu'après un certain nombre de mois, on déterre et on lave de ses propres mains les os du défunt ou de la défunte. Le rituel se passe dans le cimetière, propriété commune des villageois. Après avoir bien nettoyé et séparé les ossements du cadavre putréfié, on les dépose dans un contenant qu'on enterre à nouveau. Environ six mois plus tard, selon les propriétés de la terre du cimetière, on rouvre la boîte et on recommence l'opération, remettant le tout dans un plus petit contenant. Le geste est ainsi repris sur quelques années jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien. Je ne suis pas sûre d'avoir le courage de pouvoir suivre la tradition, enchaîne Anna, après un long silence et s'être lentement frotté les mains. Je suis retournée sur les lieux de la forêt brûlée pour mieux saisir la bouleversante émotion imprégnée dans la mémoire de ma mère devant le corps à chaque fois de plus en plus décomposé de celle qui lui avait donné naissance. Le goût âcre de la terre calcinée me restera toujours là au fond de la gorge... Ma mère n'a pas la passion des jardins... mais tu le sais déjà... pourquoi le dire maintenant?»

³¹ M. Detienne et J.-P. Vernant, 1974, p. 265-266.

La mémoire est dans le bois.³² Elle opère, transforme, coupe ici, ajoute là. Travail de chirurgie contre le temps. A-t-on autant parlé de ce bois du bout de la péninsule? Depuis qu'il a disparu, il semble n'avoir jamais été aussi vivant. Ainsi dit-on d'un être cher brusquement disparu. La mémoire crée beaucoup plus qu'elle n'oublie. Elle est soeur jumelle de l'imaginaire. Ce bout de terre dont on ignore le propriétaire devient du jour au lendemain un lieu célèbre. Le lien avec le bois sacré de la Grèce ancienne est à deux pas. La menace d'être dépossédé, de voir rogner un peu plus son identité par une sordide économie contre laquelle on ne peut rien déclenche la dynamique de l'imaginaire. Le bois du bout de la péninsule, qui n'est même pas considéré comme un *alsos* dans le sens moderne du terme, c'est-à-dire, un lieu boisé où les gens se promènent pour se détendre, se divertir, pique-niquer, etc., est investi de nouveaux attributs, d'une dignité, d'un pouvoir jusque là ignorés. Du bois sacré de la Grèce ancienne, les dieux se sont-ils volatilisés? Pas exactement, ils n'ont fait que changer de costume. On les craint, on s'y soumet, on les «vénère» toujours tout autant, on s'en fait complice.

1.5.2 Le bois sacré

Les propos de Thacker, Gothein et Bonnechere sur le bois sacré, serviront de pont entre la littérature sur la perception des Grecs de l'environnement, et celle sur les jardins grecs d'hier et d'aujourd'hui :

When man first felt that there was a difference between the 'atmosphere' surrounding one place and another ; that some spot possessed a mysterious quality; that some mysterious or tragic event had left an emotional effect on the nearby rocks and trees and streams ; that a remote locality might possess a 'spirit' of its own, a genius loci : at this moment, man was close to creating a 'sacred grove'.³³

³² S. Schama, 1999, présente son ouvrage comme un chantier de fouilles où il cherche à «mettre au jour la veine du mythe et de la mémoire». Il voit derrière le cliché pour touristes de la forêt cathédrale, la forêt riche en significations de la forêt païenne primitive, son culte des arbres et les formes de l'architecture gothique. Partant du connu, Schama fait le lien entre le passé et le présent. p. 21-24.

³³ C. Thacker, 1985, p. 10.

There is no lack of records to prove that the spots sacred to the gods were carefully and skillfully adorned. There is the grove of Athene at Scheria on the road to Alcinous' estate ; [...] The sanctuary of nymphs at Ithaca is even more charmingly depicted, Odysseus is strolling up to the town with the swineherd when they come to a cunningly enclosed basin, which lies open to the cool streams foaming down from the rock. All round in a circle are planted the water-loving poplars, and high above stands the altar where travelers are wont to offer sacrifice to the nymphs. This picture was the work of three townsmen of Ithaca, whose names are explicitly stated by the poet [...] This, our first picture of a nymphaeum, gives us a clear idea of the sites that the artists of a later antiquity [...] could adapt in the happiest manner to horticultural uses.³⁴

The 'sacred grove' (also pl. *alsè*) is a particularly elusive concept in ancient Greece. We know of *alsè* of all kinds and surfaces, planted with one or several species of trees or shrubs, in a regular or irregular way. [...] Thanks to the rituals celebrated there [...] one can see certain aspects of the grove's function : it is notably a place of contact between the divine and human worlds, so that markers of fecundity, death, and sometimes renaissance in the mystery cults are often to be found there. They are the right place for interments [...] Viewed as the communication of divine will to humans, divination is obviously at home in Greek groves. [...] The ritual is part of a horizontal and temporal process which leads the pilgrim to the oracle, from the less sacred to the more sacred, and also part of a vertical process for the consultant who was thought to go down to Hell to get the revelation...³⁵

Contrairement à certains chercheurs (ex. : G. Van Zuylen³⁶ et R. Osborne³⁷), Thacker, Gothein et Bonnechere tous trois donnent à l'humain un rôle d'actant dans la construction et l'organisation du bois sacré. Thacker met l'accent sur l'émotion et la dynamique de l'imaginaire. Gothein en fait une description succincte et vante les caractéristiques du futur jeu de l'horticulture. Bonnechere, dans le texte le plus récent en la matière, présente le bois sacré comme l'endroit par excellence de la communication. En dépit de leurs différences, ces trois

³⁴ M. L. Gothein, 1979, vol. 1, p.58.

³⁵ P. Bonnechere, <http://www.doaks.org/LA02Program/LA02Bonnechere.html> (consulté en septembre 2004).

³⁶ G. Van Zuylen, 1994, p. 16.

³⁷ R. Osborne, 1992, p. 380.

auteurs se rejoignent sur le plan de l'imaginaire et je me rallie à eux car, et dans le bois sacré et dans le jardin de gens ordinaires, l'imaginaire, le jeu de l'horticulture et la communication sont tous trois regroupés. Là où je me distingue d'eux, c'est en me référant aux propos de mon interprète. Le bois brûlé, le choc indescriptible lors de l'exhumation du corps, la visite sur le lieu calciné pour se rapprocher de la douleur de sa mère, opposent nature vivante à nature morte. Ces bois, ces forêts dont le propriétaire est inconnu sont considérés comme appartenant à tout le monde, à la localité et aussi un peu à soi. L'opposition public/privé est équivoque. Ma suggestion d'incendies provoqués par la chaleur, la sécheresse leur sembla dépourvue de crédibilité. La *mêtis* est passée par là. Il n'y a rien à faire.

bois sacré – bois de vie – bois de mort – bois du passé

terre sacrée – terre de vie – terre calcinée – terre de l'avenir

feu de l'oracle – feu de la ruse – feu d'outre-tombe – feu d'impureté

Promêtheus (Prométhée) apporta aux humains une étincelle de feu afin qu'ils maîtrisent les éléments. Les dieux se vengèrent en l'enchaînant au sommet du Caucase. Un aigle lui rongait le foie qui ne cessait de repousser. Dans la mythologie grecque, le feu incarnait la raison, l'ouverture d'esprit, la liberté et la force créatrice. Dans l'esprit d'informateurs de l'enquête, le feu dévastateur de leur nature adorée leur laisse, une fois de plus, un goût de fatalisme.

Résumé

La compréhension de l'attachement profond des Grecs contemporains à la terre, aux plantes, à la nature et à leur jardin requiert un retour en Grèce ancienne où les philosophes enseignaient la façon de voir le monde, ses origines et son histoire. La réponse à «comment ce peuple percevait-il son environnement?» se trouve dans la proximité, la crainte et l'admiration sans borne des dieux immortels et dans l'opposition de nature et surnature qui alors gouvernait les rapports humain-divin. L'opinion de spécialistes sur l'esprit du lieu, certaines caractéristiques des paysages grecs demeurées inchangées depuis des millénaires, le discours des informateurs à l'effet que les Grecs sont plus près de la nature que toute autre culture, tout cela laisse

entendre que malgré le temps, la mémoire aurait su préserver des liens particuliers avec la nature et la culture grecque. Il est permis d'y croire ou d'en douter. Les concepts de nostalgie structurale (la plus typique étant liée à la Grèce — berceau de la civilisation) et de naturalisation (moyen de défense, de compensation par lesquels ils opposent les «laideurs» de l'État aux beautés de la nature), eux, sont cependant bien réels et semblent une suite logique à ce processus de métaphorisation. Le rapprochement avec ce qui précède et l'incalculable valeur de la propriété pour les Grecs (propriété avec ou sans habitation, publique ou privée) et la catastrophe de sa perte par le feu devient alors possible. C'est une partie du Soi que l'on détruit. Le «on» est l'État qui n'agit jamais assez vite, entre autres, dans le dossier des incendiaires qui brûlent les espaces boisés, *alsos*, pour y faire construire des logements pour touristes. L'*alsos* renvoie indirectement au bois sacré d'autrefois. Un bon nombre de chercheurs affirment que ce lieu était réservé uniquement à la vénération des dieux et des déesses. Personnellement, puisque tout était dans tout, je conçois celui-ci comme un jardin d'agrément où aucun plaisir de la chair, par exemple, manger, boire, forniquer, n'était exclu.

Chapitre 2

Jardins de la Grèce ancienne à la fin du XIX^e siècle

Au chapitre précédent, j'ai parlé de la façon dont les Grecs d'autrefois et d'aujourd'hui voyaient et voient encore le monde, un monde nourri par leur amour de la nature, de la mer, de la terre et des plantes. Comme dit Louis Gernet, il serait impossible, tellement ils sont nombreux, d'énumérer tous les objets de la nature — témoins antiques de la religion grecque associés aux agapes paysannes, aux cultes agraires et aux ripailles saisonnières des Grecs anciens. Ces objets rythmèrent leur vie sociale et furent indissociables du rôle attribué aux morts, garants de la vie et de la régénération des produits de la terre¹.

Ce chapitre fait une synthèse de la terminologie des diverses appellations et définitions du jardin en Grèce ancienne et il aborde l'action des Grecs sur la nature dans l'intention de l'amadouer et de la transformer dans un espace que je nomme, pour le moment, espace-jardin à vocations multiples. Les termes *kêpos*, *alsos* et autres portent à confusion. La traduction du mot grec ancien en mot anglais *garden* ne précise pas s'il s'agit d'un potager, d'un jardin ornemental ou d'un jardin mixte. Les auteurs francophones ne font pas toujours non plus la distinction. Le peu de preuves archéologiques ajoutent à la difficulté, mais

¹ L. Gernet, 1982, p. 35-74; dans ces pages, il est aussi question d'hospitalité, de «régalants» et de «régalés».

certaines existent et c'est sur elles que j'insisterai, estimant que l'approche anthropologique ne se base pas sur le quantitatif et qu'elle reconnaît le fondement et la valeur sérieuse d'autres sources. Je présente ensuite d'autres types de preuves tirées de textes scientifiques et littéraires. Le mur, construction sacrée en Grèce ancienne étroitement liée à l'histoire, ne peut supporter qu'on l'ignore. Il clôt ce chapitre avec ses attributs de forteresses, de remparts, de frontières, de limites, voire comme l'affirment la majorité des informateurs de l'enquête, de mise à distance, dans le sens de place de second rang par rapport à *Athina*, la capitale du pays contemporain en 1834, et de mise au rancart tout court par le reste du monde occidental. Le choix de terminer le chapitre sur le mur n'est donc pas innocent car il annonce l'une des grandes préoccupations actuelles des Grecs du Nord.

Between social and monumental time lies a discursive chasm, separating popular from official understanding of history. Social time is the grist of everyday experience. It is above all the kind of time in which events cannot be predicted but in which every effort can be made to influence them. It is the time that gives events their reality, because it encounters each as one of a kind. Monumental time, by contrast, is reductive and generic. It encounters events as realizations of some supreme destiny, and it reduces social experience to collective predictability. Its main focus is on the past – a past constituted by categories and stereotypes. In its extreme forms, it is the time frame of the nation-state. To it belongs the vicarious fatalism – the call to submit to one's destiny – that marks all authoritarian control. ²

La citation d'Herzfeld illustre mon point de vue sur le fatalisme des informateurs mentionné à la fin du chapitre précédent. Cette attitude morale des Grecs anciens, ce destin face à l'État, à la mondialisation, au passé, au présent et à l'avenir lié à l'histoire revient sans cesse dans les propos des enquêtés. L'histoire devient alors incontournable. Que tentent de construire les Grecs contemporains à travers leur histoire? Une nouvelle image d'eux-mêmes, celle qu'ils ont d'eux-mêmes et celle qu'ils offrent aux autres. Ils tiennent à renouer avec les représentations du passé dans le but d'acquérir de nouvelles représentations du Soi et de la communauté.

² M. Herzfeld, 1991, p. 10. Du même auteur, voir 2000, p. 55-89. Voir aussi, C. Castoriadis, 2004, p. 47-48; P. Ricoeur, 2000; F. Dosse, 1999.

2.1 Difficulté terminologique

Pour André Motte, nos distinctions occidentales contemporaines trop catégoriques entre les jardins de rapport, les jardins de plaisance et les jardins sacrés, projetées sur un Autre lointain, dans l'espace et dans le temps, sont à éviter :

Car, pour la mentalité antique, les interférences entre le religieux, l'esthétique, l'économique et le plaisant sont profondes et constantes.³

Dans une étude consacrée aux divers types de propriétés agricoles cultivées en Grèce (le champ, la ferme, le boisé, le vignoble), M. Carroll-Spillecke⁴ joue aussi de prudence. Selon elle, la définition du jardin demeure ambiguë. Celui-ci pouvait être un potager, un jardin de fleurs, un verger, une vigne, un boisé de sanctuaire, un parc ou un jardin de tombe. Pour sa part, R. Osborne⁵ différencie, sans hésitation, le *kêpos*, jardin du temple, de l'*alsos*, le bois sacré. Pour lui, le jardin du temple était fait et refait par la main de l'humain tandis que le bois sacré remonte aux temps immémoriaux. Le *kêpos* était délimité et ne pouvait servir de refuge aux animaux tandis que la présence d'animaux sauvages était la caractéristique principale d'un certain nombre d'*alsos*. Le premier était essentiellement productif tandis que dans le second, il était interdit de couper des plantations quoiqu'à l'occasion, la taille de branches pour la fabrication de couronnes et de guirlandes ait été permise. Osborne précise que la particularité du jardin du temple résidait non pas dans son organisation mais dans la qualité des soins qu'on lui apportait, l'irrigation y tenant la première place, ce qui n'était pas le cas dans la culture des champs. En considérant la présence d'animaux sauvages comme la caractéristique principale de certains bois sacrés, l'auteur laisse-t-il sous-entendre que celle-ci ait prévalu sur la présence divine? Cette observation ne se retrouve nulle part ailleurs dans la documentation. P. Bonnechere et O. de

³ A. Motte, 1973, p. 20, note 62.

⁴ M. Carroll-Spillecke, 1992, p. 84-101.

⁵ R. Osborne, 1992, p. 373-391.

Bruyn⁶ estiment, quant à eux, que les aires naturellement boisées étaient de véritables retraites paradisiaques à l'intérieur desquelles la présence divine était indiscutable, ce qui n'empêchait absolument pas les Grecs anciens (terme que j'utilise pour simplifier, mais qui n'avait pas de signification à l'époque) de l'utiliser comme jardin de plaisance. D'après ces auteurs, si le terme *kêpos* est peu souvent employé pour désigner le jardin proprement dit, c'est que les Grecs, essentiellement paysans et donc constamment en contact avec la terre, n'avaient pas besoin comme ceux privés de ce privilège, de puiser dans un jardin forces morales et spirituelles.

La complexité de la définition du mot jardin en Grèce ancienne est indéniable, mais compte tenu que pour les Grecs de l'époque «tout était dans tout», j'abonde dans le sens de P. Bonnechere et O. De Bruyn lorsqu'ils soulignent que le bois sacré était, aussi, un jardin de plaisance. Peut-on imaginer des Grecs à une fête gloutonne dans un de ces bois sacrés, leur nature riante bâillonnée et leur esprit tapageur de la fête réduit au silence? Si l'on se fie à cette informatrice qualifiée par ses compatriotes de trop discrète pour être Grecque dans la façon d'exprimer ses sentiments, la réponse tend à pencher du côté du non. Une fête grecque n'est pas silencieuse. Qu'on se rappelle aussi ce que raconte Aliko T. au sujet de la folie des siens d'hier et d'aujourd'hui. La folie des Grecs n'est pas muette. Leur exubérance est à grand déploiement dans un lieu ou dans un autre, à une époque ou à une autre. Ce sont les informateurs qui parlent, c'est ainsi qu'ils se perçoivent. C'est surtout à travers cette lunette qu'ils veulent se voir. C'est là surtout une manière de crier à la nature leur «liberté», de s'identifier à elle. Autre exemple d'une projection, surtout d'une affirmation, du Soi culturel.

2.2 Preuves archéologiques

Les preuves archéologiques offertes par l'ensemble de la documentation attestant l'existence de jardins en Grèce ancienne sont, jusqu'à ce jour, au nombre de

⁶ P. Bonnechere et O. de Bruyn, 1998, p. 75-77.

quatre. C'est très peu, j'en conviens. Pour changer la donne, il faudrait : la découverte en Grèce de sites aussi prestigieux que ceux de *Pompéii* et d'*Herculanum* au pied du *Vesuvio*, en Italie, que les couches superposées de cendres volcaniques purent préserver; une volonté politique pour donner aux archéologues des sommes d'argent substantielles; des équipes conjointes d'archéologues et de paléobotanistes accordant une attention particulière, par exemple, à l'analyse des pollens et aux fossiles de graines de semence près des habitats. Cette pauvreté des recherches témoigne de la persistance occidentale à voir la Grèce comme le «berceau de la civilisation», projetée dans l'imaginaire occidental uniquement sous forme de villes et de monuments.

« *Thamneus*, mets la scie sous le seuil de la porte du jardin... ». Ce petit mot d'un Mégarien à un ami, est une inscription datée du VI^e siècle av. J.- C. Il s'agit d'un artefact trouvé dans l'Agora d'*Athina* d'un vase corinthien (*skyphos*). Pour l'archéologue B. S. Ridgway, voilà qui prouve qu'en Grèce, les jardins existèrent aussi tôt qu'à la période archaïque⁷.

Ridgway apporte une preuve supplémentaire. *Theophrastos* (310-286 av. J.-C.) acheta, après la mort de son maître *Aristotelés*, un jardin dédié aux Muses. Celui-ci, plus tard ravagé par la guerre, était constitué d'un sanctuaire, de statues de déesses, de maisons, d'un autel et d'allées à travers le jardin. Il en reste un relief «Apothéose d'Homère» qui se trouve au British Museum et une borne en pierre sur laquelle est inscrit le nom du jardin que l'on peut voir Place *Syntagma* à *Athina*⁸. M. Baridon précise que ce même *Theophrastos* écrivit une classification systématique des plantes, faisant ainsi du Lycée le premier jardin botanique⁹.

Une épigraphe datée du début du III^e siècle av. J.-C. découverte à *Thasos* sur un côté du sanctuaire d'*Héraclés* au pied de l'Acropole constitue une troisième preuve. L'épigraphe décrit les clauses d'un bail pour la location d'un jardin sous

⁷ B. S. Ridgway, 1981, p. 17.

⁸ Ibid.

⁹ M. Baridon, 1998, p.127. Voir aussi P. Hobhouse, 1992, p. 23.

la surveillance du prêtre *Asclépios*. Le locataire devait offrir périodiquement un boeuf en sacrifice, ériger des fabriques sur le terrain et cultiver uniquement des plantes spécifiques comme des figuiers, des myrtes et des noisetiers.

L'importance de l'épigraphie loge dans ce qu'elle nous renseigne sur l'aménagement du jardin : des plantes, des portiques, des pièces contenant jusqu'à sept couches (en français dans le texte cité) utilisées au cours de banquets culturels, et ce à l'ombre d'arbres odoriférants¹⁰. Ces dernières informations sont précieuses pour ma thèse portant sur l'organisation spatiale des jardins privés en Grèce contemporaine puisqu'elles révèlent que les éléments du jardin de l'ère classique se retrouvent à notre époque. Les portiques, les couches, les autels des banquets culturels d'autrefois sont les pergolas, les chaises longues et les tables de jardins d'aujourd'hui. Sans compter les plantations.

Baridon, et c'est ma quatrième et dernière preuve archéologique, fait allusion aux nombreux travaux accomplis par *Kimôn*, général athénien au VI^e siècle av. J.-C., dont un aqueduc servant à arroser les plantations d'arbres de l'Agora. Des fouilles archéologiques font foi de l'existence de cet aqueduc et de plantations à cet endroit¹¹. Grâce à des excavations pratiquées en 1937 au temple d'*Hephaistos*, nous savons que la construction était entourée de trois rangées d'arbustes sur trois côtés du temple et que la distance entre les arbustes était égale à celle entre les colonnes; ce qui suggère que les Athéniens voulaient lier le social à la nature par des interventions et des transformations culturelles. À cause du terrain rocheux et en pente, explique Baridon, on creusa des fosses de petites dimensions à l'intérieur desquelles on déposa des pots contenant de la terre pour y faire pousser les arbustes¹².

¹⁰ S. B. Ridgway, 1981, p. 25.

¹¹ J. McCamp, 1998, p.126.

¹² M. Baridon, 1998, p. 126.

2.3 Sources littéraires et scientifiques

La définition de la terminologie est loin d'être claire, les preuves archéologiques peuvent être comptées sur les cinq doigts de la main, cependant les sources littéraires et les textes scientifiques sont un peu plus généreux. Cet aspect de l'étude sera divisé en deux parties historiques. La première portera sur la Grèce ancienne : explication de l'absence ou de la présence de jardins privés à l'époque; jardins odysseens réels ou imaginaires; existence des jardins des philosophes; travaux d'aménagement de Kimôn; enfin, une conséquence des conquêtes d'Alexandre. Dans la seconde partie, je parlerai des répercussions de l'empire ottoman dans le domaine et des changements survenus avec l'institution de l'État grec; l'ouvrage sur les jardins de l'île de *Kèrkyra* (Corfou) des XVIII^e et XIX^e siècles mérite d'être mentionné; puis, je terminerai avec le seul article publié jusqu'à ce jour sur les jardins privés de la fin du XIX^e siècle en Macédoine centrale et un extrait de l'ouvrage *Salonique 1850 –1918*.

2.3.1. Absence ou présence de jardins

D'après Maureen Carroll-Spillecke¹³, des fouilles archéologiques à *Athina*, à *Olynthos* ou à *Kassope* suggèrent qu'à l'époque classique, les maisons étaient construites côte à côte à l'intérieur des remparts des villes et donnaient directement sur la rue. Chaque centimètre des deux cent cinquante mètres carrés du terrain était occupé par la maison. Une inscription de l'administration de la ville de *Pergamon*, ancienne ville d'Asie Mineure, datant de l'époque hellénistique et une autre de teneur équivalente au cours de la période classique, interdisait la plantation d'arbres, de vignes ou d'arbustes près des murs de briques de boue des maisons. La loi visait à protéger les murs des racines nuisibles des végétaux. La cour centrale pavée, utilisée à des fins ménagères, était à ciel ouvert. Principale source de lumière de la maison pratiquement dépourvue de fenêtres, les

¹³ M. Carroll-Spillecke, 1992, p. 84-101.

branches d'arbres auraient empêché la lumière d'y pénétrer¹⁴. Des raisons pratiques et administratives suffissent-elles à expliquer l'absence d'arbres à proximité des maisons ou serait-ce qu'étant sacrés, ceux-ci ne pouvaient se trouver que dans des lieux sacrés comme, par exemple, les petits bosquets à l'intérieur des sanctuaires des centres urbains ou les bois sacrés? Dans *Le bouquet d'Athéna*, Hellmut Baumann¹⁵ épilogue de façon convaincante sur les Grecs et la nature — symbole religieux. Il parle d'abord de l'aspect pratique des nombreuses utilisations du bois :

Dans l'Antiquité, dit-il, le bois s'appelait « *xylon* », mais aussi plus simplement « *yli* », la matière. Cette dernière appellation vient des utilisations très variées du bois en tant que matériau facile à travailler. La quantité consommée a été d'autant plus importante que les utilisations en étaient nombreuses [...] Les premières informations sur l'énorme quantité de bois consommée nous viennent des temps minoens. Le bois constituait les colonnes des palais de Knossos et de Festos et en renforçait les murs afin de parer aux tremblements de terre. [...] Même lorsque les constructions, d'abord en bois, furent toutes réalisées en pierre, on continua d'employer le bois pour les charpentes, les escaliers, les portes et fenêtres. Les meubles aussi étaient aussi faits de bois et, au début de l'époque classique, même les statues des dieux. Pausanias en cite plus de cinquante exemples et donne comme nature du bois utilisé, le cyprès, le genévrier, le chêne et l'if, tous durs et à croissance lente.¹⁶

Baumann énumère un nombre considérable d'arbres, tous associés aux besoins des humains. Il cite Pline qui considérait qu'arbres et forêts fournirent aux humains l'essentiel : leur nourriture, leur confort dans les cavernes, le tissage de leurs premiers vêtements, l'huile, le vin et les fruits. Une large part du texte de Baumann est consacré à la végétation en rapport étroit avec les dieux. Voici un extrait sur les bois sacrés et le culte des arbres chez les Grecs anciens :

Les arbres ont été les premiers temples des dieux et les bois sacrés leurs premiers lieux de culte. C'est là que se matérialisaient aux yeux des humains les forces qui provoquaient les caprices de la nature. La

¹⁴ Ibid, p.86.

¹⁵ H. Baumann, 1984, p.10-249.

¹⁶ Ibid, p. 34-37.

mythologie est l'extériorisation de l'intérêt extrême que les Grecs prenaient à observer les phénomènes naturels. L'éternel recommencement des cycles marquait une intervention divine et donnait un sens sacré à certains arbres, par ailleurs sous la protection des hamadryades, les huit nymphes des arbres...¹⁷

Parmi tous ces arbres sacrés, le platane occupait une place de choix. La légende veut qu'*Héraclès* aménageât la forêt d'*Altis* à *Olimbos* en lieu de culte pour son père *Zeus*. Les noces divines sous un platane à Gortyne en *Kriti* après l'enlèvement d'*Europé* par *Zeus* firent, qu'à partir de cet événement, les feuilles du platane devinrent persistantes. La réputation du platane est remarquable. On comprend que Baumann lui accorde une aussi large place :

Le platane sacré, toujours vert, à l'origine du royaume de Minos, a inspiré les Gortyniens jusque dans leurs pièces de monnaie. [...] Avec ses feuilles vert clair, il annonce de loin au voyageur assoiffé la source voisine et l'ombre rafraîchissante. Faut-il alors s'étonner que les Anciens aient considéré le platane comme un présent des dieux auquel ils devaient le respect ?¹⁸

Mon choix de parler du platane plutôt que de l'olivier repose tout simplement sur le fait qu'automatiquement tout le monde se réfère à ce dernier (avec le laurier) lorsqu'il s'agit de la Grèce. L'olivier, l'un des plus anciens arbres à avoir été cultivés, fut offert à la ville d'Athina par la déesse *Athéna*. La légende : *Poséidon* et *Athéna* rivalisent pour posséder l'Attique. Réunion des dieux — le pays ira à celui qui offrira le cadeau le plus utile. D'un coup de trident, *Poséidon* fait couler une source d'eau salée sur l'Acropole. Applaudissements dans l'assemblée. *Athéna* s'approche et fait surgir le premier olivier, elle est déclarée gagnante. Depuis, le rameau d'olivier symbolise la victoire et la paix.

Baumann rappelle que l'aspect sacré des choses n'excluait pas leur aspect pratique et c'est la raison pour laquelle je crois qu'il défend bien les propos de

¹⁷ Ibid, p. 45.

¹⁸ Ibid, p. 46-47.

Carroll-Spillecke, à savoir qu'il est fort possible qu'à l'époque classique, les arbres aient été absents de la maison ou de son environnement immédiat. Une maison typique d'*Olunthos*, ville la plus peuplée d'*Halkidiki* à l'époque classique, comprenait une salle à manger, une cuisine, une salle de bains, des pièces de service, un cellier et une cour dallée avec au centre un autel pour le culte domestique. Aucun arbre en vue¹⁹.

Si, pour les raisons évoquées, même le plus petit jardin ne trouvait place dans les villes, il n'en fut pas ainsi dans les régions rurales, en dehors des murs des villes. Il y avait là des jardins rapprochés de maisons privées, de fermes, de gymnases et de sanctuaires. Jardins utilitaires d'arbres fruitiers et de légumes, ils étaient le garde-manger de la ville. L'alimentation des Grecs des époques classique et hellénistique était en grande partie végétarienne. Ils se nourrissaient surtout de figues, de pommes, de poires et de baies, d'olives, d'oignons, de fèves, de lentilles et d'ail²⁰.

La documentation ayant trait aux époques classique et hellénistique démontre l'absence de jardins dans les villes, notamment à *Athina*, et leur présence dans les banlieues et régions. Par contre, à *Knossos*, en *Kríti*, et ce dès l'Âge de Bronze, l'existence de jardins d'agrément dans les villas privées des palais crétois, ouverts sur le paysage et donc sans fortifications, est attestée²¹.

2.3.2 Jardins odysseens

Que penser des jardins odysseens? Étaient-ils réels ou imaginaires? Une visite rapide de quelques-uns d'entre eux permettra peut-être de trouver la réponse²².

¹⁹ A. Pilali-Papastériou, 2000, p. 55-58.

²⁰ M. Carroll-Spillecke, 1992, p. 86-89.

²¹ G. et S. Jellicoe, 1995, p. 117.

²² Ce qui suit est un ensemble d'images puisées dans quatre ouvrages : Homère, (éd. 1972) *L'Odyssee*; L. Gernet, 1982; J.-P. Vernant, 1999 et; D. Lindon, 1995.

Prologue : *Odusseus* (Ulysse), le héros de la mêtis, vient de vivre sur l'île de Capri l'une des horreurs de son interminable périple. *Poluphêmos*, le Cyclope, fils de *Poseidon*, attrapant par les pieds une bonne demi-douzaine de son équipage, fait éclater leur crâne sur les parois de sa caverne et les mange tous. Crus. Départ en flèche d'*Odusseus* et des siens qui s'arrêtent dans l'île d'*Aiolis* (Éole). En échange des dernières nouvelles du pays, le chef lui remet une outre où se cachent les vents qui mèneront *Odusseus* à sa chère *Pênelopeia* et à sa chère patrie. *Odusseus* dort. Ses hommes en profitent pour connaître le contenu de la fameuse outre. Ils l'ouvrent. Aussitôt, une forte tempête s'élève. Le bateau repart au loin d'où il était venu. La flottille d'*Odusseus* navigue. En vue, une cité sur l'île des *Laistrugones* (Lestrygons). *Odusseus* joue de prudence, cache son navire dans une crique et envoie une équipe de marins en éclaireurs. Dès qu'il en aperçoit un, le roi des *Laistrugones* l'attrape et l'avale. Les sujets imitent leur roi et ne font qu'une bouchée des Grecs qui tentent de quitter les lieux. *Odusseus* et ceux cachés dans la crique reprennent le large. Fin du prologue.

Le jardin de *Kirkê* (Circé) : La voix charmeuse de *Kirkê*, magicienne, fille d'*Hélios* (du Soleil) chante au loin. Le navire d'*Odusseus* accoste dans l'île d'*Aea*. Le héros et quelques hommes restent à bord. Les autres partent à la découverte. Rochers, bois, végétation, une maison superbe entourée de fleurs, des jardins. Une chose étonne tout de même. Des animaux sauvages frôlent gentiment les nouveaux arrivants. Belle *Kirkê* laisse sa broderie, ou son tissage, et avec grâce elle leur offre en guise d'hospitalité une boisson dans laquelle elle verse un philtre qui instantanément les transforme en porcs. *Odusseus* inquiet de ne pas les voir revenir décide d'aller à leur recherche. Soudainement, *Hermès*, dieu rusé, lui barre la route, lui résume la dernière dépêche et lui offre un contrepoison pour échapper à la métamorphose qui le menace à son tour. Protégé contre la malice de *Kirkê*, *Odusseus* reste humain et tous deux filent le parfait amour. Combien de temps? On ne sait pas, mais longtemps, longtemps. *Kirkê* redonne aux

compagnons d'*Odusseus* leur forme humaine. Vernant²³ voit dans ce geste de métamorphose de *Kirkê* un moyen de leur faire oublier le retour, le passé. Les hommes d'*Odusseus* ne jouissent pas des faveurs de *Kirkê* et ramènent celui-ci à la raison. Belle *Kirkê* ne s'accroche pas. Existe-t-il meilleure façon pour revenir à la charge? Ce qui fut fait. Jardin de *Kirkê*, jardin de jouissance, jardin d'oubli.

Ce n'est pas la première fois qu'Homère parle d'oubli dans son récit. Après sa mésaventure chez les *Cicones* où *Odusseus* perd soixante-douze soldats sans avoir pu reconstituer ses réserves d'eau et quitte pour de bon, dit Vernant, le monde humain «pour rentrer dans un espace de non-humanité, un monde de l'ailleurs»²⁴, il fait une nouvelle halte chez les *Lôtophagoi* (Lotophages), mangeurs de lotus appelé aussi fleur de l'oubli, puissante drogue qui efface tout souvenir du passé, de la faim, de la soif, du désir, de la conscience du Soi, de l'Autre. Oubli d'identité.

Le jardin de *Calypso* : Vernant explique que ce nom signifie en grec *kaluptein*, c'est-à-dire, cacher. Voici sa description du jardin :

[...] ce lieu de nulle part : cette petite île est semblable à un paradis en miniature. Il y a là des jardins, des bois, des fontaines, des sources, des fleurs, des grottes bien meublées où Calypso, file, tisse, fait l'amour avec Ulysse.²⁵

Combien de temps? On ne sait pas, mais longtemps, longtemps.

Le temps n'existe plus, ajoute Vernant. Il (Ulysse) est en dehors de l'espace, en dehors du temps. [...] Calypso, [...] celle qui est cachée dans un espace en dehors de tout et aussi celle qui cache Ulysse à tous les regards.²⁶

Jardin de *Calypso*, jardin caché, jardin hors du temps, jardin hors de l'espace.

²³ J.-P. Vernant, 1999, p. 130.

²⁴ Ibid, p.117.

²⁵ Ibid, p. 142.

²⁶ Ibid, p. 140-141.

Épilogue : À travers ces jardins d'Homère faits d'insouciance, de beauté, de jouissance, d'oubli, du passé, du Soi, de l'Autre, de l'Ailleurs, de Nulle part, mais aussi de luttes, de drames, de mort, j'entends parler mes informateurs; c'est pour ça qu'ils jardinent. Pour oublier. Pour agir comme cela leur plaît, avec cette sensation viscérale de «partir» dans leur tête, pour vivre en liberté dans cet espace restreint, mais dont ils sont propriétaires. C'est aussi la raison pour laquelle ils définissent les jardins de leur pays de jardins libres. Les jardins grecs d'aujourd'hui comme ceux d'Homère sont des textes poétiques au centre desquels est inscrit, dit Castoriadis, «l'essentiel de l'imaginaire grec, à savoir la saisie tragique du monde»²⁷.

2.3.2.1 Différentes opinions sur les jardins d'Homère

Pierre Grimal assure que les jardins d'*Alkinoos* décrits par Homère relèvent de la fiction, Jusqu'à l'époque classique, dit-il, le jardin grec demeura un jardin sacré sans recherche de beauté et ce ne fut pas dans cet espace que les Grecs trouvèrent celle-ci. Grimal appuie ses propos en citant *Khrusippos (Chrysippe)*, successeur du fondateur des Stoïciens :

Il y a des gens qui embellissent les cultures avec des vignes grimpantes et des buissons de myrte ; ils élèvent des paons, [...] et des rossignols !
Bientôt, nous allons nous mettre à peindre des tas d'ordure ! ...²⁸

Ces mots, explique Grimal, illustrent l'esprit grec «résolument intellectualiste» qui ne trouvait aucun plaisir dans un objet aussi irrationnel que le jardin. Il donne l'exemple d'*Epikouros* (Épicure), au régime d'ascète, dont le jardin n'était constitué que de pauvres légumes pour justifier que : «L'aridité, la sobriété attiques répugnent à ce luxe oriental qu'était le «paradis». »²⁹ Castoriadis réplique que si les poèmes homériques

²⁷ C. Castoriadis, 2004, p. 97.

²⁸ P. Grimal, 1974, p. 22-23.

²⁹ Ibid.

[...] deviennent « sacrés », ce n'est certes pas au sens religieux du terme, mais parce qu'ils sont ce grand texte auquel tout le monde se réfère, que même la loi à Athènes, à partir du VI^e siècle, interdit de modifier parce que les rhapsodes prenaient vraiment trop de libertés avec lui. Mais c'est le texte *poétique* qui, encore une fois, devient « sacré » parce que fondamental – et non pas l'inverse.³⁰

À mon avis, d'une part, je comprends mal en quoi le fait d'accorder la prééminence aux valeurs intellectuelles sur celles de l'affectivité et de la volonté supprime toute reconnaissance du « plaisir naturel ». Les Grecs n'étaient pas tous des émules de la doctrine de Zénon. Surtout à l'époque d'Homère! D'autre part, ne pourrions-nous pas voir dans la grande finale du «tas d'ordure», une envolée théâtrale d'un orateur emballé cherchant à tout prix à convaincre son auditoire? Protagoniste de la lutte pour établir la nouvelle science, est-il possible qu'il eut craint de subir quelconque avanie de ses adversaires de la culture ancienne. *Le Petit Robert des Noms Propres* dit de Chrysippe :

[...] on s'accorde néanmoins à voir en lui celui qui donna à la pensée stoïcienne sa structure et sa rigueur. En logique, il réhabilita la dialectique contre Aristote. En physique, il précisa les principales notions de la cosmologie stoïcienne (celle de sympathie universelle) et tenta de résoudre la contradiction entre le Destin (souvent identifié à la Providence, à la Raison) et la Liberté.

Il y avait de quoi s'attirer des représailles. C'était l'époque où l'on traitait l'esprit grec d'irrationnel, où l'on tentait de faire la distinction entre la culture populaire grecque et la culture dite scientifique. Marshall Clagett³¹ souligne l'importance du corpus de la science grecque jusqu'au début de l'ère moderne et de deux facteurs du «Miracle grec»: a) le passage de la civilisation de l'Âge de Bronze à celle de l'Âge de Fer grâce aux progrès des techniques vers la fin du deuxième millénaire avant J.-C.; b) l'adaptation de l'alphabet sémitique des Phéniciens. Ce dernier, auparavant réservé aux monarchies et aux scribes ecclésiastiques, permit

³⁰ C. Castoriadis, 2004, p. 97.

³¹ M. Clagett, 1955, p. 7-33.

l'apprentissage de l'écriture et de la lecture à une plus large population, ce qui ne signifie pas à tous.

Contrairement à Grimal, Vatin³² affirme que le jardin d'*Alkinoos* est un jardin bien réel semblable à tous les vergers et potagers grecs. L'alimentation en eau servait autant aux villageois qu'au manoir à flanc de coteau et qu'au jardin en contrebas. Le potager à une extrémité du terrain plat et humide, les arbres fruitiers plantés en rangées rectilignes à la limite de la cour et la vigne à mi-pente constituent un aménagement rationnel fait en fonction de la meilleure exposition et du meilleur rendement. Vatin précise que le jardin de *Laertês* était entouré d'une clôture de pierres sèches. Pour la clôture du jardin d'*Alkinoos*, Vatin souligne que le texte d'Homère est moins explicite sur ce sujet mais qu'il pourrait s'agir d'un treillis de branchages. L'essentiel, déclare l'auteur, c'est que le jardin est un lieu de résidence, proche de la maison avec accès par la cour. Pour Homère, ne l'oublions pas, le paysage n'est pas une scène théâtrale. C'est l'acteur principal de l'histoire.

P. Hobhouse³³ soutient que les jardins d'*Alkinoos* et de *Laertês* comprenaient déjà tous les éléments de la topographie d'un jardin grec, c'est-à-dire beaucoup d'arbres fruitiers, une vigne, une source d'eau et des plates-bandes de fleurs.

Et s'ils étaient à la fois réels et imaginaires ces jardins d'Homère, à la condition d'accepter que l'imaginaire soit ce petit espace élastique dans la tête de chacun, un atelier de constructions mentales faites à partir d'un mélange de copeaux d'archétypes, d'essence de fantaisie et d'images authentiques amplifiées au microscope. N'est-ce pas là le rôle du poète? Les images authentiques d'Homère, c'étaient, entre autres, ce pays, jardin naturel à ciel ouvert. Les informateurs de l'enquête défendent féroce­ment ce dernier point de vue.

³² C. Vatin, 1974, p. 346-348.

³³ P. Hobhouse, 1992, p. 20-22. Hobhouse tire ses sources d'Aristophane et de Démosthène qui font allusion à de petits jardins domestiques annexés aux maisons de ville de riches propriétaires.

[...] l'informateur, dit Augé, parle moins du passé que de ce qu'il en sait ou en pense. ... le propos de l'informateur vaut autant pour le présent que pour le passé.³⁴

Dans ce débat qui semble un faux débat, et dans l'esprit des paroles de M. Augé, je prends partie pour les informateurs. Que les jardins décrits par Homère aient été une transposition de la réalité paraît, à ce titre, moins important que le fait qu'ils étaient censés contenir des plantations retrouvées dans les jardins grecs d'aujourd'hui. C'étaient des lieux tapissés par l'imagination des anciens, comme de nos jours. C'étaient des lieux construits symbolisant l'appropriation sociale de la nature dans une lutte continue pour établir la civilisation³⁵.

2.3.3 Jardins des philosophes et naissance de la démocratie

Tous les auteurs s'entendent sur l'existence des jardins des philosophes. Gothein fut la première à voir une première conception d'un jardin d'agrément dans la transformation de l'Académie en parc public ombragé de peupliers, de chênes, de platanes, agrémenté de fontaines, de bancs et de sentiers de promenade. Platon et, une génération plus tard, *Epikouros*, allèrent dispenser leur savoir dans leur propre jardin. L'élite, à son tour, préféra aller construire ses installations dans les faubourgs³⁶. Ananiadou-Tzimopoulou précise que 2 550 ans avant l'aménagement du Jardin national, premier parc en Grèce moderne, il existait autour d'*Athina* des jardins sans prétention dont les plus connus sont celui des Muses d'*Epikouros*, *Lakios*, *Kolonos*, du Lycée et de l'Académie, tous à l'origine des premiers jardins d'Europe³⁷. Pour Baridon, l'Académie, le Lycée, le *Lysarges* tenaient du bois

³⁴ M. Augé, 1992, p. 17.

³⁵ Dans *Errances*. J.-M. Desgent et G. Lanoue, 2006, font un parallèle entre Dzauya (héros sekani) et *Odusseus* (p. 90-95). Ils s'interrogent sur l'aspect héros-civilisateur des deux protagonistes. C'est à partir de la lecture de Virgile, (*Énéide*, livre deuxième, les vers 13 à 804) que les coauteurs étudient la légende du cheval de Troie, absente dans l'œuvre d'Homère. Celle-ci leur permet de croire à la ruse et au pouvoir d' *Odusseus* afin de détruire une cité et de «créer un autre lieu de civilisation» en forçant Énée à retourner sur les lieux de sa naissance et d'y créer «une autre cité troyenne en terre latine», p. 107-108, note 6.

³⁶ M. L. Gothein, 1979, p. 65-71.

³⁷ M. Ananiadou-Tzimopoulou, 1999, p. 88-90.

sacré, du parc public et du gymnase réunis. Citant Strabon, il confirme que les jardins des philosophes étaient des lieux ayant «leur place dans l'histoire»³⁸.

Les transformations apportées à l'Académie et mentionnées précédemment furent l'oeuvre de *Kimôn* à l'ère archaïque. Ce général athénien, après avoir repoussé les Perses en Asie Mineure en 468 av. J.-C., ordonna d'importants travaux sur l'Acropole et la plantation d'arbres à l'Agora d'*Athina*. D'autres villes suivirent l'exemple. Les Grecs lui sont redevables de grands changements à la vie municipale et de la division de territoires en lots égaux. Gothein souligne le mérite de l'oeuvre de *Kimôn* et explique l'absence de jardins privés à l'époque où l'art grec, dans d'autres domaines, atteignait son apogée, avec la constitution même des villes qui ne laissaient aucun espace possible à la culture du jardinage. À partir du postulat que, de tout temps, c'est grâce à la classe éduquée, raffinée et politiquement puissante que se produisent les grands mouvements artistiques, Gothein soutient que la démocratie montante veillait de près à ce qu'aucun chef de famille ne prétende à un rang plus élevé et, que ce fut par haine de ce régime politique beaucoup plus qu'à cause des guerres persanes, que les propriétaires athéniens abandonnèrent pour toujours leurs terres³⁹. Cette remarque signifie-t-elle qu'à partir du moment où tous les Grecs jouirent de droits auparavant limités à l'élite, celle-ci voulut se démarquer à nouveau du reste de la population, quitte à se défaire d'un privilège dont, un temps, elle fut fière? Et en quoi la démocratie aurait-elle interdit l'existence de jardins? Le rapport entre le rôle de la démocratie et l'absence des jardins n'est pas clair. D'une certaine manière Goody répond à la question mais, du coup, il contredit Gothein car il estime qu'avec l'arrivée de la démocratie, la monarchie perdant de son pouvoir et la société étant, en général, plus à l'aise matériellement, les Grecs les mieux nantis aménagèrent leur jardin à

³⁸ M. Baridon, 1998, p. 125.

³⁹ M. L. Gothein, 1979, p. 53-61.

l'image de ceux des rois perses. Il note que cette mode se prolongea dans les milieux religieux et profanes jusqu'à la période hellénistique⁴⁰.

Je compte sur Brulé, Isin et Vernant pour y voir plus clair. Au milieu du VIII^e siècle av. J.-C., la *polis* :

À l'étudier depuis si longtemps et grâce aux nombreux exemples que nous possédons, on devrait bien connaître ce modèle de la cité ; cela ne nous empêche pourtant pas d'éprouver bien des difficultés à le définir. Une des raisons principales, c'est que le terme qui désigne en grec la cité, *polis*, recouvre en même temps deux notions. La cité est l'unité fondamentale de la géographie humaine de l'antiquité. Une ville entourée d'une campagne, des frontières autour de cette campagne : voilà une cité, et la somme des cités fait l'essentiel de l'espace grec. La cité est aussi une forme originale d'organisation des communautés humaines, un fait d'anthropologie historique, et la somme des cités constitue, si l'on peut dire, en épousant un instant le splendide égocentrisme grec, l'humanité.⁴¹

La *polis* coïncida avec la disparition du monopole des rois et l'apparition de propriétaires fonciers provenant de la noblesse. Il s'agit de la première étape vers la démocratie.

Although as a general pattern the aristocracy maintained some residences outside the city, it primarily resided in the city, which was a collection of villages and farm lots. The aristocracy also differentiated itself and its style of life by designating its status as citizenship : it was no longer subject to the kings, but it was also different from the peasants, slaves, and serfs. The city was a fraternity of the nobles as citizens and was organized as a standing army of warriors.⁴²

La deuxième étape vers la démocratie eut lieu, surtout à *Athina*, circa le VI^e siècle av. J.-C. Des groupes de paysans, d'artisans, de commerçants et un certain nombre d'hommes libres, mais ne faisant pas partie de la noblesse de la *polis*, s'insurgèrent contre l'aristocratie. Les hoplites, nouvelles formations guerrières du type infanterie, en grande partie composées de paysans de demeures rurales de la

⁴⁰ J. Goody, 1994, p. 67.

⁴¹ P. Brulé, 1998, p. 65-66.

⁴² E. F. Isin, 2002, p. 57. Voir Fustel de Coulanges et Max Weber cités par Isin.

polis et ayant les moyens de s'équiper et d'avoir l'entraînement requis pour se battre, exigèrent une plus grande participation à l'assemblée de la *polis*, ce qu'ils obtinrent. Le dème prit les rênes du pouvoir; l'obligation de posséder de très grandes terres pour devenir citoyen devint lettre morte; le nouveau citoyen eut le droit de partage des bénéfices accordés antérieurement uniquement aux aristocrates⁴³.

Pour saisir le jeu complexe des antagonismes entre groupes sociaux dans l'Antiquité, dit Vernant, la première tâche des historiens, marxistes et non-marxistes, devrait être de définir plus précisément les diverses contradictions qui sont à l'œuvre dans l'économie antique, de les situer au sein de la société globale, de préciser, si faire se peut, leur hiérarchie, leur importance relative aux différentes périodes de l'histoire ancienne.⁴⁴

Vernant note qu'au cours des années 1950-1960, des chercheurs se demandèrent si en Grèce ancienne, il n'existait pas deux façons de posséder le sol :

[...] d'une part une propriété familiale, appartenant à une maison, un *oikos*, et non à des individus, ces derniers n'ayant pas le droit de disposer à leur gré de ces *patrôa*⁴⁵ pour les céder en dehors de la famille en les vendant librement à un acheteur. Même dans les cités comme Athènes, il semble bien que la plus grande partie des terres [...] a conservé jusque vers le dernier tiers du V^e siècle ce caractère de bien familial inaliénable, de *kléros* attaché à un des foyers composant l'État et non à des individus privés. À côté de ces terres inaliénables, au moins en principe, [...] il a pu exister des domaines faisant l'objet déjà d'une appropriation plus poussée et se prêtant plus facilement aux opérations de vente et d'achat.⁴⁶

C'est dans le renversement du pouvoir (la lutte des classes en somme) des rois aux aristocrates, puis aux hoplites; dans le passage de la formation de la *polis* au «règne» des dèmes que se trouve un début d'explication de la tenure du sol. Reste à savoir si cela atteste une plus grande présence des jardins.

⁴³ Ibid, p. 57-58.

⁴⁴ J.P. Vernant, 1974, p. 14.

⁴⁵ Le mot *patrôa* signifie «héritage transmis par le père». En latin «paternus». Liddell & Scott, *Greek-English Lexicon*, Oxford University Press, Oxford, 1977.

⁴⁶ Ibid, p. 15.

2.3.4 D'Alexandre le Grand au XIX^e siècle

Avec les nombreuses conquêtes et l'immense empire, de la Grèce jusqu'à l'Inde, d'Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.), c'est toute une nouvelle culture des jardins qui s'ouvre pour l'Attique. Le roi de Macédoine, élève d'*Aristotelès*, son armée et les savants qui prirent part à ses expéditions furent ébahis par les parcs, les jardins perses et les jardins suspendus de Babylone⁴⁷. Les réunions d'affaires et les réceptions d'Alexandre n'eurent dès lors plus lieu que dans d'immenses jardins de fleurs et d'arbres rapportés de l'étranger⁴⁸. Étalage de pouvoir royal destiné à démontrer de manière ostentatoire l'écart entre Le Grand et l'autre. Les mieux nantis comprirent rapidement la beauté et la rentabilité du geste et imitèrent le roi; ce fut à qui planterait le plus étonnant décor végétal pour banquets et fêtes.

Fascinés par les jardins homériques clos et pétris de symétrie, attirés par les arrangements naturels du paysage, ils fusionnèrent petit à petit les deux inclinations avec un bonheur que révélèrent les jardins qu'ils établirent à l'est après les conquêtes macédoniennes. Utilitaire et gratuit s'unirent pour conférer au jardin grec hellénistique une originalité spécifique, qui s'écartait nettement de la veine paysanne des âges archaïque et classique sans toutefois la récuser totalement.⁴⁹

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'art du paysage parvint à un haut niveau de développement en Europe tandis qu'en Grèce, à la même époque, pratiquement rien ne fut fait dans ce sens. Selon Maria Ananiadou-Tzimopoulou, sous le règne ottoman, les conditions économiques et sociales ne permirent pas au pays de se lancer dans un projet d'envergure. Il fallut attendre après l'indépendance pour que, peu à peu, l'on vit un renouveau d'intérêt dans l'aménagement d'espaces verts publics, de parcs et de jardins⁵⁰. Avec l'institution de l'État grec moderne, en 1821, le développement des villes incorpora des squares, de petits parcs avec

⁴⁷ P. Bonnechere et O. de Bruyn, 1998, p. 82. Sur l'identification des *Jardins de Babylone*, lire S. Dalley, 1993, p. 1-13.

⁴⁸ M. L. Gothein, 1979, p. 72.

⁴⁹ P. Bonnechere et O. de Bruyn, 1998, p. 35-36. Voir aussi M. L. Gothein, 1979, p. 53-77.

⁵⁰ M. Ananiadou-Tzimopoulou, 1999, juin 27, p. 88-90.

parterres géométriques, des avenues d'arbres et de longues promenades se prêtant au style néo-classique de l'architecture qui prévalut jusqu'au début du XX^e siècle⁵¹.

Contrairement au reste de la Grèce et, de façon intermittente, contrairement à certaines autres îles ioniennes, *Kèrkyra* ne subit pas le joug ottoman, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne souffrit pas de la domination des Vénitiens, des Britanniques, des Français ainsi que de Grecs d'autres régions du pays.⁵² D'où qu'ils viennent, les conquérants d'un pays laissent toujours leur marque sur le territoire des vaincus. Il n'en fut pas autrement à *Kèrkyra*. *Corfu the Garden Isle*⁵³ est un livre d'art sur l'histoire de cette île ionienne. Les auteurs y traitent de son histoire, de son mode de vie, de sa société, de sa faune et de sa flore, de son architecture et des jardins de ses riches demeures des XVIII^e et XIX^e siècles. Les envahisseurs ont imprimé leur culture partout dans l'île. L'aspect des jardins des Corfiotes ne fut pas épargné. Si je mentionne cet ouvrage, c'est qu'à ma connaissance, il est le seul à décrire de façon globale un coin de Grèce dans son contexte historique, artistique et botanique. Il n'y est malheureusement pas question de l'organisation des jardins.

I. A. Tsalikidis, professeur en architecture du paysage à l'École d'agriculture de l'Université d'Aristote de *Thessaloniki*, déclare qu'aucune recherche, jusqu'à ce jour, n'a été faite sur les jardins en Grèce⁵⁴. Lui-même s'est consacré à l'étude de vingt jardins privés de propriétés appartenant à l'élite de la fin du XIX^e siècle. Tsalikidis situe les jardins par rapport aux maisons, à la ville, à l'ensemble du paysage en plus de les inscrire dans l'histoire commerciale et politique de

⁵¹ G. et S. Jellicoe et al., 1991, p. 233.

⁵² En 229 av. J.-C., l'île se rend aux Romains et reste sous son empire cinq siècles durant. Au Moyen-Âge, elle est dominée par les Byzantins, les Normands du Sud de l'Italie, la principauté grecque d'*Épirus* et les Angevins de Naples. En 1386, elle se met sous la protection de Venise comme elle avait fait seize cents ans auparavant. Elle vit ensuite sous la domination des Français, des Russes, de la Couronne britannique. Cette dernière se retire de l'île en 1864. Pour en savoir davantage, voir *Corfu, the Garden Isle*, 1994.

⁵³ S. Flamburiari et al., 1994.

⁵⁴ I. A. Tsalikidis, 1990, p. 29-41.

Thessaloniki et de ses nombreux immigrants qui ont marqué leur espace de leur identité, de leur culture et de leur religion.

La maison était toujours au centre du terrain, écrit-il, peu importe la dimension de celui-ci. Le jardin était divisé en deux parties à peu près égales, l'une faisant face à la large avenue et l'autre, face à la mer où la famille et les visiteurs se distraient en privé. Un grand escalier, élément dominant qui servait à donner à la maison un caractère plus imposant, reliait la maison au jardin. Le jardin était composé d'un agencement de parterres de fleurs et d'arbustes symétriques, certains formels et d'autres d'apparence plus sauvage. La majeure partie du terrain était réservée aux arbres. L'on retrouve, en anglais et en latin, le nom des plantations utilisées dans ces jardins à la fin de l'article du chercheur.

Tsalikidis affirme que les jardins des villas étaient essentiellement créés pour le plaisir esthétique. Leur conception d'origine ottomane reflétait la principale caractéristique de cette culture et de cette religion; c'était un lieu fermé, austère, où les femmes vivaient en isolement. Les jardins étaient donc très fournis, sans sol à découvert, et comprenaient des sentiers de promenade étroits à travers des plates-bandes informelles de fleurs. Le seul accès possible au jardin était par l'entrée principale située à l'arrière de la maison. Des serres, une clôture dominante en fer forgé en harmonie avec celui des fenêtres et des balcons, des sculptures ornementales de divinités grecques ou d'animaux, des urnes, de petites grottes et des niches à l'intérieur desquelles on plaçait probablement des statues faisaient partie des structures et des matériaux des jardins de ces villas. L'élément principal de ces jardins était l'eau, source de plaisir et d'esthétique. Même si les maisons faisaient face à la mer, l'eau sous forme de jets de fontaines, de statues et de bassins était essentielle dans l'espace donnant sur la rue.

Toutes les grandes demeures de la région de *Pirgi* sont entourées par les plus grands, les plus verdoyants, les plus ombragés des jardins avec des fontaines, des jets d'eau, de mélodieux et superbes oiseaux dans de

précieuses cages, de grands arbres verts, des arbustes et des plates-bandes de fleurs paradisiaques, des cours et des passages pavés de mosaïque.⁵⁵

Le Centre historique de *Thessaloniki* contient dans ses archives des cartes postales, des photos de quelques-unes de ces maisons. J'en ai fait des photocopies, mais comme le jardin de l'époque était un lieu clos, à part quelques arbres et arbustes en façade, le reste de l'espace est invisible.

Dans l'ouvrage *De Salonique 1850 – 1918*,⁵⁶ l'on apprend que vers la fin du XVII^e siècle, des Occidentaux — Français, Britanniques, Allemands, Autrichiens, Italiens, Belges et Américains — se retrouvèrent à *Thessaloniki*. Parmi eux, des hommes d'affaires, des membres du corps consulaire ou d'une communauté religieuse. John Abbot, Djekis pour les intimes, spécialisé dans l'exploitation de sangsues en Europe fit partie de cette petite société. Commerce lucratif au point de lui permettre de devenir propriétaire de somptueuses villas :

Sa propre résidence [...] véritable palais des Mille et une Nuits, dont Sam Lévy nous dit qu'elle était meublée avec un luxe inouï et agrémentée de jardins suspendus, de vergers plantés des plus beaux arbres fruitiers, de bassins où baignaient des naïades en porphyre de Paros et en marbre de Carrare. [...] Il a fait venir de France et de Grande-Bretagne une armée d'horticulteurs et de décorateurs...⁵⁷

Ces jardins de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, comme on l'a dit entre autres au sujet des jardins des philosophes, ont aussi leur place dans l'histoire. On a encore moins écrit à leur sujet que sur les seconds, cependant leur existence n'est pas mise en doute. Ils marquent d'ailleurs une étape importante dans la mesure où ils reprennent l'aiguille à repriser le temps après une période de noir silence. Les plus récents éléments fournis par la documentation permettent d'en avoir une représentation plus précise bien qu'encore incomplète.

⁵⁵ Ibid, p. 31, Vardouniotis, 1893, auteur athénien, extrait d'un récit de voyage.

⁵⁶ G. Veinstein (dir.), 1993.

⁵⁷ M. Anastasiadou, 1993, p. 143-146.

2.4 Le mur, construction sacrée en Grèce ancienne

Tel qu'annoncé en début de chapitre, je terminerai sur le mur, construction sacrée en Grèce ancienne. Le mur marque les relations complexes entre l'humain et l'espace : intérieur/extérieur; ici/là-bas; permis/interdit; sacré/profane. Il délimite l'espace, le structure de maintes façons.

Ériger un mur, c'est créer deux lieux, une différence, deux identités. Définir un mur, c'est traiter de matériaux, de construction, mais aussi de formes, d'architecture, de représentation et de symbolisme⁵⁸. Penser à l'architecture de la Grèce antique, c'est tout de suite avoir en tête des forteresses, des murailles cyclopéennes, des temples entourés de colonnes adaptés au paysage. C'est *Mukênai* (Mycènes), son architecture militaire, son système défensif, ses guerriers.

[...] la concentration, la limitation des espaces par une puissante enceinte dont les abords mêmes, avec les bastions de défense, les courtines protègent les voies d'accès obligées, les portes solidement fortifiées, sont défendus contre toute surprise. [...] des murailles en gros blocs cyclopéens, à peine taillés bien qu'adroitement assemblés, percées de quelques poternes où débouchent des escaliers fortifiés [...] Dans ces murailles, les portes s'ouvrent en retrait et l'accès est dominé par des ouvrages défensifs qui surplombent l'assaillant. [...] Deux lionnes affrontées de part et d'autre d'un pilier avec chapiteau et couronnement assurent la protection religieuse de la citadelle.⁵⁹

C'est, par exemple, la Porte des Lions construite comme partie d'un appareil défensif mais aussi dans le but de «protéger les tombes à fosses abritant les trésors et les restes de leurs souverains»⁶⁰. Ce sont les hauts murs donnant accès au *tholos*.

Le cercle des tombes à Mycènes est formé d'un « coffrage » en grands orthostates, entre lesquels un bourrage surmonté de dalles horizontales

⁵⁸ É. Péré-Christin, 2001, p. 7-10, p. 46-48.

⁵⁹ R. Martin, 1993, p. 26.

⁶⁰ H. Stierlin, 2001, p. 26.

devait conférer une protection aux sépultures, tout en offrant une place circulaire destinée aux cultes funéraires. [...] les tombes à tholos – édifices souterrains voûtés [...] l'entrée monumentale d'une tholos – une voie bordée de hauts murs, nommée dromos, donne accès aux tombes à coupole de Mycènes. [...] le mot grec tholos désigne un édifice religieux à colonnes, de plan circulaire, qualifiée de monoptère, mais il s'applique également aux grandes sépultures voûtées de l'époque mycénienne.⁶¹

À l'inverse de *Mukênai* (Mycènes) et de *Tiruns* (Tirynthe), l'île de *Kriti*, première civilisation égéenne, n'eut nul besoin de remparts. La mer la ceinture, la protège. La remarque de R. Martin concernant l'architecture crétoise est étonnante. On croirait entendre la description d'un jardin de gens ordinaires en Grèce du Nord d'aujourd'hui :

La première impression provoquée par l'exploration d'un palais minoen est celle du désordre, du fouillis, de l'enchevêtrement d'éléments multiples qu'aucune règle ne discipline.⁶²

Les palais et riches villas des bâtisseurs crétois «intègrent tous les aspects de la vie publique, religieuse et privée»⁶³. Murs couverts de fresques représentant des cérémonies religieuses auxquelles participent prêtres et prêtresses, porteurs d'offrandes. Fresques de symboles religieux traditionnels jusque sous les magasins de *pithoi* pouvant contenir 78 000 litres d'huile ou de vin⁶⁴. Fresques ornées d'oiseaux, de végétaux pour briser l'opacité des pièces, pour faire entrer la nature sacrée à laquelle les Crétois et tous les Grecs d'autrefois comme de nos jours sont étroitement liés.

Le labyrinthe de *Knossos* souvent comparé à la construction même du palais symbolise le mur dédalique, infranchissable passage d'un univers d'humains à celui des dieux. Les sociétés religieuses de l'Antiquité tenaient leurs rois pour des

⁶¹ Ibid, 2001, p. 28-29.

⁶² Ibid, 1993, p. 19.

⁶³ Idem.

⁶⁴ <http://perso.wanadoo.fr/spqr/minocnosos.htm> (consulté en décembre 2004).

êtres au-delà du commun des mortels, des êtres d'essence divine; leur palais – un temple – demeure des dieux. L'espace entre deux mondes et d'ordre sacré.

En résumé, vues de l'extérieur, les architectures mycénienne et crétoise offrent un contraste frappant. Par contre, de l'intérieur, elles ont en commun certaines formes, certains éléments. Un objet de partage indiscutable – l'aspect sacré de l'ensemble de leurs constructions.

Vers 1150 av. J.-C., les invasions barbares des Doriens ont raison de la civilisation mycénienne.

[...] leur installation coïncide avec une période de silence, d'appauvrissement culturel (le «Moyen Age Grec»), à laquelle va succéder une sorte de renaissance. L'art grec, au tournant des II^e et I^{er} millénaires, semble donc repartir du néant. C'est l'âge dit «géométrique». [...] un phénomène capital pour l'histoire de l'hellénisme est en cours de formation: il s'agit de la naissance de la cité...⁶⁵

L'architecture de la *polis* ne reflète en rien celle des palais mycéniens :

Cette communauté sociale et politique dont les derniers chants de l'Odyssée et les poèmes d'Hésiode permettent d'évoquer l'image, trahit un équilibre instable et une association souvent troublée entre les structures familiales archaïques et les premières manifestations préurbaines. Des intérêts communs lient, entre eux, les grandes familles terriennes et les petites gens, métayers ou propriétaires d'un petit lopin dont les droits politiques restent dépendants de la propriété et du cadre familial. L'architecture qui naît dans ces communautés n'est d'abord que pratique et utilitaire, sans prétention monumentale, la demeure des dieux étant à l'image de celle des hommes.⁶⁶

Pour la plupart d'entre nous, l'architecture grecque c'est surtout la grande période classique de 450 – 420 av. J.-C., *Périclès*, *Phidias*, l'Acropole d'*Athina*, le rocher sacré, les temples, les sanctuaires, les propylées (porche donnant accès à un sanctuaire) et la colonnade extérieure de ce dernier.

⁶⁵ A. Pasquier, 1981, p. 323.

⁶⁶ R. Martin, 1993, p. 36.

[...] cette couronne de colonnes externes, entourant le sanctuaire, marque l'affirmation de la formule inédite du temple grec.⁶⁷

Pour Stierlin, la colonnade représente un «rideau transparent». Je la qualifie davantage de mur sacré à claire-voie qu'aucun vent, qu'aucun bras humain ne saurait ébranler. Par rapport à la clôture divine, rigide barrière entre le sacré et le profane, la clôture du jardin, limite entre public et privé, est plus «souple» par rapport aux règles de transgression.

On pourrait insister sur l'importance du mur sacré en Grèce ancienne en élaborant, par exemple, sur les colonnes de bois et non de pierre à l'époque archaïque, sur l'analogie sanctuaire/cultes agraires/culte de l'arbre, sur l'association dieux et déesses avec tel ou tel arbre⁶⁸, mais la démonstration par le biais de l'histoire et de l'architecture à travers différentes époques et civilisations en fournit déjà la preuve : *Knossos*, sans forteresse, ouverte sur la mer et son image de liberté, ses fresques évoquant le monde sacré en symbiose avec le monde végétal; *Mukênai*, ses remparts cyclopéens, ses *tholos* imbriquées dans les murailles et son image guerrière; l'ère de *la polis* avec la naissance de la démocratie, l'instabilité sociale et politique du début, ses constructions, en particulier celles sur le rocher sacré de l'Acropole à *Athina*, ses murs-colonnades entourant temples et sanctuaires. Quelle part réelle l'histoire occupe-t-elle dans tout cela? De quelle histoire est-il question au juste? De l'histoire des jardins ou de l'histoire tout court? Peut-on dissocier l'une de l'autre? Les informateurs en ont long à dire sur l'histoire, ils débattent des murs politiques, socio-économiques sur le plan national et international. Certains murs bien que détruits font encore mal.

Le rôle de la clôture des jardins grecs d'aujourd'hui est une version sociale moderne des remparts de la Grèce ancienne. De taille basse, à claire-voie, chez la classe moyenne ou à faibles revenus, elle prend de la hauteur, un aspect costaud

⁶⁷ H. Stierlin, 2001, p. 41.

⁶⁸ H. Stierlin, 2001, et R. Martin, 1993, situent bien le rapport.

dissimulant les riches et récentes propriétés. Les vieilles maisons de plus d'un siècle affichent ce même air enveloppant qui font penser aux emballages de Christo comme le Pont-Neuf à Paris en 1985, le Musée d'Art contemporain de Chicago en 1969, le Reichstag à Berlin en 1995. Le camouflage dans l'oeuvre de l'artiste sert à attirer l'attention sur la construction sous emballage, à rappeler l'existence de celle-ci tandis que dans le cas des maisons récentes et riches, le mur a comme but de soustraire au regard ce qui s'y cache, ce qui se passe derrière. La clôture marque la hiérarchie des classes sociales. Tous les informateurs de la recherche la considèrent comme une limite de leur propriété, mais ceux de la «petite classe moyenne» ou de la classe moyenne apparentent son aspect «rien à cacher» à leur propre personnalité. De leur côté, les mieux nantis se taisent. Au seuil de la propriété, comme à de nombreux autres lieux frontaliers public/privé, le non-dit est érigé.

Résumé

Dans cette partie de la recherche sur la recension de la documentation des jardins grecs d'hier et d'aujourd'hui, j'ai parlé des difficultés de la terminologie concernant les diverses appellations et définitions du «jardin» en Grèce ancienne, j'ai fourni des preuves archéologiques, peu nombreuses il est vrai, de l'existence de jardins à cette époque, j'ai émis une opinion sur l'esprit festif du Grec, peu importe l'époque et le lieu, en me situant par rapport au bois sacré que je considère avoir été un jardin de plaisance ainsi que l'entendent Bonnechere et de Bruyn. Ce point de vue s'appuie sur le fait que pour les Grecs d'alors, «tout était dans tout» et que la célébration des dieux incluait donc fêtes gloutonnes et plaisirs de la chair.

La documentation de sources littéraires et scientifiques permet de confirmer l'existence de jardins royaux à *Knossos*, en *Kríti*, dès l'Âge de Bronze. Elle apporte une explication à l'absence de jardins dans des villes comme *Athina* et certifie l'existence de ceux-ci dans les faubourgs. Sur l'aspect réel ou imaginaire des jardins odysseens, elle enseigne que les éléments de ces jardins étaient les

mêmes que ceux des jardins d'aujourd'hui en Grèce du Nord. Quant aux jardins des philosophes, tous les auteurs s'entendent sur leur existence. Ils ont même «leur place dans l'histoire», affirment quelques-uns. Les travaux dirigés par *Kimôn* à l'Académie et ses plantations d'arbres dans les lieux publics font l'unanimité comme premier pas vers l'aménagement d'espaces dans plusieurs villes. L'éclairage de Goody, Brulé, Isin et Vernant sur la définition de la *polis*, le transfert de pouvoir d'une classe à l'autre, les changements entraînés, la possession du sol instruisent sur le rôle joué par la démocratie et la présence de jardins privés à l'époque. De ses nombreuses conquêtes, Alexandre ramène des plantations, des idées d'aménagement pour ses luxueux jardins que ses sujets les plus riches s'empressent d'imiter. Essor déterminant du jardin grec. Ananiadou-Tzimopoulou élucide la longue absence pendant quatre siècles de jardins sous le régime ottoman, ce qui mène à l'article de Tsalikidis : vingt jardins privés de riches villas dans la ville de *Thessaloniki*, leur organisation et leurs plantations à la fin du XIX^e siècle.

Jardins de temple, jardins de bois sacré, jardins de philosophes, jardins de l'Odyssée, jardins de tombe, jardins royaux, jardins de chasse, jardins de palestres, jardins-terrasses, jardins-balcons, jardins privés, jardins publics, jardins d'élite. Certains plus marqués que d'autres par le pouvoir des dieux, par la main des Grecs. Espaces-jardins à vocations multiples tous entourés d'une clôture ou d'un mur. Du mur, construction sacrée en Grèce ancienne, je me retrouve dans un passé plus récent. Sur son balcon juché dans la montagne, Daphné M. se tourne vers le cimetière : «Chaque matin, je le regarde. Il est en ligne droite avec chez moi. Ce sera mon dernier jardin». Les tombes les plus anciennes de *Kassandrino* ressemblent à ces «parcs d'enfants» des années 1950, petites clôtures à barreaux de bois dans lesquels on gardait les enfants pour ne pas qu'ils s'éloignent. Le mur, la clôture, symbolise les barrières, les limites de la vie.

Chapitre 3

Textes scientifiques sur des jardins de gens dits «ordinaires»

D'abord, est-ce bien la façon de nommer ces jardins? L'appellation réfère communément à des catégories sociales. Il ne faudrait y voir ici aucun aspect péjoratif. Puis, qui sont ces chercheurs préoccupés par ces espaces-jardins? Quelles questions se posent-ils? Quelles conclusions en tirent-ils? Leur enquête a-t-elle quelque chose en partage avec la mienne?

Avant de répondre à ces interrogations, il convient de prendre connaissance des justifications de J. Dixon Hunt et J. Wolschke-Bulman¹ pour l'intérêt porté aux jardins de l'élite et non, sauf très rarement, aux autres. D'une part, le matériel n'était pas disponible, précisent les coauteurs et, d'autre part, lorsque les historiens de jardins comme ceux de Versailles, de la Villa D'Estée, de Stowe ou de Monticello² furent en mesure d'identifier des jardins «vernaculaires», les questions posées comme, par exemple, celles sur le patronage, l'iconographie, la circulation internationale en matière de théorie et de pratiques de design, n'étaient pas appropriées au nouveau type d'enquête.

¹ J. Dixon Hunt et J. Wolschke-Bulman, 1993, p. 1-10.

² Les premiers se trouvent dans le département des Yvelines en France; les deuxièmes, à Tivoli, province de Rome en Italie; les troisièmes, dans le comté de Buckinghamshire en Angleterre et les derniers, dans l'État de Virginia aux USA.

Le terme «vernaculaire», emprunté au domaine de l'architecture et «aux édifices ruraux traditionnels de la période préindustrielle qui ne semblèrent pas avoir été consciemment conçus ou affectés par le courant artistique et intellectuel de la Renaissance »³, tient son origine du mot latin verna, c'est-à-dire, selon le *Oxford English Dictionary*, «esclave né sur les terres de son maître romain». Ce serait, peut-être, la raison pour laquelle il comporta à une époque des connotations de statut, de classe et de goûts inférieurs. Une chose est certaine, c'est que le jardin vernaculaire fut et continue d'être aménagé et entretenu par son propriétaire, ajoutent Dixon Hunt et Wolschke-Bulmanhn⁴.

Pour J. B. Jackson⁵, le jardin vernaculaire traditionnel n'est plus réservé uniquement à des fins alimentaires, il s'est transformé en un lieu de sociabilité familiale, d'expériences d'amateurs de culture de fruits et légumes et de plantes ornementales de qualité. À partir du moment où les gens apprirent à apprécier la beauté des fleurs plus que leur parfum, dit Jackson, le jardin vernaculaire changea réellement de visage. C'est dire qu'à partir d'une certaine époque, Jackson ne mentionne pas laquelle, la vue eut plus d'importance que l'odorat chez l'humain. Si l'on parle de l'Occident d'aujourd'hui, en général, l'on peut en effet soutenir que c'est, d'abord, avec les yeux que sont consommés les produits liés aux valeurs socio-économiques de notre société.

3.1 Les sens à l'œuvre

B. Anderson⁶ considère qu'il fallut d'abord être en mesure d'imaginer une façon autre de voir le monde avant de pouvoir même commencer à penser au mot nation. Afin de se rendre compte de l'importance de ce changement, il suggère de se rapporter aux représentations visuelles des communautés sacrées par le biais des vitraux des églises médiévales, des premiers tableaux des maîtres italiens et

³ J. Dixon Hunt et J. Wolschke-Bulmahn, 1993, p. 3. [ma traduction].

⁴ Ibid, p. 4.

⁵ J. B. Jackson, 1993, p. 11-17.

⁶ B. Anderson, 1996, p. 22-36.

flamands ou des célébrations de messes à l'intérieur desquelles les sens de la vue et de l'ouïe étaient des plus présents. Dans le même esprit, il mentionne la place occupée par ces sens dans des produits industriels de masse, comme les livres et les journaux, à une ère plus rapprochée de la nôtre.

Encore plus près de nous, j'ajoute qu'un ensemble de facteurs provoqua le changement du jardin vernaculaire, par exemple, la technologie, la diffusion et l'approvisionnement de plantes ornementales et, grâce à cette technologie, plus de temps accordé aux loisirs. Les médias, la publication d'articles, l'enseignement dans certaines universités (ex : Concordia University, Columbia University) sur le corps et les sens par rapport à l'espace, tout cela participe à ce changement. Le Soi éclaté, la famille éclatée y sont-ils aussi pour quelque chose? Cela est fort probable.

Je n'oublie pas sur la question l'apport, entre autres, d'anthropologues tels M. Mauss (1950), M. Douglass (1970) et P. Bourdieu (1977)⁷, mais des travaux plus récents suscitent davantage mon intérêt. Je pense à C. Classen⁸ qui, pas pour les mêmes raisons qu'Anderson, attribue aussi à l'alphabétisme et à l'imprimerie ce virement de l'odorat au visuel. Classen explique comment les sens sont régis par la culture et sont l'expression de valeurs culturelles. Pour elle, les règles sensorielles ne sont pas du tout des entités statiques, elles changent comme le font les cultures. L'auteure appuie ses propos d'exemples : dans les cultures bouddhistes, l'esprit est considéré comme le sixième sens ; Aristote fit correspondre les cinq éléments : terre, air, eau, feu et la quintessence aux cinq sens. Philo, interprète de l'Ancien Testament (1^{er} siècle apr. J.-C.), convint

⁷ Il serait dommage de ne pas mentionner l'ouvrage de R. B. Onians, 1988, où à travers mythes et légendes, l'auteur traite, entre autres, de la tête comme l'incarnation de la personne; du ventre et de l'ouïe liés au foie, au corps et à l'esprit.

⁸ C. Classen, 1993, p. 1-9. Voir aussi C. Classen, D. Howes et A. Synnott, *AROMA*. À l'origine de ces deux livres, un projet de recherche sur *Varieties of Sensory Experience* à l'Université Concordia, Montréal, de 1988 à 1991. Voir également M. Detienne, 1989; M. Herzfeld, 2001, p. 240-253; Herzfeld, 2004; A. Volvey, 2000, p. 319-332; G. Downey et D. Howes <http://www.nd.edu/~gdowney/perceptionsyllabus.html> pour le premier et <http://www.artsci-cwwin.concordia.ca/SocAnth/Howes2002.htm> pour le second. (consulté en mars 2004).

d'inclure les parties génitales et la parole, pour un total de sept sens coïncidant avec ses sept objectifs allégoriques. Les Ongee des îles Andaman dans le Pacifique Sud vivent, eux, non pas dans un monde gouverné par la vue mais par l'odorat. L'odeur est la force vitale de leur univers, le fondement de leur identité personnelle et sociale. Lorsqu'un Ongee parle de 'soi', il pointe son nez du doigt et lorsqu'il rencontre un ami, il demande : «Comment va ton nez?».

Les désirs et les plaisirs, auxquels participent les sens, évoluent avec l'âge, le développement, la mixité des cultures, mais faut-il encore disposer de temps à soi. Cela expliquerait pourquoi, aujourd'hui, peu de jeunes de la génération des vingt, trente ans, sont jardiniers. Trop occupés à expérimenter ailleurs, à aménager autre chose, ils n'ont pas le temps de jardiner. C'est plus tard qu'ils peaufinent de nouvelles passions. De plus, jusqu'à un âge avancé, ils vivent encore chez leurs parents et n'ont pas leur propre jardin. Il existe des exceptions mais, en général, l'aide au jardin est occasionnelle.

La recherche anthropologique parle moins du sens du toucher que de l'ouïe et de l'odorat. Pourtant, chez le tout jeune enfant, il est primordial. C'est le cas chez les personnes gravement atteintes par la maladie ou mourantes. En début et en fin de vie, le toucher se fait rassurant. Les informateurs de l'enquête, eux, palpent leurs plantations. Ils les caressent en passant à côté d'elles, les tripotent avec délicatesse, jouent avec elles. Certains le font pour en accentuer l'odeur du bout des doigts avant de les porter au nez, d'autres, comme cette très vieille femme faisant rouler les pétales d'une pivoine fanée en regardant droit devant elle, la vue, la vie légèrement embrouillées. Finalement, le mari à la fois égoutier et chauffeur de taxi de la belle plantureuse Kiriaki K. qui porte un œillet à l'oreille toute la journée et le soir le lui offre.

3.2 Qui sont ces chercheurs d'espace-jardin ?

Jardins vernaculaires? Jardins traditionnels? Jardins d'amateurs? De gens «ordinaires»? Dooryard gardens⁹? Jardins d'habitants-paysagistes¹⁰? Tout simplement, jardins privés? L'appellation varie selon les chercheurs, ce qui constitue un jardin traditionnel pour l'un, ne l'est pas nécessairement pour un autre. Ces chercheurs proviennent de différentes disciplines : géographes, ethnobiologistes, ethnobotanistes, architectes-paysagistes, anthropologues, designers-environnementalistes, etc., mais partagent un même objectif : découvrir les rapports humains-plantes. Tous n'ont pas la même approche, certains mettent l'accent sur l'aspect botanique ou économique tandis que d'autres, et c'est davantage ceux-là qui m'intéressent, insistent non seulement sur l'organisation spatiale des jardins mais, aussi et surtout, sur ce qu'il y a derrière cette page écrite de la main du jardinier, dans le sol.

3.2.1 Exemples classiques de l'approche anthropologique

Avant de passer en revue sept publications retenues pour l'intérêt distinctif de leur démarche, il convient de citer deux exemples classiques de l'approche anthropologique en matière d'étude de jardins : *Coral Gardens and Their Magic* de B. Malinowski¹¹ et *Sorcerers of Dobu* de R. F. Fortune¹². Fondateur du fonctionnalisme, école de pensée en anthropologie sociale, célèbre pour son long séjour d'enquête sur terrain dans les îles Trobriand en Nouvelle-Guinée, Malinowski étudie les rites agraires, l'organisation des jardins et le langage de la magie associée au jardinage. Dans cette région du Sud-Ouest du Pacifique, l'anthropologue et ethnologue britannique, originaire de Pologne, pratique la méthode de l'observateur-participant. Il y constate que l'agriculture,

⁹ C. T. Kimber, 1973.

¹⁰ B. Lassus, 1977.

¹¹ B. Malinowski, 1935.

¹² R. F. Fortune, 1932.

profondément ancrée dans l'organisation sociale, est à la base du pouvoir politique, de l'aménagement domestique, des obligations de la parenté et du mariage. Le Trobriandais, reconnaît-il, est avant tout un jardinier-magicien bien au fait que la magie sous forme de rites, de respect de certains tabous, sert d'abord d'appui à l'effort humain primordial. La clôture de son jardin représente un mur magique. On se rappellera le caractère sacré du mur chez les Grecs anciens mis en relief à la section 2.4.

Malinowski et Fortune utilisent les concepts du «sacré», de la «magie», des «rites cérémoniaux», et de la «création» liés à l'espace-jardin, au jardinier et à sa praxis sur lesquels repose l'organisation sociale des Mélanésiens de Nouvelle-Guinée¹³. Fortune souligne que chez les Dobu, la création s'explique par la métamorphose. Par exemple, les ignames se métamorphosent en femmes d'où leur pouvoir de donner naissance aux tubercules. Le jardin est divisé en carrés au centre duquel se trouve la place du Bâton magique. Des incantations précèdent l'ensemencement de l'igname. Le jardinier-magicien mâle s'approche et plante ses bâtons. C'est l'heure de la passion. La nuit venue, les ignames montent de la terre et se déplacent¹⁴.

Comme tout nouveau paradigme, le fonctionnalisme fut une réaction contre une idéologie considérée comme dépassée. Les théories du XIX^e siècle auxquelles l'on montra alors la porte se nommaient évolutionnisme, diffusionnisme. Les fonctionnalistes prirent à leur tour le chemin des coulisses au cours des années 1970 après un certain nombre de retours sur la scène du structuralisme dans les années 1960. Plus tard, pendant les années 1990, ils revinrent à titre de «figurants actifs» dans la peau des historiographes réflexifs¹⁵.

¹³ Des décennies plus tard, toujours en Nouvelle-Guinée, Guy Lanoue identifie certaines pratiques liées à la culture et au jardinage à l'organisation sociale des Orokaiva.

¹⁴ Ces mots sont pris à même le texte de Fortune, 1963, p. 94-108.

¹⁵ M. Herzfeld, 2001, p. 7. Voir aussi sur B. Malinowski, *Functionalism - Anthropological Theories : A Guide Prepared By Students For Students*.

<http://www.as.ua.edu/ant/Faculty/murphy/function.htm> et Bronislaw Malinowski 1884-1942.

<http://www.mnsu.edu/emuseum/information/biography/klmno/>. (consulté en mars 2006).

Ce que je retiens le plus des propos très freudiens de Malinowski et de Fortune, c'est l'importance de l'imaginaire. Tant celui des autochtones que celui des anthropologues. Et le mien aussi forcément. Dans «imaginaire», il y a «image» (la représentation), il y a «magie». Nourri par la passion, par la mémoire, l'imaginaire agit comme un délicat mécanisme d'orfèvrerie, déclencheur de ce besoin d'inventer, de créer des images magiques que l'humain espère voir se concrétiser et être capable d'adapter, d'ajuster, au besoin. Parfois, l'anthropologue néglige cette part de déclic dans son analyse. Le doute évincé, cette dernière devient «dogmatique». J'apprécie ce qualificatif de science molle (je préférerais «science souple»), comparé aux sciences dites dures, attribué à l'anthropologie. La souplesse est une meilleure garantie de compréhension du Soi et de l'Autre. Aujourd'hui, on ne fait plus d'enquêtes du type de celles de Malinowski¹⁶ et de Fortune. Quelle démarche les plus récentes recherches utilisent-elles et que désirent-elles mettre en lumière?

3.2.2 Études sur des jardins faites au cours des années 1970-1990

B. Lizet¹⁷ fait une étude de cas à caractère monographique dans la vallée Haut-Giffre en Haute-Savoie. Elle compare le jardin paysan du début du XX^e qualifié de traditionnel avec le jardin du «chalet de confection récente». Les jardins de cette dernière catégorie appartiennent soit à de nouveaux résidents permanents qui travaillent dans le domaine du tourisme, soit à des gens de la ville qui viennent pour la belle saison. La caractéristique principale du jardin paysan est la fleur. Elle est accompagnée pêle-mêle de légumes, d'arbres fruitiers, de plantes médicinales et de quelques arbres. On se croirait dans un jardin vernaculaire en Grèce du Nord. L'aménagement du jardin du chalet moderne est uniquement ornemental : arbres et arbustes à feuillage persistant, pelouses rases ornées de quelques fleurs, le tout d'aspect géométrique. La physionomie de ces jardins s'apparente, dit Lizet « à celle de la pépinière et de l'arboretum». Ceci n'a pas le

¹⁶ A. Grimshaw, 2001, p. 44-56. Intéressante juxtaposition de l'oeil « romantique et innocent » de Malinowski et du projet cinématographique de son contemporain Robert Flaherty.

¹⁷ B. Lizet, 1979, p. 9-27.

moindre rapport avec aucun jardin de ma recherche. Lizet voit dans ces deux catégories de jardins, un lieu d'affrontement culturel. Le jardin du chalet s'assimile à la ferme. Tous les objets utilitaires de cette dernière (ex. : chaudrons, roues de charrette, troncs évidés, remise transformée en maison de poupée, socle de charrue) sont réutilisés à des fins décoratives. Les agriculteurs ne voulant pas demeurer en reste, font de la surenchère de fleurissement. À la source de cette surenchère, il y a possiblement une lutte de la part des paysans pour conserver leur raison de vivre. Cette recherche remonte à la fin des années soixante-dix et le pourcentage d'agriculteurs vivant encore de leurs terres dans la région est inconnu. Si l'on se fie au quinze pourcent de baisse d'agriculteurs entre 1970 et 1975, la situation ne permet pas d'être très optimiste et le jardin du type «chalet de construction récente» risque fort d'y être prolifique.

J. Caballero¹⁸ décrit l'organisation spatiale du jardin maya moderne de la péninsule du Yucatan au Mexique. Le *huerto* ou *solar*, l'emploi de ce dernier terme étant associé à l'aspect social de ce type de jardin traditionnel, semblerait avoir évolué à partir d'une arboriculture préhispanique. L'agencement de cet espace ne manque pas d'intérêt, au contraire, car il rappelle, plus ou moins, celui des jardins du début du siècle jusqu'à la fin des années cinquante en Grèce, sur lesquels je reviendrai plus loin. Le jardin maya est composé de cinq sections : une réservée aux préparations culinaires, à l'élevage de porcs et de poules et à la culture de condiments; une autre, plus de quatre-vingt pourcent de toute la surface du jardin, dans laquelle sont réunis vivaces, arbres et arbustes sans aménagement particulier, le seul critère étant de ne pas cacher la lumière aux autres plantes; une troisième pour le *pach pakal*, c'est-à-dire le potager; une encore, sur la façade de la maison, où poussent quelques plantes ornementales, parfois quelques fleurs en pots; une dernière section de plantes sauvages, utiles ou pas, d'un boisé où l'habitant se fournit en bois de chauffage. Malgré, l'intérêt de cette partie de l'enquête de Caballero, il s'agit surtout d'une analyse statistique, d'un inventaire

¹⁸ J. Caballero, 1992, p. 35-54.

ethnobotanique de soixante jardins potagers dont la flore variée, «combinaison de plantes néo-tropicales et du vieux monde», est le reflet de la spécialisation économique de certaines régions du Yucatan. Le texte de Caballero ne fait aucune allusion au rôle symbolique du jardin, à la perception du monde de ces gens, à leurs rapports socioculturels avec le monde végétal.

L'Ethnobotanique peut être définie la science des rapports réciproques de l'homme et du monde végétal. Elle n'étudie en elles-mêmes ni les plantes, ni les sociétés humaines, mais tout ce qui les associe est de son domaine. [...] c'est une science composite, qui n'a pas de méthodes propres : elles associe le plus souvent les relevés botaniques aux enquêtes ethnographiques ou sociologiques.¹⁹

Voilà qui ajoute à mes propos dans l'introduction de cette thèse. Ce qui fait défaut dans le texte de Caballero, c'est justement ce manque de développement de l'aspect ethnographique.

... ces jardins sont plus qu'un type de végétation. C'est un complexe biologique culturel qui peut nous en dire autant sur les gens s'exprimant par le monde des plantes. Chacun de ces jardins est le résultat identifiable, sujet à examen, de milliers de décisions sur les plantes qu'une personne fait dans l'espace tout près de chez elle.²⁰

L'on constate, tout de suite, dans la citation ci-dessus, la différence d'approche de C. T. Kimber, géographe, de celle de Caballero. Kimber analyse le *dooryard garden* de Puerto Rico à l'intérieur duquel les mauvaises herbes ont leur place et un rôle à jouer. Les critères de classification des quatre-vingts jardins de l'enquête sont : l'organisation spatiale de l'espace-jardin, y compris les fabriques, le sol à découvert, la végétation, et le pourcentage du sol couvert par les plantes. Ces jardins se divisent en six catégories : le *jibaro*, le jardin du manoir, le traditionnel, le vernaculaire, le jardin idéal contemporain, de la maison et le jardin rêvé. Au début de cette recension de textes sur les jardins de gens «ordinaires», j'ai admis

¹⁹ J. Millot, 1968, p. 1740-41.

²⁰ C. T. Kimber, 1973, p. 6.

avoir un certain mal à m'y retrouver entre le jardin traditionnel et vernaculaire, Kimber apporte une distinction.

Le jardin traditionnel de l'enquête de Kimber tient du *jibaro* quant à sa structure hétérogène et à son périmètre de plantations. Son habitat est une maison avec des plantes herbacées ornementales en façade, mais rarement aménagées en plates-bandes; sur les trois autres côtés, des légumes et d'autres plantes. L'habitat du second est une hutte entourée de sol à découvert au-delà duquel se trouvent quelques plantes et herbes, le plus souvent dans des boîtes de conserve. Dans ces deux types de jardins, comme c'est aussi le cas dans le jardin vernaculaire, les toilettes, les tas de fumier et les rigoles d'irrigation en surface sont toujours présents.

Le jardin vernaculaire se distingue par ses plates-bandes ornementales, la quantité de fleurs et la diversité des espèces. Le propriétaire de ce type de jardin montre un grand intérêt pour les plantes, jusqu'à prolonger arbres, arbustes et herbes à l'extérieur du jardin. La principale caractéristique du jardin vernaculaire est l'herbe fauchée utilisée comme pelouse et comme haies pour clôturer le jardin.

Kimber distingue le type de jardin aux deux extrémités de sa classification. Elle observe les activités sociales dans l'espace-jardin portoricain. Le *jibaro* et le jardin du manoir n'ont rien en commun. D'ailleurs, son enquête ne comprend qu'un seul jardin de manoir. Il s'agit de la restauration d'une ancienne plantation de café. Autant, dans le *jibaro*, les plantes ne sont pas placées selon un ordre, une structure ou une fonction en particulier, autant celles du jardin du manoir composent un aménagement recherché. Dans celui-ci, la maison est encadrée de parterres de plantations, les plates-bandes y sont bordées par d'autres plantes ou du gravier. Les sentiers traversent le jardin et encerclent la maison. Ils sont tracés à partir de matériaux locaux, parfois même, de céramique importée. Une grande véranda s'ouvre sur la pelouse couverte de plantations d'intérêt visuel. Dans la distinction de ces deux types de jardin, de toute évidence, des moyens d'ordre financier entrent en ligne de compte.

Les activités humaines qui ont lieu dans les jardins utilisent les plantes comme objets et pour la création d'espaces géographiquement fixes à l'intérieur desquels des activités différentes peuvent être exercées, c'est-à-dire que les plantes sont des marqueurs physiques de domaines d'activités à la fois associées aux plantes tout en étant indépendantes d'elles.²¹

Pour Kimber, le jardinier crée différentes zones d'activités sociales ou utilitaires pouvant se superposer étant donné qu'on ne les pratique pas au même moment. Parmi ces activités sociales observées dans le jardin portoricain, il y a une aire où, entre voisins, on échange des propos sur tout et sur rien, une aire de jeu pour les enfants et une autre pour les réunions et les fêtes.

Lizet met l'accent sur l'affrontement culturel dans l'espace-jardin. Caballero y traite surtout l'aspect ethnobotanique et son rapport avec l'économie. Kimber, elle, se distingue par sa rhétorique sur le jardin et l'aspect social associé aux différentes zones de cet espace.

L'architecte-paysagiste Christopher Grampp²², traite en quatre pages d'une écriture concise, de l'attitude du jardinier, du symbolisme du jardin et justement des significations sociales de jardins résidentiels en Californie. Son système de classification comprend trois types de jardins : le jardin où l'on vit, le jardin très ordonné, très structuré et, le jardin «expressionniste». Le jardin où l'on vit, aménagé la plupart du temps par la femme, est le prolongement de la maison vers l'extérieur. Étant donné son mobilier de jardin, ses murs de plantes grimpantes, son treillis comme un chapeau à claire-voie d'où tombe, de façon sensuelle, une végétation décorative, les gens de la classe moyenne de ce jardin vivent dans une bulle, à l'écart du stress de la ville. Le propriétaire, de la classe ouvrière, du jardin «tout est sous contrôle» en parle comme d'un travail et l'on comprend tout le mal qu'il se donne pour réussir à effacer la moindre trace de la nature. La caractéristique principale de cet espace formel, impeccablement ordonné et

²¹ Ibid., p. 13.

²² C. Grampp, 1995, p. 178-83.

propre, rempli d'objets hétéroclites, consiste dans le fait que tout y est artificiel. Contrairement au propriétaire du jardin «tout est sous contrôle», celui du jardin «expressionniste» aime l'effort requis. Son jardin est une thérapie, un miroir de lui-même et de ceux qui l'entourent. Grampp ne dit pas à quelle classe de la société ce propriétaire se rattache, mais vu qu'il précise que, d'une année à l'autre, il transforme son jardin au point, parfois, de le rendre méconnaissable, l'on imagine qu'il y consacre une somme d'argent plutôt importante et qu'il est donc assez bien nanti.

R. Westmacott²³, architecte-paysagiste comme Grampp, analyse les cours et les jardins américano-africains de trois régions : South Carolina, Georgia et Alabama du Sud rural des États-Unis. Dans ce coin du monde, le terme *garden* est associé au potager et c'est dans la *yard* qu'on fait pousser des fleurs et qu'on passe d'agréables moments. Une partie bien distincte de la *yard* sert aux corvées quotidiennes. L'étude ethnographique de Westmacott considère l'esthétique, les patterns, les pratiques horticoles, les fonctions, les valeurs, les croyances et la quête d'identité des Afro-Américains de ces communautés. L'approche méthodologique, basée sur la documentation historique, de longs entretiens avec les jardiniers, l'observation sur terrain illustrée par des photos, des plans de conception des jardins, combine description systématique et analyse symbolique. Westmacott approfondit le passage de la vie traditionnelle des ancêtres esclaves de ces Afro-Américains qui tend à disparaître rapidement. Il identifie les patterns et les pratiques horticoles traditionnels, décrit la vie actuelle de ceux qui sont pour la plupart devenus propriétaires de terres, et cherche à découvrir comment le processus d'acculturation a affecté le jardinage.

Quand jardiner devient un choix et non une nécessité, dit Westmacott, l'aspect travail se transforme. Les durs efforts requis pour réussir sont récompensés par le plaisir de voir apparaître les récoltes en rangées droites, l'uniformité et la productivité, la fierté personnelle, le respect des autres et le loisir de partager avec

²³ R. Westmacott, 1992.

les amis et les voisins. Le jardin signifie plus qu'une ressource alimentaire, plus que l'autosuffisance et l'autonomie. L'adaptation aux changements constitue un trait important du jardin vernaculaire. Le plaisir, aussi.²⁴

Comme dans ma propre enquête, plusieurs jardiniers afro-américains racontent aimer «surveiller» leurs fleurs plutôt que d'employer le verbe «regarder». Surveiller laisse sous-entendre un changement imminent et souhaitable, l'anticipation de projets futurs et la satisfaction du travail accompli, précise Westmacott²⁵.

Les observations de Westmacott me rappellent Maria T., jeune quarantaine, qui vit en banlieue de *Thessaloniki* dans une grande maison moderne toute blanche, derrière une porte mécanique blanche. Assise sur le bord du canapé blanc — c'est le seul entretien de l'enquête à s'être passé complètement dans la maison — elle dit que son plus grand plaisir est de regarder de l'intérieur son jardin composé de plantes jaunes ou blanches.

«Un jour, raconte-t-elle, je recevais des amis pour pendre la crémaillère. L'horreur! Pendant la nuit, il est tombé quelques centimètres de neige, recouvrant toutes les fleurs plantées la veille. Aux aurores, catastrophée, j'ai téléphoné au spécialiste pour qu'il vienne marquer d'un bâtonnet l'endroit et le nom de chaque plante ensevelie. Sinon, mes invités n'auraient pas su tout le mal que je m'étais donné.»

Plaisir de «paraître», d'«avoir», et non de «faire». Maria T. n'est pas jardinière. Si j'en parle, c'est qu'il s'agit d'un cas unique dans l'enquête. Comme je le montre au chapitre 5, le mot plaisir, associé à la participation aux diverses étapes de la création du jardin, revient de façon constante dans la bouche des jardiniers en Grèce du Nord.

²⁴ Ibid, p. 92-94.

²⁵ Ibid., p. 94.

3.2.3 Thèses de doctorat sur les jardins

Avant d'entreprendre la rédaction d'une thèse de doctorat, il est souhaitable d'examiner comment d'autres s'y sont pris avant nous. Deux thèses ont retenu plus particulièrement mon attention. La première de Catherine Benoit²⁶ considère l'organisation et la dynamique de l'espace habité de la case et du jardin de la case en Guadeloupe. Selon l'emplacement de la flore, ses diverses utilisations, sa désignation exprimant le degré d'intimité avec la plante et les attributs qu'on lui confère, une progression ascendante de pouvoirs magiques s'établit à partir des frontières du terrain jusqu'à l'intérieur de l'habitation. Certaines plantes sont magiques uniquement par leur présence, d'autres le sont parce qu'elles sont «montées». L'on peut monter une plante, c'est-à-dire la doter d'une force spéciale dans un but précis, par exemple, pour porter chance aux habitants de la case et les protéger du mauvais sort. Le «montage» d'une plante est une technique magique qui peut se faire de différentes façons. Pour la bonne entente avec quelqu'un, la photo de la personne est mise au pied de la plante. Au contraire, pour semer la zizanie entre des individus, on ensevelit un bout de papier sur lequel est écrit le nom des personnes. À la mort du propriétaire d'une plante «montée», il faut détruire le montage et la plante car, autrement, l'esprit du défunt ne repose jamais en paix. Dans le cas où l'on fait mourir une plante «montée», son propriétaire meurt aussi. Les plantes ornementales ont un statut ambigu, souligne Benoit. Elles servent de décor mais aussi de protection contre les influences dévastatrices. Désigner une plante comme ornementale, cela signifie nier le monde des esprits ou vouloir faire croire qu'on le nie. Aux différentes localisations de la flore dans l'espace habité correspondent différentes catégories : les ornementales en façade, en haie ou en massif, dont toute la population connaît le nom; les ornementales d'acquisition récente que l'on teste, boutures placées dans différents coins du jardin; enfin, les ornementales en pots installées dans des espaces intermédiaires comme dans un escalier ou sur une galerie. L'organisation en «coquilles» de

²⁶ C. Benoit, 1989. (thèse de doctorat).

l'espace habité de ces jardins de case très structurés et investis sur le plan symbolique consiste en une série de barrières protectrices permettant à Benoit de faire un parallèle entre la gestion du corps et celle de l'espace habité. Cette association corps/espace rappelle le travail de Classen et d'autres chercheurs cités dans la section 3.1 (Les sens à l'œuvre).

Spatial analyses often neglect the body because of difficulties in resolving the dualism of the subjective and objective body, and distinctions between the material and representational aspects of body space. The concept of «embodied space», however, draws these disparate notions together, underscoring the importance of the body as a physical and biological entity, as lived experience, and as a center of agency, a location for speaking and acting on the world. We use the term «body» to refer to its biological and social characteristics, and «embodiment» as an «indeterminate methodological field defined by perceptual experience and mode of presence and engagement in the world» (Csordas 1994 : 12). Embodied space is the location where human experience and consciousness take on material and spatial form. ²⁷

J'ai déjà fait référence à cet ouvrage. Cette citation rend bien l'image, l'action et le parcours spatiotemporel du corps exploré par Benoit. Son rapprochement entre le corps et l'espace, son regard entre les limites de l'un et celles de l'autre, les protections magiques de l'un insérées dans l'autre et la gestion d'une organisation commune, apportent une dimension intéressante à l'étude sur les rapports humains-plantes. Les jardiniers grecs ne croient pas à la magie des plantes. Quand on leur pose la question, ils répondent tous, soit par un geste de la tête ou de la main, soit par le regard que c'est leur faire offense que d'imaginer qu'ils puissent encore croire, aujourd'hui, à ces «superstitions». Pour eux, certaines plantes sont bénéfiques à la santé, aucune n'est maléfique. Les seules à éviter sont celles qui peuvent blesser les enfants, avec épines par exemple (on fait toujours une exception pour la rose), ou irriter la peau.

Le corps, indissociable de l'esprit, loge à la même enseigne. Dans l'espace-jardin, là où plusieurs informateurs racontent ne penser à rien, tous les muscles travaillent

²⁷ S. M. Low, D. Lawrence-Zuniga, (ed.), 2003, p. 2.

de concert avec l'inconscient. L'idée même de vouloir jardiner, inconsciemment projetée pour parvenir à cet état de négation de la conscience, pour oublier pendant quelques heures les tracas du quotidien, l'inclémence de la vie, demande au départ un acte de volonté. Dans le jardin, le corps danse. Au ralenti. Le vrai jardinier prolonge le plaisir. Son corps s'étire, se contracte, se contorsionne parfois. Il se fait souple. Il rajeunit. C'est en se relevant ou en rangeant les outils qu'il sent les courbatures. Kiriaki K., la femme bien en chair de l'égoutier et chauffeur de taxi, rit. C'est couchée qu'elle jardine. Son corps bien enveloppé ne lui permet pas de meilleure position :

«L'an passé, je suis allée voir les Jardins de Versailles avec mon mari, dit-elle. J'imaginai Marie-Antoinette s'y promenant. Je me voyais dans sa peau. Que d'espace par rapport à mon petit jardin et quel plaisir j'aurais éprouvé de m'y rouler pour y travailler ou d'y rouler en carrosse.»

Debout, assis, couché, accroupi, à quatre pattes, le tiroir savoir-mémoire dicte l'action appropriée. La grande majorité des jardiniers grecs travaillent à mains nues. Leurs doigts creusent la terre avec délicatesse et assurance. Les nématodes, les acariens du type piqueur, broyeur, suceur et autres «petites bêtes» poilues, gluantes ne leur inspirent aucune répulsion, aucune peur. La découverte de l'ami, ce beau gros ver de terre qui rassure sur la qualité du sol, mérite une caresse particulière. L'«intimité» entre les Grecs et le sol, entre tout ce qui les lie au sol, au sous-sol et à leur propriété, est manifeste.

Pourquoi les gens font-ils des jardins? La réponse à cette question, John Thomas Hammetter²⁸ la trouve dans le récit de la vie de vingt-deux jardiniers de la région résidentielle de Milwaukee dans le Wisconsin au Nord des États-Unis :

The garden as a meaning system exists in parallel to other social institutions, such as organized religion and civic associations, that traditionally provided individuals with social connections and an experience of something greater than themselves. In the last fifty years,

²⁸ J. T. Hammetter, 2002. (thèse de doctorat).

gardens and gardening have become a means to revitalize both gardeners and the society in which they live.²⁹

Hammetter découvre leur motivation dans le choix de tel type d'aménagement plutôt que tel autre, dans la façon d'interpréter leurs rapports avec le jardin, dans la signification de celui-ci et, enfin, dans les raisons pour lesquelles le jardinage devient le symbole par excellence de leur identité. L'enquête révèle quatre types de jardins établis à partir de l'observation sur terrain et la participation à des clubs de jardinage des régions de Milwaukee et de Chicago : le jardin de paysage naturel, le jardin de beauté, le jardin organique et le jardin «moyen». La compilation des données est comparée aux six catégories proposées par Francis et Hester éd. (1990), soit la foi, le pouvoir, l'ordre, l'expression culturelle, l'expression personnelle et la guérison. L'analyse d'Hammetter s'appuie sur une approche phénoménologique et interprétative. Il déclare suivre les traces de l'école américaine en matière de psychologie environnementale, laquelle considère le jardin comme le résultat d'une société, d'une culture et de l'expérience personnelle du jardinier; c'est ce qui la distingue, selon lui, cette école de celle des chercheurs français et britanniques qui estiment que le jardin est uniquement l'énoncé codifié d'une identité. Je me demande en quoi la construction du code de l'identité exclut la culture, la société et le vécu du jardinier? C'est justement à partir de l'ensemble de ces éléments que l'énoncé codifié s'articule.

La thèse de doctorat d'Hammetter fournit une bonne documentation sur la contribution de l'anthropologie à l'étude des jardins américains contemporains et sur la recherche, en général, de différentes disciplines y étant associées comme, par exemple, la sémiotique, les études sur l'habitat et le domestique, le paysage et le lieu sous la lunette de l'anthropologie culturelle. Elle est un apport scientifique important sur les liens humains-plantes dans l'espace-jardin mais comment peut-on trancher de façon aussi catégorique entre les différentes écoles de pensée des

²⁹ Ibid, p. iv-v.

jardins «vernaculaires» contemporains? L'étude de ceux-ci en est encore au b.a.-ba en matière de définitions, de pratiques, d'approches et d'analyses.

Un certain point de la méthodologie de ce chercheur laisse perplexe. Dans le but de ne pas déformer leurs paroles et de bien comprendre leurs intentions, Hammetter dit avoir soumis aux jardiniers de l'enquête, par téléphone ou par écrit, son texte sur leurs entretiens. Certains ont été très fiers du résultat, d'autres, outrés, lui ont interdit de mentionner telle ou telle chose, ce à quoi il obéit, et quelques-uns lui ont demandé d'apporter des changements, ce qu'il fit aussi. Pourquoi un informateur ressent-il de la satisfaction et un autre, du mécontentement? Il y a plusieurs possibilités de réponse et mon intention ici n'est pas d'en faire l'énumération. Le souci d'honnêteté professionnelle du chercheur est compréhensible, il faut demander aux informateurs de clarifier leurs propos, mais il arrive un moment où le cordon ombilical doit être coupé. La thèse est une construction de l'esprit élaborée par le chercheur, dans le respect des données observées ou entendues de la bouche des informateurs. Le résultat de l'interprétation et de l'analyse ne revient qu'à lui seul. L'exercice exige une distance entre enquêteur et enquêté, et c'est le premier qui doit décider quand la coupure doit avoir lieu. Les conclusions d'Hammetter m'apparaissent donc douteuses.

Pour comprendre la vie d'une personne face à la société, il est indispensable de savoir comment elle utilise et organise son espace. C'est l'aspect le plus important de la culture matérielle et c'est ce à quoi chacun des auteurs retenus dans la documentation sur les jardins de gens «ordinaires» s'est appliqué. Instructive, leur recherche donne une idée de ce qui se fait dans le domaine.

Résumé

Dans ces pages consacrées aux textes scientifiques sur les jardins de gens «ordinaires», je me suis d'abord interrogée sur les raisons des trop peu

nombreuses publications sur cette catégorie de jardins. La justification la plus répandue est qu'ils n'ont pas fait école. Dixon Hunt et Wolschke-Bulmahn³⁰ expliquent la rareté des travaux par l'absence d'«outils» nécessaires pour ce type d'enquête. Selon moi, il s'agit d'une question de hiérarchie de classes. L'on s'est intéressé à la noblesse, à l'élite, l'on a fait fi de la classe moyenne ou ouvrière. Ces dernières n'avaient d'intérêt que dans la mesure où elles étaient au service des premières.

Ensuite, j'ai défini l'évolution du jardin vernaculaire, j'ai souligné le rôle des sens dans cet espace³¹, l'apport de l'alphabétisme, de l'imprimerie, d'une technologie plus avancée permettant une plus grande part accordée aux loisirs et le passage du jardin d'un lieu utilitaire à un lieu de sociabilité.

Des exemples d'approche anthropologique de Malinowski et Fortune ainsi que des études plus récentes des années 1970-1990 sur les jardins de gens ordinaires ont montré l'importance de l'organisation spatiale, de la magie, du sacré, de l'imaginaire, de l'aspect culturel et social, de l'histoire et du symbolisme de ces lieux où, à travers l'humus, le jardinier est en quête d'une identité personnelle et collective. Deux thèses de doctorat, l'une française l'autre américaine ont été ajoutées à la documentation et illustrent une fois de plus le rapprochement entre le corps, l'esprit, les limites, la gestion et le symbolisme de chaque action de l'être humain dans cet espace-jardin. J'ai égratigné au passage, mais bien peu, la méthodologie d'Hammett non dissociée, peut-être, de la propre identité du chercheur.

³⁰ Op. cit., 1993, p.1-10.

³¹ S. Schama, 1999, demande que l'on rende justice à l'œil humain car c'est grâce au regard, à la vision romantique portée sur les paysages, les faits matériels que l'on touche à l'essentiel. p. 16-17.

Chapitre 4

Approche de l'enquête sur des jardins en Grèce du Nord

4.1 La préenquête

Réussir sa préenquête, c'est presque être assuré d'une bonne enquête. Cette étape consiste à se documenter sérieusement, à faire des fiches et des compilations de lectures sur tous les aspects du pays et de la région à étudier. Ratisser large afin d'avoir l'esprit ouvert à ce qui, au moment le plus inattendu, pourrait fournir un indice, créer un lien et faire comprendre le sens et la portée d'un signe autrement resté caché.

La création d'un réseau de personnes ressources avant de débarquer sur terrain apporte également une aide inestimable. Elle suppose l'échange de correspondance (courrier recommandé, courriel, appel téléphonique). Le jeu du bouche à oreille, d'une recommandation d'une autorité dans un secteur par une autre, s'installe peu à peu. À cet égard, les intellectuels de *Makedonia* furent d'une grande générosité qui leur sembla aller de soi. D'expérience, je sais que ce n'est pas partout le cas. À *Athinai*, pour ne pas la nommer, trois ans consécutifs d'essais restèrent infructueux. Ce comportement n'est peut-être pas sans lien avec le sens reconnu et débattu de l'hospitalité des Grecs.

La démarche en *Makedonia* entreprise deux ans avant mon arrivée sur terrain permit donc de faire connaître mon projet auprès du milieu universitaire et culturel et d'entrer en contact avec celle qui allait devenir la principale personne ressource de cette enquête, Haritini Karacoli, à l'époque responsable du

développement et de la planification des jardins de la Municipalité de *Thessaloniki* et jouissant d'une solide réputation dans le secteur privé. Études en agriculture à l'Université d'Aristote, spécialiste en horticulture et en aménagement paysager, dynamique, passionnée par son métier, c'est avec enthousiasme et simplicité qu'elle m'ouvrit non seulement sa porte mais des dizaines d'autres.

4.2 Le questionnaire

Une centaine de questions et de sous-questions réparties en treize catégories élaborées en vue de structurer les entretiens avec les jardiniers, firent aussi partie des bagages: la fiche civile; la propriété; la conception du jardin; la répartition des tâches; les activités; être dans le jardin; le jardin et les autres; le jardin et l'ailleurs; le jardin et l'histoire, la culture, la spiritualité; le jardin et l'érotisme, la beauté, la mort; la connaissance du monde des plantes; les plantes ornementales et alimentaires, les aromates, le gazon, les mauvaises herbes; le calendrier horticole.

Le but premier étant, d'abord et avant tout, d'établir un climat de confiance avec les jardiniers, l'ordre des questions ne fut pas toujours respecté. Certaines plus personnelles, d'autres exigeant réflexion ne furent pas posées dès le début de l'entretien. Ce fut, dans le langage de méthode de stratégies intellectuelles ou de méthode de travail intellectuel, ce qu'on appelle des entrevues situées entre l'entrevue dirigée et la semi-dirigée. On emploie aussi les termes : entrevue directive, semi-directive ou entrevue structurée, semi-structurée. En réalité, parler de jardins à des Grecs, c'est comme parler d'amour — «le bon moment, le plaisir du moment», ne se firent jamais attendre très longtemps.

4.3 Le terrain

Le terrain de la recherche se situe en Macédoine centrale, au nord de la Grèce; *Makedonia* disent partout les affiches. Il comprend *Thessaloniki*, environ 650 000 habitants, et ses banlieues : *Panorama* (4 193 hab.)¹; *Thermi* (3 430 hab.); *Filiro* (1 019 hab.); *Trilofos* (? hab.); ses villages environnants : *Oreakastro* (2 661 hab.); *Pendalofos* (1 987 hab.). Dans la région de *Kassandra*, en *Halkidiki*, les villages de *Fourka* (800 ou 530 hab. selon la source); *Kriopigi* (500 ou 518 hab.); *Kalandra* (500 ou 665 hab.); *Kassandrino* (347 ou 296 hab.); *Polichrono* (750 ou 1 063 hab.); *Haghia Paraskevi* (400 hab.) et *Paliouri* (656 ou 788 hab.) complètent l'étendue de l'enquête². La majorité des informateurs sont originaires de Grèce. Certains de leurs parents sont d'Asie Mineure; quelques-uns viennent de *Pondi*, de Georgie en Russie; une Chilienne a épousé un Grec; une Grecque a fait de même avec un Arménien; deux couples sont nés dans le *Peloponisos* et un seul Albanais du Sud forment l'ensemble des enquêtés – tous aujourd'hui de nationalité grecque.

Accompagnée d'Haritini Karacoli, et d'Anna Spanou pour la région d'*Halkidiki*, en circulant à pied ou en auto, j'ai répertorié soixante-quatorze jardins. L'entretien chaque fois enregistré et traduit au fur et à mesure de la conversation se fit tantôt sur-le-champ, tantôt sur rendez-vous selon la convenance des jardiniers. Plus de huit cents photos illustrent les différentes zones des jardins et situent cet espace par rapport à la maison ou la rue. On trouve en annexe, des photos de chacun des types d'organisation spatiale des jardins.

¹ D'après G. Tsiomlektis, Consul – Affaires culturelles et de l'éducation, Consulat général à Montréal de la République hellénique, la population de *Panorama* serait beaucoup plus dense.

² Le nombre d'habitants est plus ou moins exact malgré le circuit dédalique des fonctionnaires interrogés sur le sujet. Certaines régions n'ont pas fait l'objet de recensement. Les chiffres présentés ici proviennent des éditions de 1989-1990 et 2000 publiées par l'État. Mes remerciements à K. Papaharalâmpous du supermarché de *Polychrono* pour la première et à G. Tsiomlektis du Consulat général à Montréal pour la seconde. Certains guides ou panneaux routiers écrivent *Polychrono*, d'autres *Polihrono*.

4.4 Le corpus de l'enquête

Le corpus de l'enquête comprend vingt-trois jardins et huit balcons-terrasses dans la ville même de *Thessaloniki*; huit jardins dans les banlieues et quatre dans les villages environnants. En *Halkidiki*, dans la péninsule de *Kassandra*, trente et un jardins furent répertoriés pour un total de soixante-quatorze espaces-jardins. Dans la mesure du possible, la proportion population-jardins fut respectée.

Quarante-sept femmes, neuf hommes et dix-huit couples ont accepté de participer à cette recherche en tant que jardiniers. Parmi les couples, deux sont constitués d'une mère et son fils. L'enquête démontre que le groupe des quadragénaires suivi de près de celui des sexagénaires s'adonne davantage au jardinage que toute autre catégorie d'âge. Si l'on additionne le nombre des septuagénaires à celui des octogénaires, l'on constate que ces deux derniers groupes se trouvent nez à nez avec les jardiniers quinquagénaires. Les jardiniers dans la trentaine ne comptent que trois couples et une femme. Une jeune mère dans la vingtaine dit aimer jardiner, mais avoue que ses beaux-parents dans la soixantaine font le plus gros du travail. Cette dernière donnée tend à confirmer qu'à vingt et trente ans, l'expérience s'acquiert ailleurs que dans le jardinage. Les jeunes gens vivent toujours à la maison ou chez leurs beaux-parents et le jardin ne leur appartient pas. Il ressort aussi qu'à l'intérieur du groupe des soixante-dix/quatre-vingt, les femmes sont plus nombreuses. Dans la plupart des cas, le décès ou, parfois, la maladie du mari explique la situation.

En dehors des zones commerciales, les balcons-terrasses aménagés prolifèrent dans la ville de *Thessaloniki*; huit sont donc inclus dans l'enquête. Les Saloniciens considèrent-ils ces espaces ornés de plantations comme des jardins? Oui, faute de mieux répond la majorité d'entre eux. Quand on leur demande quelles raisons les incitent à transformer un espace béton en un espace jardin, la réponse est instantanée. Le besoin et le plaisir de faire grandir quelque chose. L'emploi de ce verbe est plus fréquent que celui de faire pousser. On emploie les verbes, les locutions suivantes : Créer. Embellir. Voir du vert, des fleurs. Respirer un peu

mieux, comme à la campagne. Cacher la laideur de la ville. Contrer la pollution. Retourner à ses origines. Se ressourcer. Se sentir ailleurs. Recevoir des amis. Concentrer en un seul espace, à air libre, les pièces les plus importantes de la maison (cuisine, salle à manger, salle de repos). L'organisation spatiale de ces balcons-terrasses est-elle conçue sur un seul modèle? Pas du tout. Elle respire la personnalité de chacun des jardiniers.

Aucun jardin ne fut exclu du corpus, à l'exception de ceux appartenant à la classe dite supérieure. Les informateurs entendent par celle-ci, de très riches et peu nombreux propriétaires de flottes de navires, de maisons et d'îles à travers le monde. Le nom d'Onassis fut souvent cité à titre d'exemple. Ces gens ne sont nullement considérés comme des jardiniers, au mieux sont-ils perçus comme des spectateurs distraits d'un travail fait par d'autres.

À deux reprises seulement, nous (mon interprète et moi) fûmes carrément mises à la porte. La première fois, il s'agissait d'un vieux couple qui nous prit vraisemblablement pour des fonctionnaires venues dire que le terrain qu'il occupait était propriété de la ville. Haritini eut beau expliquer qui elle était, rien n'y fit. Au contraire, cela sembla jouer en notre défaveur. Agitant les bras dans tous les sens comme pour chasser un essaim d'abeilles, l'homme nous fit reculer à grands pas jusque dans la rue. L'intensité de la véhémence était notable : propriété — maison — jardin — lois — Justice — fonctionnaires, six mots indubitablement indissociables ? À être ajoutés à d'autres, mais lesquels? Et pour déboucher sur quoi? L'incident fut inscrit dans une catégorie spéciale qualifiée de «À surveiller».

Le deuxième homme à nous repousser avait, ce jour-là, entendu à la radio qu'un étranger, évadé de prison, avait pris les passagers d'un autobus en otages et avait fait feu. C'était à l'époque de la guerre du Kosovo. Tandis qu'il nous forçait à reculer du seuil de sa propriété, il balayait le sol de ses sandales, poussant dans la rue la poussière de terre battue sur laquelle nous avions mis les pieds. Effacer toute trace de l'étranger. Voilà ce que ses pieds nous signifiaient. «Mon père a fait

un AVC, il est nerveux. L'étranger du car était un Albanais», expliqua sa fille en accourant.

L'Albanais, c'est l'Autre. Celui qui vient travailler pour la saison touristique, faire les travaux que les Grecs ne veulent pas faire. Pour les Grecs, l'Autre, c'est tantôt l'Occidental, tantôt l'Oriental. L'anthropologue, c'est aussi l'autre, l'étranger, celui dont on se méfie toujours un peu, sans nécessairement le montrer. Rien d'étonnant à cela puisque, même entre Grecs, on est constamment sur ses gardes. Le geste de hausser légèrement les épaules, de remonter le col d'un paletot invisible et de le boutonner avec précaution exprime cette crainte de se faire avoir, l'éventuelle manigance de l'autre. Nombreux sont ceux dont on aurait dû se méfier par le passé. Ceux du présent ne sont guère mieux. Ceux d'ailleurs, ceux d'ici. La suspicion, la ruse de l'autre rôdent au quotidien.

Si les immigrés inquiètent si fort (et souvent si abstraitement) les gens installés, c'est peut-être d'abord parce qu'ils leur démontrent la relativité des certitudes inscrites dans le sol.³

Augé a raison. Les bruits doxiques de l'histoire prennent le dessus sur les certitudes de cette dernière. Pourtant, autrefois, on y crut les yeux fermés. D'un lieu assuré, l'on se sent glisser vers un non-lieu. On perd pied. Le sol où l'on habite prend l'allure d'un fragment à partager. Et pourquoi devrait-on soudainement partager? Ne fut-il donc jamais qu'à nous ? Notre identité menacée se fragilise, elle se dirige vers le repli sur soi, vers la solitude. À partir de lieux empêtrés dans de non-lieux, des réseaux souterrains se forment au nom d'une idéologie ou de la sauvegarde d'un territoire ayant appartenu aux uns et aux autres. L'on s'entretue devant l'image d'une planète qui rétrécit sous de faux prétextes car l'écueil n'est autre qu'économique et politique.

³ M. Augé, 1992, p. 148.

4.5 Le terrain au quotidien et le difficile face à face avec les théories

L'observation, les entretiens enregistrés et traduits au fur et à mesure, les photos, la collecte de plantes à mettre sous presse, la recherche de nouveaux jardins à visiter pour le lendemain ou les jours suivants, l'écoute des enregistrements de la journée, les commentaires sur celle-ci inscrits dans le petit cahier bleu non loin de la catégorie «À surveiller», résumant les activités quotidiennes du premier séjour de l'enquête, sans oublier les rencontres avec des professeurs de l'Université d'Aristote ou avec des officiels de municipalités pour des questions de cadastre, par exemple.

Rentrée au pays, le constat d'une lacune dans le nombre de rencontres avec des jardiniers de *Thessaloniki* et ses banlieues qui n'avaient eu aucun recours aux conseils de spécialistes explique, en partie, le retour sur terrain. La transcription sur ordinateur de tous les entretiens, le jeu de la juxtaposition, de l'assemblage, du «désassemblage» des photos, la compilation des données, de nouvelles lectures, la mise en place de quelques morceaux de la construction analytique, le besoin de vérifier mes «intuitions» vinrent confirmer le besoin d'un nouveau voyage. Parfois énoncées de façon discrète, à micro fermé, ou en toute liberté, dans un geste, une envolée, un échange entre amis, entre générations, ou encore, entre les lignes, il y avait là des bribes d'hypothèses qui exigeaient un examen plus approfondi.

Recognizing ... that the concept of « method » is itself enmeshed in a complex history of shifting signification permits a determinedly empirical insistence on the constant calibration of the methods we use to elicit data with our informants' understanding of what constitutes appropriate discourse, social interaction, and intellectual activity. At the same time, and for the reasons that Vico was the first to recognize, any method must be in some sense both a path and the project of following that path. Thus, it is dynamic and actively adaptive to circumstances rather than preordained and given ; and, in the sense that method constitutes the criteria of relevance for its own object of discovery, it is also constitutively performative. Following a path of investigation is a methodological performance in this active (or « performative ») sense :

The choice of the path we follow determines and in some sense guarantees the « truth » that can be asserted as a consequence of following that particular path.⁴

Ma «théoriephobie» fut tempérée par *In Search of Meaningful Methods*⁵ et par *Anthropology : Theoretical Practice in Culture and Society*⁶. L'application de théories s'est avérée à maintes reprises fructueuse, comment le nier, mais ces «grandes alambiquées» m'étaient toujours apparues comme relevant trop souvent de la prétention intellectuelle et, surtout, dépréciatrices de la pratique. Comment partir sur le terrain avec des *a priori*! C'était ni plus ni moins que de mettre la charrue devant les bœufs, partir avec des idées toutes faites, les idées des autres et non les miennes! Cette phrase me remet d'aplomb :

He (Bourdieu) and others have repeatedly shown how highly structured theories of theorists and methodologists are themselves artifactual effects of a lack of practical mastery (Bourdieu 1977) and a negligence of the social conditions that make social science possible (Jenkins 1994).⁷

Le besoin de théoriser, de hiérarchiser, de mettre en ordre, reflète-t-il le désir de tout contrôler, le refus d'accepter de vivre l'absurde, c'est-à-dire d'être incapable, et de continuer quand même à se battre à coup de théories contre ce mur qui nous empêche de venir à bout de comprendre exactement comment cela se passe à l'intérieur de soi, de l'autre, de son monde et de celui des autres? Il y a des modes en anthropologie et notre discipline n'échappe pas à la consommation. Je ne me retrouve plus dans le structuralisme et, pourtant, avec quel plaisir j'assistai au séminaire de Claude Lévi-Strauss dans les années 1970-71. La mode est maintenant au postmodernisme, au déconstructionnisme. On radicalise, on nie, on joue aux anarchistes. On attaque théories et méthodologies! Les adeptes oublient qu'ils n'en sont pas démunis, que la leur est caractérisée par un post-positivisme ou un anti-positivisme. Ils affirment qu'on ne peut jamais vraiment rien connaître.

⁴ J. Fernandez et M. Herzfeld, 1998, p. 93.

⁵ Ibid, 1998, p. 89-129.

⁶ M. Herzfeld, 2001.

⁷ J. Fernandez et M. Herzfeld, 1998, p. 116.

Dans un sens, ils ont raison. Alors, que fait-on? On va jusqu'au bout, on lâche tout, on cesse de chercher, d'écrire quoi que ce soit sur le sujet. Ou l'on se reconnaît une parenté avec le nihilisme et l'on se demande comment et pourquoi nous en sommes là. Comme on dit familièrement, je joue ici un peu dans les plates-bandes des postmodernistes. Après tout, peut-être y ai-je le bout du pied. Chaque école de pensée est en quête de sa propre identité. On revient toujours à celle-ci.

Dans *Cultural Intimacy - Social Poetics in the Nation-State*⁸, Herzfeld, qui a beaucoup travaillé et écrit sur la Grèce, cherche le juste milieu. Son approche analytique de l'intimité culturelle descend dans l'arrière-plan de la conscience des acteurs sociaux et tient compte de toutes les expressions symboliques, même celles contenues dans les propos «anodins» du quotidien. Ce concept exprime la dynamique des tensions codées ou formelles entre la présentation officielle de soi et ce qui se passe dans le privé de l'introspection collective. Ses composantes de base sont l'embarras et la triste reconnaissance du Soi. Dérivé du verbe grec pour l'action *poieo*, les poétiques sociales sont un jeu auquel les gens se livrent afin de tenter de changer un avantage éphémère en une condition permanente. Pour ce faire, ils déploient les débris du passé pour toutes sortes de raisons ayant trait au présent. Une interaction entre les poétiques «anodines» de tous les jours et les grands drames officiels et historiographiques est alors créée et l'écart d'illusion en est diminué. Les poétiques sociales sont antiréductionnistes, elles n'émettent pas d'hypothèses sur la connaissance humaine, elles se demandent plutôt où les gens vont chercher les oppositions binaires qu'ils utilisent dans leur négociation avec le pouvoir⁹. La perspective des poétiques sociales d'Herzfeld correspond à divers égards à ce que m'inspirent les jardiniers de l'enquête. La présente recherche a donc nécessairement été influencée par son approche. Cela fait-il de moi pour autant une de ses émules? Doit-on absolument porter une étiquette? Hammetter¹⁰

⁸ M. Herzfeld, 1997.

⁹ M. Herzfeld, 1997, p. 6-142.

¹⁰ J. Hammetter, 2002. (J'ai analysé sa thèse au chap. 3).

sait à quelle école il appartient. Moi, je doute. La certitude, les théories m'ont toujours fait craindre le manque de souplesse, le manque d'ouverture. Le doute, par contre, s'il est parfois inconfortable, laisse davantage de liberté, il permet de rallier bon sens et imaginaire. Je mets en doute la possibilité de parvenir à une méthode, à une théorie qui aurait réponse à tout. Il y aura toujours des «lacunes» dans les données, une trop grande part de moi, de ma culture, de mes expériences dans l'analyse pouvant fausser le résultat. Faut-il pour autant se taire? Non, mais garder constamment à l'esprit que : (a) la théorie idéale n'existe pas; (b) la pratique de l'enquête sur terrain doit passer avant la théorie et non l'inverse; (c) le bon sens (moins flamboyant que le dogmatisme du postmodernisme, par exemple) et ce qu'Herzfeld nomme «militant middle ground»¹¹ doivent dominer l'enquête. C'est de la modestie qu'il faut glisser dans nos bagages et non des «recettes toutes faites». Nos outils d'interprétation, peu importe l'école où ils ont été acquis, doivent loger à la même enseigne. Herzfeld dit :

... the pedagogical imperative of anthropology – the insistence that all its many obvious discomfitures offer the student a pragmatic understanding of what epistemology is all about. Here, again, the modesty of a discipline concerned with practice rather than with grand theory may ultimately have a more lasting effect in the world. This is a view of anthropology as a model for critical engagement with the world, rather than as a distanced and magisterial explanation of the world.¹²

Mon approche est empirico-inductive. Je ne suis pas partie sur terrain avec une théorie en poche. *In situ*, j'ai observé, j'ai pris des notes, j'ai fait des liens. La construction de mon analyse a été élaborée de retour de terrain. Lentement après. Ce qui importe, c'est que les lignes à venir sur l'organisation spatiotemporelle des jardins en *Makedonia* apportent quelques explications sur celle-ci, sur l'identité des Grecs du Nord, leur perception de l'État, la saisie de leur monde et leur manière de voir le monde en général. La locution «saisie du monde» plutôt que

¹¹ M. Herzfeld, 2001, préface p. x.

¹² Ibid, 2001, p. x.

celle de «perception du monde» suggère une attitude plus active de la part des citoyens et rend possible la réalisation de changements souhaités.

L'intérêt porté à l'espace-jardin étant essentiel à la compréhension du monde que l'on produit, ma recherche s'inscrit dans un débat social et politique. Le jardin préserve son aspect de rêve, de plaisir, de détente qu'on lui confère d'habitude, mais son humus en fait un espace enraciné dans le politique. Avant de pousser plus loin cette réflexion, voici un aperçu historique de *Thessaloniki* où l'enquête débuta et d'*Halkidiki* où elle se poursuivit.

4.6 Aperçus historiques

4.6.1 *Thessaloniki* ¹³

Thessaloniki longe le fleuve *Thermaïkos* en mer Égée du Nord. Deuxième plus grande ville après Athènes et deuxième port de Grèce, après le Pirée, la ville fut fondée à l'époque hellénistique par le roi macédonien *Kassandros* qui lui donna le nom de sa femme, demi-soeur d'Alexandre le Grand. En 168 av. J.-C., après la défaite de *Perseus*, dernier roi macédonien, et celle d'*Andriscos* vingt ans plus tard, *Thessaloniki* devint territoire romain. Et pour très longtemps. Elle en porte encore des marques dont la *Kamara*, l'Arc de Triomphe de l'empereur romain *Gaius Galerius Valerius Maximianus* qui, en 303 apr. J.-C., fit de *Thessaloniki* sa résidence principale. D'autres traces sont imprimées dans la conscience collective. Elles portent le nom de Constantin 1^{er} et de Théodose 1^{er}. Le premier fit construire le port de *Thessaloniki* et le second ordonna le massacre de milliers d'habitants de la ville qui s'insurgèrent contre la nomination de Goths à des postes militaires et administratifs.

¹³ Pour comprendre la très complexe histoire de l'Empire byzantin et celle de *Thessaloniki* au cœur de ce dernier, je suggère les lectures suivantes : G. Ostrogorsky, 1996, *Histoire de l'État byzantin*; G. Veinstein (dir.), 1993, *Salonique 1850-1918 – La «ville des Juifs» et le réveil des Balkans*; A. Ducellier, 1988, *Les Byzantins – Histoire et culture*; D. Zakythinos, 1973, *Byzance : État-Société-Économie*; I. Touratsoglou (Guide), 1998, *La Macédoine – Histoire – Monuments - Musées*; Pour une analyse de la Nouvelle Guerre des Balkans à la fin du XXe siècle, consulter *Le Monde Diplomatique*, coll. Manière de voir 45, bimestriel mai-juin, 1999.

Reconnue aux IV^e et V^e siècles comme un des hauts lieux de l'art paléochrétien et important foyer culturel de l'Empire byzantin, avec les monastères du Mont *Athos* à proximité, *Thessaloniki* fut dans la seconde moitié du XIV^e siècle le théâtre de sérieux conflits politico-religieux associés à l'histoire de Byzance. Pendant plus de quatre cents ans, après la domination des Byzantins, des Vénitiens, puis des Turcs ottomans, cette Sépharade (nom hébreu de l'Espagne) des Balkans fut juive et hispanophone. Une majorité de Juifs y côtoyèrent des Grecs, des Turcs, des Slaves, des Albanais, des Arméniens et des Tsiganes. Cette situation dura de la Renaissance à la Première Guerre mondiale et le sépharadisme salonicien atteignit son âge d'or au XVI^e siècle.

La peste de 1838 décima la moitié de la population juive, accélérant ainsi la mort de l'industrie du tapis et des tissus qui passa aux mains des Grecs. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, la ville devint le pôle le plus dynamique d'un Empire ottoman fatigué mais à l'intérieur duquel des forces rivales pleines de vitalité s'ouvrirent aux connaissances, aux techniques, aux idées et aux coutumes de l'Europe moderne. *Thessaloniki* fut alors un carrefour entre l'Orient et l'Occident où domina le français. Au cours de la même période, la marine adopta la vapeur permettant les relations commerciales avec les ports de la Méditerranée occidentale. Le chemin de fer relié à *Skopje* en 1871 ouvrit la route à l'Europe. Le capitalisme contemporain s'introduisit en *Makedonia* et des industries s'y installèrent. Les habitants de *Thessaloniki*, les yeux tournés vers l'avenir, restèrent malgré tout, enchaînés à leur passé. Au début du XX^e siècle, de par sa situation géographique et le rôle important joué antérieurement dans l'Empire ottoman, la ville servit de cadre à de grands événements déclencheurs. Ce fut le début de la révolution jeune-turque en 1908. Enjeu de la première guerre balkanique contre les Turcs, *Thessaloniki* s'intégra à l'État national grec en 1912. Centre de ravitaillement de l'armée d'Orient des Forces de l'Entente, de 1915 à 1918, elle fut directement impliquée dans la Grande Guerre: L'incendie de 1917, sa reconstruction, sa récente appartenance à la Grèce, le départ des Turcs et d'une partie des Juifs, l'arrivée massive de réfugiés grecs venus de *Thraki* et d'Asie

Mineure lui donnèrent un tout nouveau visage. En 1943, l'occupant nazi extermina presque entièrement ce qui restait de la communauté israélite.

«L'occupation de barbares, de pillards, les Karpes, les Hérules, les Huns, les Avars, les Normands en 1185, les Croisés de la quatrième Croisade en 1204, les Francs. Quasi un demi-milliard d'années de servitude, lance Dimitri M. qui n'a pas trente ans. Nous avons subi, subi, subi, nous subissons encore.», crie-t-il plus fort.

4.6.2 *Halkidiki* ¹⁴

Sur 4 000 kilomètres carrés à peu près, soit 3 % de la superficie totale de la Grèce, *Halkidiki* se trouve à approximativement soixante-dix kilomètres de *Thessaloniki*. L'intérieur occupe les trois-quarts de la région et le dernier quart comprend trois péninsules en forme de doigts : *Kassandra*, *Sythonia* et le Mont *Athos*. La recherche se limite à la péninsule la plus occidentale, la moins montagneuse et la plus cultivée des trois, soit *Kassandra*. Le roi macédonien *Kassandros* donna son nom à la ville de *Kassandria* qui se développa sur l'ancienne ville de *Potidea*.

Halkidiki est pratiquement toujours restée en marge de l'histoire grecque. Avant le VII^e siècle av. J.-C., elle ne put prétendre qu'à une société brutale et à une économie sommaire, sauf lorsque des colons se déplacèrent à travers l'Égée et la Méditerranée pour y venir chercher ce qu'elle avait à offrir, c'est-à-dire des minerais de fer et de pyrite, du magnésite, du chrome, du manganèse, du plomb, de l'or, de l'argent et du cuivre. Au cours du XIV^e siècle, elle subit le piratage des uns et l'assaut des autres tout en devenant l'asile des persécutés. Il n'en demeure pas moins qu'en 384 av. J.-C. à *Stagira*, à l'extrémité orientale de la péninsule, naquit Aristote, précepteur d'Alexandre le Grand, philosophe et figure de l'un des plus importants courants intellectuels de tous les temps. De plus, c'est dans une grotte de *Pétralona*, au large de la route de *Kassandra*, qu'en 1960, des archéologues découvrirent dans une stalagmite le squelette d'une jeune femme

¹⁴ Les données sur cette région sont extraites de : I. Touratsoglou (Guide), 1998, *La Macédoine – Histoire – Monuments – Musées*; J. Bowman, 1982, Chalcidique.

ayant vécu vers 500 000 av. J.-C., ce qui en fait une contemporaine de l'Homme de Pékin en Chine, et qu'en 1976, un second squelette vient renforcer l'hypothèse de la longue histoire.

Résumé

Ces pages décrivent les différentes étapes de l'enquête et témoignent de son corpus. J'y avoue mes «démêlés» avec l'étiquetage des théories, je cherche ma place sans trop croire à leur nécessité, je me trouve des affinités avec Herzfeld sans toujours être d'accord avec lui. Certains diront que j'écorche au passage l'anthropologie là où je ne fais que m'interroger sur sa façon, à l'occasion, de présenter des hypothèses, comme des certitudes, voire une école de pensée. Dans cette thèse, je tente d'ouvrir certaines pistes sur des types de jardins existant en Grèce du Nord, chemin jamais déblayé jusqu'à aujourd'hui et j'examine ce que les Grecs par leurs actions de jardiniers, par l'organisation spatiotemporelle de la végétation de leur jardin écrivent sur eux, sur le monde — leur «être-ensemble». Autrement dit, leur récit liant Identité — Mémoire — Histoire. Finalement, je trace un aperçu de *Thessaloniki*, capitale de la Grèce du Nord, et celui de la région de *Halkidiki* - la première où cette recherche fit ses débuts et la seconde où elle se termina.

Chapitre 5

Organisation spatiotemporelle de jardins vernaculaires

L'observation et la prise de notes *in situ*, l'examen attentif de centaines de photos révèlent de nets écarts dans l'ensemble des jardins que j'ai divisés en trois catégories : a) jardins vernaculaires; b) jardins-paysagers, c'est-à-dire pour lesquels on fait appel à un spécialiste pour l'aménagement et à un jardinier pour l'entretien; c) jardins-balcons/jardins-terrasses. Ces grandes catégories comprennent elles-mêmes des sous-catégories à l'intérieur desquelles l'on retrouve des types différents de jardins. Les critères suivants déterminent la classification : 1) les aires de plantation (végétaux, gazon); 2) les zones d'activités; 3) la surface du sol (terre battue, ciment enduit de lait de chaux, galets, briques, dalles, asphalte); 4) les sentiers à l'intérieur du jardin et en direction des côtés, de l'arrière de l'habitation; 5) la zone réservée au stationnement; 6) les bordures des aires de plantation, de circulation; 7) les tuteurs; 8) les fabriques; 9) les points d'eau; 10) les objets d'ornement; 11) l'éclairage; 12) la position du jardin, du potager par rapport au terrain et la maison; 13) la clôture.

Ce chapitre étudie et analyse l'organisation spatiotemporelle de jardins privés aménagés par des gens «ordinaires» en Grèce du Nord. Définir l'espace dans une visée anthropologique et aborder les différentes conceptions et représentations d'un autre concept indissociable de celui de l'espace, le temps, comprend une première étape. Celle-ci est suivie de la définition du mot jardin par les informateurs dans laquelle sont incorporés les dits concepts. La classification et la description des jardins vernaculaires constituent le reste du chapitre.

5.1 Définition de l'espace en anthropologie

... la spécificité et l'unité de l'anthropologie de l'espace résident dans sa visée (anthropologique), et, d'abord, dans sa manière de constituer son objet, de le constituer en objet, et, donc, de lui appliquer des méthodes (qualitatives) spécifiques.¹

La définition de J.-C. Depaule fait le tour des cours et des séminaires d'anthropologie. L'espace considéré comme une production sociale spécifique y est appréhendé, d'une part, comme produit et production. Dans ce cas, il inclut les savoirs, les savoir-faire, leur formation, leur reproduction, leur transmission et les instruments nécessaires à la production de l'objet matériel. D'autre part, cet objet complexe, souvent virtuel, intègre des formes symboliques, elles aussi productrices d'espaces qualifiés².

L'anthropologie, comme toutes les sciences humaines, fut toujours préoccupée par la question de l'espace mais depuis quand parle-t-on d'anthropologie de l'espace? D'après Le Couédic, elle fit ses débuts au cours des années 1970 dans ce qui allait devenir les écoles d'architecture³. Le premier ouvrage à m'ouvrir l'esprit sur le sujet fut, comme pour plusieurs, celui de Françoise Paul-Lévy et Marion Ségaud⁴. Si j'insiste sur cette anthologie, c'est qu'à l'époque où j'en fis la lecture, elle provoqua chez moi ce que Depaule nomme «des retombées pédagogiques»⁵; les références à la Grèce à laquelle je m'intéressais déjà depuis longtemps y furent certainement aussi pour quelque chose. J'y appris la contestable notion de proxémie vue par Hall⁶, les configurations spatiales perçues par Claude Lévi-Strauss non seulement comme produits mais aussi comme productrices de systèmes sociaux⁷, les trois étapes de la représentation de l'espace

¹ J.-C. Depaule, 1995, p. 26-27; J.-C. Depaule <http://www.archivue.net/lectures/textes/esp-anthropolog.html> (consulté en juillet 2001).

² Ibid.

³ D. Le Couédic, 1995, p. 9.

⁴ F. Paul-Lévy et M. Ségaud, 1983.

⁵ J.-C. Depaule, 1995, p. 17.

⁶ F. Paul-Lévy et M. Ségaud, 1983, p. 16.

⁷ Ibid, p. 19.

en Grèce ancienne développées par Jean-Pierre Vernant⁸. D'abord, une vision mythique de l'espace divisée en trois niveaux : le premier, l'espace de *Zeus* et des dieux immortels, le deuxième, celui des hommes et le dernier, l'espace de la mort où se terrent les dieux souterrains. Puis, la vision sphérique chez les physiciens ioniens du V^e siècle av. J.-C. et, finalement, l'espace géométrique. Pour *Hésiodos*, note Vernant, les racines du monde sortent d'une immense jarre au col étroit à l'intérieur de laquelle c'est le désordre total, des tourbillons de vents empêchant l'espace de s'orienter.

Quelques années plus tard, à la lecture de *Mythe et Pensée chez les Grecs*⁹, je pris conscience que la jarre où les cadavres de la maison et le fruit des récoltes se confondent, oppose un espace de vie à un autre de mort. Ce qui me ramène au jardinier jouant au magicien dans son carré de terre, comme dans un carré de sable en faisant apparaître et disparaître son présent, son passé, ses plantes et ses cadavres avant que de s'y glisser lui-même. Dans *Non - Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Marc Augé conclut sur une possible ethnologie de la solitude¹⁰; ma prochaine recherche s'inscrira peut-être dans le cadre d'une ethnologie de la disparition. Jeu et réalité.

Avant les années 1990, les préoccupations des anthropologues étaient davantage tournées vers la description du paysage naturel et vers les conditions matérielles, les croyances, les pratiques culturelles de la vie quotidienne des sociétés tribales. Depuis, il existe un renouveau d'intérêt pour les questions de l'espace et du temps dans les sciences sociales. De plus en plus, les chercheurs accordent une place prioritaire aux dimensions spatiales de la culture plutôt que d'étudier celles-ci en décor d'arrière-plan. La notion de la situation, de la construction du comportement dans l'espace change ainsi de perspective. L'espace devient une composante essentielle de la théorie socioculturelle :

⁸ Ibid, p. 322-324.

⁹ J.-P. Vernant, 1985.

¹⁰ M. Augé, 1992, p. 150.

... anthropologists are rethinking and reconceptualizing their understandings of culture in spatialized ways.¹¹

La liste de la «nouvelle» recherche ethnographique orientée dans ce sens s'allonge. Herzfeld¹² en fournit un excellent exemple. Les artisans sont spatialement confinés, dit-il. Leur formation renforce les stéréotypes voulant que les artisans crétois soient des êtres grossiers et sans culture. Ces mêmes stéréotypes marginalisent tous les Crétois par rapport au reste de la Grèce et marginalisent la nation grecque par rapport à la communauté internationale.

Un maître charpentier lance la chaise que vient de polir son apprenti. Ce dernier sent venir l'échec, le pouvoir de son maître sur lui, «*stenakhoriomouna*» c'est-à-dire «Je suis troublé». Au sens littéral, l'expression grecque, signifie «être mis dans un endroit étroit» et est associé à toute une gamme de détresses mentales¹³.

Bon nombre des jardiniers de l'enquête ont fait état de ce sentiment de marginalisation, voire d'une mise à l'écart récurrente dans leur région du Nord de la Grèce, *Makedonia*, par rapport à *Athina* où loge le pouvoir, leur maître charpentier. Ils vivent la même situation par rapport au *Peloponisos*, privilégié par la capitale, affirment-ils, ajoutant que tous les présidents du gouvernement grec furent originaires de cette région à l'exception de Constantin Caramanlis de *Makedonia* qui démissionna de la Présidence du Conseil et vécut en exil volontaire à Paris durant la dictature des colonels. Rappelé en Grèce en 1974, Caramanlis fut à la tête de la Démocratie nouvelle et élu Président de la République de 1980 à 1985 et de 1990 à 1995. Comme les Crétois dans l'exemple fourni par Herzfeld, les Grecs de *Makedonia* à l'instar de toute la nation grecque se sentent marginalisés par rapport à la communauté internationale. J'y reviendrai plus loin.

¹¹ S. M. Low & D. Lawrence-Zuniga, (ed.), 2003, p. 1.

¹² M. Herzfeld, 2004.

¹³ Ibid, p. 126-127.

5.2 Définition du temps en anthropologie

La question du temps comme celle de l'espace fut d'abord posée par l'école française de sociologie. On pense à M. Mauss, E. Durkheim et M. Halbwachs. Bien que ces chercheurs aient considéré l'importance de ces deux notions dans les sciences sociales, leur approche ne leur permit pas d'élaborer une sociologie ou une anthropologie ni du temps, ni de l'espace¹⁴.

En général, les anthropologues et les autres chercheurs en sciences humaines ont révisé, comme pour l'espace à la même époque, leur définition du «temps». M. Augé et P. Pellegrino font partie de cette nouvelle réflexion. Leurs définitions du temps retiennent mon attention pour la compréhension globale des multiples variables du concept. Pour M. Augé :

L'identité et la relation sont au coeur de tous les dispositifs spatiaux étudiés classiquement par l'anthropologie. L'histoire aussi. Car toutes les relations inscrites dans l'espace s'inscrivent aussi dans la durée, et les formes spatiales [...] ne se concrétisent que dans et par le temps. Tout d'abord, leur réalité est historique. [...] l'espace de leur croissance ou de leur régression est un espace historique.¹⁵

De son côté, P. Pellegrino soutient :

... les styles de vie ne dépendent pas que des classes sociales, ils sont aussi liés à la position de l'habitat dans l'agglomération. Or les parties de l'agglomération sont de plus en plus liées à des temporalités hétérogènes. Au centre, le temps compté, dans les faubourgs le temps des manques et de leur liquidation, sur les couronnes le temps des allers et des retours, dans les villages urbains le temps du désir de plénitude. Mais chacune des parties de l'agglomération est dépendante du centre et le temps compté domine. Chacun a à se déplacer au centre pour faire valoir le fruit de son activité, sa personnalité sociale. Et dans ce déplacement le sens

¹⁴ On trouvera dans la bibliographie un certain nombre d'ouvrages, de textes et d'études ethnographiques sur la question de l'espace et du temps. En voici déjà quelques-uns : H. Lefebvre, 2000; R. Lestienne et E. Morin, (dir.), 1985; S. Kern, 1998; A. Semprini, 1994, *Espaces et sociétés*, n° 73; G. Condominas, 1957; P. Ricoeur, 2000; J.-C. Guillebaud, 2003.

¹⁵ M. Augé, 1992, p. 76.

lui-même se déplace et les conditions de réalisation de soi se transforment.¹⁶

Les citations mentionnées ci-dessus ne sont pas sans lien avec le sentiment de marginalisation des Grecs du Nord. Leurs témoignages font référence à un temps de laissés-pour-compte. Voici comment P. Stathacopoulos, urbaniste et professeur à *ArXitektoniki*, département de planification urbaine à l'université d'Aristote à *Thessaloniki*, explique leur attitude et ce qu'il nomme «le petit complexe des gens du Nord par rapport à ceux du Sud» :

«Le problème entre la Grèce du Nord et celle du Sud ! Je vais vous en parler. Le premier est la population grecque qui à partir des années 1920 est venue, immigrée de l'Asie Mineure, s'installer ici, en Grèce du Nord où ils ont eu un autre contact, c'est-à-dire qu'ils ont vécu deux fois la vie d'immigrant, une fois en Asie et une fois en Grèce. À travers leur socialisation et leurs contacts humains, ils pouvaient exister entre eux. Ils se tenaient ensemble. Ces gens avaient et ont une autre mentalité. Les Grecs du Sud qui n'ont jamais vécu cette situation sont beaucoup plus durs, beaucoup plus différents dans leurs contacts humains. C'est pour cette raison qu'en Grèce du Nord, on trouve toujours de la bonne nourriture, les gens sont plus serviables, plus aimables et plus accueillants, plus hospitaliers que les Grecs du Sud. D'un autre côté, les gens du Nord ont un petit complexe par rapport à ceux du Sud. C'est le complexe que je qualifie sociologiquement parlant du fils aîné par rapport au fils cadet. Ils essaient toujours de revendiquer des choses en se plaignant, (il imite un ton geignard). Ils n'essaient pas de faire changer les choses par une action dynamique par rapport à Athènes. Ils persévèrent dans cette mentalité ottomane de «geignards» qui ne peuvent pas faire comme les autres. Ils refusent de se battre, ils se sentent moins forts que ceux du Sud. Par contre, ils sont plus disciplinés.»

L'explication de P. Stathacopoulos fait référence au temps subjectif, soit le temps vécu, la conscience, la mémoire et l'identité de son peuple. Dans le jardin, temps subjectif et temps objectif se côtoient. Ce dernier est le temps de l'action, de la gestion du temps du calendrier horticole. C'est un temps cyclique sous forme d'actions et d'attentes rythmées par le climat, les saisons et c'est un temps quantitatif en référence au volume, plus ou moins prévisible, du rapport semence-récolte. Le temps subjectif est celui de la gestation, de la génération. Il englobe le

¹⁶ P. Pellegrino, 2000, livre 1, p. 44-45.

temps mnémorique agissant sur les représentations, sur la mémoire collective; le temps onirique est construit à partir d'appétences, de rêves, d'envies, de manques; le temps de la tradition est lié aux pratiques ancestrales qui influencent la façon de réfléchir, de voir et d'agir; le temps de la mémoire, de la trace, du récit reflète des reproductions irisées. Le temps subjectif est aussi celui de la relecture et du projet, appel au changement, à l'adaptation, à la fin de la dormance¹⁷.

5.3 Qu'est-ce qu'un jardin ? Réponses des informateurs

La parole est aux jardiniers du corpus. Écoutez-les parler d'espace et de temps. Ces mots leur appartiennent. Je n'ai rien changé, sauf la forme :

«Être dans un jardin, c'est être dans un autre espace, ailleurs, en dehors de la réalité, ne pas être sur terre.»

«Un jardin est un espace de verdure, de fleurs et encore de fleurs, d'arbres, de terre, de formes, de textures, de parfums et de couleurs.»

«Un jardin, c'est de l'air pur, de l'oxygène, de grandes respirations, une protection pour l'environnement. Un jardin, c'est la santé.»

«Un jardin est un espace de vie, de beauté, de plaisir, de bonheur, de joie, de fêtes, de réunions, de détente, de fraîcheur, de repos, de tranquillité, de sourire.»

«Un jardin est un espace d'harmonie, de contemplation. C'est un espace de refuge, d'oubli. C'est un grand besoin, un endroit de sécurité, de guérison, un endroit où on se sent soi-même.»

«Un jardin, c'est un espace d'expression de soi, de création, d'inspiration, de satisfaction, un espace de sensations, d'émotions, une marque de civilisation.»

«Un jardin, c'est une maison, une prolongation de la maison, la décoration extérieure de la maison. C'est être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Une maison sans basilic, ni pots de fleurs, on ne trouve pas ça en Grèce. Et ces plantes ne sont pas là comme décor, elles nous tiennent compagnie.»

¹⁷ P. Pellegrino, 2000. livre 2, p. 103-105; A. Cauquelin, 2003, p. 105-114.

«Un jardin, c'est un petit espace que je peux manipuler, gérer, façonner de mes propres mains comme je veux, selon mon sens de l'esthétique, un mélange de raison, de survie, d'instinct et de philosophie.»

«Un jardin, c'est du travail, de la sueur. C'est quelque chose qui ne me crée pas de soucis, qui ne me répond jamais, avec lequel je ne me dispute jamais, qui me donne toujours raison.»

«Un jardin, c'est un espace ouvert où les yeux se sentent mieux après y être allés.»

«Un jardin, c'est l'espace de mon âme, c'est montrer son âme.»

«Un jardin, c'est un espace autour d'une maison où on met tout son coeur.»

«Ce jardin, c'est l'histoire de mes parents, de ma famille d'hier et d'aujourd'hui avec ma femme et mes enfants.»

«Un jardin, c'est un lien avec le passé, un retour à la nature, c'est un enseignant. C'est un lieu où je peux bouger, où je peux agir.»

«Un jardin, c'est beaucoup plus profond que les mots.»

Ce montage serait incomplet sans les ajouts suivants :

«Même quand j'ai des choses à faire dans la maison, j'y jette un coup d'oeil. Autrefois, j'avais des animaux dans le jardin, des chevaux, des ânes, des chèvres, des poules dans une remise à côté de la maison. Maintenant, on a plus rien de ça, on est devenu Européens (elle rit). Je n'ai jamais voyagé en Europe mais on dit que les Européens n'ont pas d'animaux dans leurs villages, dans leur maison, seulement dans des grosses fermes. Ici à *Halkidiki*, quand les touristes ont commencé à venir en 1962, la police a interdit la présence d'animaux dans ou près des habitations, donc il n'y en a plus dans les villages. S'asseoir et manger les touristes, c'est tout ce qu'il nous reste à faire. (elle rit). Ce n'est pas que je déteste les touristes, ils peuvent venir mais maintenant, je n'ai plus rien, plus d'animaux, c'est la raison pour laquelle j'ai un jardin. Je dois faire quelque chose de mes mains. Ma vie n'a pas changé avec les touristes mais ça a changé la vie des jeunes; ils sortent le soir et nous les grands-parents, on s'inquiète. Hier, mon fils est rentré à 6 heures du matin, (il est dans la quarantaine) j'étais très inquiète, je l'attendais, j'ai peur de la circulation, des gens, de la drogue. Dans ma jeunesse, où pouvait-on aller? Nulle part. C'était pas la même sorte de fêtes, c'était familial.

Pour des fêtes particulières comme des mariages, on fêtait ça à la maison. Moi, je peux seulement aller dans mon jardin.»

«Je suis née dans un endroit où tout le monde était fermier. Jeune, mon père avait un handicap et je devais m'occuper de tout, j'étais bergère, j'attelais les boeufs, je labourais, je faisais la récolte sur la grande propriété. Je faisais ça toute seule. Mon jardin, c'est mon âme.»

«Ce n'est pas une ferme. Dans d'autres pays, ils appellent ça des fermes, pas nous. Une ferme, c'est plus gros, avec beaucoup d'arbres et d'animaux. C'est une cour.»

«C'est comme la vie, un jardin. On se fatigue à vivre mais c'est aussi agréable de vivre.»

«Quand il y a eu les feux de forêts, je me suis demandé si j'étais plus triste pour les gens qui avaient perdu de l'argent ou bien pour les arbres eux-mêmes.»

«Un jardin décrit la personnalité des gens de la maison.»

«Le jour d'anniversaire de ma petite-fille avec plusieurs amis et toute la famille, on y fait de la musique, on chante jusque vers deux heures du matin.»

«Quand je vais me marier et c'est bientôt, je vivrai près de mes parents, dans le même village et j'aurai aussi un jardin mais plus grand.»

«Quand je quitte le jardin, ne serait-ce que pour une heure, au retour, j'ai toujours l'impression que les plantes ont poussé. Pour nous, les Grecs, quand nous voyons quelque chose de beau et qu'on est très content, on dit que notre coeur s'ouvre. Quand mon mari veut m'offrir une fleur, toujours un oeillet, il peut le traîner avec lui toute la journée et le soir, la fleur est défraîchie, mais il me l'offre quand même.» (elle rougit).

«Ça existe depuis les temps anciens. Je me rappelle cette chanson (elle chante) qui parle d'une femme du jasmin sur la poitrine. Un homme s'approche, essaie de sentir son jardin mais son coeur prend feu, c'est le début, c'est le coup de foudre. En Grèce, il y a des milliers de chansons sur les fleurs témoignant de la culture grecque.»

«Tous les Grecs veulent une maison avec un jardin à la campagne. Dans notre pays, on a peu d'espaces verts en comparaison avec d'autres pays. Je ne sais pas si c'est comme ça uniquement en Grèce mais les critères qui nous font choisir une plante ne relèvent pas seulement de la beauté de la plante. Plus elle éveille les sens (odorat, toucher, etc.), plus elle devient désirable ; quand elle pousse vite, qu'elle sent bon, qu'elle est belle, qu'elle porte des fruits savoureux, plus elle est désirable.»

«C'est un lieu de bonheur, c'est le bonheur de la vie, le seul pour moi. Depuis la mort de mon mari, j'y travaille pour oublier mon chagrin. Chaque 1^{er} mai, mon mari faisait une couronne avec des fleurs du jardin ou des fleurs coupées et la mettait sur la porte. C'est une coutume grecque. On garde cette couronne pendant un mois et après, les jeunes enfants la brûlent dans les rues du voisinage et sautent par-dessus le feu. Peut-être que c'est pour avoir de la chance et de la santé, je n'en suis plus certaine.»

«Nous, Grecs, nous aimons la nature depuis toujours. Nous sommes près de la nature. Nous en sommes une partie. (il prend son sécateur et va chercher une brindille de prunier). Quand les branches sont nues en hiver, on ne peut pas savoir quel bourgeon va donner une fleur, c'est le mystère de la nature. Le code est inscrit dans la plante. Ce n'est pas une question de : «m'as-tu vu ?», c'est un reflet de la personnalité des Grecs. Il y a de petites îles qui n'ont pas d'eau et on y ramasse l'eau de pluie pour boire et, après, avec cette eau, on arrose ses pots de fleurs.»

«Plus vous mettez de fleurs sur le balcon, mieux vous vous sentez. Ceux qui n'ont pas de plantes, pas de fleurs, sont vraiment pauvres. Je ne parle pas d'argent.»

«Un jardin, c'est une oeuvre d'art. Au lieu de mots, de notes, on utilise la matière naturelle. Art en grec se dit *teXkni* et *kalesteknès* signifie beaux-arts. Un artiste se dit *kaliteXknis*. Je considère qu'un jardinier est un *kaliteXknis*.»

Chacune des réponses des jardiniers sur l'espace-jardin inclut le facteur «temps». Je retiens les suivantes :

«Le temps passe très vite, trop vite dans un jardin. Ma tête s'en va.»

«Le temps ralentit dans le jardin, il s'arrête. Ma tête est vide. Le temps ne me touche pas.»

«Je perds la notion du temps. Je ne me rends pas compte que le temps passe. Je suis en dehors du temps.»

«Je ne sais pas si le temps passe plus vite ou pas. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai plus de tristesse quand j'y suis. Je suis dans le moment présent de l'action. Je vis dans mon jardin de mars à octobre.»

«Aucun Grec ne peut imaginer un monde sans fleurs. On a vécu dans un jardin naturel pendant des siècles. De nos jours, on les aménage nous-mêmes. Si je n'avais pas de jardin, si je cessais d'en prendre soin, mon âme deviendrait noire.»

«On m'a offert d'acheter ma maison pour bâtir un immeuble-appartements. Quand on accepte de vendre, on nous fournit un appartement et un autre pour nos enfants dans le nouvel immeuble, mais jusqu'ici, j'ai refusé parce que quand ils construisent un immeuble, ils utilisent le rez-de-chaussée comme stationnement d'autos. Je n'aurais plus d'espace pour un jardin. C'est une question de temps.»

«Le jardin est un passe-temps, mais c'est beaucoup plus que ça. C'est un temps de liberté. Notre devise est «*Élefteria y thanatos*» c'est-à-dire la liberté ou la mort. Cette devise a pris naissance pendant notre révolution contre les Turcs en 1821. On en avait par-dessus la tête des Turcs et on s'est dit : «C'est maintenant ou jamais! Ou bien nous serons libres ou bien nous mourrons.» Et on a fait la révolution. Regardez notre drapeau. Une croix et neuf lignes droites. Les mots «*Élefteria y thanatos*» réunis sont aussi composés de neuf syllabes.»¹⁸

Un jardin est un terrain de jeu où on invente, où on s'invente, où on réinvente son présent, son passé et son avenir. C'est un espace de transformation. Le climat de l'espace-jardin porte à la confiance. Celui-ci se fait alcôve, oreiller de chambre à coucher. Peu à peu, on se déshabille, on s'y dit des choses qu'on n'oserait peut-être pas répéter dans un autre lieu : on fait allusion à la production du Soi, à la production de la collectivité du Nord par rapport à celle du Sud. On se compare à l'Autre — celui de l'Occident tout-puissant. On oublie qu'on fait partie de la CEE (Communauté économique européenne) et de l'OTAN (Organisation du Traité de

¹⁸ L'explication de l'informateur sur la signification du drapeau grec diffère de celle définie par la loi 851 adoptée par le Parlement en décembre 1978 : Bleu et blanc sont les couleurs nationales de la Grèce. Le bleu symbolise le ciel et les mers, le blanc symbolise la pureté de la lutte pour l'indépendance de la Grèce en 1821. La croix est celle de la religion chrétienne. <http://www.amb-grece.fr/grece/drapeau.htm> (consulté en mai 2004).

l'Atlantique Nord). Écartés des pouvoirs décisionnels, le sentiment d'impuissance dans l'âme, les Grecs du Nord pointent du doigt le plus fort — les États-Unis d'Amérique, auteurs de tous leurs maux et de ceux du monde entier.

«À l'extérieur de cet espace, je ne contrôle rien. Mon jardin est le seul endroit où je suis centré.», conclut Giannis P.

Élefteria y thanatos, nous serons libres ou nous mourrons! Comment les Grecs du Nord organisent-ils l'espace de leur jardin? Y retrouve-t-on une part de ce leitmotiv d'*élefteria*, de liberté? Oui, si l'on se fie à ce que la majorité des informateurs répond lorsqu'on l'interroge sur la caractéristique principale de ce dernier : «Nos jardins sont libres.» L'assertion reste à être confirmée ou infirmée.

5.4 Les rudiments de la propriété en Grèce

Avant de passer aux jardins de l'enquête, il m'apparaît essentiel d'examiner les rudiments de la propriété en Grèce et de faire le lien oliveraie/propriété/avocats/héritage car ces facteurs influencent l'attachement au jardin autant qu'ils définissent l'étendue de la superficie et la localisation de ce dernier.

Il est rare que les informateurs révèlent le lieu où se trouve leur oliveraie. Diverses raisons en sont la cause. L'attitude des jardiniers grecs face à leur propriété, à celle de leurs ancêtres aussi bien qu'à celles de l'État est une question complexe, épineuse voire, souvent tabou. Au début de cette recherche, je n'avais pas prévu l'étude de la propriété foncière du pays d'un point de vue historique et juridique. Cependant, au fur et à mesure qu'un climat de confiance s'établissait entre les informateurs et moi, je vis se tresser lentement des liens étroits entre le jardin, espace privilégié où se superposent des couches de comportements, de traditions, de souvenirs personnels, de mémoire collective, et la propriété. La propriété foncière en Grèce pourrait être en soi un sujet de thèse de doctorat. Je me contente ici d'une mise en lumière de certaines tensions en la matière entre la population et l'État pour souligner l'intensité des émotions suscitées par la propriété.

Le silence entourant le lieu des oliveraies s'explique de la façon suivante. D'après des fonctionnaires de la Municipalité de *Thessaloniki* et des informateurs, depuis les années 1950-1960, les gens de la ville qui construisent ont des papiers prouvant qu'ils sont propriétaires, mais avant cette époque, il n'en existait pas ou alors, il s'agissait de faux papiers. Avant cette époque, après avoir vécu de quinze à vingt ans sur place, l'on devenait automatiquement propriétaire des lieux. À la campagne ou dans des régions montagneuses, aujourd'hui encore, ce n'est pas nécessairement le cas :

«Chaque fois que vous achetez un terrain», dit Despina Z. qui habite *Ana Poli* (la haute-ville de *Thessaloniki*), «vous avez recours à un avocat qui s'occupe de vos biens. Mon mari a une copie des papiers de la propriété et l'original est chez quelqu'un dont c'est le travail, le *symbolaeographos*, et une autre copie se trouve dans une institution gouvernementale où sont conservées toutes les écritures dans un grand registre. Cette institution s'appelle *Hipothicofilakio*. Le Ministère du Revenu détient aussi les données et les noms des propriétaires. Peut-être qu'il y a cent ans, les gens avaient ou pas de papiers, peut-être que ceux-ci ont été brûlés. Il y a eu des guerres ici. À vingt-cinq kilomètres d'ici, nous avons une maison inhabitée sur un terrain de quatre acres et demi. À cet endroit, les propriétaires n'ont pas forcément de papiers, mais on sait que ces terres nous appartiennent depuis le passé.»

À la suite des bouleversements de la Deuxième Guerre mondiale et des guerres civiles, il suffisait de planter une jeune pousse d'olivier sur un terrain inoccupé dont on ne cherchait pas tellement à savoir si quelqu'un en était déjà propriétaire, ou bien il suffisait d'installer une charpente avec deux bâtons et un bout de toit en fer-blanc rouillé utilisée soit comme abri pour des chèvres, existantes ou pas, soit comme remise à outils, une vieille bêche laissée sur place signifiant la présence, réelle ou fictive, d'un fermier à proximité. Mieux encore, il n'y avait qu'à décider, du jour au lendemain, d'aller mettre en terre un plant d'olivier à l'intérieur même d'une propriété «reconnue» pour aller ensuite aviser le dit propriétaire qu'ils étaient non seulement voisins mais co-propriétaires d'un même terrain. D'interminables et douloureux procès s'ensuivirent et la situation perdue de nos jours.

En Grèce, après les enfants, les avocats sont rois, c'est-à-dire que, de l'aveu des parents, les enfants et adolescents, jeunes adultes compris, détiennent le pouvoir, à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison. Ils font ce qu'ils veulent, quand ils le veulent. Certains parents avouent que les Grecs ne savent pas éduquer leurs enfants, d'autres soutiennent que ces derniers doivent d'abord vivre leur vie d'enfants et qu'après le service militaire, pour hommes seulement, ils sauront se débrouiller. Avant ce passage à l'âge adulte, ils n'ont que des droits, aucune responsabilité. La plupart d'entre eux n'est pas non plus sans ignorer qu'une propriété les attend en héritage. Une propriété léguée avant la majorité afin d'éviter de payer des taxes d'héritage sur celle-ci.

«Les Grecs veulent tout avoir gratuitement, ne payer aucune taxe. Comment voulez-vous que l'État réussisse! Seuls les fonctionnaires dont le salaire est connu par le gouvernement sont forcés de contribuer, ceux du secteur privé ont beau jeu.», déclare un fonctionnaire travaillant aussi à son compte.

Plusieurs Grecs prétendent que la Grèce compte le plus grand nombre d'avocats du continent européen. Ils ont en main plusieurs trousseaux de clés grâce auxquelles des portes s'ouvrent. On leur prête souvent un profil de *mafiosi* tout en leur témoignant des marques de déférence. À l'instar des enfants, ils profitent d'un «rien de génétiquement tortionnaire» et de l'image de poseurs d'étoiles d'un futur proche. C'est à eux qu'on s'adresse dans une controverse ou pour l'obtention d'un certificat, d'un permis ou d'une autorisation légale. Par exemple, comme l'explique ci-dessus Despina Z., le *Hipothicofilako* et le Ministère du Revenu conservent les registres dans lesquels sont inscrits le nom des propriétaires et les transactions des propriétés. Pour consulter son propre dossier, il est obligatoire d'être accompagné d'un avocat, lui-même en possession d'une autorisation spéciale. Aucun autre dossier que le sien ne peut être mis à la disposition du requérant. Autrement dit, sans avocat, c'est l'échec assuré même pour des fins scientifiques.

Pourquoi tous ces litiges autour de la propriété? Les Grecs manquent-ils d'espace? Oui et non. C'est qu'il n'existe pas de cadastre? J'entrepris des démarches auprès

des autorités du Gouvernement central d'*Athina* par la voie de différents ministères qui révèlent qu'actuellement aucun relevé cadastral n'existe en Grèce. Pour être plus exact, la mise sur pied de celui-ci en est à ses débuts dans certains points chauds d'*Athina* et du *Peloponisos*. Les coûts onéreux rendent la réalisation difficile, expliquent les autorités. Il n'est donc pas assuré que l'on puisse parvenir à le faire à l'échelle du pays, du moins avant plusieurs années. Voilà pour la version officielle.

En ce qui a trait à la municipalité de *Thessaloniki*, on déroula devant moi quelques plans parcellaires sans numéro de dossiers ni précision de superficie. «Ce sont des marqueurs de rues, de trottoirs et d'un ensemble de certaines constructions qui ne tiennent pas lieu de cadastre», me dit-on. À *Kassandria*, à *Kriopigi* et à *Pallini* (ce dernier regroupe environ six villages), cette partie de l'enquête en vint à un résultat identique.

Selon la version officieuse, le gouvernement grec se traîne les pieds dans le tapis dans cette affaire, là où se déclarent de gros et de nombreux incendies :

«Ce phénomène n'a pas lieu qu'en Grèce, raconte P. Stathacopoulos¹⁹. C'est pareil en France et en Italie, bien qu'en Grèce la situation soit plus aiguë. L'absence de service cadastral en Grèce complique la distinction entre espaces publics et privés. Le gouvernement stipule que des endroits relèvent du service forestier. Le privé y met le feu pour construire des immeubles. Par le temps que l'État reboise, le privé a déjà construit. Tout se passe très vite et devient un problème social que le gouvernement refuse de traiter pour des raisons politiques ou sociales. Le malheur des villes grecques est que la collectivité locale n'est propriétaire d'aucun terrain, exception faite de ceux légués par des familles riches de leur vivant ou à leur décès. La notion d'espaces boisés n'existe pas en Grèce. Celle de *vassikès périséès* est beaucoup plus large. Le *vaski périsia*, le service forestier, est responsable de tout. Géré lui-même par l'État, il décide des terrains relevant de son ministère. Les espaces abandonnés, non identifiés, non cultivés lui reviennent de droit. Si les collectivités locales détenaient des espaces, elles pourraient parvenir à contrôler le marché foncier. Le système de construction en Grèce diffère totalement des autres pays européens. La construction-bail, en grec *antiparohi*, est un système astucieux à l'intérieur duquel un propriétaire a, disons, un terrain de cent mètres carrés. Ce terrain a un coefficient de trois, et le

¹⁹ Urbaniste et professeur que j'ai cité en 5.2.

coefficient de toutes les villes grecques est partout aussi élevé. Après le tremblement de terre de 1978 à *Thessaloniki*, ce coefficient a légèrement baissé. Quand donc un terrain de cent mètres a un coefficient de trois, on peut construire trois cents mètres carrés sur la totalité de la surface constructible du terrain. Le propriétaire cède le terrain à un entrepreneur dans les normes. Ce dernier vend sur le marché le cent quatre-vingts mètres restant et doit couvrir les frais de construction plus ceux des cent vingt mètres carrés cédés au propriétaire. C'est ce qu'on appelle la construction-bail. On imagine, dans cet esprit, comment et pourquoi les prix augmentent de plus en plus. La collectivité locale et l'État ne possèdent pas de terrains disponibles permettant au marché d'une part, de faire décroître la spéculation foncière et, d'autre part, de bâtir des logements sociaux pouvant par la suite être cédés aux habitants. L'État grec n'a pas de marge de manœuvre entre le marché public et le marché privé. Par contre, il construit aux limites des villes, par exemple, près de l'aéroport, des logements gratuits pour les pauvres. Dans d'autres pays, toutes les classes sociales contribuent à l'achat de ces constructions; ce n'est pas le cas en Grèce. L'État est seul à y verser l'argent. Il apparaît utile de rappeler qu'en plus de ces considérations, jusqu'en 1892, la ville de *Thessaloniki* comptait une population musulmane, une autre, arménienne et surtout une population juive espagnole composée majoritairement de sépharades. Au cours des guerres et après celles-ci, les échanges de populations furent nombreux tout comme les transactions de terrains entre vrais ou faux cousins. Certaines terres ont tout simplement été abandonnées et après un certain laps de temps, des gens accompagnés de deux témoins avec de vrais ou de faux papiers se sont présentés avec un avocat et en ont revendiqué la propriété.»

Les explications de P. Stathacopoulos ne prétendent pas résumer la problématique de la propriété foncière en Grèce²⁰, cependant elles confirment les dires des informateurs. Il est essentiel pour les Grecs de posséder une propriété, des terrains, dans le but de donner en héritage cette valeur immobilière à chacun de leurs enfants. Pour les Grecs, être propriétaire signifie être un homme libre, un homme ayant une identité. Cette nécessité ne date pas d'hier. En se disputant l'espace, les Grecs cherchent à clarifier leur passé, à remettre les choses à leur place. Le passé, surtout le passé lié à la terre, n'est-il pas une machine à penser le présent?

²⁰ Pour en savoir plus sur la propriété en Grèce, je recommande les ouvrages suivants : F. Braudel, 1990; A. Burford, 1993; M. I. Finley, 1984; L. Gernet, 1968; P. Guiraud, 1979; W. W. McGrew, 1985; K. Vergopoulos, 1977.

5.5 Les jardins vernaculaires

Parmi les jardins aménagés et entretenus par leur propriétaire, l'on compte quatre sous-catégories : les jardins pêle-mêle, les jardins à revêtements divers (chaulés, sur terre battue, à revêtements mixtes), les jardins gazonnés et les jardins avec animaux. L'organisation spatiale des jardins vernaculaires se situe entre deux pôles extrêmes : du jardin pêle-mêle à zones d'activités réduites au jardin à zones d'activités multiples et ordonnées.

5.5.1 Jardins pêle-mêle

Le terme de jardin pêle-mêle fut suggéré par Dimitrios Stylianidis, directeur pendant trente-cinq ans des jardins municipaux de Thessaloniki, maintenant à la retraite. Il explique la façon de faire de sa femme :

«Elle plante plusieurs fleurs dans un espace restreint, une fleur ici, une autre là d'où surgit la beauté selon la saison. C'est une question d'instinct, de philosophie. La beauté pour nous, Grecs, c'est quelque chose dans notre âme. Nous sommes près de la nature, nous en faisons partie. Nos jardins lui ressemblent, c'est pourquoi je dis qu'ils sont librement mélangés, pêle-mêle²¹. Les fleurs sont le devoir de ma femme, ajoute-t-il en souriant. Je fais le reste. Par le passé, avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale, même après, les femmes faisaient presque tout le travail. Elles travaillaient plus fort que les hommes. Ils avaient d'autres occupations. Aujourd'hui, c'est plus facile de cultiver à cause de la technologie. La femme ne dépense plus autant d'énergie, par exemple, à ramasser les feuilles de tabac à la main. Maintenant, ça se fait mécaniquement et dans tous les villages il y a l'eau et l'électricité. La femme a donc été libérée des durs labeurs d'autrefois.»

On trouve des exemples de jardins pêle-mêle aussi bien à la ville qu'en banlieue et que dans les villages, jusque dans la région de *Kassandra* en *Halkidiki*. Il m'est impossible d'illustrer qu'un seul type de modèle car pêle-mêle, ils le sont, mais chacun a une personnalité. Le choix a été restreint à trois d'entre eux.

²¹ D. Stylianidis emploie les termes «pêle-mêle» et «devoir» en français.

5.5.1.1 Type A de jardin pêle-mêle – Le jardin de Niki

Guérison dans une jungle improvisée

Niki P. est octogénaire, vit dans un quartier populaire de *Thessaloniki* avec son mari, sa fille, son fils et deux petits-enfants. La famille possède un autre terrain près de *Kavala*. Tous les informateurs de cette recherche ont déclaré être propriétaires d'au moins un autre terrain que celui de leur lieu de résidence, situé plus ou moins loin de ce dernier. Le second lot de terre consiste principalement en une oliveraie. Certains profitent d'une vigne, d'arbres fruitiers ou de quelques légumes. La façade de la maison de Niki donne carrément sur le trottoir. Une haute grille de fer et des vitres opaques dissimulent un passage étroit menant à un jardin de trois cent cinquante mètres carrés environ caché derrière la maison d'une superficie de cent mètres carrés ou moins.

La scène : une véritable jungle de couleurs, de fleurs et d'arbres dans le sol, de contrastes, de hauteurs, de lianes de végétation partant dans toutes les directions, de tuteurs bancals, de pots de fleurs en plastique regroupés ou esseulés. Sur une petite surface inégale de ciment, une table entourée de trois chaises composent l'ameublement du jardin. Après quelques instants, les yeux s'habituent à cette masse bigarrée, l'on y distingue une charpente de poteaux de métal pour faire sécher le linge ou battre les tapis; une structure métallique de tuyaux rouillés recouverte de plantes grimpantes marquant l'entrée du jardin. Ornée d'une ampoule bleue et d'une mauve à chacune des extrémités, la pergola zigzague jusqu'à mi-fond du jardin. Devant et de chaque côté de celle-ci, des dizaines de pots de fleurs sur le ciment ou déposés sur une rangée busquée de briques rouges.

«Autrefois, quand les enfants étaient plus jeunes, on y suspendait une balançoire et le soir, on allumait les ampoules, raconte Niki, P. Maintenant, la lumière de la cuisine et celle du balcon éclairent le jardin.»

Un sentier fabriqué à partir de vieilles briques grises disposées de chaque côté d'une rangée de briques à la queue leu leu à travers lesquelles l'herbe pousse,

cède la place à une série de planches de bois de plus en plus espacées qui, à leur tour, finissent par s'enfoncer dans la terre battue. Ce n'est qu'en portant très attention à ces marqueurs de pas que l'on découvre, parfois d'un côté, parfois de l'autre, une brique cassée, une pierre plate, un vieux chiffon à moitié enseveli dans la terre, le chemin qu'emprunte la jardinière pour se rendre à un coin précis connu d'elle seule. Au fond du jardin, sur le côté, une remise en bois tombe en ruine. Des herbes hautes, des souches moussues, des arbres fruitiers, certains droits, d'autres courbés, la regardent aller.

«Je plante les fleurs comme ça me vient. Je change les pots de place. Plusieurs arbres poussent d'eux-mêmes. On mange des pêches, on jette les noyaux dans le jardin, on a un pêcher. J'aime les vivaces parce qu'elles restent longtemps. Je n'aime pas les plants qui ne donnent pas de fleurs. Il y a des gens qui ne veulent pas que leurs fleurs touchent les murs. Moi, je les aime partout. Mon mari dit que j'ai transformé le jardin en forêt et qu'un jour on va y voir des serpents. (elle soupire) Qu'est-ce qu'on apporte avec soi quand on meurt? Rien. Je passe mon temps dans ce jardin, je ne vois plus mes amis, je ne veux plus marcher dans la rue parmi la foule. Je me promène dans mon jardin, C'est peut-être de la mélancolie mais ici, j'ai l'impression d'être guérie, alors, j'ai de l'espoir. Toutes mes peines sont surmontées. C'est un médicament.»

Avec Haritini, précieuse interprète et collaboratrice, je note le nom des fleurs, des arbres, des quelques légumes et aromates qui envahissent ce lieu de retraite. Deux oliviers, un figuier arrivé ici tout seul, des cerisiers, un citronnier, un pêcher, un abricotier, un laurier, un seringat, un néflier, de la vigne, plus d'une cinquantaine de rosiers, deux gardenias, un yucca, des chrysanthèmes, des pensées, beaucoup d'hortensias, des lis, des trilles, du trèfle, des géraniums, du jasmin, du muguet, des bégonias, des pétunias, des tagètes mangés par les escargots protégeant ainsi les vivaces, précise Niki, de l'alyssum, des œillets, des piments ornementaux, des coquelicots, du basilic, de la menthe pour la confiture de coings, de la lavande à faire sécher pour ensuite ranger dans les tiroirs à vêtements, du céleri, du chou, du persil et une laitue sauvage.

En soignant son jardin, Niki se soigne elle-même. Du matin au soir, elle circule dans cet espace végétal où arbres fruitiers, fleurs, légumes et aromates n'occupent

aucun coin fixé d'avance. La jardinière choisit de planter là où une place est disponible, où la plante sera plus heureuse ou plus près de la maison, histoire de moins se fatiguer. Le vent, les oiseaux, un chat ou autre petite bête se chargent du reste de l'organisation du lieu. Niki ne recherche aucun contrôle sur cet espace. Sa seule préoccupation, c'est que ses plantes soient en bonne santé et belles. Cette gratification lui suffit, la guérit.

Les zones d'activités de ce jardin sont limitées : une zone d'entrée sombre mène au jardin proprement dit; une zone de repos minuscule (table et chaises) où on boit le café; l'aire des végétaux qui fait oublier tout le reste et met en relief tous les actes posés par la jardinière au fil des années. J'imagine assez bien Niki ajouter au fur et à mesure des morceaux au puzzle. C'est d'ailleurs une impression de jeu de casse-tête qu'inspire l'oeuvre. Aucun plan d'aménagement au départ, seul le désir d'y voir telle plante plutôt que telle autre. Absence aussi d'aménagement en massif. L'achat de plusieurs jeunes plants ou semences est coûteux, cela ne fait pas encore partie de la tradition à la grandeur de la région et les échanges de boutures entre parents et amis ont beau être nombreux, cela demeure insuffisant pour parvenir à ce résultat. Et si massif il y avait, une seule variété serait considérée quasi impossible. Ce genre d'arrangement est laissé aux grands hôtels ou à ceux qui font appel aux spécialistes pour faire leur jardin. Dans ce dernier cas, rien n'est assuré non plus car tous les informateurs de l'enquête reconnaissent que la couleur joue un rôle prédominant dans le jardin. Une palette riche en stimulation visuelle d'où naît la beauté est privilégiée.

Le jardin de Niki semble n'avoir aucun signe distinctif d'organisation, aucune forme logique d'aménagement. Ce n'est pourtant pas un espace totalement laissé à lui-même. Niki se sent libre, veut être libre de jouer comme il lui plaît avec ce bout de nature qui lui appartient. Et c'est ce qu'elle fait. Elle ne suit pas de règles. La seule règle qu'elle ait inventée, c'est l'absence de règles. Elle n'obéit qu'à une chose, son désir. Elle joue dans son carré de terre de façon improvisée. Elle aime le bâti sans structure astreignante et préfère de loin les courbes, le décousu à la ligne droite.

Le jardin raconte l'histoire de Niki. Dans cet espace s'inscrivent une production du Soi, un paradoxe et une ruse, la *mètis* grecque. Detienne et Vernant caractérisent celle-ci «par un jeu continu de bascule, d'aller et retour entre pôles opposés»²². La jardinière dit ne plus être capable de vivre à l'extérieur de son jardin, elle craint la rue, la foule où l'on se bouscule, se marche sur les pieds, et pourtant, elle recrée à l'intérieur de ce même jardin un espace tout aussi «étouffant» que celui de la rue. À la différence près que dans son espace privé, contrairement à l'espace public de la rue, chacune des prises de décisions lui revient. La création sert de ruse. Elle permet à Niki de déjouer son adversaire, l'angoisse. Les connaissances, le savoir-faire régi par un jeu d'essais et d'erreurs, la tradition, le gros bon sens de la jardinière, toutes ces composantes — résultat d'une véritable science — en viennent à bout. La *mètis* grecque ne s'utilise pas que face à l'Autre, au besoin elle est au service du Soi.

Tenant de la *mètis* grecque, cette ruse de l'intelligence qui s'invente des figures paradoxales, la *doxa* est à son aise dans le type d'espace dévolu au jardin : ni ceci, ni cela, mais un peu des deux, et toujours se tournant vers ce que justement elle ne cesse d'éviter [...] limite illimitée, fragment total et fragmentation unifiée. De même que l'espace du jardin est bien du troisième type, de même la connaissance qu'il sollicite est bien la *doxa* : une connaissance de troisième type.²³

Qu'est-ce donc que la *doxa*? En grec, le mot signifie opinion. Opinion commune. Rumeur. Sa marque? L'ambiguïté, le paradoxe (ex : intérieur/extérieur; fragment/totalité). Son caractère : brouillon, léger. Sa façon d'opérer? À partir de conseils de l'un et de l'autre. Comportement ordinaire, le train-train quotidien. La *doxa*, c'est la science du jardinier, celle qu'Aristote parlant de la nature qualifiait de «bonne ménagère». C'est ce que certains appellent pratiques, savoirs populaires, ethnoscience²⁴, celle que Cauquelin nomme la connaissance de troisième type. Connaissance et espace de troisième type parce que «en retrait de l'architecture»,

²² M. Detienne, J.-P. Vernant, 1974, p. 11.

²³ A. Cauquelin, 2003, p. 104.

²⁴ Voir R. Scheps, 1993, entretiens avec dix-sept spécialistes de l'ethnoscience.

ni site, ni paysage, explique Cauquelin²⁵. Donc, le jeu libre de l'esprit n'est pas rattaché aux contingences du quotidien. Pas plus que l'auteure, je ne vois dans le jardin une réduction du cosmos. Certains y voient un reflet d'image édenique judéo-chrétienne, ce n'est pas mon cas. Cette vision m'apparaît largement déconnectée de la réalité de notre époque et de la vision de mes informateurs. Qualifier le jardin et les connaissances des jardiniers de troisième type, c'est, il me semble, utiliser une voie de sortie un peu facile, autrement dit, c'est éviter d'admettre ne pas savoir, de ne pas avoir les mots pour le dire. Un jardin, c'est un espace, c'est un lieu, qui plus est, c'est un mode de vie, pour les Grecs du moins, et les connaissances, la *doxa* — science du jardinier — c'est de la gestion et non une façon de faire de «bonne ménagère». Paraphrasant l'auteure du *Petit traité du jardin ordinaire*²⁶, j'imagine la connaissance du premier type en rapport avec la science articulée, méthodique, celle des découvertes nobélisées; celle du deuxième type touche la création, le jardin oeuvre d'art suspendu dans un musée devant lequel tous plus connaisseurs les uns que les autres récitent en chœur : «C'est intéressant, Hum! Vraiment, c'est intéressant!». Dans le cas des jardiniers, la *doxa* est un «emploi du temps», note Cauquelin²⁷. Choix d'emploi du temps rapportent plusieurs informateurs. La précision est pertinente car à toute autre activité, c'est bien au jardinage que va leur préférence. Le jardin, c'est l'instrument qui permet le bricolage.

Ailleurs, Cauquelin pointe du doigt le sort dévolu à la *doxa* par la philosophie :

On la dit changeante capricieuse, putain sur les bords. Fille du plaisir et de l'inconstance. Voyez le sort qu'on réserve à une de ses manifestations (fille publique alors) l'opinion de la rue, l'opinion «politique». [...] Premier degré ou degré zéro de la connaissance car elle n'est pas encore informée par la raison, c'est une matière, une hylé (tout comme la femme, une chose à organiser, un creux où l'humide se joint à un défaut

²⁵ A. Cauquelin, 2003, p. 89-104.

²⁶ Ibid, p. 103.

²⁷ Ibid.

de consistance. [...] Faire valoir du travail intellectuel, elle n'existe qu'en deça, reléguée, mise à part, simple matière mal léchée.).²⁸

Cette citation de Cauquelin sur la *doxa* renvoie à P. Bourdieu²⁹ qui, parlant du triomphalisme de la raison théorique et du fait que depuis on ne peut aller par delà la dualité des voies de connaissances, oppose la voie de l'apparence (la *doxa*) à celle de la vérité; la *doxa* à l'épistémè; le sens commun à la science. N'y aurait-il aucune distinction de pensée entre anthropologues et philosophes? Le fait de travailler sur le terrain (la rhétorique venant après ce dernier) n'apporterait donc aucun changement dans notre façon d'appréhender, de nommer les choses? Autrement dit, l'observation des informateurs de l'enquête, l'écoute qu'on leur porte, ne nous amènent donc pas à reconnaître que leur savoir, leur science équivalent à d'autres acceptés comme tels? Taxer leur savoir de «gros bon sens» c'est réduire celui-ci, en faire un diminutif. C'est une forme d'essentialisme tout comme la tentative de trouver des parallèles à notre science formelle. Cela me rappelle M. Augé associant l'inquiétude des gens installés par rapport aux immigrés et «la relativité des certitudes inscrites dans le sol»³⁰. N'y aurait-il pas dans ce refus de reconnaître la science du jardinier comme une véritable science, une science humaine souple, une «relativité des certitudes inscrites... » dans les autres sciences?

Dans ce «faire valoir du travail intellectuel» attribué à la *doxa*, une marginalisation, une distance entre le travail intellectuel versus le travail manuel, une opposition supériorité/infériorité et une autre au niveau centre/périphérie sont installées. Les informateurs de cette recherche ne se perçoivent pas autrement, ils se disent les faire-valoir d'*Àthina* et du *Peloponisos*. Le lien entre esprit libéré et la praxis de l'entretien du jardin crée une forme unique de la connaissance.

²⁸ A. Cauquelin, 1986, p. 114-115.

²⁹ P. Bourdieu, 1980, p. 61.

³⁰ Op. cit., 1992, p.148.

Et pendant ce temps, au cœur du jardin pêle-mêle de Niki, *mètis* et *doxa* sont soeurs d'honneur et de sang.

5.5.1.2 Type B de jardin pêle-mêle – Le jardin de Dimitra

De tonnelles en pergolas, le jardin d'ombre

Combien de fois passai-je devant la maison de Dimitra à *Polichrono*³¹, village touristique au bord de la mer, dans la région de *Kassandra*, en *Halkidiki*, me demandant ce qu'il y avait derrière ces lourdes tentures végétales agrippées au toit et qui venaient s'écrouler au sol de façon théâtrale. En contraste, d'allure plutôt frêle, haute d'à peu près un mètre ou plus, une clôture. Ajourée, en métal, peinte en blanc, elle joue les cariatides, poteaux en l'air pour la pergola de façade. Un jour, je fus invitée chez Dimitra. Faisant le tour du propriétaire, j'eus la nette impression de porter un chapeau-parasol sur la tête, protégée du soleil à ce point par tantôt des feuillus, tantôt des palmes, tantôt des fleurs et des plantes en chute sur des pergolas courant aux quatre coins de la maison. On comprend que la jardinière a, grâce à la végétation, volontairement créé un jardin d'ombre; ce qui ne permet pas l'existence d'un potager. Des essais ont été faits mais sans succès. En ce sens, ce jardin diffère du type A dans lequel existent des zones d'ombre mais d'autres, ensoleillées.

Contrairement aussi au jardin du type A, les zones de circulation de ce type B sont étroites mais visibles. Un parquet de dalles bien propres délimite l'entrée de l'exposition ornementale. Différentes textures, différentes odeurs, différents cadres. De chaque côté, et ce aux limites de la façade du terrain, dans le sol, en pots, depuis la pergola, dans des jardinières suspendues ou accrochées à la clôture, à la rampe d'escalier sur le côté menant à l'étage, des entrelacs, des mariages

³¹ Avant 1890, quatre familles possédaient toutes les terres de *Polichrono*. Ce n'est que lorsque de nouvelles familles se formèrent que le village fut divisé en terrains. À l'époque d'Alexandre le Grand, l'endroit s'appelait *Neapolis* (nouvelle ville) et était reconnu comme un lieu de voleurs et de malfaiteurs. Plus tard, le nom se transforma à celui de *Polichromo* (plusieurs couleurs) puis au nom actuel. (sources : informateurs)

éclatés de fleurs, de plantes d'intérieur et d'extérieur, d'arbustes, de fougères et d'arbres. La liste des plantes de Dimitra est longue. En voici quelques-unes³²; albizzia (l'arbre de soie); beloperone (la crevette); bigogne (l'entonnoir); bougainvillier; mufler (la gueule de chiot); bananier; geranium (la sardine – en raison de l'odeur qui se dégage de la fleur); éphémère (l'anti-mariage)³³. La marjolaine, bonne décoction pour les maux d'estomac, le romarin, l'aneth et l'origan ajoutés aux condiments du jardin du type A font aussi partie de celui du type B.

«Dans le temps de mes parents, on croyait que les plantes avaient d'étranges pouvoirs. Par exemple, si quelqu'un possédait un *tilegrafos* (la plante anti-mariage) dans son jardin, aucun homme ne demanderait les filles de cette maison en mariage. C'est comme le figuier, on peut l'avoir dans le jardin mais pas dans l'entrée de la maison sinon ça porte malchance.»

Aucune aire gazonnée sur ce terrain; une bande passage de cailloutis réduit en poudre par endroits réserve des surprises. On croit se trouver dans un cul-de-sac et, de tonnelles en pergolas servant d'abri, quelques pierres aux formes variées indiquent qu'au détour, le jardin continue. L'élément de surprise déjoue la réalité. Elle allonge le regard, étire le pas et donne l'illusion d'agrandir l'espace.

Si la façade de la maison est essentiellement décorative, les côtés respirent les pratiques de la jardinière : une échelle, des pots vides, des briques, des sacs, des aromates. Quant à l'arrière sur ciment chaulé, c'est le véritable laboratoire : une table, des outils de jardinage, un tuyau d'arrosage, une brouette, un étendoir, une sortie d'eau et un cabanon. De par son aspect ornemental, la façade est aménagée en fonction de la partie publique, la rue. Les deux côtés de la maison ont une fonction semi-publique et l'arrière du jardin, une fonction privée.

L'unique zone d'activités dans ce jardin est celle consacrée à la végétation en aucun endroit limitée par des bordures. Des plantes en avant, en moyen et en

³² Les noms entre parenthèses sont les noms communs utilisés par les jardiniers.

³³ [ma traduction].

arrière-plan, arrondissent les murs, les coins de la maison et du terrain. Dans le jardin du type A, absence de plantes vedettes. Dans celui du type B., présence de celles-ci, cependant leur exotisme n'est pas mis en relief. Et ce, malgré ou à cause de leur nombre par rapport aux dimensions de la propriété. Un point en commun des jardins A et B : l'absence d'aménagement ou la liberté d'organisation spatiale, selon le point de vue du verre à moitié vide ou à moitié plein. Dans le jardin B, la distance «nécessaire» entre une plante star (ex : le bougainvillier) et des plantes communes n'existe pas. C'est une organisation pêle-mêle à l'intérieur de laquelle tous les individus sont sur un même pied d'égalité. Est-ce là le reflet de la société du Nord de la Grèce? À la première partie de l'énoncé, sur certains plans (exemple : les terres nationales), je réponds par l'affirmative, à la seconde partie, la négation prend nettement le dessus; pourtant, certains se donnent beaucoup de mal pour en donner l'impression, ce sont les «purs et durs», les vendeurs d'icônes indestructibles du berceau de la civilisation.

L'éclairage du jardin du type B provient du balcon aidé par celui de la terrasse mitoyenne d'un restaurant. C'est sur ce balcon à l'étage que Dimitra se repose, tricote, bavarde et rit.

«Si on met les quatre côtés du terrain bout à bout, explique Dimitra, dans la soixantaine, l'oeil vif, mon jardin occupe autant d'espace sinon davantage que la maison. J'adore toutes les fleurs, toutes les plantes. J'aime un jardin rempli de couleurs. Quand mon mari ou ma fille m'offrent de l'argent, je n'achète pas de vêtements, rien d'autre que des plantes. Il y a des touristes qui passent devant chez moi et qui grimpent même sur le balcon à l'étage avec leur appareil vidéo. D'autres arrachent des fleurs pour les retransplanter dans leur pays. Je leur donne des boutures ou des racines. Ils sont si heureux. (elle rit) Quand je me promène et que j'aperçois une plante ou une fleur que je n'ai pas, je la vole. Je n'arrache pas les racines, je coupe une branche ou une partie de la plante et je la retransplante dans un pot, parfois en terre. Quand vous êtes riches, vous pouvez acheter des plants chers, vous n'avez pas besoin, comme moi, d'aller en voler chez les voisins. Présentement, c'est la bonne saison pour voler des fleurs parce que les femmes des villas retournent à *Thessaloniki*. Tout ce que ma main pourra atteindre à travers la clôture, je le prendrai. Je ne peux pas m'en empêcher. Mais, jamais, je rentre dans les jardins.»

Dimitra n'entre pas dans les jardins car cela signifierait pénétrer dans un espace privé, tout comme dans une maison. Elle peut voler une partie de plante, mais s'interdit d'en arracher les racines. La richesse des propriétaires de villas où elle «opère», la différence de niveaux de classe sociale, la distinction entre lieu de villégiature et celui de résidence permanente, le fait de ne pas déraciner, effacent toute trace de culpabilité. Même ces quelques mots de la jardinière illustrent les concepts associés à la propriété dans le but de comprendre la symbolique de l'espace-jardin, concepts annoncés dans l'introduction de cette thèse : privé/public; centre/périphérie; identité/altérité; inclusion/exclusion. Pour la jardinière, les riches ont le pouvoir, comme l'État, ils jouissent de privilèges auxquels elle n'a pas accès (inclusion/exclusion). Ils viennent d'ailleurs, sont uniquement de passage à la belle saison (centre/périphérie). Les riches, en quelque sorte, c'est l'Autre, malgré le fait qu'ils soient originaires du pays (identité/altérité). Elle passe le bras, se déhanche, sans jamais entrer dans les jardins afin de retirer une bien mince part de leur or végétal (privé/public). Ces facteurs réunis autorisent les moins nantis à agir de la sorte sans le moindre remords. Contrairement à la fable de La Fontaine, personne ne crierait «haro sur le baudet»³⁴, la moralité n'étant pas ici en cause.

5.5.1.3 Type C de jardin pêle-mêle – Le jardin de Katerini

Trouvez l'erreur

Née à *Fourka* dans la péninsule de *Kassandra* au début des années trente, Katerini est veuve. Depuis un an ou deux, l'hiver (janvier-février), elle retourne vivre chez ses filles à *Thessaloniki* après avoir participé à la collecte des olives en décembre.

Rouler en voiture et voir soudainement face à des champs avec les montagnes derrière, un toit suspendu dans l'espace, le reste de la maison dissimulée par quatre colonnes blanchies à la chaux, bouffies de fleurs et de plantes, et flanquées

³⁴ Jean de La Fontaine.

d'énormes et hautes jardinières rouges croulant sous les géraniums et l'alyssum, invite à aller voir de plus près.

Il n'y a pas de trottoir entre la rue et le seuil de la propriété du type C, pas plus que dans les types A et B. Le passage de la zone publique à une première zone semi-publique est absent. La jardinière marque les limites de son espace privé par rapport à l'espace public de la rue par une bordure de blocs de ciment non équarris. Entre deux des colonnes, une entrée de vieilles pierres, invisible de la rue, mène aux marches de la maison. De chaque côté de cette entrée principale, un mélange de pots de pâquerettes, d'impatientes, de zinnias, de chrysanthèmes, de becs de grue, de pétunias, de lauriers-roses, de dahlias et d'églantiers dont les racines, dans l'Antiquité, étaient utilisées pour soigner la rage. Les fleurs sont d'une telle générosité qu'elles camouflent complètement les contenants.

Une autre entrée, cette fois sur terre battue, est située juste un peu avant les limites d'un des côtés de la maison où se trouvent tomates, oignons et aubergines parmi des rosiers, des marguerites et des cannas. D'étroits sentiers bordés de briques peintes en blanc permettent de circuler dans certains coins du jardin. La végétation est haute et ces marqueurs sont tout sauf évidents. La jardinière explique la nécessité de leur présence pour la propreté du sol. De l'autre côté de la maison, une pergola, structure de tuyaux de plomberie, occupe la longueur du terrain. Elle est couverte de gros raisins bleus.

Du jardin du type A à celui du type C, les zones de circulation sont de mieux en mieux définies sauf dans le cas des sentiers à l'intérieur du jardin proprement dit où le visiteur non habitué aux aires de la propriété se déplace avec précaution de crainte d'écraser la végétation.

Le jardin de type C se distingue des deux premiers par une surface dallée de quatre mètres carrés approximativement, au centre de laquelle une très grosse urne chaulée à blanc est ornée de fleurs. Le jardin de type C est le seul à s'enorgueillir d'un objet d'ornement mais à en croire la jardinière, il s'agirait là d'une erreur. Cette zone habituellement meublée d'une table et de chaises destinée à la détente,

à la rencontre autour d'un café, d'un repas avec la parenté ou les amis, ne remplit pas son mandat. Il n'y a pas d'arbres pour se protéger du soleil, explique la jardinière, en conséquence, l'espace n'est utilisable que pour un autre pot de fleurs. Sur le balcon : une petite table et deux chaises. Aux rampes du balcon, logent d'autres pots de fleurs. Une enceinte de fer forgé montée sur un muret de béton le long duquel se dressent par endroit des colonnes non couvertes de végétation marque le dénivellement du jardin et enclôt le terrain éclairé par le lampadaire de la rue.

C'est dans le jardin du type C que l'on retrouve le moins d'arbres dans le sol et le plus de pots de fleurs. Les contenants sont déguisés par une végétation drue. La ruse est-elle volontaire? Peu importe. On s'y trompe.

Enfin, la surface dallée bien définie du type C, bien qu'elle ne réponde pas au but pour laquelle elle a été conçue, a un pied dans la catégorie des jardins pêle-mêle à laquelle j'ajoute le qualificatif «touffu» et, l'autre pied dans la prochaine catégorie des jardins vernaculaires.

5.5.2 Jardins à revêtements divers : chaulé, terre battue, mixte

5.5.2.1 Type A - Le jardin chaulé de Kristalia

De l'organisation, de l'ordre, de la propreté

Kristalia, septuagénaire, a passé toute sa vie à *Polichrono*, village touristique au bord de la mer. Divorcée depuis le début des années 1980, fait rarissime dans un petit village grec à l'époque, elle habite maintenant seule, les enfants mariés étant partis vivre chacun de leur côté.

Lorsque le soleil plombe, le jardin de Kristalia brille comme un sou neuf, disait ma grand-mère. Le bleu du ciel le passe à l'eau de Javel³⁵. Dans la région de

³⁵ Javel, village, aujourd'hui quartier de Paris où se trouvait une usine de produits chimiques.

Halkidiki, le climat est le bourreau du gazon. Le gazon coûte cher, demande beaucoup d'eau. Et de l'eau, à part la mer, il n'y en a pas beaucoup à *Polichrono*. Alors, chaque année, la jardinière chaulé la façade et une partie sur le côté de sa propriété ceinturée par une clôture de métal rouge grillagée montée sur un muret de ciment d'environ quarante centimètres. Cette structure de soutènement est également blanchie à la chaux. Derrière la clôture, sur la façade, une plate-bande d'arbres fruitiers plantés dans le sol à bonne distance : un néflier, un oranger, un mandarinier, un poirier, un cognassier, un prunier, un citronnier, un avocatier et un abricotier. Entre chaque arbre, des fleurs en terre mélangées à d'autres en pots : glycine, bec de grue, hortensias, gardénias et pétunias. Devant cette plate-bande, une bordure de ciment blanc marque la frontière entre la langue de terre noire où pousse la végétation et la surface blanche du reste du jardin. Sous les branches des arbres, une corde à linge.

L'entrée du jardin se trouve sur le côté de la maison dans une rue peu passante. Deux marches servent de zone semi-publique entre la rue et le jardin. À l'intérieur de celui-ci, pas de sentier, circulation libre dans une aire ouverte où sont disposés près de l'entrée mais de façon à être vus de la façade, une série de rosiers, de géraniums, d'oeillets, d'impatiences et de violettes en pots par ordre de hauteur décroissante. L'arrangement floral trace une forme ovale.

Le matin, la jardinière prend son café au jardin assise à une table à l'autre extrémité de cette composition végétale. Aveugle et sourde à ce qui se passe dans la rue, elle est entièrement prise par ses fleurs et son bougainvillier, sujet de tant d'inquiétudes mais dont elle est si fière :

«J'ai été la première à avoir un bougainvillier dans le village. Il y a un peu moins de vingt ans, je suis allée en Crète et j'y ai vu des bougainvilliers rouges si gros qu'ils recouvraient deux murs. Cette nuit-là, je n'ai pas réussi à fermer l'oeil. Je voulais en rapporter un. Cent cinquante drachmes qu'il m'a coûté. Enveloppé dans un sac de jute, je l'ai gardé dans mes bras tout le long du trajet en bateau puis dans le bus. Arrivée ici, je l'ai mis dans un pot à l'ombre entouré d'autres plantes pour qu'il soit à l'abri. Je ne savais pas qu'un bougainvillier avait besoin de beaucoup de soleil. Un jour, un étranger est venu frapper à la porte et m'a conseillé de le

changer de place. Il avait raison, j'ai eu deux bougainvilliers mais cette année, la neige les a détruits.»

La jardinière regarde ce qu'il reste de l'arbre pour lequel elle s'est donné tant de mal. Je lui montre une petite tige, raison d'espérer. Au cours d'un voyage ultérieur, je m'arrête vérifier. La petite tige s'est transformée en gros bougainvillier. La plante vedette est remontée sur la scène du jardin au lait de chaux. L'effet décoratif est réussi. La nuit, les lumières de la rue dessinent sa silhouette. La jardinière heureuse applaudit.

Vers l'arrière du jardin, sur terre battue, traînent un tuyau d'arrosage, un arrosoir, quelques pots vides, d'autres «en marche», de vieilles briques creuses. Aucun légume. Cette zone n'est pas aménagée en fonction du public. Les aromates en pots – lavande, menthe et basilic – sont suspendus à la grille d'entrée et à la rampe qui conduit à l'étage. Un pot de géraniums, un pot de lavande, un pot de géraniums, un pot de menthe et ainsi de suite.

«Le quinze septembre, on offre du basilic à l'église. À l'époque byzantine, la reine Hélène et son fils Constantinos voulaient retrouver la croix sur laquelle le Christ avait été crucifié. Ils sont donc allés à Jérusalem. Les Juifs savaient où la croix se trouvait. C'était là où poussait du basilic mais comme ils ne voulaient pas que la reine trouve l'endroit, à tous les jours ils coupaient le basilic qui poussait, poussait de plus en plus bel. Un jour, un Juif est allé révéler le lieu où poussait une toute petite plante embaumant très fort. La reine lui a remis de l'argent et c'est comme ça qu'elle et son fils ont retrouvé la croix. C'était un quinze septembre. À tous les ans à cette date, on fête les retrouvailles de la croix du Christ.»

Le jardin chaulé n'est pas un jardin pêle-mêle. La plate-bande d'herbacées, d'arbres fruitiers, de fleurs en terre ou en pots est délimitée par une bordure. Les végétaux n'y sont pas plantés ou placés au hasard, ils le sont à bonne distance les uns par rapport aux autres et non entremêlés comme c'est le cas dans les jardins pêle-mêle. On circule librement dans le jardin chaulé. Sans sentier. Les zones d'activités ne sont pas plus nombreuses que dans les jardins pêle-mêle, mais elles sont bien identifiées, justement par l'espace les séparant l'une de l'autre. L'espace individuel réservé au café du matin se transforme en espace social dans l'échange

de conversations entre amis. Cette zone d'activités se trouve à un bout du terrain, dans le jardin, et non sur le balcon comme, deux fois plutôt qu'une, dans les jardins pêle-mêle. À l'autre extrémité, on a aménagé un espace ornemental. On tâche même de lui donner une forme. Dans les airs, au-dessous des branches, l'espace où sécher le linge ne nuit pas à quoi que ce soit. L'espace de travail de la jardinière utilisé en fonction de la préparation du décor du jardin chaulé est en coulisse, c'est-à-dire sur le côté vers l'arrière de la maison, à l'abri du regard des passants. En général, il en est ainsi dans tous les types de jardins.

Le jardin chaulé est ordonné, organisé. Est-ce dans un but purement décoratif? En partie seulement car la surface chaulée ne permet pas une abondance de plantes et si l'on chaule le jardin, c'est pour des raisons de propreté. Sinon la terre entre dans la maison et salit tout. La majorité des informateurs des jardins pêle-mêle et à revêtements divers admet préférer le travail de jardin à celui de la maison.

L'intérieur des vieilles maisons est sombre, plutôt humide, les plafonds sont bas, de tristes et douloureux souvenirs resserrent les murs. On y respire moins bien, on y est plus stressé, il y a toujours quelque chose à faire, comme d'ailleurs dans le jardin mais dans cet espace extérieur de beauté et d'harmonie, on se dit plus libre.

5.5.2.2 Type B - Le jardin sur terre battue de Theodora et son fils

L'organisation du jardin remise aux calendes grecques

Theodora, dans la cinquantaine, vit à *Oreakastro* avec son fils architecte, sa fille étudiante en médecine et son mari électricien, dans une maison bâtie en 1938 par le grand-père avec les pierres de la région à l'époque habitée par des réfugiés d'Asie Mineure.

Le jardin de Theodora et de son fils donne sur un petit parc public et d'autres maisons. Il mesure mille cinq cents mètres carrés, soit quatre-vingt pour cent du terrain. L'aménagement de la façade et d'un des côtés est privilégié. L'arrière l'est moins. C'est pourtant là dans le fond du jardin que la jardinière aime prendre son café du matin.

Une grille métallique, couleur brique, fortifiée de deux piliers, sépare l'espace public de la rue de l'espace privé de la propriété. Pendant quelques instants, je crus me retrouver dans un jardin des siècles en arrière. Je n'aurais pas été tellement étonnée d'y voir Homère se promener dans les allées de terre battue ou assis sur un des bancs derrière des rectangles bordés de longueurs de ciment à l'intérieur desquels sèchent des fleurs éparses, rabougries par le soleil. Le dépouillement du terrain, les oliviers au centre avec leur base passée au lait de chaux (oxyde de calcium – CaO) pour les protéger contre les insectes, un amoncellement, long comme un wagon de chemin de fer, de pierres introuvables aujourd'hui pour éventuellement remplacer celles de la maison, l'aspect aride du jardin où par endroits des touffes de végétation serties dans des tas de roches, du lierre épais enlacé à certains arbres, tout cela contribue à la création d'un *genius loci*, un lieu à caractère distinctif harmonieux, créateur de sens, auquel j'ai fait référence dans le premier chapitre.

La surface du jardin de la mère et du fils est entièrement constituée de terre battue à l'exception de trois zones. Une première, de la grille d'entrée aux marches en marbre de la terrasse, consiste en une composition irrégulière de dalles à travers lesquelles poussent des herbes et quelques fleurs arrivées sur place sans l'autorisation des propriétaires. Deux autres surfaces bétonnées reliées l'une à l'autre sont discrètement situées en retrait derrière la terrasse. Elles servent au rangement d'outils de jardinage, à certains travaux domestiques (ex. : cuvettes pour la lessive, étendoir) et à la cabane du chien.

Au pied des marches de la terrasse, des pots en terre cuite regroupés par trois sont garnis de zinnias, de géraniums et de plantes d'intérieur. Un treillis en métal coiffe la terrasse d'une vigne fournie de gros raisins jaunes protégeant ainsi du soleil la famille à table.

Sur le côté aménagé du jardin, des guirlandes de piments rouges courent sur une clôture de champ en bois de couleur verte. Derrière cette barrière, des branches d'arbres se sont marcottées spontanément, des pierres marquent l'espace-potager

où tomates et poivrons ne donnent pas le résultat escompté faute d'une quantité d'eau suffisante. Vers l'arrière du jardin, d'énormes rouleaux en bois peints d'un jaune éclatant servaient à l'origine à enrouler les fils électriques de la municipalité. Abandonnés sur le bord des rues, le fils les a recyclés en tables. Un peu de mauves, de célosies, de tagètes, du pourpier et quelques autres plantes herbacées poussent ici et là en solitaire. Comme aromates : origan, menthe, basilic.

«Quand quelqu'un emménage dans une nouvelle maison, le prêtre la bénit et asperge tous les résidents avec du basilic trempé dans de l'eau», explique la mère.

Dès le début de l'entretien, Lazares précise la non-participation du père aux tâches du jardin et l'occasionnel arrosage de la soeur. Il admet ses nombreux conflits avec sa mère à propos du choix et de l'emplacement des plantations.

«Il y a des plantes qui surgissent du jardin des voisins. Il faudrait les arracher dès leur apparition. Une fois poussées, on n'ose plus le faire. Ma mère et moi différons d'opinion à ce sujet, et sur beaucoup d'autres choses qui n'ont rien à voir avec le jardin, dit en souriant le fils de vingt-six ans. Elle laisserait tout pousser. Moi, je préfère un peu plus d'équilibre, une meilleure organisation du jardin. Si j'ai envie de planter quelque chose de particulier, je veux avoir l'espace nécessaire pour le faire. Il ne s'agit pas que d'un manque d'eau, mais d'investissement de travail personnel, de rigueur. Notre jardin, faute de temps et d'argent n'est pas conçu comme j'aimerais. Il faut s'y préparer, mais nous, on ne semble jamais être prêts. On ne met pas toujours nos plans à exécution. On remet ça d'année en année», ajoute-t-il, souriant à nouveau.

Dans le jardin partagé mais d'abord créé par la mère, le fils tente d'écrire sa propre histoire, ses désirs de plus grande rigueur, de meilleure organisation, mais des conflits intergénérationnels surgissent. Les paroles de Lazares signifient-elles que la génération montante a une vision du monde différente de la précédente ou sont-elles dues au fait qu'il est architecte? L'emploi du «on» dans «on ne semble jamais prêts... On ne met pas toujours nos plans à exécution... On remet ça d'année en année.», inclut ici la personne qui parle. S'agit-il d'une prise de conscience, d'une réelle volonté de changement de comportement purement individuelles ou collectives? Et si cela était, cela aurait-il nécessairement comme

conséquence une transformation de la production du Soi de la nouvelle génération face à ce sentiment de «laissé-pour-compte», de «toujours passé en second» des Grecs du Nord par rapport à *Athina* et au *Peloponisos* et, sur le plan international, de la Grèce vis-à-vis des autres pays de la CEE? Je n'ai pas de réponse à ces questions, cependant cela demeure dans le domaine des possibilités. Il est clair, par exemple, que les parents de Lazares ont l'intention de vivre à *Oreakastro* jusqu'à leur mort tandis que pour Lazares, la décision n'est pas du tout prise. Il hésite, parle de *Thessaloniki* ou d'un lieu plus près de la capitale. Comme d'autres de sa génération, et ce pratiquement partout dans le monde, pour des raisons économiques et de style de vie. Parlant de l'esprit du lieu, Norberg-Schulz dit :

... The socio-economical conditions are like a picture-frame ; they offer a certain « space » for life to take place, but do not determine its existential meanings. The existential meanings have deeper roots. They are determined by the stuctures of our being-in-the-world [...] The place is the concrete manifestation of man's dwelling, and his identity depends on his belonging to places.³⁶

Les actes du jardinier, le fait de respirer l'humus de la terre qu'il bêche, et dont il se nourrit au sens littéral ou symbolique du terme, conditionne l'individu. Dans cet esprit, l'espace-jardin est formateur d'identité. L'identité de Lazares et l'appartenance à ce lieu où il a grandi ne fait pas de doute, mais sa formation, ses hésitations par rapport à la question laissent entrevoir un choix en «patte d'oie», terme utilisé dans les bois, les parcs, dans les villes même pour désigner une voie à trois, quatre mais jamais plus de cinq allées droites se croisant à des angles plutôt aigus en forme de patte d'oie. Dans cet esprit, j'imagine Lazares arpenter l'un ou l'autre des chemins, un peu à la manière de Sisyphe³⁷. Ses allers et retours oscillant en vertu de ses diverses manières d'être au monde. Le jardin, expression de l'imaginaire, lui signalera ses propres contradictions.

³⁶ C. Norberg-Schulz, 1980, p. 5-6.

³⁷ A. Camus, 1942.

5.5.2.3 Type C - Le jardin à revêtement mixte de Poppi et Ireni

Géométrique, aux variétés de plantes limitées (type peu commun)

«Nos parents sont nés à *Pondo* en Turquie à la source de la Mer Noire mais nous sommes nés ma soeur, mon frère et moi à *Thessaloniki*. Aujourd'hui, nous vivons tous les trois sur le terrain que nos parents ont acheté en 1930 sur lequel une maison en ruines avait été habitée par des Turcs. À cette époque, partout autour de ce village, les gens cherchaient surtout à survivre, à se nourrir. J'habite la vieille maison de mes parents, ma soeur aînée et mon frère s'en sont fait bâtir une de chaque côté de la mienne. Nous sommes collés les uns aux autres. Seules des fleurs et des plantes nous séparent», raconte Poppi, veuve dans la soixantaine établie à *Filiro*, village en banlieue de *Thessaloniki* avec sa fille, son gendre et sa petite-fille.

Les matériaux de recouvrement utilisés dans les diverses zones du jardin des deux soeurs sont : des pavés de béton imbriqués, du béton coulé sur place, des pierres et des espaces de terre battue. Les pavés de béton imbriqués sont installés le long de la clôture en façade, de la grille ajourée de l'entrée jusqu'à la maison, sur la terrasse et, dans un coin de l'aire de jeu. La terre battue s'étend dans l'aire de jeu sur laquelle résistent quelques brins d'herbe et sur le côté arrière du terrain où tombe d'une pergola, jusqu'à la terre ocre et sablonneuse, une vigne chétive entraînant dans sa chute une glycine. Le béton couvre une partie des pavés d'une zone semi-publique, démarcation entre le trottoir et l'entrée. Les pierres sont posées sur la terre battue de la vigne et, sur le côté, à la limite de la propriété de Poppi et celle du frère.

Les zones de ce jardin sont clairement délimitées. Les aires de plantation, celle de récréation, de détente, de partage de repas en famille ou entre amis sont identifiées par justement les divers revêtements, des bordures, des dalles, des murets chaulés et des rangées d'arbustes.

«Notre jardin nous ressemble parfaitement. Il montre notre intérieur», précise Ireni peu bavarde.

Le jardin des deux soeurs est plus qu'une prolongation de la maison. Il en est le double à plus d'un titre. À part les chambres et la salle d'eau, il reproduit l'espace nécessaire à toutes les activités pratiquées à l'intérieur et occupe une surface plus grande que les trois maisons réunies.

Comment les deux jardinières aménagent-elles les zones d'activités extérieures dans lesquelles elles passent huit mois par année, de la fin du mois de mars à celle de novembre, du réveil au moment de rentrer se coucher? Elles accueillent leurs visiteurs dans l'espace public du trottoir avec de la viorne lantane aux fleurs oranges. Un treillis en demi-lune, nu au moment de l'entretien, surmonte la grille d'entrée. De chaque côté des pavés imbriqués conduisant à la maison, des plates-bandes de roses rouges, jaunes, blanches, des hostas et de l'orpin dans le sol et, des roses trémières sont appuyées à un muret passé au lait de chaux. Celui-ci sert de division au terrain des deux soeurs. Au-dessus de ce muret, une pergola en bois est recouverte de lianes de glycine.

Les pergolas occupent une place maîtresse dans ce jardin. Elles forment des axes verticaux et horizontaux qui se recoupent d'une zone à l'autre. Sous celles-ci, des chaises autour de tables de différentes dimensions permettent de contempler le jardin sous divers angles, de surveiller la petite-fille, de préparer les repas tout en étant à l'abri du soleil. La pergola de la terrasse regorge de grappes de raisin. Autour, une plate-bande où trône à la verticale un concombre de plus d'un mètre parmi des géraniums et des rosiers arbustifs. Le potager n'est pas la principale préoccupation des soeurs jardinières — poivrons, céleri, aneth, persil et menthe. Derrière la plate-bande, deux marches et un muret chaulé sur lesquels s'entortillent des piments décoratifs parmi des pots de roses, de géraniums, de pétunias et de tagètes. Dans l'aire de jeu, deux balançoires à quelques pas d'un saule bordé de blocs de ciment blanchi. Derrière l'arbre-vedette et sur toute la longueur du terrain, des plates-bandes constituées de la même végétation que celle mentionnée plus haut.

Sur plusieurs points, ce jardin se distingue de ceux examinés jusqu'ici. D'abord, par ses divers types de revêtements, ses aires de plantation, ses zones d'activités plus nombreuses et mieux définies que dans les précédents. Fait très rare en Grèce du Nord, les jardinières ont choisi de limiter les variétés de plantes, elles ont préféré les répéter un peu partout dans le jardin, non en massifs mais en plates-bandes aux bordures franches. Vu de la rue, le jardin forme un T bien droit. À l'intérieur, l'organisation spatiale se compose de rectangles parallèles ou perpendiculaires à d'autres rectangles. Ce jardin est entièrement aménagé en lignes droites, à part la courbe en demi-lune du treillis de l'entrée. Il s'agit donc d'un premier jardin grec géométrique. Le soir, il est éclairé par des boules rondes hautes de soixante centimètres à partir du sol. Le saule, plante-vedette, profite des feux de la rampe.

5. 5.3 Jardins gazonnés

5.5.3.1 Type A – Le jardin gazonné du couple Stranza

Patte d'oie

«En réalité, c'est le jardin de ma belle-mère. Elle nous dit toujours ce qu'il faut y faire. «Fais ceci. Fais pas ça. Fais attention à ne pas briser cette fleur.» C'est son jardin. Elle l'a commencé. C'est très important pour elle. C'est sa vie. Elle sait où s'y trouve la moindre plante, la moindre chose. C'est elle qui détermine l'aménagement et surtout elle qui s'occupe de l'entretien. En second lieu, c'est mon mari. Moi, je ne fais que ce qu'on me dit de faire.»

Les Stranza, dans la jeune quarantaine, vivent à *Kifisia*, quartier résidentiel de *Thessaloniki* avec leurs deux petites filles modèles. M. Stranza est marchand et Mme Stranza enseigne l'anglais au primaire. La mère et la soeur de M. Stranza habitent à l'étage. La majeure partie de l'entretien se passe avec celui-ci, sa femme et sa mère n'y glissent que quelques mots. C'est l'homme de la maison, le jardinier porte-parole. Serait-il aussi le jardinier en chef malgré ce qu'en dit sa femme? Il y a de fortes chances. La cohabitation de deux ou trois générations sous un même toit, il en est ainsi dans la plupart des demeures en Grèce, ne se vit pas

toujours sans mal dans la quotidienneté. À titre d'exemples, certains gestes d'impatience envers le parent aîné, une ou deux brèves remarques sur leur désir de participation à l'entretien, leur vision du passé, parfois même un signe discret de quitter les lieux, laissent supposer que ces réactions sont passibles de se répéter en dehors de ma présence.

En Amérique du Nord, garder chez soi ses parents jusqu'à leur décès n'est pas monnaie courante. L'on admire ceux qui parviennent à le faire. Les gens seraient-ils plus enclins à agir de la sorte s'ils pouvaient, comme les Grecs, compter sur l'héritage d'une propriété de la part de leurs parents? Autrement dit, l'héritage de cette dernière exige-t-il de la part des Grecs l'obligation, en guise de reconnaissance, de s'occuper de leurs parents jusqu'à la mort? Plus d'un informateur admet avoir un certain mal à gérer la situation.

J'ouvre une parenthèse. Je me rappelle cette femme, dans la quarantaine; elle me confie que contrairement à son mari élevé de façon traditionnelle, c'est-à-dire de manière très stricte, elle l'avait été à la moderne et n'avait qu'un souhait — atteindre l'âge de la retraite pour retourner vivre chez les siens. Pourquoi? Principalement, parce que les parents de son mari rassemblaient plusieurs autres personnes âgées du village et envahissaient le jardin chaque jour de la semaine des heures durant. Pourtant, son mari et elle aimeraient y inviter des gens plus jeunes, mais elle n'y met jamais les pieds sauf lorsque les «vieux» vont aux thermes; ce qui était le cas au moment de l'entretien et, à son avis, ils revenaient toujours trop vite.

Éducation traditionnelle de l'homme/éducation «à la moderne» de la femme;
envie de fuir de la femme/envie de rester du mari = conflit, entrave à la liberté.

Propriété - présence des aînés dans le jardin / héritage - absence de leurs
descendants dans le jardin = conflit, entrave à la liberté.

Jardin = prison

Ce cas n'est sans doute pas unique, et que d'autres facteurs soient en cause n'est pas impossible non plus. Comme ces mots à peine couverts prononcés plus bas :

«J'aime être seule au jardin. D'habitude, le soir, dans un village, les hommes sortent sans leur femme, mais mon mari et le voisin ne vont pas au café pour boire ou jouer aux cartes. Ils travaillent ensemble, reviennent du travail ensemble et sortent ensemble.»

Le non-dit ouvre-t-il ici une porte sur un aveu de l'homosexualité du conjoint perçue comme une double prison, le jardin représentant le mariage parfait? Existe-t-il une entente tacite entre le fils et ses parents : silence de réprobation versus accès au jardin à volonté? Je ne peux l'affirmer, cependant, je n'en exclus pas la possibilité. Je referme la parenthèse.

Les ancêtres de M. Stranza, originaires de l'île de *Kithira* au sud de la Grèce, allèrent travailler, vers la fin du XVIII^e siècle, à *Smurnê*³⁸, en Asie Mineure. À cette époque-là, précise le jardinier, la florissante communauté grecque de *Smurnê* leur fut d'un grand support. Puis, les grands-parents de M. Stranza vinrent à *Thessaloniki*, dans le quartier de *Kalamaria*, lorsque sa mère n'était encore qu'un bébé. C'est dans cette ville que naquit M. Stranza.

La maison des Stranza donne sur la rue bordée d'immeubles-appartements et d'autres maisons. Elle fait le coin de la rue et devant, un palmier symbolise le voisinage. Il permet aux gens de se situer et aux amoureux de s'y donner rendez-vous. Le terrain des Stranza mesure cinq cent soixante-huit mètres carrés et le jardin représente soixante-dix pour cent de cette surface. Je rencontrai M. Stranza au cours de deux voyages. Lors de notre premier entretien, il n'était pas du tout content car les racines des peupliers de la municipalité s'étaient faufilees sous sa clôture et avaient détruit ses rosiers, un pommier, d'autres plantations et les marches de l'entrée. La Ville demanda des preuves de culpabilité, alors seulement serait-elle en mesure de corriger la situation. Cela illustre une fois de plus la

³⁸ Izmir, anc. Smyrne, en grec *Smurnê*.

nécessité de connaître un avocat ou un fonctionnaire dévoué jouissant de pouvoir. Au second voyage, grâce à Haritini, principale ressource de cette enquête et directrice de l'aménagement des parcs publics de *Thessaloniki*, je constatai que les arbres ravageurs avaient été remplacés. M. Stranza avait retrouvé sa bonne humeur.

Une claire-voie, perchée sur un muret de ciment, clôture le terrain du couple Stranza. De la rue, cette construction donne aux passants une illusion d'ouverture sur le jardin. En réalité, plus on s'en approche, plus l'image devient floue. Les contorsions les plus acrobatiques ne permettent pas de percevoir l'intimité de l'espace privé. Les barreaux légèrement obliques de la claire-voie en sont la cause.

Parmi les informateurs vus jusqu'ici, seuls les habitants du jardin de Theodora et de son fils Lazares possèdent une auto qu'ils garent dans la rue. Les Stranza, eux, ont leur propre stationnement pavé, sur un des côtés à l'intérieur de la propriété. Sur ce même côté parsemé d'épais gramens, des feuillus plient comme des roseaux et protègent du soleil l'aire de jeu des enfants. La façade constituée de larges dalles est garnie d'une plate-bande de rosiers, d'arbres, d'arbustes et d'une tonnelle sur laquelle grimpent d'autres rosiers. Les roses sont les fleurs préférées de M. Stranza et de sa mère. Les dalles de la façade poursuivent leur bout de chemin le long du mur extérieur de la maison où s'alignent une petite table ronde et des chaises jusqu'à la porte d'entrée secondaire. C'est là que la mère-jardinière aime lire.

«Le matin, j'aime être au jardin. Je trempe des miettes de pain dans de l'eau et je nourris les oiseaux. Je m'éloigne pour ne pas les faire fuir, je les regarde, c'est merveilleux. Avant quand mes yeux étaient meilleurs, je tricotais dans le jardin, je brodais, en plus d'y travailler bien sûr.»

L'espace réservé à l'aménagement ornemental se trouve à l'angle des deux rues et sur le côté opposé à celui réservé au stationnement de l'auto et à l'aire de jeu des enfants. Les plates-bandes d'une terre rougeâtre, mêlée à de l'engrais de mouton, sont bordées par des sentiers de «faux gazon» comme souligne M. Stranza. En

Grèce du Nord, l'utilisation de «*copria*», engrais organique de mouton, de chèvre, de vache, de poulet, de pigeon, de lapin est répandu. On l'achète de gens passant en camion dans les rues, dans des marchés populaires et au supermarché.

Les sentiers gazonnés, en forme de patte d'oie du jardin Stranza dessinent des triangles de plantes ornementales en santé. Ils se prolongent jusqu'à la sortie d'eau cachée dans sa niche en briques. La composition des aires de plantation et le «faux gazon»³⁹, servant ici plutôt de lien entre les plates-bandes que de revêtement du sol, démontre une recherche d'organisation, d'unité.

«J'aime les jardins qui ont l'air naturel, dit le jardinier. On aime faire notre jardin à notre façon. On n'aime pas que quelqu'un nous dise de mettre ceci à cet endroit, etc. Je n'aime pas les gens avec une grande maison et un jardinier qui ne font rien du tout dans leur jardin. Le soir, on ne l'éclaire pas. En mettre plein la vue aux autres, ça nous intéresse pas. Si on fait référence à la classe supérieure dans le sens que les gens ont de l'argent, il existe une différence entre les jardins d'une classe sociale à l'autre. En Grèce, comme partout ailleurs dans le monde, il y a différentes classes sociales... » La mère intervient : «C'est comme depuis toujours, les gens ne peuvent pas être tous égaux. C'est comme les doigts de la main, ils sont différents». Le fils, visiblement agacé, enchaîne : «Par contre, s'il s'agit de gens qui ont grandi dans cet espace qu'ils ont appris à aimer, il n'y a pas de différence, mais l'apparence du jardin change quand l'argent entre en ligne de compte. Ça dépend combien on peut dépenser pour le jardin. Un jardin apporte de la valeur à une propriété, c'est sûr, mais c'est surtout pour nous, pour ce que ça nous rapporte de joie, de repos, de beauté. L'autre jour, un entrepreneur m'a proposé d'acheter mon terrain. Je lui ai répondu : «Oui, pour un milliard.» Il a trouvé que j'exagérais mais je lui ai expliqué que je ne pourrais retrouver ça nulle part. Si j'allais habiter ailleurs, je voudrais aussi une maison avec un jardin, et un pour ma soeur et, un autre pour ma mère. Il n'y a pas de prix pour ça.», lance le jardinier emporté par la passion qui du coup, inconsciemment, vient peut-être de lancer ce qu'il souhaite depuis longtemps, c'est-à-dire vivre seul avec sa femme et ses enfants. «Traditionnellement, poursuit-il, les Grecs ne plaçaient pas les plantes de façon ordonnée. Ils avaient des roses, des marguerites, des géraniums et des chrysanthèmes ici ou là. Ils plantaient quelque chose à l'endroit où il y avait un espace vide. Sans organisation. Comme ça venait. Il est évident qu'en Europe centrale et du Nord, les jardins sont plus stylisés, plus en lignes droites. Ici, dans

³⁹ Mélange d'espèces à gazon. Ex : pâturins, fétuques et agrostides. En Grèce, on utilise l'un ou l'autre avec des espèces indigènes souvent en provenance d'autres pays comme l'Italie. Ces mélanges nécessitent beaucoup d'eau et sont coûteux. En conséquence, seule la classe bien nantie en bénéficie. Dans la plupart des cas, lorsqu'on parle de «faux gazon», on fait référence à du chiendent amélioré (*cynodon dactylon*).

les villes, les gens avec jardiniers reprennent les styles d'ailleurs. Si le terrain est relativement petit, le propriétaire travaille manuellement son jardin. Comme moi.»

Parmi la végétation ornementale, M. Stranza compte plusieurs variétés de roses, des lys, du jasmin, des jacinthes, des tulipes, des mufliers, des marguerites, des pavots, des iris jaunes, (les bleus sont réservés aux cimetières), des géraniums, des pâquerettes, des tagètes, des pensées, des abricotiers, un néflier, des figuiers, des cerisiers, un cognassier, des oliviers, de la vigne, des lilas, des lauriers, un ilex. La menthe et le basilic font partie des aromates cultivés. Les Stranza possèdent un outillage complet pour arroser leurs plantes : un tuyau d'arrosage, un tuyau perforé, un arroseur oscillant et un autre rotatif. Ils se procurent leurs plantes dans des pépinières et dans des expositions florales de la ville. M. Stranza critique le prix d'entrée. D'après lui, cela devrait être gratuit. D'autres informateurs de l'enquête abondent dans ce sens. Pour eux, l'État devrait en être responsable. C'est comme pour les recensements, dit-on, le seul but de cette nouvelle opération consiste à imposer des taxes afin de renflouer les caisses du gouvernement.

Les propos sur la gratuité, sur le gouvernement m'amènent à poser à M. Stranza la délicate question des actes de propriété notariés en Grèce. M. Stranza pèse chacun de ses mots :

«En Grèce, c'est un *must* d'avoir une maison. Les propriétaires de maison en achètent une autre pour leurs enfants. Ils achètent des terrains pour leur progéniture car c'est très important, c'est essentiel. Tout ce qu'ils font est légal. Il existe une loi stipulant que si vous vivez à un endroit depuis vingt ans et plus, que personne ne vient revendiquer le lieu, on peut dans ce cas en devenir propriétaire. Toutefois, ceci n'est plus possible dans les grandes villes. Si vous allez en cour pour prouver que vous habitez cet endroit depuis plus de vingt ans, vous avez l'obligation de vous présenter avec des témoins. (Des informateurs admettent la possibilité d'acheter des témoins.) En général, les Grecs sont très fiers de leur patrie, de ce qu'ils possèdent. Ils sont chauvins, un peu égoïstes, ils pensent à eux. Ils veulent que leur femme reste à la maison, qu'elle ne travaille pas à l'extérieur. La mienne travaillait déjà quand nous nous sommes mariés. (il rit) Les Grecs du Nord ont le cœur plus ouvert, ils sont plus heureux, plus hospitaliers avec les étrangers que ceux du Sud. Ce sont des gens de paroles. Quand nous avons à faire avec quelqu'un du Sud, on est toujours un peu sur nos gardes, on croit qu'il va tricher. On se prépare d'avance pour ne pas se faire avoir, on est inquiet. En Grèce ancienne, nos ancêtres étaient très intelligents et efficaces. Malgré la nouvelle

technologie, on n'arrive même pas à réussir ce qu'ils ont produit sans technologie. Aujourd'hui, certains parmi nous vont s'installer à l'étranger et deviennent des gens importants, ils font preuve de leurs habiletés. On dit que pour détruire une usine, ça prend que deux Grecs.»

Sur ces dernières paroles, M. Stranza met fin à l'entretien. J'observe à nouveau son jardin. La niche de la sortie d'eau délimite l'aire de plantation de la zone de la table à pique-nique et du *barbecue* sur des dalles de céramique. Au-dessus, une pergola recouverte de vigne fait son métier de pare-soleil aidée par un arbre ou deux. Quelques pots de fleurs jouent aux quatre coins. Ce sont les seuls sur le terrain. Derrière la zone à pique-nique, le «faux gazon» a plus d'énergie, il est plus fourni. De manière désorganisée, des pas de pierre tournent en rond avant de parvenir à l'entrée la plus privée de la maison. Un escalier à rampe de fer forgé y mène. Le trottoir de dalles poursuit le parcours emprunté sur le côté du jardin, il laisse la place à une plate-bande d'arbres et de plantes d'ombre. Une clôture de fer forgé montée sur une base de ciment sépare le terrain des Stranza de celui de leur voisin.

5.5.3.2 Type B - Le jardin gazonné du couple Stella et Dimitri

La façade du jardin qui saisit la nature à bras-le-corps

Comme leurs grands-parents et leurs parents, le couple dans la soixantaine habite le village de *Kriopigi*, région de *Kassandra*, en *Halkidiki*. Avant sa retraite, Dimitri construisait des maisons. En 1979, sur le terrain de son grand-père, il bâtit seul et de ses propres mains la maison qu'il partage à l'heure actuelle avec sa femme et leurs deux fils. L'un, marié, vit à l'étage et l'autre, fiancé, occupe le rez-de-chaussée avec ses parents. Chaque jour, la future épouse de ce dernier s'intègre un peu plus à son nouveau foyer. Je souligne à Stella la chance des enfants grecs d'être assurés d'un logis grâce à l'héritage de leurs parents :

«Ils sont plus chanceux que vous dans ce sens, mais vous avez des emplois. De nos jours, les gens des grandes villes grecques possèdent moins de maisons et lorsqu'ils n'en ont qu'une et deux enfants, c'est compliqué. Ils ne savent pas à qui la donner», explique-t-elle.

«Dans la maison de mon père, ajoute Dimitri, six enfants vivaient avec leurs parents dans une pièce. L'autre était occupée par les grands-parents. Même pas un mètre carré pour planter quoi que ce soit. Seulement un petit sentier pour se rendre chez le voisin, notre parenté. (il montre la montagne, la forêt devant nous et les champs derrière la maison) Regardez, à la campagne, le jardin prend de l'expansion, il s'étend à la nature.»

La propriété du couple jardinier donne directement sur la rue. L'aspect dépouillé de l'aménagement du jardin attire immédiatement l'oeil sur cinq points : a) la clôture traditionnelle — fines planches de bois sculptées, consolidées par deux traverses; b) la surface de «gazon» sur toute la façade; c) les plates-bandes de fleurs et d'herbacées accompagnant les zones de circulation aux différentes zones d'activités; d) la sculpture d'un oiseau stylisé en acier peint, tourné vers un autre centre d'intérêt; e) l'immense saule pleureur et son histoire.

«Une mère et son enfant se trouvaient près d'une rivière, raconte la jardinière. L'enfant s'amusait, mais la mère a eu un moment d'inattention. L'enfant est tombé à l'eau. La mère a eu beau crier à l'aide et tenter de le sauver. Rien à faire. Il n'y avait personne autour. D'un geste de la tête, elle a jeté sa très longue chevelure dans la direction où l'enfant s'était enfoncé, mais le tout petit était incapable d'attraper les cheveux de sa mère et il s'est noyé. La mère a pleuré, pleuré et un saule a poussé à l'endroit où étaient tombées les larmes de la mère. Les branches du saule pleureur représentent les cheveux de cette femme et elles continuent de se pencher au cas où un autre enfant tomberait à l'eau. C'est la raison pour laquelle cet arbre exige beaucoup d'eau.»

Deux piliers de béton chaulé montent la garde de chaque côté de l'entrée principale. Un long trottoir de larges dalles s'étire jusqu'à l'arrière de la maison. La pergola recouverte de vigne sert d'abri à la terrasse en façade et sur les deux côtés de la maison. Tables et chaises sont installées à divers endroits. De grands arbustes poussent sur les coins de l'habitation. Des deux côtés de celle-ci, des arbres fruitiers sont entourés de fleurs, de fougères et de chaises longues. Le reste du terrain se termine sur terre battue où le chien a sa niche. À l'arrière de la maison, le potager : okras, courgettes, haricots et pastèques se portent mal. Les jardiniers refusent de les arroser avec des produits chimiques, réaction rarement rencontrée chez les jardiniers de l'enquête.

Que des arbres fruitiers sur ce terrain : pruniers, abricotiers, cerisiers, citronniers, grenadiers, pêchers, pommiers, poiriers et figuiers. Exceptions — de petits palmiers et le saule. Les plates-bandes de fleurs sont composées de zinnias, de dahlias, de chrysanthèmes, de roses, d'amaryllis, de géraniums (en pots sur la terrasse) et de basilic. Le couple jardinier considère ce dernier à la fois comme un symbole religieux, une fleur odoriférante et un aromate. Plusieurs plantes sont associées à la foi et à la mythologie :

«Certaines plantes comme les roses et les citronniers *«aganfi»* rappellent les branches et les épines mises sur la tête du Christ. Le laurier et le basilic représentent notre religion.»

Variante du basilic racontée par la jardinière :

«L'Église révère la reine Hélène et son fils Constantin comme des saints. On les célèbre le 21 mai. Tous deux étaient partis dans la région d'Israël pour retrouver la croix du Christ. Après sa mort, il y avait eu un tremblement de terre et les trois croix avaient été ensevelies. Ils ont fait creuser et on a retrouvé les trois croix mais on ignorait laquelle était celle de Jésus quand on a aperçu à côté de l'une d'elles du basilic qui sentait vraiment bon. On a alors cru qu'il s'agissait de la croix de Jésus. Un grand croyant a demandé qu'on amène un mort. Ils ont mis la croix sur le cadavre mais rien ne s'est produit. Ils ont placé la deuxième croix sur lui. Rien non plus. Ils ont alors placé la troisième croix sur le mort et celui-ci est ressuscité. C'est ainsi, grâce au basilic, qu'on a compris que c'était la croix de Jésus-Christ.»

La façade du jardin de Stella et Dimitri n'offre aucune surprise. On y voit tout, du premier coup d'œil : la grande surface gazonnée, le saule pleureur, la sculpture de l'oiseau, les plates-bandes de fleurs, le trottoir de la clôture à la terrasse avec sa pergola. Seuls les côtés et l'arrière du terrain cachent leur aménagement. Malgré les limites bien marquées de la propriété, ce jardin ne dégage pas un aspect d'intimité, de privé. Le non-dit n'existe pas. Il indique plutôt une transparence. D'une part, celle-ci donne l'impression de pouvoir saisir la nature environnante — les champs, la forêt, la montagne à la mesure de l'humain. Emboîtement de deux espaces — la nature et le jardin (extérieur/intérieur). D'autre part, elle dissuade les malfaiteurs. Contrairement à plusieurs propriétaires, le couple Stella et Dimitri ne possède pas de chien de garde. Malgré un fenêtrage plus grand que dans les autres

habitations de la classe moyenne, la notion de transparence de l'aménagement du terrain s'arrête au seuil de la maison. La limite publique ou semi-publique/privée ne laisse aucune ambiguïté. Il ne reste plus qu'à faire volte-face. L'aménagement uni, sans obstacles de la façade fait alors penser à l'aménagement en façade d'espaces industriels qui devient, jusqu'à un certain point, interchangeable avec celui de la rue. À cet égard, le jardin gazonné du type B diffère grandement de celui du type A. Ce dernier, beaucoup moins ouvert, se fait découvrir peu à peu. Il est plus privé et la grille qui l'entoure le coupe réellement de l'espace public de la rue. Les aires de plantation du type A s'expriment en forme de lacets, de courbes contrairement aux aires angulaires du type B. Les entretiens avec les jardiniers du type A et B autorisent une correspondance entre la personnalité des jardiniers et leur jardin respectif.

5.5.3.3 Type C - Le jardin gazonné de Mme Kazlari

Le genius loci aux odeurs d'enfance, de durée et de mélancolie

La jardinière, veuve depuis 1995, est née à *Thessaloniki* en 1938. Son père originaire d'Asie Mineure et sa mère de *Halkidiki* achetèrent un terrain en pleine campagne. Des champs et quelques maisons sans eau. Aujourd'hui, cet endroit appelé *Kifisia* fait partie de *Thessaloniki*. En 1940, la famille prend possession de la nouvelle maison et vingt-six ans plus tard, on l'agrandit. Aujourd'hui, Mme Kazlari y demeure avec ses fils, l'un de trente et un an et l'autre de trente-deux ans.

Le jardin pêle-mêle et touffu de Niki⁴⁰, et celui de Mme Kazlari ont une chose en commun; ce sont des jardins cachés. Sont-ils pour autant plus évocateurs du temps, comparés à d'autres jardins non dissimulés au regard des passants et pouvant être de ce fait perçus comme davantage intégrés à la nature? D'un point de vue illusoire seulement car le temps est d'une part, une notion abstraite que les

⁴⁰ Voir sous-section 5.5.1.1 L'emploi du prénom ou du nom de l'informateur indique sa façon de se présenter. Cela s'applique pour tous les jardiniers de l'enquête.

circonstances et l'imaginaire évaluent et interprètent selon le moment, et d'autre part, lorsque le jardinier, je ne parle pas de celui qui s'y promène mais de celui qui y travaille, celui-ci, dis-je, sauf de rares exceptions, est dans sa bulle, son monde à lui, fermé à l'extérieur. Le temps n'existe pas, pratiquement plus rien n'existe. C'est pour cette raison qu'il se sent si bien. Que son espace-jardin soit caché ou pas a vraiment peu d'importance. Le jardin est dans sa tête. Ses outils de jardinage en main, il dilue ses préoccupations, temps compris.

À l'exception de ce point commun, les jardins de Niki et celui de Mme Kazlari se situent aux antipodes. Le premier est et demeurera jusqu'à ce que la jardinière puisse s'en occuper, un *work in progress* tandis que le second est un jardin «établi» auquel on ne veut rien changer — on tient à garder intact le souvenir du travail du père et du mari jardiniers de Mme Kazlari — il suffit de l'entretenir. Le premier respire le plaisir d'expérimenter, le besoin d'y ajouter de nouvelles plantations, de le remplir jusqu'au débordement, de colorier le moindre espace. Dans le second, on y entend la durée.

«Les Crétois, seulement les Crétois, ne demandent pas «Pouvez-vous sentir?» mais «Pouvez-vous entendre l'odeur?». Quand les bateaux arrivent au port, on peut sentir l'origan et tous les autres merveilleux parfums de la montagne. On comprend alors pourquoi ils utilisent une expression aussi forte», raconte Tasos H. fumant la pipe sur son jardin-terrasse.

Ce second jardin a été planifié, l'autre pas du tout. Chaque plante du second jardin, chacune de ses structures, de ses objets d'ornement, de ses zones d'activités, est le fruit de réflexions. Le premier est construit à partir de l'instinct de la jardinière. La propriétaire du second jardin est bien nantie, la première, beaucoup moins. Cette dernière ne possède ni palmiers exotiques, ni riches couvre-sols à l'aspect de moelleux oreillers, ni plantes ornementales coûteuses, ni longues allées sinueuses de pavés de céramique, de galets, de gravier, de ciment assez larges pour que deux personnes s'y promènent sans être gênées dans leurs mouvements. L'ensemble de la propriété Kazlari représente 2 400 mètres carrés dont 1 100 mètres pour le jardin. Les zones de circulation en forme de guirlandes

dessinent les parcours de promenade au-dessus desquelles les branches des arbres se touchent et forment un passage couvert.

Le jardin de Mme Kazlari sent l'enfance, la sienne et celle de ses propres enfants. Il sent l'absence, celle du père et du mari. L'aire de jeu sur gazon entourée d'arbres figent dans le temps bascules, balançoires et toboggans. Une bande de galets lisses y donne accès — musique nostalgique de pas, de courses, de cris, de rires, et de chamailles.

Vu du trottoir de la rue, à travers quelques barreaux d'une grille, le jardin de Mme Kazlari ne semble pas du tout prêt à laisser percer ses secrets, ses surprises. On devine une construction massive sous une végétation sombre. La femme en noir boite légèrement. Elle est digne. L'intérieur de sa maison et son jardin sont à son image. La fabrique massive entrevue du trottoir est une fontaine en marbre construite par le père de Mme Kazlari :

«Quand mon père est devenu trop vieux pour les gros travaux du jardin, mon mari a pris la relève. Il a construit le four à bois et le *barbecue*. Il a fait installer une pompe électrique pour pomper l'eau du puits et a planté de nouveaux arbres, des rosiers tout autour de la maison. J'ai grandi dans ce jardin. J'y ai travaillé toute ma vie d'abord avec mon père, plus tard, avec mon mari. Nous étions ensemble. Aujourd'hui, je désherbe là où mon fils ne peut passer la tondeuse. Je creuse, je plante, j'engraisse le sol. Parfois les souvenirs sont à ce point vivants qu'ils deviennent difficiles à supporter ... (Mme Kazlari pleure en silence) ... On a planté des arbres pour contrer la pollution mais les abricotiers, les amandiers ne grandissent pas. Ils sont de la même taille que lorsque nous les avons plantés et ils donnent peu de fruits. Les figuiers, par contre, se portent très bien. Leurs fruits sont délicieux. Autrefois, les arbres étaient tous remplis de beaux et bons fruits mais aujourd'hui, les fruits sont plutôt amers. La récolte est insuffisante pour en faire des confitures. Malgré tout, un jardin apporte de l'espoir. Il reste les mandariniers, l'asperge sauvage, les grenadiers, les oliviers, les palmiers, les fusains, le mimosa, les sapins, les lilas, la spirée, les lauriers-roses, les tulipes, les jacinthes et la vigne. Avant, j'avais beaucoup de fleurs mais maintenant je suis fatiguée», termine la jardinière.

Ce jardin est une composition de structures verticales et horizontales créées par les matériaux de constructions, les fabriques et la végétation : murets-jardinières à l'intérieur desquels poussent fleurs ornementales et quelques fleurs sauvages —

murets-jardinières au bout desquels on a installé d'anciennes cruches d'huile d'olive ornées de plantes; pergolas de différentes hauteurs recouvertes d'une vieille vigne noueuse; amoncellements de roches autour de certains arbres; taille de la végétation; regroupement d'arbustes, rangées d'arbres, plates-bandes sur les dénivellations du terrain. Le tout forme un ensemble géométrique brisé par des rondeurs (ex : fontaine, four, surfaces dallées, boules d'éclairage discrètes).

L'endroit préféré de Mme Kazlari se trouve à l'arrière de la maison. De la porte-fenêtre de sa chambre, elle commence sa journée avec lui. C'est une surface rectangulaire dallée couverte de mousse par endroits, protégée du soleil grâce à une vigne soutenue par une pergola datant des années quarante et entourée d'arbres au tronc chétif mais généreux en feuillage. À une extrémité de cet espace privilégié, une balançoire pour deux suspendue par une structure métallique; à l'autre extrémité, deux chaises longues au dossier arrondi placées de chaque côté d'une petite table ronde où on a déposé un pot de géraniums. Au coeur de l'espace dallé, une grande table rectangulaire où tous les membres de la famille de Mme Kazlari, morts ou vivants, peuvent être réunis. Au saut du lit, dans ce décor aux meubles blancs, elle peut les imaginer un peu somnolents après un bon repas ou partis se promener, pas pour longtemps, dans un autre coin du jardin.

Les trois types de jardins gazonnés diffèrent sur plusieurs points : l'organisation spatiale, les fabriques, les matériaux, le choix et l'aménagement des plantations. Dans sa catégorie, le jardin de Mme Kazlari est le seul à pouvoir s'enorgueillir de posséder cet esprit particulier des lieux — le *genius loci*. Depuis le début de l'analyse des jardins, je n'ai utilisé cette expression que pour un autre jardin — celui sur terre battue de Theodora et de son fils Lazares⁴¹. Qu'ont en commun ces deux espaces? Qu'est-ce qui les distingue des autres jardins? De ces deux jardins se dégage un souffle capable de projeter l'être humain dans l'espoir d'un passé et d'un présent réunis dans l'harmonie. Comme les anciens architectes grecs y parvinrent dans la construction de temples en fusion avec ce que la nature a de

⁴¹ Voir sous-section 5.5.2.2

plus beau et de plus grand à offrir. Un état de grâce d'«être-au-monde», d'appartenance, d'identité avec un lieu plus grand que soi.

L'espace-jardin est un terrain propice au dépassement du Soi. Les actes des jardiniers leur permettent d'y accéder : creuser, planter, semer, sarcler, récolter. Ces gestes liés de près aux concepts espace/temps réfèrent directement aux notions de naissance, de croissance, de racines et de mort. Un cycle de vie dans un espace humain/végétal. Paradoxe entre la durée de la nature (pour combien de temps encore?) et l'aspect éphémère de l'espace-jardin qui ouvre la porte à la création, au désir d'un mieux-être, d'un mieux-faire. On le voit dans les récits de Niki et de Mme Kazlari. Dans le sens de réconciliation entre passé et présent, on peut qualifier les jardiniers d'ouvriers de portes sur la beauté, l'harmonie (définition de nombreux informateurs), l'union entre identité/altérité. Poésie, rêve que tout cela? Un pays qui ne sait plus rêver oblige ses citoyens à entreprendre cette tâche, individuellement. Les jardiniers sont de grands rêveurs? Des architectes de rêves réalisables, certes.

5.5.4 Jardins avec animaux

5.5.4.1 Type A – Le jardin de Daphné avec coq, poules et chèvres

Les jardins font ce qu'ils veulent

Sur la route empruntée pour se rendre à *Kassandrino*, on laisse le passage à des troupeaux de chèvres et on en profite pour regarder les sacs de toile gonflés de résine exsudée des conifères qui parfume le fameux alcool retsina. Un abreuvoir d'un côté du chemin et une borne de l'autre indiquent la proximité de ce village traditionnel de montagne comptant trois cent quarante-sept habitants.

Depuis le départ de leurs deux filles, Daphné et son mari vivent seuls à flanc de coteau, le village et le cimetière à leur pied. Du cimetière Daphné dit que ce sera son dernier jardin. De son balcon, le matin, elle contemple l'enceinte en bois des plus anciens monuments aux morts et ceux, plus récents, de pierre blanchie à la

chaux sous lesquels repose la dépouille d'un proche, d'un voisin. À *Kassandrino*, comme dans d'autres localités grecques, on est tous un peu cousins. La grille noire à l'entrée du «cimetière-jardin» de Daphné, épaulée par deux piliers et un muret blancs, reste toujours entrouverte. La majorité des informateurs de l'enquête décorent la tombe de leurs disparus, certains le font aussi pour des inconnus. Fleurs naturelles ou artificielles, photos ou objets miniatures chéris par le décédé ou reflets de sa personnalité. En Grèce ancienne, on ne faisait pas autrement si ce n'est que les trésors étaient conservés à l'intérieur de la tombe plutôt qu'à l'extérieur. L'enceinte de bois, de pierre ou de fer forgé renvoie au symbolisme du mur dans l'architecture grecque ancienne⁴² : murs liés aux temples, aux forteresses, aux tombes à *tholos*, au labyrinthe de *Knossos* — passage infranchissable de l'univers des humains à celui des dieux.

«Les jardins poussent comme ils veulent», affirme Daphné.

Cette phrase est riche de sens. Elle exprime la force de la nature versus les limites du jardinier. Pour Daphné, la nature dicte l'organisation spatiale du jardin. Sa responsabilité de jardinière n'est pas en cause. Elle y met tout son cœur, mais voilà, son jardin est indiscipliné. Depuis le début de la recherche, je parle de certains jardins grecs pêle-mêle, il serait sans doute plus approprié de les qualifier de jardins indisciplinés. Les informateurs soufflent les réponses au chercheur.

Dans ces quelques mots, Daphné ébauche le portrait du caractère grec tel que plusieurs se le représentent : cœur gros comme le monde mais manque de discipline. Ce manque de discipline que tant d'étrangers reprochent aux Grecs est perçu par ceux-ci comme une lutte pour la liberté dans leurs relations avec le patron, l'État et l'Autre. Pour Herzfeld⁴³, dans leurs conversations de tous les jours, les Grecs considèrent les échecs des autres comme un défaut, une faiblesse de caractère, alors que leurs propres échecs ou ceux de leur parenté ou de leurs amis sont dus à de simples malchances. Par contre, leurs succès sont attribués à

⁴² Voir sous-section 2.4

⁴³ M. Herzfeld, 1992, p. 134. [ma traduction]

des qualités de caractère. Le blâme lorsqu'il s'agit de l'Autre versus l'auto-justification pour Soi.

All social actors try to assimilate the «natural character» of themselves and others to the grand order of nature itself, the ultimate underpinning of the official order and the national spirit. ⁴⁴

Plusieurs jardiniers grecs qualifient leur caractère de *fisiko*, c'est-à-dire de naturel. Ce trait de personnalité, lorsqu'il s'agit de la leur, est indubitablement inséparable de l'adjectif «libre». Les Grecs se rangent dans la même catégorie que la nature. Ils qualifient aussi, je le répète, leur jardin de libre, de naturel. Je me demande d'une part, jusqu'à quel point la nature est encore «naturelle» (je pense ici à tout ce que l'humain lui fait subir à travers le monde), d'autre part, dans quelle mesure elle est «libre». Ce questionnement porte à douter de l'aspect «naturel» et «libre» des Grecs ainsi que de leur jardin. D'autant plus qu'ils se disent sans cesse soumis, sous la contrainte de l'État, de l'Autre et de l'Occident en général. Il est vrai qu'ils vantent les mérites du pays, mais rarement ceux de l'État. Au contraire, la critique face à celui-ci est monnaie courante et n'a d'égale que celle de la bureaucratie. Dans les deux cas, le pouvoir, les moyens de procéder plus ou moins illicites sont en cause.

Herzfeld⁴⁵ fait un rapprochement entre la foi, le caractère et l'héritage. D'après sa description des Grecs, la propriété est une histoire de sang, de génération en génération. Ce n'est donc pas un cadeau, mais cela en devient un lorsque le lot de terre est offert à un enfant adopté, tous reconnaissant comme irréfutable l'ingratitude de ce dernier.

Jusqu'où peut-on aller sans tomber dans le stéréotype? L'anthropologue d'autrefois et celui d'aujourd'hui sont ici inclus dans le «on». Avant de répondre à la question, il serait utile d'en définir le terme. En résumé, le stéréotype est une lutte entre le Soi et l'Autre. C'est un moyen de défense fondé sur la peur, l'envie,

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Ibid, pp. 137-139.

les rapports infériorité/supériorité, l'exclusion socioculturelle et le renforcement d'adhésion à une même famille, à un groupe, à une nation⁴⁶.

La maison de Daphné à quelques coudées d'un sentier de terre et de cailloux, est masquée sur la façade par un pan de delphiniums, de jasmin, de roses arbustives et de vigne à la manière d'un emballage de Christo⁴⁷. D'un côté de la maison, une minuscule surface chaulée pour les travaux de cuisine, de lessive sous une pergola de grimpantes échevelées et une corde à linge. Autour, dans le sol, un pêle-mêle constitué d'aneth, de marguerites, de persil, de courges, de *tourcoulouloudo* (petite fleur orangée faisant référence aux guerres contre les Turcs — le son «ou» à répétition appliqué à ce qui précède traduit un comportement de folie), de laitue, de trèfle, de chrysanthèmes, de fèves, de basilic et de tomates parmi des arbres fruitiers : figuiers, citronniers, oliviers, abricotiers, noisetiers et un pommier escaladant le coteau jusqu'à la lisière de fardoches⁴⁸. De l'autre côté de la maison, l'espace est plus privé — quelques chrysanthèmes dans des boîtes de fer-blanc indiquent la direction d'une toilette au fond du terrain.

Pour aller au poulailler, Daphné passe devant trois autres maisons par une rigole d'irrigation large d'une vingtaine de centimètres. Dans une remise croulante fortifiée par des planches clouées et entourée de fil barbelé, trois mastodontes de chiens claironnent la présence de l'étranger. Dans le champ en descente, une dizaine de poules, un coq affairé et deux chèvres sont indifférents à leur alarme. C'est tout ça le jardin de Daphné. Un pêle-mêle de plantes ornementales et sauvages en fondu dans la lumière du paysage comme un tableau impressionniste. Règle générale, les jardiniers estiment que les fleurs sauvages n'ont pas leur place

⁴⁶ M. Herzfeld, 1997, p. 157 précise que, dans une certaine mesure, l'anthropologie est l'étude de divers préjugés. Pour lui, le stéréotype comporte un aspect réducteur. C'est une arme discursive de pouvoir. Il prive l'Autre d'une propriété symbolique plutôt que matérielle étant donné que le stéréotype «n'est en réalité» qu'une façon de parler et que les «mots» ne peuvent jamais blesser. [ma traduction] Du même auteur, 1992, voir les rapports entre les stéréotypes et la bureaucratie; la parenté; la voix du sang — riche source d'inclusion ou d'exclusion basée sur les stéréotypes.

⁴⁷ Artiste américain d'origine bulgare reconnu pour sa démarche environnementale et sociale. Celle-ci est une transformation d'espace monolithique en art.

⁴⁸ Régionalisme canadien signifiant broussailles.

dans un jardin et les considèrent comme des mauvaises herbes. Il y a toujours une exception pour confirmer la règle. Dans ce cas, il s'agit du coquelicot que l'on tolère car, explique-t-on pour excuser sa présence, il est bien joli, si discret, et ne nuit pas à l'harmonie du jardin.

5.5.4.2 Type B - Le jardin d'Antonasio et d'Erginia avec poules, chèvres et lapins

Avant-scène moderne, arrière-scène traditionnelle

Ce couple dans la trentaine vit avec une petite fille et les parents du mari à *Kriopigi* dans la région de *Kassandra* en *Halkidiki*. Antonasio est propriétaire d'un bar où sa femme et lui travaillent tandis que son père, ancien jardinier à la retraite, s'occupe du jardin et sa mère voit au potager.

Ce jardin est un bon exemple d'organisation spatiale où passé et présent sont réunis. À travers une clôture de métal ajourée, il annonce bien ses couleurs, et de la couleur, il en a beaucoup. Des arbres en façade pour un peu d'intimité, mais sans cacher l'aménagement du jardin : un trottoir mène à la terrasse de la maison, bordé de généreuses plates-bandes de fleurs enchevêtrées croulant de tous les côtés; sur un des côtés du terrain gazonné, brûlé par le soleil, c'est la mi-septembre, d'une grande jardinière ronde en pierres (muret circulaire) jaillissent, comme d'une fontaine, fleurs et herbacées; de l'autre côté, des arbustes distancés devant des rigoles d'irrigation bien droites; de grosses pierres déterrées autour desquelles et sur lesquelles on a planté des fleurs; un ou deux trios d'arbres pour l'ombre; un arbre est tombé, on en a fait une sculpture, on y a ajouté des plantes; on se rapproche de la maison — des arbustes en rangée, d'autres en demi-cercle délimitent la terrasse dallée étendue sur la façade et une partie des côtés de l'habitat; sur un côté, une pergola couverte de gros raisins jaunes; un coin pour le *barbecue*; un muret indique la fin du jardin proprement dit et laisse la voie aux potagers grillagés.

Premier potager nommé jardin d'été. Notre guide est la mère d'Antonios, c'est son domaine, elle court, enthousiaste, et veut tout montrer : les piments doux, les piments forts, les tomates, la laitue, les aromates, les fèves vertes, les courgettes et au milieu, la découverte d'un gros bouquet de fleurs « ...sans doute transporté par le vent, explique-t-elle, l'oeil rieur. Et cet autre géranium, qu'est-ce qu'il fait là? » Une autre grille, second potager nommé jardin d'hiver contenant oignons, ail, épinards, céleri, carottes.

De grille en grille, des potagers au poulailler et au clapier, l'oliveraie grillagée aussi pour stopper les chèvres qui ont bien assez du champ pour brouter en liberté.

Les zones de ce jardin sont clairement délimitées. Les positions du jardin et du potager jouent un rôle d'avant-scène et d'arrière-plan par rapport au terrain et à la maison. Les zones de plantations ornent la façade et l'un des côtés du terrain. La construction de la «fontaine» de fleurs, l'arbre tombé transformé en contenant de végétation ornementale démontrent une recherche esthétique. Un palmier, arbre exotique en Grèce, est dépourvu de tout son vedettariat par la masse de plantes ornementales qui l'étreignent. Les arbustes, en demi-cercle, servent d'intermédiaires entre les arbres près de la rue et la surface dallée de la terrasse. De l'autre côté, les aires de services pour cuisiner, ranger, laver et faire sécher le linge. À l'arrière de la maison, plantations et animaux ont leur propre division.

«Je débute dans ma prochaine carrière de jardinier, dit Antonios. J'ai des idées pour faciliter le travail. Je n'aime pas passer deux à trois heures tous les jours à aménager et à entretenir le jardin. Cette maison-ci a été construite en 1965. Avant, on vivait ailleurs dans le village mais la maison est devenue trop petite avec nos parents et sept enfants. Mon oncle habite le terrain d'à côté. Avant qu'on y fasse tout, il n'y avait rien sur ce terrain... »

«Il y avait un potager, interrompt la mère, avec des tomates, des poivrons, un puits... . J'espère qu'après ma mort, les enfants vont continuer à bien entretenir le jardin, qu'ils ne le laisseront pas sécher.»

«Les parents ont de la difficulté à croire qu'on puisse s'intéresser aux jardins. (le fils rit). C'est vrai, admet Antonios, ils avaient de l'eau et des pommiers, des abricotiers et des fougères en pots mais aujourd'hui, on n'utilise plus le puits.»

Antonios est de son époque. Dans son bar, le rythme de travail est rapide. Il veut devenir jardinier professionnel, en vivre, mais passer des heures à y travailler ne l'intéresse pas. Il cherche des moyens d'accélérer le processus, de tout moderniser grâce à la technologie, contrairement à son père qui aime justement le temps nécessaire à chaque étape. Antonios est à l'opposé des Crétois de Rethemnos face à la modernisation dont parle Herzfeld⁴⁹. Ces derniers sont immensément fiers de travailler avec leurs mains et se moquent de l'incompétence physique des bureaucrates et des enseignants qui occupent les plus hauts postes de la communauté locale. Pour les artisans crétois, le travail manuel est une marque d'identité. Ils se distinguent de ceux qui depuis le développement des techniques reproduisent comme des marionnettes des gestes mécaniques. Par contre, dit Herzfeld, pour plusieurs Grecs tout travail manuel est associé à une forte aversion de coopérer avec d'autres. Ils préfèrent travailler seul et ne pas avoir à se méfier d'un partenaire.

La Crète est reconnue aussi bien par les Grecs que par les voyageurs étrangers comme la région la plus traditionnelle du pays. Je ne mets pas en doute les propos d'Herzfeld sur l'attitude des artisans de *Rethemnos*; cependant, les jardiniers qui ne sont pas des artisans mais qui sont, par contre, des manuels, ne semblent pas avoir le même comportement face à la modernisation que les artisans de *Rethemnos*; ce qui ne signifie pas que les jardiniers ne sont pas fiers de ce qu'ils accomplissent. Ils ne sont pas tous équipés de machinerie, d'outils horticoles de la plus haute technologie, mais chacun possède les outils de jardinage nécessaires correspondant, en général, aux dimensions du terrain et à la classe à laquelle il appartient. Il n'est pas rare de voir chez les moins riches de la classe moyenne, des appareils sophistiqués habituellement réservés aux mieux nantis, par exemple, divers types d'arrosage. On peut imaginer que le manque d'eau par le passé et l'actuelle «rareté» d'aujourd'hui sont pour quelque chose dans l'acquisition de ces techniques modernes. On en fut longtemps privé, on se rattrape.

⁴⁹ M. Herzfeld, 2004, p. 125.

Le phénomène se répète dans le domaine alimentaire. La nourriture des Grecs change, elle s'occidentalise, «se modernise» et là, il n'y a pas de quoi être fier. À la maison, on se fait livrer de la malbouffe «à l'américaine». Celle-ci est aussi omniprésente dans ces non-lieux de vacances au soleil, c'est-à-dire ces villages surgissant de nulle part où bars, discothèques et casse-croûtes de malbouffe poussent comme des champignons. «Les touristes aiment ça. C'est pour eux.» — phrase souvent entendue. Il n'y a pas que le régime alimentaire des Grecs qui se soit transformé. Les esprits aussi. L'un ne va pas sans l'autre. Il en est ainsi du moins dans la région étudiée. La Crète et quelques villages demeurent traditionnels. Tant mieux. Pour combien de temps encore? Refuser la modernisation par principe, c'est peut-être dans le cas qui nous concerne, le désir de continuer à vivre dans le passé ou une façon de rejeter l'Autre.

Dans chacun des entretiens de l'enquête auxquels participèrent un parent et un enfant adulte, les frictions entre générations furent palpables. Le sujet de la modernisation n'en fut pas exclu — modernisation au niveau de l'aménagement de l'espace, de la vision du jardin dans son ensemble, en somme, de la manière d'être au monde. On se souviendra du jardin de M. Stranza⁵⁰, de Lazares⁵¹ et de leur mère respective. Un jour, un jeune homme faillit tomber en bas de sa chaise en entendant son père, propriétaire de restaurant, textuellement répondre que son jardin était l'expression de son identité, le miroir de sa personnalité. Le fils me regarda avec stupeur et dit en anglais, de manière à ce que le père ne comprenne pas, que si c'était le cas, ce n'était pas une bonne image de son père parce que son jardin n'était pas du tout beau. Il y avait de la déception dans la voix du fils. La lecture du jardin du père ne lui plaisait pas. Embarrassé, d'avoir parlé ainsi, il ajouta que de toute façon, lui, il avait un chien et préférait la nature sauvage et la forêt aux jardins. J'ai vu ce jardin : des rangées plus ou moins droites de légumes nécessaires à la clientèle du restaurant voisinent avec de hauts tuteurs sur lesquels grimpent des roses de différentes couleurs, quelques arbres fruitiers, un

⁵⁰ Voir sous-section 5.5.3.1

⁵¹ Voir sous-section 5.5.2.2

bougainvillier appuyé sur un coin de la maison et un mélange d'outils, de tas de pierres brisées parmi des géraniums, des chrysanthèmes et un peu de boue indiquant l'arrosage récent.

La lecture d'un ouvrage nous touche tous de façon différente. L'autobiographie du père fut cette fois-là lancée par-dessus bord. Malheureusement, je n'eus pas le temps d'apprendre à ce jeune homme à lire dans les jardins et surtout à lire entre les lignes car c'est aussi et surtout cela le travail de l'anthropologue d'espaces de jardins : lire entre les lignes, les rangées, les formations, sous et derrière l'espace organisé par les différents actes du jardinier.

5.5.4.3 Type C - Le jardin de Katerina et de Charalampos avec poules

Les dénivellations — transformatrices d'époque et de style

Le couple dans la cinquantaine et leurs trois enfants vivent à *Thessaloniki* dans la maison des parents du mari construite dans les années quarante. Ce dernier dirige une maison d'importation et de distribution d'appareils électriques à usage commercial. Le terrain de Katerina et de Charalampos donne sur une rue sans nom avec deux ou trois entrepôts, un champ de fardoche où s'empilent des débris de construction et, à l'horizon, une autoroute. Un non-lieu comme M. Augé définit celui-ci :

... les non-lieux médiatisent tout un ensemble de rapports à soi et aux autres qui ne tiennent qu'indirectement à leurs fins : comme les lieux anthropologiques créent du social organique, les non-lieux créent de la contractualité solitaire. [...] L'espace du non lieu ne crée ni identité singulière, ni relation, mais solitude et similitude.⁵²

Le lieu du couple Katerina et Charalampos (*chara* = bonheur; *lampos* = qui brille) crée du «familial et du social organique». C'est un aménagement à l'intérieur

⁵² M. Augé, 1992, p. 118-130.

duquel tout est intégré — aires de plantation, zones d'activités, mêmes les poules ne sont pas en reste. Le jardinier leur a fabriqué une remise prolongée par un tunnel en bois grillagé leur donnant accès à un plus grand espace également grillagé. Les chiens ont des niches à différents endroits du terrain, ils sont ainsi incorporés aux allées et venues et aux activités des occupants de la maison.

Katerina pourrait à la rigueur vivre sans jardin mais elle préfère de loin en avoir un tandis que Charalampos avoue, larmes aux yeux, que ce serait le couper de ses parents, de son enfance et de son présent.

«Tout le terrain de mes parents était une vigne cultivée à la main. Ils avaient une vache, une chèvre et des cochons. Rien ne se perdait dans cette maison. Aujourd'hui, on nous connaît comme la maison avec plein de lumières. C'est pour le livreur de pizzas, ajoute-t-il en riant. Autrefois, quand mon père revenait du travail, il passait la soirée à travailler dans le jardin. Ils n'avaient pas d'électricité à cette époque et ma mère tenait la lampe au-dessus de sa tête pour qu'il puisse mieux voir. (ému, il pleure) Ce jardin, c'est ma vie. Mes parents y sont encore très présents. (il touche et caresse l'arbre le plus près) C'est l'histoire de notre famille à l'époque qui se poursuit avec ma femme et les enfants. Les mots ne suffisent pas pour dire à quel point nous étions liés à nos parents et à ce jardin. Cet arbre sous lequel mes parents avaient installé une table et des chaises, ici même où vous et moi sommes assis en ce moment, cet arbre immense qui nous fournissait de l'ombre, j'ai dû le couper de moitié. J'ai envoyé, en souvenir, des parties du tronc à mes frères qui vivent à l'extérieur du pays. Mon papa et ma maman sont là (il continue à caresser l'écorce de l'arbre et pleure longuement). C'est comme la maison, c'est préférable de la garder telle qu'elle était plutôt que d'en bâtir une neuve.»

Charalampos souffre de l'absence de ses parents, de l'absence de son enfance et de son adolescence avec eux dans ce jardin. La participation de son corps, chacun des actes posés dans cet espace — construction de petits pavillons, de pergolas, aménagement du terrain en différentes zones d'activités, installation à cent cinquante mètres de profondeur d'une pompe pour puiser l'eau à l'usage du potager — l'aide à gérer, à vivre cette absence. Le jardin se fait guérisseur.

Les premiers jardins botaniques furent aménagés dans le but d'élargir les connaissances du domaine médical⁵³. Aujourd'hui, dit Charles A. Lewis⁵⁴, l'on s'attarde davantage aux effets bienfaits psychologiques du jardinage plutôt qu'à ses qualités curatives physiques. Jusqu'à la fin de la Renaissance, les êtres humains, en général, considèrent la nature sauvage comme une menace. De nos jours, ils se sentent plus menacés par d'autres êtres humains que par la nature. Pour le jardinier, l'importance de son travail repose davantage sur les images mentales qu'il crée que sur l'aménagement physique des plantes et de l'espace. Sur le plan de la thérapie par l'horticulture, l'auteur divise la guérison en deux modes : a) le mode de l'observation où le spectateur ne se sent aucune responsabilité par rapport à la végétation (ex : dans les parcs, en pleine nature sauvage); b) le mode de la participation à l'intérieur duquel le jardinier s'investit, accepte la responsabilité du bien-être, du devenir de la plante.

In a world of constant judgment, plants are nonthreatening and nondiscriminating. They respond to the care that is given to them, not to race, intellect, or physical capacities of the garden. The garden is a benevolent setting in which a person can take the first steps toward self-confidence. ⁵⁵

Cette confiance en soi ne naît pas d'un seul claquement de doigts. Les plantes nous font la leçon dans la mesure où elles nous enseignent que la vie est faite de longs moments d'endurance, d'attente, de rythmes divers. L'acte de jardiner est une combinaison de création de conditions favorables à la production des plantes avec le cheminement, conscient ou inconscient, du jardinier. En mettant en terre une semence, un plant, le jardinier s'engage à les mener au terme de leur épanouissement. Il signe un contrat mais non un chèque en blanc avec l'arbre ou la fleur : Je prends soin de toi, dis-moi ce que tu désires et en retour, tu me donnes de l'ombre, tu sens bon, tu as bon goût et tu es belle. Je t'aime. La plupart des

⁵³ Voir L. Tongiorgi Tomasi, 1991, p. 77-79.

⁵⁴ C. A. Lewis, 1995, p. 244-251. Voir Rachel et Stephen Kaplan, 1995, sur la sensation du jardin perçu comme un tout autre monde où chaque pièce a un sens et forme un tout. p. 238-243.

⁵⁵ C. A. Lewis, 1995, p. 248.

jardiniers grecs parlent à leurs plantations. Katerina dit ne pas le faire, cependant, elle a l'impression que lorsqu'elle les arrose, celles-ci la remercient. Tous les jardiniers, ou à peu près, les complimentent. Certains croient qu'elles ont la capacité d'entendre ce qui leur est dit. D'autres se confient à elles, leur murmurent leurs besoins, leurs chagrins sachant qu'elles n'iront le rapporter à personne. D'autres encore insistent sur la nécessité de le faire sans quoi aucun lien ne se créera entre la plante et eux et à coup sûr, ce sera l'échec. Quelques jardiniers caressent leurs plantes. Pour sa part, Kiriaki⁵⁶ avoue leur parler seulement quand elles ne vont pas bien. Alors, elle se fâche, devient agressive envers elles, les punit, les menace de les jeter à la poubelle si elles ne s'améliorent pas et, à partir de ce moment-là, la plante pousse vraiment bien.

Le jardinier a des attentes et vit l'incertitude. Si elle tombait malade! Si elle mourrait! Le jardin lie mort et vie. Le jardinier apprend le rôle du temps et de facteurs extérieurs à son contrôle capables de fragiliser ou de favoriser ses espoirs. Cela se traduit dans les propos échangés entre jardiniers sur la température, les caprices de la nature, la qualité du sol et leur expérience respective. Malgré ces inconnus, grâce au temps investi et au travail physique, le jardinier a la satisfaction d'avoir accompli, créé quelque chose de beau. Il en résulte une estime du Soi. Le jardinier n'a pas que des inquiétudes, il a aussi des certitudes, du réconfort. Il sait que s'il plante des roses, il obtiendra des roses et non des tomates.

Le jardinier, en étroite collaboration avec les forces de la vie des plantes, apprend l'humilité. Dans cet espace, il n'est pas le plus fort, mais il n'a pas à faire la preuve du contraire, rien ne l'y oblige. Il apprend à se plier aux intempéries des éléments, à accepter de laisser le temps faire les choses. En revanche, cela lui laisse le temps de rêver. Et le rêve de Charalampos est de vivre en harmonie avec sa femme, ses enfants et son entourage. Comme avec ses parents. Dans un chapitre intitulé «Le jardin est dans le jardinier», Gilles Clément écrit :

⁵⁶ Jardinière de la recherche dont le jardin n'est pas décrit dans la thèse.

Délivré de l'asservissement à une cause extérieure, le jardin se consacre au seul jardinier et celui-ci, n'ayant de compte à rendre à personne, assouvit un rêve à l'abri du monde entier.⁵⁷

Le jardin de Katerina et de Charalampos représente quatre-vingt-dix pour cent de la propriété. Cela équivaut à quatre-vingt-dix pour cent de rêve d'harmonie «à l'abri du monde entier». Dans la plupart des jardins enquêtés, la plus grande partie du terrain est réservé au jardin. Dans un pays comme la Grèce où le climat permet aux habitants de vivre les trois quarts de l'année à l'extérieur de la maison, cela semble aller de soi mais si l'on pense à des pays où, en exagérant à peine, les proportions de la situation climatique sont inversées, je fais référence, entre autres, au Québec, c'est exactement le contraire qui se produit. En général, la maison occupe la plus grande partie du terrain.

La façade du terrain de Katerina et de Charalampos se divise en deux zones. Une première, sur terre battue, dissimulée par des arbres (oliviers, poiriers, cerisiers, figuiers, grenadiers), est constituée de trois auges aménagées en jardinières et disposées à égale distance derrière la clôture grillagée et, de longues et larges allées cimentées bordées de plates-bandes de fleurs discrètes. Cette zone est le seul espace du terrain à ne pas avoir été du tout modifié depuis l'époque des parents. Comme il n'a rien de particulier pour attirer l'attention des passants, il transforme le climat d'insécurité provoqué par le non-lieu décrit plus haut, en un espace protecteur. Les parents veillent toujours. Cela est important pour les occupants de la propriété qui cherchent, par exemple, à ne pas étaler le nombre exact de véhicules en leur possession. L'aire pavée de stationnement n'est fait que pour un camion et une automobile.

La seconde zone de la façade rapproche de la maison. Au fur et à mesure, les arbres et les arbustes sont plus fournis. Le tout éclairé le soir par de très hauts lampadaires et de hautes tiges métalliques en forme de T. Une pergola sous laquelle on a installé une table ronde recouverte d'une nappe et quatre chaises

⁵⁷ G. Clément, 1997, p. 28.

invitent à s'y reposer à l'ombre. Entre chaque poutre de la charpente de la construction, des bacs à fleurs remplis d'annuelles. Sur le devant de celle-ci, le basilic trône dans deux gros pots en terre cuite. De la terre battue, on passe peu à peu à des dalles de ciment craquelé puis, à d'autres surfaces pavées moins usées. Aucune ligne droite dans leur tracé, que des courbes dans un sens puis dans l'autre. Des rigoles d'impatientes en terre à bonne distance, des treillis de roses, de vigne font signe d'aller voir derrière où l'on découvre un espace complètement privé : autre souvenir d'enfance — petite piscine creusée entourée de fleurs; un pavillon; une chaise longue cachée sous un arcade de feuillage; d'autres regroupées sur un bout de gazon; des pots de fleurs vides dont la peinture est écaillée.

Dénivellement de terrain, passage à l'époque de la modernité par un escalier et un muret chaulé d'une mètre et demi environ orné de bacs à fleurs de pétunias surmontés de vigne. Vigne agrippée à la maison jusqu'à l'étage formant sur le côté, un tunnel végétal. Au pied de l'escalier, une grande surface dallée. C'est l'aire du *barbecue*, des dessertes sous une pergola, d'une sortie d'eau, d'une niche pour un des chiens, d'une table ovale sous parasol et à portée de main de la chaise de Charalampos là où commence le gazon, le tronc d'arbre étêté. Sur l'espace gazonné, une haie de cyprès, une ou deux chaises longues, des pins, des robiniers faux acacias, encerclés de briques ou de tournesols, de zinnias, et des rosiers.

Autre dénivellement de terrain. D'un côté, le potager en rangées bien droites. De l'autre, la cour des chiens. Au centre, au fond du terrain sous quelques arbres, le poulailler. Ici et là, des sculptures à partir de branches d'arbres coupées et de troncs d'arbres transformés en bacs.

Le jardinier saisit les pièces de son échiquier et métamorphose la douleur en œuvre d'art. Chacun de ses gestes évacue les nombreuses blessures d'un passé douloureux individuel ou collectif. Un exemple de ce dernier est la Guerre Civile du début de l'hiver 1946-1947 au cours de laquelle 28 000 hommes sous le commandement de Markos Vafiadis et ses partisans de l'armée communiste

démocratique de Grèce lancèrent diverses attaques contre l'armée nationale et ses alliés. Comme résultats, quelques gains importants, mais surtout la mort de civils et la destruction de villages entiers⁵⁸.

Ce n'est pas de cette guerre-là dont parlent les informateurs, pas plus que de la junte des colonels et de son opération *Prometheus* en avril 1967 — régime dictatorial formé d'officiers ayant commencé au bas de l'échelle et obtenu un certain statut dans les forces armées par la suite. Ces «défenseurs d'une civilisation hellénique-chrétienne»⁵⁹ restèrent au pouvoir jusqu'en 1973 par la terreur, la torture et la violation des droits de la personne. Leurs cibles principales — des personnalités donnant leur appui aux communistes, gens de gauche, puis un grand nombre de gens du centre. Non, ce n'est pas de ces règnes de brutalités dont les Grecs parlent à l'Autre, à l'anthropologue compris. Serait-ce parce qu'il s'agit de moments insupportables qu'ils provoquèrent et qu'ils firent subir aux leurs? Cela est possible. Un fait est observable, d'une part, les Grecs parlent soit de leurs victoires, soit des malheurs que l'Autre leur fit subir et, d'autre part, ils se réfèrent davantage aux invasions d'un passé lointain qu'aux guerres d'un passé récent. Si la mémoire est sélective, les variantes d'interprétation de l'histoire, parfois, ne manquent pas de surprendre. Dans cet esprit, de nombreux informateurs ne considèrent pas les territoires conquis par Alexandre le Grand comme des attaques envers d'autres peuples. Ils voient dans celles-ci une juste reprise de ce qui, autrefois, leur appartenait. À cet égard, une enseignante grecque affirme qu'en général, le peuple grec ne connaît pas son histoire. Il n'est pas le seul.

La mémoire est indissociable de l'histoire, du passé. Parlant de la France, François Dosse explique l'engouement actuel pour la mémoire, la qualifiant même de «commémorite aiguë» :

⁵⁸ Ces quelques notes sont extraites de *Library of Congress Country Studies* – [http://lcweb2.loc.gov/cgi-bin/query/r?frd/cstdy:@field\(DOCID+\)](http://lcweb2.loc.gov/cgi-bin/query/r?frd/cstdy:@field(DOCID+)), (consulté en décembre 1994).

⁵⁹ Ibid.

... symptôme de la crise identitaire et de la difficile recomposition du vivre-ensemble à un moment où un certain nombre de repères semblent s'évanouir.⁶⁰

Dosse a raison. Toutefois, la situation ne s'applique pas qu'à la France, mais à divers degrés à toutes les nations. La perte de valeurs, de balises individuelles et collectives, la sensation d'être détaché d'un «vivre-ensemble», sont à la source de cette crise d'identité. Pour contrer cette crise, il faut revenir à l'essentiel et les gestes posés dans l'espace-jardin nous y ramènent⁶¹ — apprendre à être soi, à se concentrer sur l'acte du moment, à ne pas se disperser dans l'artifice, à se tenir debout avec ou sans tuteur(s) à travers les étapes du cycle de la vie, à regarder en face l'aspect éphémère de celle-ci, à voir sa propre beauté, ses allures moins «attractives», celles de son entourage, à laisser voyager son imaginaire dans les «croire et les possibles».⁶²

Jardiner, je le répète, c'est produire du Soi cependant je ne suis pas sûre que cela apprenne à être responsable de cette identité car si cela était, le respect de l'Autre y prendrait possiblement racine; ce qui est loin d'être le cas. C. Eveno et Gilles Clément développent le concept d'un jardin planétaire et disent, eux aussi, que jardiner, c'est une manière responsable d'être au monde :

Le jardin est un refuge contre le chaos, ne nous unissant plus qu'à la mémoire de ce qui fut ou reste provisoirement avant la catastrophe. Comme si tout était joué, déjà perdu.⁶³

L'objectif de cet ouvrage est de combattre la réaction de défaite par l'écologie, «... envisager l'utopie réaliste d'une gestion des paysages de la planète entière avec un souci de jardinier...»⁶⁴.

⁶⁰ F. Dosse, 1999, p. 62.

⁶¹ Thème du roman de Jerzy Kosinski, *Mr Chance* publié en 1970 et porté à l'écran sous le titre *Being There* en 1979.

⁶² M. (de) Certeau, 1990, p. 131.

⁶³ C. Eveno, Clément, G., (dir.), 1997, p. 12.

⁶⁴ Ibid.

Faire pousser une fleur, un arbre semble plus facile que l'entreprise de C. Eveno et de G. Clément. Néanmoins, il est réjouissant de constater la multidisciplinarité de chercheurs regardant maintenant dans la même direction, à savoir l'identité, la mémoire, l'histoire, le vivre-ensemble sur un terrain plus sain dans l'espace et dans le temps. Qu'en était-il de la mémoire, du temps, de l'identité en Grèce archaïque entre les X^e et VIII^e siècles? Je me tourne vers J.-P. Vernant pour la réponse⁶⁵. À l'époque, il s'agissait d'une civilisation sans écriture, de tradition orale. La divinité *Mnèmosunè*, Mémoire, était à la tête d'un réseau de spécialistes humains formé d'aèdes, de poètes-chanteurs ayant la tâche de transmettre le passé du collectif, ses valeurs, son savoir partagé. Avant d'y parvenir, dit Vernant, ils devaient passer par l'apprentissage d'une reconstitution de chants composés de dizaines de milliers de vers :

Homère, aveugle à la lumière, comme Tirésias⁶⁶, voit l'invisible. Comme lui, son privilège est de connaître « ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ». La mémoire est omniscience. Son rôle n'est pas de reconstituer un passé aboli, de le re-présenter, mais de rendre présent, en franchissant les frontières d'un éphémère aujourd'hui, à ce qui demeure caché derrière les apparences : l'ancien temps, celui des héros, des dieux, des origines, du primordial. La mémoire n'est pas reconstruction du passé, mais exploration de l'invisible.⁶⁷

Pour Vernant, le dessein des Grecs anciens ne fut pas de construire le temps, mais de s'en échapper. D'après moi, notre monde moderne est à la recherche des deux et si Aurelius Augustinus⁶⁸ imaginait la mémoire se déplacer dans d'interminables salles d'un immense palais, nous parlons de nos jours de tiroirs à mémoire. Dans l'*Odyssée* d'Homère, *Odusseus* a affaire avec l'association identité/histoire/mémoire/temps. Il a le choix entre rester un jeune immortel célèbre ou vieillir, mourir et tomber dans l'oubli. L'oubli de son histoire, de sa

⁶⁵ J.-P. Vernant, 2004, p. 127-129.

⁶⁶ Devin grec.

⁶⁷ J.P. Vernant, 2004, p. 128.

⁶⁸ Augustin (saint).

gloire, de «son *kléos*, de son nom, de son renom», dit Vernant.»⁶⁹ pour l'humanité entière et durant des temps immémoriaux. *Odusseus* refuse car «...s'il n'y a plus d'Ulysse, il n'y a plus d'Odysée, plus de chant de gloire», explique Vernant.

En arrachant le héros à l'oubli, la mémorisation le dépouille du même coup de ses caractères purement privés ; elle l'établit dans le domaine public ; elle en fait un des éléments de la culture commune des Grecs. [...] c'est seulement à travers la geste de ces personnages disparus que leur propre existence sociale acquiert sens, valeur, continuité.⁷⁰

L'impact de *L'Illiade* et de *l'Odysée*, sorte de bible sous forme d'épopées extraordinaires, d'enseignement religieux, patriotique et pratique (ex : comment cultiver la terre) existe encore en Grèce de nos jours. L'État, ses institutions et le peuple grec y puisent afin de conserver leur culture et leur raison d'être collective. C'est pourquoi *Odusseus* décida de passer à travers toutes les épreuves dans l'intention ferme de devenir ce héros inoubliable quitte à jouer habilement avec son identité. S'il en eut été autrement, des générations futures de grandes personnes et d'enfants grecs auraient été privées non seulement de rêver, mais aussi de s'enorgueillir d'avoir comme modèles des *supermen*. *Odusseus* décide donc de braver, en se permettant toutefois quelques périodes de loisirs, tout élément lié à la terre, à la mer et au ciel. Quitte à jouer habilement avec son identité. Chez les humains, précise Vernant⁷¹, *Odusseus* est le modèle parfait de la *mêtis*, l'équivalent d'*Athéna* chez les dieux. La *mêtis*, c'est l'intelligence rusée utilisée par *Odusseus* tantôt pour débiter ces coordonnées : «Je suis Ulysse, fils de Laërte, l'homme d'Ithaque dont les exploits montent jusqu'au ciel... », tantôt devant le Cyclope, il dit se nommer Outis, c'est-à-dire Personne⁷². Être à loisir tout et rien, pratique dédoublement de personnalité!

⁶⁹ Ibid, p. 87-91.

⁷⁰ J.-P. Vernant, 1989, p. 83.

⁷¹ J.-P. Vernant 2004, p. 87.

⁷² Note de J.-P. Vernant, 2004, p. 89 : «outis et mètis sont deux formes alternatives de la négation, que nous traduisons par «personne», et *mêtis*, le second terme, est homonyme, à l'accentuation près, du mot qui signifie «intelligence rusée».

Le lien identité/histoire/mémoire/temps chez les Grecs anciens vu par Vernant persuade. Je n'en donne ici qu'un aperçu trop court. Je veux savoir à présent comment, selon lui, les Grecs pensaient l'espace. La question a été abordée au chapitre 1 de cette thèse mais l'ajout proposé y apporte un plus.

Pour Vernant⁷³, les Grecs anciens firent appel aux divinités *Hestia* et *Hermès*. Elle représente le foyer et le feu domestique, (le lieu privé), tandis qu'*Hermès* représente l'espace public. *Hermès* est un passe-partout, il traverse les murs, le ciel, la terre, se rend chez les morts. Il est aussi un dieu de l'agora. À la *Hestia* de chaque maison, les Grecs installent sur l'agora une *Hestia koinè* portative où se rencontrent ambassadeurs et personnages importants :

On voit bien comment, à chaque moment, le dedans et le dehors, le foyer privé et la vie publique vont se trouver en même temps opposés et associés.⁷⁴

Le merveilleux récit de *L'Iliade* et de *l'Odyssée* attribué à Homère et exploré par Vernant réunit la trame des concepts de l'anthropologie et de cette thèse :

Histoire/Mémoire/Temp/Space/Privé /Public/Identité/Altérité

L'observation et la description de l'organisation spatiotemporelle de six types de jardins en Grèce du Nord (le jardin pêle-mêle, le jardin chaulé, le jardin sur terre battue, le jardin à revêtements mixtes, le jardin gazonné et le jardin avec animaux) et leur symbolique ne parlent pas d'autre chose. Je ne prétends pas faire une classification⁷⁵ des jardins de cette région du pays dans le sens où les Grecs n'auraient le choix qu'entre ces modèles pour aménager leur espace-jardin; cependant, d'autres chercheurs, près de nous dans le temps, dont j'ai parlé dans cette thèse (ex : Kimber, Benoit, Grampp, Westmacott, etc.) qualifient de la sorte

⁷³ Ibid, p. 138-139.

⁷⁴ Ibid, p. 139.

⁷⁵ Ma recherche ne s'inscrit pas dans les études d'ethnoscience avec ses classifications et ses taxinomies populaires, soit la mise en ordre systématique d'un ensemble d'objets fondé surtout sur les plantes et les animaux ou le découpage du monde en grandes catégories comme chez E. Durkheim et M. Mauss.

leurs travaux. Le terme en soi a peu d'importance; ce qui compte c'est la démonstration de l'union indissociable entre l'humain et les plantes dans un espace privé nommé jardin; l'aménagement et l'aspect symbolique particulier lié à celui-ci en Grèce du Nord. Dans le chapitre intitulé «Discussion», j'élaborerai sur ce point.

5.6 Trois jardins du bout de la péninsule de *Kassandra*

Je ne considère pas ces trois jardins du bout de la péninsule comme une nouvelle «catégorie». C'est tout de même là où se termina mon enquête; là où les jardinières étaient les plus âgées (c'est le seul endroit où je n'ai point rencontré de jardiniers, ce qui ne signifie pas qu'il n'en existe aucun); là où les concepts histoire/mémoire/temps/espace/privé/public/identité/altérité furent omniprésents et, enfin, c'est aussi là que l'Autre était l'étranger, mais pouvait être également la génération montante, sa propre progéniture. Oppositions et associations étaient étroitement jumelées.

5.6.1 Type A - Le jardin de Despina

Collée sur la rue, une langue de terre avec le juste nécessaire

La septuagénaire raconte sa vie à travers celle de son jardin. L'histoire se divise en deux périodes. La première concerne l'arrivée des Turcs et la seconde, l'arrivée des touristes.

«La propriété était à mon beau-père. C'était dans la famille avant l'arrivée des Turcs. À l'époque, il n'y avait pas encore d'immigrants d'Asie Mineure. Il n'y avait pas d'eau non plus. Nos parents avaient quelques pots de fleurs, des aubergines, des concombres, des oignons, des tomates, etc. Ils devaient aller chercher l'eau dans un puits à l'extérieur du village et la transporter dans des *stamma* sur leurs épaules. L'eau servait à laver les vêtements et à bâtir les maisons avec des *kadia* (sceau en bois d'un mètre de haut, étroit à la base, ouverture plus large). À trois kilomètres d'ici, à l'emplacement actuel de l'hôtel de *Paliouri*, nos parents avaient des champs de blé et de pastèques. On en mangeait et on en offrait.»

Despina et son mari démolirent la très vieille maison de l'époque mais préservèrent l'entrepôt à grains et de récoltes, aujourd'hui rez-de-chaussée de l'actuelle habitation. Plafond bas, épais murs de pierre. Lieu sombre.

«On l'a refaite comme l'ancienne. En plus grand. On a transporté les pierres à dos d'animaux. Je me suis mariée dans cette maison et mes enfants y sont nés. J'ai eu deux garçons et une fille. J'ai sept petits-enfants. Maintenant, je vis seule avec mon mari. Il est vieux et se fatigue vite. C'est moi qui fais tout dans le jardin, sauf pour les gros travaux. Mon fils d'en face m'aide. Autrefois, on avait des chevaux, des ânes, des chèvres et des poules dans une remise à côté de la maison. On a plus rien de tout ça. Quand les touristes ont commencé à venir en *Halkidiki* en 1962, la police a interdit la présence d'animaux dans les habitations ou tout près, donc il n'y en a plus dans le village. On nous a dit que ça sentait mauvais et qu'on était un endroit pour touristes. Je déteste pas les touristes. Ils peuvent venir. Mais maintenant, j'ai plus rien, plus d'animaux, plus rien à faire. Pourtant, je dois faire quelque chose de mes mains. C'est pour ça que j'ai un jardin. J'aime la terre, les plantes autour de la maison. Je veux pas que mon jardin soit vide. Je veux de la verdure. J'aime pas être assise dans la maison. Avant, on avait un magasin et j'avais l'habitude de m'y asseoir. Je parlais avec les gens et mon fils l'a fermé. Il l'a transformé en resto à grillades pour les touristes. On a aussi une boutique pour la dentelle, des aiguilles... Le jardin, c'est bien parce que je travaille avec la terre. L'an dernier les plus âgés du village ont payé une somme d'argent et la préfecture nous a envoyé des produits chimiques. C'était une aide gouvernementale. Ils ont vaporisé avec des tracteurs. C'était un travail collectif pour tous les villages qui le souhaitaient. Nos terres sont vallonnées, en terrasses alors, on s'est entraîné. C'était uniquement pour les insectes qui attaquent les olives. On a beaucoup de vergers d'oliviers plus loin. On plante les oliviers en octobre ou au printemps, en mars. Si tu veux pas les arroser beaucoup, tu les plantes en octobre. Si tu le fais en mars, tu devras les arroser plus souvent. Un olivier prend cinq ans avant de donner des olives et, au début, il donne quelques fruits. Ça prend dix ans avant qu'ils en produisent plusieurs.»

Pendant le récit de sa vie, Despina, dans sa robe noire et ses cheveux encore plus noirs teints la veille en l'honneur de notre rencontre, nous fait faire le tour du propriétaire. Enclos d'un treillis métallique soutenu par quatre poteaux de bois, le jardin à peine un peu plus d'un mètre de large longe la rue bordée d'un étroit canal d'irrigation. Des tiges de métal forées aux murs de la maison de pierres blanchies à la chaux forment des axes perpendiculaires avec les poteaux de bois et servent de support à la vigne. Le jardin de Despina fait partie des jardins pêle-mêle dont il fut question dans ce chapitre. Il est constitué : d'arbres fruitiers (un

mandarinier, un oranger, un grenadier, un citronnier); d'arbres ornementaux (un magnolia, un bougainvillier détruits par le dur hiver, le plus froid depuis vingt ans. Il dura une semaine. À la fin novembre, tout gela. Glaçons pendus au toit de tuiles. Chute de neige entraînant celle des plantes. Malgré cela, la jardinière a espoir de les récupérer grâce à une couverture de planchettes de bois); d'arbustes (rosiers, jasmin); d'une composition libre de fleurs (oeillets, marguerites, pensées, chrysanthèmes, mufliers, géraniums), de légumes (laitue, céleri, oignons, tomates) et d'aromates (aneth et basilic). Les fleurs sont d'abord mises en pots puis, en terre. Une urne vide entourée de roches marque l'entrée du jardin qui se prolonge à l'arrière de la maison où la combinaison de fleurs, de légumes et d'aromates se poursuit de manière encore plus indisciplinée. L'organisation spatiale de ce jardin est pêle-mêle, mais non touffue. Au contraire, elle est clairsemée, à l'opposé de la luxuriance. Les jardinières de ce type de jardin ne vont pas dans cet espace pour s'y asseoir. Aucun siège n'est disposé dans cette intention. C'est dans l'action qu'elles se reposent. S'arrêter signifierait mourir. C'est dans l'action qu'elles se promènent hors du temps. Elles évacuent le passé, se mémorisent le bon vieux temps où, avec leur compagnon de vie, elles trimaient dur en ayant la sensation de bâtir, de créer quelque chose, d'être maîtresses de leur vie. Bêcher et parvenir à faire pousser quelques fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit et pouvoir encore se lever pour admirer le spectacle, c'est aussi un pied de nez au passé qui leur retira, au nom du tourisme, la liberté. Cette liberté faisait aussi partie de leurs richesses.

Il n'y a plus d'animaux à l'intérieur ou à l'extérieur des maisons à *Paliouri* mais il y a de l'eau, des touristes et des produits chimiques. La maison de Despina est certes plus grande que celle de ses ancêtres, mais qu'en est-il du jardin? Il est un peu plus grand. L'urne située à l'entrée a changé de fonction. D'un objet pratique, elle est devenue un ornement. Des variétés de fleurs alors inexistantes sont maintenant disponibles. Les jardiniers ont temps et argent pour en bénéficier. Les fleurs en pots demeurent chose courante; cependant, un bon nombre d'entre elles sont par la suite mises en terre.

5.6.2 Type B - Le jardin d'Eranthia

Jardin à deux faces : l'une vivante, l'autre abandonnée

Le dragon, c'est ainsi qu'avant la perte d'un de ses fils, tout le monde d'*Aghia Paraskevi*, surnommait, pour sa force et la quantité de besogne abattue dans une journée, la veuve septuagénaire. Travail de mère d'enfants en bas âge, travail de maison, travail aux champs et soins des animaux. La femme-dragon a perdu sa force, elle pleure ses morts :

«Je consacre beaucoup moins de temps qu'autrefois au jardin. Je l'entretiens, c'est tout. Mes enfants me donnent un coup de main quand ils viennent. ... Ils ne viennent pas assez souvent. Une fois la semaine ou aux deux semaines. ... Depuis quelque temps, mon fils me rapporte de l'engrais de vaches. ... Maintenant, je passe davantage de temps dans la maison. ... La propriété appartenait à mon grand-père. Il n'y avait pas de jardin, pas de plantes à l'époque. Le sol, c'est tout. La maison n'avait qu'une pièce, l'entrée était très étroite. Quand je me suis mariée, on a agrandi la maison et j'ai commencé le jardin. La première chose a été de le clôturer avec des pierres puis, un pommier, un grenadier mais les vers les ont détruits. J'ai fait pousser des fleurs, des légumes. On a ajouté un amandier, de la vigne. Plus tard, mes fils ont planté deux palmiers mais un est en train de mourir. On a un gros citronnier. L'an passé, on a pesé un citron et il pesait un kilo. En ce moment, j'ai pas beaucoup de fleurs : des rosiers, des géraniums, des chrysanthèmes. En octobre, je vais semer de la laitue, tout ce qu'il faut pour des salades... avec du basilic, du persil... Quand j'étais jeune, je coupais des fleurs du jardin pour décorer la maison, je ne le fais plus sauf quand mes enfants viennent. Et c'est eux qui le font. Personnellement, je n'aime plus tellement ça parce que ça demande tout de même des soins comme de changer l'eau chaque jour. ...»

Le jardin d'Eranthia n'a pas le caractère aride du précédent jardin de *Paliouri*. À prime abord, il a l'air bien vivant puis, plus on observe, plus on constate une différence marquée entre les deux parties du jardin. La lourde solitude du discours de la jardinière reflète peu à peu cette dichotomie au niveau de l'organisation spatiale.

Une large et haute grille marque l'entrée du terrain. De chaque côté, deux piliers au toit de tuiles rouges. La base de la clôture de pierres chaulées est surmontée de fer forgé. Le tout d'une hauteur de deux mètres environ. Le jardin d'Eranthia est

en forme de demi-lunes. La première est la surface de béton indiquant le passage entre l'entrée proprement dite et l'espace-jardin. De part et d'autre de cette zone d'entrée, un muret de pierres des champs polies par le temps soutient un croisement de bois rond auquel s'accrochent des rosiers. C'est l'encadrement courbe de la surface en terre battue où vit le jardin. À l'intérieur de celui-ci, un pourtour, c'est-à-dire deux bordures de ciment chaulé à blanc aujourd'hui dépourvues de plants sert de piste de course pour petits-enfants.

Le côté cour du jardin est l'œuvre récente des fils d'Eranthia : sous une pergola où s'étend la vigne, une table et des chaises d'enfants, un petit camion jaune encore tout neuf, une maisonnette défraîchie de poupée ou de petit animal posée sur un ancien puits, des pots avec ou sans fleurs, des plantes en terre, de grosses urnes ornementales parmi les arbres. Cette zone combine aire de plantations et aire de jeu pour enfants. Le côté jardin du terrain est le portrait de la jardinière : plantes envahissantes, lianes, deux gros palmiers, grimpantes de la clôture au balcon de la maison. Espace en voie d'être difficilement contrôlé.

Devant les deux aires de plantations en demi-lunes, un banc public rouge et une ou deux chaises rouges en plastique. L'emplacement de ces sièges transforme le jardin privé d'Eranthia en jardin public. On s'y assoit pour regarder le côté cour avec ou sans enfants, tournant de cette façon forcément le dos à l'autre section du jardin. Cette dernière ne semble pas être considérée comme lieu de plaisir pour les yeux ni de douceur de vivre. Un autre fait procure une impression de dyslexie. Un second ameublement identique au premier fait carrément face à la maison, tournant le dos à tout le jardin. Le spectacle consiste d'un bout de trottoir, seule ligne droite de la propriété, d'une corde à linge sur laquelle le linge et une vigne stérile s'entremêlent. Eranthia s'y assoit-elle pour reprendre son souffle avant de grimper les marches ou pour imaginer le retour de ses êtres aimés, tournée vers le seul endroit où elle s'enferme de plus en plus?

À la relecture du jardin, le non-dit s'impose. Le jardin parle de jeunesse, de jeux, de formes rondes, de courbes souples, de contrôle. Après y avoir passé des heures

pendant plus d'un demi-siècle, la jardinière saisit cet espace d'un autre regard. Le jardin lui parle de sa vieillesse, de la perte du plaisir, de courbatures, du refus de son corps de lui obéir. Son jardin en demi-lunes lui crie ses deux visages, ses deux espaces-temps. Le côté cour de son jardin représente son passé mais surtout la génération montante. Le côté jardin, c'est ce qu'elle est aujourd'hui. Un espace qu'elle n'a plus vraiment envie de contrôler. Un jardin sans intervention humaine retourne à la nature. L'image du dragon rapidement s'estompe.

5.6.3 Type C - Le jardin d'Anastasia

L'ancien et le nouveau jardin — 2 mondes

La veuve octogénaire vit à *Aghia Paraskevi* avec sa fille et un de ses fils. Un autre est mort et le troisième travaille à *Athina*. La propriété est un héritage du père du mari :

«Quand mon mari et moi sommes arrivés ici, en 1941, ce n'était qu'un espace ouvert avec un sentier pour le passage des animaux. Depuis la construction de deux autres maisons, ils l'ont élargi pour laisser circuler les autos. À l'époque, il n'y avait pas de jardin, mais il y avait des amandiers et des oliviers. On a mis une clôture autour du terrain et une pergola pour faire grimper une vigne qui donne de l'ombre.»

La maison d'Anastasia de pierres chaulées à blanc, avec son toit de tuiles rouges, ses boiseries aux fenêtres, aux portes et aux balcons, combine modernisme et tradition. Couvert de grimpantes fleuries, jusqu'à l'extrémité de l'axe vertical de l'antenne de la télévision, de pots de fleurs suspendus, de vigne sauvage, de guirlandes se balançant d'un coin à l'autre de la construction, l'habitat est un chassé-croisé de végétaux. Il se trouve sur le côté d'une étroite route en zigzag plus ou moins gravillonnée selon les saisons. Au bord de la route, une table, des chaises et des fleurs en pots.

De l'autre côté de la zone de circulation automobile, trois basses constructions minuscules sont reliées par des guirlandes, des lianes de végétaux à la maison d'Anastasia. Jardin aérien. Au-delà de cet espace, un sentier en pente douce, des

arbustes, des arbres, des fardoques. C'est de ce côté de la rue que se trouve le dernier jardin de l'enquête. On y pénètre par une haute grille de fer forgé bordée d'arbres, de grimpantes et de fleurs en terre. Une clôture ajourée en métal de couleur sang de boeuf délimite le reste du terrain. Le long de celle-ci, en façade, une plate-bande de chrysanthèmes, de géraniums et de rosiers bordée de briques et de blocs de béton. À un peu moins d'un mètre de la clôture, un baril de plastique rouge recueille l'eau de pluie réchauffée par le soleil avec laquelle Anastasia prend son bain.

L'organisation spatiale du jardin revient aux fils de la jardinière. C'est une composition de courbes, de cercles, de rectangles dont les angles droits ont été rognés. Les garçons d'Anastasia ont mordillé la structure. L'empreinte de leurs dents indique le passage de l'héritage à la nouvelle génération. Des pierres aux formes diverses marquent la zone d'entrée. Des dalles de granit légèrement surélevées accueillent les visiteurs. Lors de mon passage, ni chaises, ni table ni pergola n'avaient encore été installées à cet endroit. Ce jardin est en transformation. Il m'apparaît peu probable que cette surface s'en tienne à une fonction ornementale. À deux ou trois endroits sur le terrain, l'aménagement d'arbres fruitiers (pommiers, cerisiers, citronniers, amandiers) entourés de fleurs en terre a récemment été bordé de pointes de briques. Une partie du terrain est sur terre battue. Des objets hétéroclites (matériaux de construction, vieux outils, boîtes en fer-blanc) là depuis longtemps, n'ont pas encore été touchés ou mis de côté. Anastasia ne semble pas attachée à ce qui se passe dans le «nouveau jardin». Son espace à elle est délimité par une surface de ciment sur laquelle quatre tuyaux de métal soutiennent un toit de plastique gaufré recouvert d'une vigne sauvage. C'est son atelier où elle s'occupe des amandes :

«Je fais tomber les amandes en agitant un bâton sur les branches ou je les cueille à la main. Quand le fruit est mûr, il s'ouvre et l'amande tombe d'elle-même. Je mets les amandes dans de l'eau bouillante pour en retirer la pelure; je les étale sur des linges et les divise selon leur degré de maturité. Je plante aussi des fleurs, je désherbe, j'arrose. Je ne ramasse pas les feuilles mortes, ça fait de l'engrais. Quand le vent brise des tiges de fleurs et que j'ai de l'engrais, je les mets en pots

et plus tard, je les transplante dans d'autres pots ou en terre. Je ne viens jamais dans le jardin si je n'ai pas à y travailler.»

Devant la table de séchage se trouvent quatre chaises autour d'une autre table. La jardinière y a installé un pot de basilic. En arrière-plan, un long mur de ciment. D'un côté de la maison basse de l'ancêtre, un vieux réfrigérateur, un ancien four à bois, deux chaises bancales et des pots vides.

Dénivellement de terrain — trois, quatre marches, une rampe. Visiblement de gros travaux de défrichage en perspective. L'essartage est commencé. Une fois de plus la question des titres de propriété est soulevée :

«Mes fils ont installé une clôture de broche pour que personne ne puisse prendre le terrain. Pour le moment, il n'y a que des arbres et des arbustes. Je ne sais pas ce qu'ils veulent faire.»

L'installation d'un fil barbelé est une façon de s'approprier d'un terrain. On agit avant que quelqu'un ne le revendique. L'histoire se répète. Autrefois et aujourd'hui encore dans certains coins plus éloignés des villes, c'est l'histoire du tout petit olivier planté dans l'oliveraie de quelqu'un d'autre. Il suffit pour devenir propriétaire de poser un geste, d'aller trouver l'autre et de lui apprendre qu'il y a deux propriétaires pour la même oliveraie. C'est aussi l'histoire d'une plaque de tôle soutenue par deux bâtons pour laisser croire qu'il s'agit d'un abri à chèvres ou moutons dans un champ dont on est propriétaire. Cette dernière astuce est encore utilisée. Il faut être patient, c'est-à-dire attendre vingt ans et plus personne ne pourra recourir à la justice pour prouver le contraire. La clôture barbelée est plus menaçante. Les temps sont plus durs.

Le jardin d'Anastasia, comme celui d'Eranthia, appartient à deux générations. Dans le cas d'Anastasia, la nouvelle génération y impose déjà son savoir, son savoir-faire, sa façon d'être au monde, sa façon de voir ce dernier, de le saisir. Ce n'est déjà plus le monde vu par Anastasia. C'est écrit dans le jardin. L'histoire de la jardinière tranquillement tire à sa fin. Encore quelques paragraphes, quelques saisons de jeux de mains actives dans les amandes, d'arrosage, de mots doux et de

caresses aux fleurs, et le jardin d'Anastasia cédera la place à celui de ses enfants. La surface dallée actuellement sans fonction apparente sera alors peut-être agrandie, plantant un autre décor. Si c'est le cas, présentement, elle n'est qu'en attente.

L'organisation spatiale des trois jardins du bout de la péninsule de *Kassandra* diffère. Le premier n'est pas constitué de zones délimitées. Il est aride, pêle-mêle et correspond à l'aspect imaginé du jardin grec malgré le fait que les arbres et un certain nombre de fleurs soient en terre. Le deuxième aux zones de circulation bien marquées incorpore d'un côté, l'aire de plantation et celle de jeu tandis que de l'autre, la végétation s'apparente au pêle-mêle. Le dernier comprend des zones d'activités bien délimitées. Son caractère moderne l'emporte sur le traditionnel par son aménagement et ses matériaux. Dans les trois jardins, les végétaux sont sensiblement les mêmes; toutefois, l'on constate une progression du premier au dernier, tant au niveau de la quantité que de la complexité de l'aménagement.

Les jardins du bout de la péninsule ont un dénominateur commun : l'importance de la présence, et de l'absence, des fils des jardinières. Les deux fils de Despina sont vivants. L'un est homme d'affaires. Il ajuste les intérêts familiaux à la modernité. (ex : la construction de sa *taverna* est en fonction des touristes, souvenirs, objets de plage). L'autre, dans la quarantaine, vit de l'autre côté de la rue de sa mère et l'aide dans les gros travaux du jardin. Elle est inquiète quand il rentre chez lui aux petites heures du matin. Ce n'est que lorsque la lumière s'éteint de l'autre côté de la rue que Despina peut fermer l'oeil.

L'un des fils d'Eranthia est mort. Elle pleure son absence au quotidien. Le second vient trop peu souvent selon elle. Une fois la semaine ou aux deux semaines, déclara-t-elle lors de notre première rencontre, ajoutant qu'il habite *Athina*. Ce fils entretient et aménage une partie du jardin de sa mère. Il fait les gros travaux. Il espace les végétaux, ajoute des bordures, de nouvelles dalles pour délimiter le passage de la rue à l'entrée de la maison et de cette dernière aux marches de

l'habitation. Il y installe un coin pour ses enfants. Dans l'autre section du jardin, à part la plantation d'un palmier, sa marque n'est pas évidente.

Anastasia pleure aussi l'absence d'un de ses trois fils. Tout en laissant à leur mère le plan de travail pour les fruits des amandiers, l'ancienne construction et le four à bois de l'aïeul, les deux survivants d'Anastasia voient à l'organisation spatiale des zones d'activités et à l'aménagement des végétaux. Ils ont des projets, ils agrandissent la propriété. Anastasia a des yeux pour voir, une bouche pour le dire et un coeur pour laisser faire.

Des trois jardinières, Despina est la seule à encore décider de l'organisation, du choix des plantations de son jardin et, à l'entretenir — sauf pour les gros travaux comme réparer la charpente de la pergola, dresser les tuteurs et retourner la terre. Elle songe aux améliorations à y apporter. Agir, travailler avec ses mains, demeure pour elle un besoin primordial. Et c'est uniquement dans le jardin qu'elle préfère passer à l'action.

Eranthia décrit son jardin comme «fini». Le contraire même de ce qu'est un jardin. L'on comprend qu'elle signifie par là qu'il la satisfait tel qu'il est; cependant, lorsqu'elle avoue y mettre le pied de plus en plus rarement sauf pour arroser les fleurs et à l'automne pour y semer quelques légumes, l'on sent l'obligation, l'effort, l'absence de désir, de joie. Les changements apportés par le fils lui semblent sans intérêt, elle s'en remet complètement à lui, seule sa présence lui importe. Écrire sa vie, planter son identité dans son jardin n'a plus aucun sens pour Eranthia. Elle vit, va dans le jardin dans l'attente de la venue de son fils. C'est par lui maintenant qu'elle continue de respirer. Le jardin servirait-il d'appât?

De l'humus de surface à la couche poreuse de la roche-mère où se forment les hydrocarbures, le jardin symbolise un passé où l'État, communauté politique constamment problématique pour les Grecs, fait face à un avenir tout aussi complexe constitué d'oppositions et d'utopies, c'est-à-dire de vues politiques et

sociales ayant plus ou moins à voir avec les aspirations et le discours de la population grecque. Du moins, celle en Grèce du Nord.

Les surfaces autour d'Anastasia prennent de l'expansion, la configuration du lieu se modifie. Elle ne semble pas en être affectée. La simplicité du nouvel aménagement des jardins du bout de la péninsule, caractéristique de chacun des jardins de l'enquête, est certainement un facteur favorable à l'acceptation des changements apportés. Anastasia passe la main à ses fils, elle veut tout juste poursuivre avec eux encore pour quelque temps l'écriture de son jardin. Elle leur fait confiance. Pourvu qu'elle conserve l'espace où ses mains toujours habiles manipulent les arandes et qu'elle puisse arroser ses fleurs sans lesquelles un jardin ne serait pas un jardin, au dire de tous les informateurs. Anastasia peaufine l'épilogue, non sans regret, mais avec une certaine sagesse. Face au pouvoir central d'*Athina*, à une répartition régionale équitable des richesses, et sur une plus grande échelle, face à la mondialisation, les Grecs du Nord n'ont pas cet esprit d'«abandon» d'Anastasia. Ils sont revendicateurs, du moins en paroles. Jusqu'où sont-ils prêts à aller pour défendre leurs idées, leurs valeurs? Je n'ai pas de réponse à cette question et je doute qu'eux-mêmes le sachent.

Résumé

Dans les pages précédentes, j'ai étudié et comparé l'organisation spatiotemporelle de jardins vernaculaires en Grèce du Nord, mais d'abord, je me suis référée à des spécialistes pour définir les concepts espace-temps. Dans leur définition de ce qu'est un jardin, à leur manière, les informateurs incorporent un bon nombre de concepts dont ceux de l'espace et du temps. Je cite quelques données dans le but de rappeler qu'elles sont autant d'éléments de réponses à certaines questions soulevées dans l'introduction de cette recherche et qui sont le fil conducteur de ma thèse : «Le jardin est un espace d'expression de soi, de création» (concepts d'identité, de production du Soi); «Le jardin est une marque de civilisation, un lien avec le passé» (concept de l'histoire, de la mémoire); «Un jardin est un temps où liberté et mort sont réunis. *Éleftheria y thanatos*, c'est la devise de la révolution

contre les Turcs en 1821 inscrite de façon symbolique sur le drapeau grec.» (les jardins sont politisés); «On est marginalisé par rapport à *Athina*, aux puissances européennes et à la communauté internationale.» (concept de hiérarchie, inclusion versus exclusion).

Afin de mieux comprendre l'attachement des Grecs pour leur jardin et l'importance accordée à leur propriété dans son ensemble, j'ai tenté d'expliquer la complexité du problème de la propriété foncière en Grèce ce qui me mena à considérer les raisons et les effets de la cohabitation de deux ou trois générations sous un même toit; la place des enfants et le rôle des avocats dans la question de l'héritage.

J'ai intégré au corpus trois types de jardins du bout de la péninsule de *Kassandra*, là où la transformation de l'organisation spatiale, par ses composantes, sa forme et son style, est plus apparente. Deux fois sur trois, le rôle du transformateur est joué par un fils habitant la ville lointaine. Le troisième vit de l'autre côté de la rue de sa mère. Il ne transforme pas le jardin, il fait les gros travaux qu'elle n'est plus physiquement en mesure d'accomplir elle-même. Si, une quarantaine d'années passées, pour des raisons de salubrité et surtout pour ne pas déplaire aux touristes, l'État donna l'ordre aux habitants de ces villages de se débarrasser de leurs animaux dans leur maison et dans leurs rues, agissant ainsi en grand transformateur d'espaces, on peut dire qu'aujourd'hui, ces derniers sont originaires de la péninsule. Ils y grandirent, mais ils la quittèrent. La distance, le modernisme, le temps, l'espace lu avec un autre regard les marquent et, de retour à leur terre natale, ils aménagent leur territoire, ils y inscrivent une autre façon de vivre. Si la mémoire, le passé ne sont pas encore entièrement chambardés, une brèche lentement s'installe et ouvre un passage à de «nouvelles» organisations spatiales de jardins. Petit à petit, pour ceux qui sont toujours restés sur les lieux, et il se trouve qu'ils sont nombreux, ces transformateurs seront considérés comme faisant partie de la catégorie de « l'Autre ». Les gens de *Thessaloniki*, par exemple, propriétaires de villa qui séjournent en montagne, au bord de la mer ou dans les terres de la péninsule de *Kassandra* pendant la belle saison, portent déjà

cette étiquette. L'Autre est parmi Nous. L'Autre est en Nous. Autrement dit, le Moi, l'Autre et le Nous ne font qu'un, d'où l'inéluctable difficulté du vivre-ensemble dans l'espace et dans le temps liés à la culture, à la réalité historique, économique et politique.

Chapitre 6

Discussion

6.1 Formes et styles des jardins vernaculaires

Tout dans un jardin participe à raconter une histoire. L'histoire présente et passée du jardinier, l'histoire de son coin de pays et celle du pays tout entier. Dans cette rhétorique, les formes jouent un rôle particulier. Ce sont les conteuses du jardin. Elles en sont les mots, la gestuelle. Gilles Clément dit au sujet des formes :

... inépuisable source du langage où puise le jardinier devenu architecte pour écrire une histoire. Sans histoire, le jardin n'existe pas. Ou alors il séjourne en fond de tableau, relégué au décor. [...] Elles se chargent de sens autant qu'un mot peut le faire et lorsque les circonstances s'y prêtent, elles s'érigent en symboles. [...] Symbole : indispensable construction mentale dont l'homme se sert pour condenser un message»¹

Il est vrai, les mots, les formes ont toujours à leur disposition des circonstances qui les amènent à s'ériger en symboles. C'est à la recherche de ces symboles que s'applique l'anthropologue. Les paroles de G. Clément illustrent bien mon regard sur les jardins. En serait-il autrement, l'on serait en droit de se demander, comme Alice avant sa descente dans le terrier du lapin², à quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues.

Chacune des composantes des jardins vernaculaires de l'enquête participe à un ensemble de formes variées :

¹ G. Clément, 1997, p. 56.

² L. Carroll, *Les aventures d'Alice au pays des merveilles*,

1) les végétaux — vigne, arbres fruitiers, arbres à fleurs, feuillus, arbustes, grimpantes, plantes herbacées, fleurs, légumes, aromates, et conifères. La présence de ces derniers est l'exception. L'enquête établit que le pin occupe une place uniquement dans le jardin de Mme Kazlari et dans celui du couple Katerina/Charalampos. En ce qui a trait aux cyprès, seul le dernier couple en possède. En Grèce, ce conifère se trouve surtout dans les cimetières. Certains affirment qu'il porte malchance sur une propriété.

Au regard de cette composition, des formes se distinguent dont voici quelques exemples : l'*albizzia julibrissin Durraz*³ (albizzia — arbre de soie), à fleurs à courtes aigrettes en forme d'éventail, n'a pas le même port que cet autre arbre à fleurs, le *bignonia* (bignone) aux fleurs en forme d'entonnoir ou de trompette. L'arbuste *beloperone guttata* (beloperone) à bractées retombantes terminées par des fleurs rose saumon ou blanches ne ressemble nullement au *nerium oleander L.* (laurier-rose), arbuste touffu aux longs rameaux étalés et aux fleurs groupées en cymes. À part d'être tous trois des arbres fruitiers, le *punica granatum L.* (grenadier) relativement ramifié, aux fruits à peau épaisse et coriace, le *ficus carica L.* (figuier) aux grandes feuilles découpées de lobes très échancrées et l'*olea europaea L.* (olivier) aux fleurs oblongues allongées et à la fleur formée de quatre pétales soudés en clochettes, ne se ressemblent guère par la forme. On peut continuer ainsi et passer en revue chaque forme de vie poussant dans les jardins de l'enquête, on en arrive à la conclusion qu'elles diffèrent l'une de l'autre.

2) les constructions — a) clôture métallique à claire-voie assise sur un muret blanchi à la chaux autour de la propriété, clôture en mailles de chaîne, clôture sentinelle, clôture de fer forgé ou simple grillage d'habitude utilisé pour poulailler. Une exception, la traditionnelle clôture de bois dans le jardin de Stella

³ J'utilise ici le nom latin des plantes étant donné que la forme fait partie de la liste des catégories hiérarchiques d'un groupe taxonomique qui sert à la nomenclature et à la classification des végétaux. Font également partie de la liste des rangs du *Code international de nomenclature botanique* : la division, la classe, la sous-classe, l'ordre, la famille, la sous-famille, le genre, le sous-genre, l'espèce (le rang d'espèce est à la base de ce système), la sous-espèce, la variété et la forme.

et Dimitri; b) pergola : structure verticale (poteaux de métal ou d'acier, tuyaux de plomberie), horizontale ou courbe au sommet. Caractéristiques : épais capuchon de production foliaire, vrilles indisciplinées, grappes stalactites de raisins aoûtés . Le tout, forme enveloppante et généreuse, support de la vigne; c) canaux d'irrigation creusés à même la terre ou en ciment; d) murets de soutènement, muret de limite de zones d'activités; e) bordures de plates-bandes en briques, en pierre, en ciment; f) zones de circulation automobile et piétonnière en ciment, en béton, en gravier, en gravillon; g) surfaces planes ou dallées en ciment, en granit marquant l'entrée du jardin, ou le lieu où l'on prend le café, un verre, un repas.

3) les récipients à plantes : urnes, bacs, pots en plastique, pots en terra cotta, cruches, jardinières, auges, troncs d'arbres évidés, bacs ronds ou rectangulaires en pierre.

4) les objets d'ornement traditionnels comme l'urne, reproduction d'une époque révolue; les objets ornementaux modernes (ex : l'oiseau stylisé en métal dans le jardin de Stella et Dimitri, les sculptures de branches et de troncs d'arbres dans celui de Katerina et Charalampos, qui ne font pas partie des pratiques courantes).

Si les formes racontent l'histoire, ce sont les zones de circulation qui en donnent le style. En plus d'inviter à la promenade, elles servent de ponts entre les divers espaces du jardin. Ce sont des passeuses de frontières.

... dans les jardins, depuis l'origine et jusqu'à la Renaissance, la circulation est en quadrilatère; dans les jardins classiques, elle est plutôt rectangulaire et allongée; dans les jardins romantiques, elle est courbe et irrégulière. Enfin, dans le jardin moderne, les chemins ne sont plus rigoureusement parallèles, correspondant à une logique de passage et marquent une certaine volonté d'asymétrie.⁴

René Péchère fait ici référence aux jardins inscrits dans l'histoire de l'art des jardins et non aux jardins de gens ordinaires. Le jardin des informateurs de cette enquête y trouve-t-il sa place? Une révision rapide de chacun des jardins répond à

⁴ R. Péchère, 1996, p. 446.

la question. On ne peut pas dire que les quatre jardins qualifiés de pêle-mêle entrent, de près ou de loin, dans les catégories de Péchère — les sentiers de Niki ne sont connus que d'elle-même, mais elle dit s'y promener. Pour ce faire, son corps se courbe sous les branches des arbres et les lianes de la vigne ou sont-ce les végétaux qui se resserrent sur elle avec les années de manière à mieux la protéger? Le tracé de circulation des jardins de Dimitra et de Katerini est un peu plus visible mais doit être aussi suivi avec prudence pour éviter le bris d'un pot ou d'une plante. Le jardin de Despina, même s'il n'est pas touffu comme les trois précédents, se classe dans la catégorie pêle-mêle et est donc, lui aussi, tenu à l'écart de l'ensemble organisé stipulé par Péchère. Ceci ne signifie pas que les jardins pêle-mêle soient démunis de style. L'absence de règles apparentes est justement ce qui les distingue, ce qui fait leur style :

Il y a en effet des jardins sans règles apparentes, où la règle est peut-être de ne pas en avoir : ils sont cependant le résultat d'une mise en ordre, ils signent tout aussi bien la lutte contre l'entropie que s'ils étaient formellement impeccables. Leur allure informe n'est pas un signe de désordre mais celui d'une lutte rusée qui prend appui sur le désordre entropique pour lui résister.⁵

Dans les jardins classés «à revêtements divers», la circulation progresse du premier au troisième. Dans celui de Kristalia, recouvert de chaux, il n'existe pas de sentiers comme tels. La circulation est libre. Seule la forme clairement indiquée de l'emplacement des végétaux y interdit le passage. Ce jardin n'entre dans aucune des catégories de Péchère. Chez Theodora et son fils Lazares, le passage fréquent sur terre battue montre la façon de se rendre d'un espace à un autre. Sur la façade du terrain, des longueurs de ciment forment des rectangles et marquent un endroit où s'asseoir à l'ombre ou se promener. Ce jardin se rapproche du jardin classique, c'est-à-dire à l'intérieur duquel la circulation est rectangulaire et allongée. Dans le troisième jardin de cette catégorie, le jardin de Poppi et Ireni, la circulation se voit du premier coup d'oeil. À partir de la rue, un

⁵ A. Cauquelin, 2003, p. 111.

trottoir en T mène à la terrasse devant la maison. Les aires de jeux, de repos sont bordées de dalles, de murets ou de plates-bandes de plantations elles-mêmes bordées de ciment. Ce jardin peut également se classer parmi les jardins classiques. Le jardin d'Eranthia est un cas à part. Il est en partie pêle-mêle, en partie de style romantique où la circulation est courbe et irrégulière. Le style du jardin d'Anastasia se rapproche du jardin moderne par une certaine volonté d'asymétrie. Toutefois, il conserve la marque de ses ancêtres.

À l'intérieur des jardins gazonnés, le style varie d'un jardin à l'autre. Le jardin de M. Stranza fait partie des romantiques, la circulation est courbe, irrégulière. Celui de Stella et Dimitri remonte à ceux d'origine et jusqu'à la Renaissance, la circulation est en quadrilatère. Pour sa part, le jardin de Mme Kazlari tient à la fois du jardin romantique à la circulation courbe et irrégulière et du jardin classique avec sa circulation rectangulaire et allongée.

Dans la catégorie des jardins avec animaux, celui de Daphné ne se retrouve pas du tout dans les catégories décrites par Péchère. Le jardin de Daphné et celui du couple Antonasios et Erginia donnent et entrent carrément dans le paysage. Je les nomme, sans grande originalité, jardin de montagne dans le cas du jardin de Daphné et jardin de vallon dans le cas du jardin du couple. Par contre, derrière sa grille, la circulation du premier jardin est en lacets serrés facilement repérables. C'est un jardin pastoral dans le sens vieilli du terme, soit simple et rustique. La circulation du second jardin le classe en partie dans les jardins de style classique par une circulation plutôt rectangulaire et allongée et en partie, parmi les jardins modernes où la circulation se fait par des chemins d'«une certaine volonté d'asymétrie». Quant au jardin de Katerina et Charalampos avec sa façade sur terre battue, qui n'est pas sans rappeler le jardin de Theodora et de son fils Lazares, et ses larges allées en ciment bordées de plates-bandes de fleurs discrètes, si je me fie à la définition du couple, il est une quête d'harmonie, d'équilibre entre le naturel et l'organisé. En ce sens, c'est réussi. Dans l'ordre de Péchère, le jardin du couple avec l'autoroute à l'horizon a-t-il sa place? De par sa façade, il est classique et d'après le côté aménagé, il est moderne.

À part les jardins pêle-mêle, le jardin chaulé et le jardin pastoral de montagne, à leur manière, les jardins vernaculaires en Grèce du Nord s'insèrent dans la description des styles de jardins à travers les âges fournie par Péchère. La plupart du temps, ils sont une combinaison des styles proposés.

Une fois la démonstration faite, j'estime, malgré tout, que le style des jardins vernaculaires en Grèce du Nord, passe par la circulation des chemins de travers. Les lignes droites de sentiers, d'aires de plantations ou de zones d'activités ne sont jamais vraiment droites. La courbe, le sillon accidenté, les circonvolutions ont pour les Grecs beaucoup plus d'attrait et reflètent davantage leur histoire. En ce qui a trait à la forme de ces jardins, les définitions de composition dynamique et de forme libre de Marie Samson semble leur convenir :

Composition dynamique = Composition caractérisée par une qualité de puissance, de force active, de capacité à suggérer la vie, le mouvement...»
«Forme libre = Forme caractérisée par une grande indépendance d'allure, qui semble s'animer d'une vie propre et se déterminer elle-même; forme généralement asymétrique, curviligne, non géométrique, qu'on retrouve en peinture, en sculpture et dans la décoration contemporaine. ⁶

Les informateurs des jardins vernaculaires de l'enquête qualifient généralement leur jardin de «naturel et libre» ou «comme ceux de la campagne» en opposition à ceux de la ville «faits, fabriqués», c'est-à-dire des jardins qui n'ont pas d'âme, des jardins qu'on ne crée pas, des jardins dans lesquels on ne travaille pas, dans lesquels on ne met pas de soi. Des jardins aménagés par des spécialistes et entretenus par des jardiniers. Cette distinction stéréotypée marque l'écart entre deux groupes de la société : moins nantis/bien nantis.

6.2 Jardins et classes sociales

Les jardins vernaculaires sont associés à la création tandis que les jardins pour lesquels on a recours à des spécialistes sont liés à l'achat de services de création.

⁶ M. Samson, 2004, p. 40 et p. 82.

Dans le premier groupe, le jardinier est patron. Il se penche sur le sol, courbe le corps, creuse la terre, il travaille son jardin mais il en est aussi le créateur, le concepteur, le directeur de l'aménagement et de l'entretien; c'est ce qui lui permet d'accéder au titre de patron. Dans le second groupe, le jardinier est employé. Il obéit aux ordres du patron-payeur. Autrement dit, celui qui fait et entretient son propre jardin est sur un pied d'égalité avec celui qui est socialement reconnu comme patron. Pour certains informateurs, les rôles vont même jusqu'à être intervertis. Le jardinier considéré comme simple employé se transforme en «patron-propriétaire» du jardin et celui reconnu par la société comme tel est perçu comme un snob, un m'as-tu-vu ou un être non éduqué, sans culture de base.

Cela marque les forces dialectiques entre les différentes classes à l'intérieur desquelles s'affrontent gens de la ville/gens de la campagne, riches/moins riches, gens éduqués/ gens non ou peu éduqués, pouvoir régional/pouvoir central. Faisant référence à ces deux dernières oppositions, M. Herzfeld explique que les frontières sociales surgissent dans l'interaction sociale. Invariablement, elles sont remises en question, on ne cesse de blâmer le «système» dans le but implicite d'excuser ceux qui défendent leurs territoires, exonérant ainsi des fonctionnaires d'actes plus ou moins répréhensibles⁷. Mon enquête donne raison à Herzfeld, car presque la majorité des informateurs adopte cette attitude. L'État est critiqué, accusé de tous les maux. Cela peut être une façon de diminuer leur propre part de responsabilités (ex. : le refus de payer des taxes). Malgré tous les maux dont les informateurs de la recherche affligent les représentants de l'État, ils les considèrent comme leurs semblables, de simples humains. Cette façon de les voir les rend plus sympathiques à leurs yeux, moins condamnables. De son côté, l'État lui-même blâme le système comme si celui-ci était un absolu, une abstraction et non un groupe d'individus élus pour gouverner, adopter des lois et les faire respecter. Nier en quelque sorte le pouvoir change tout. Ce comportement entre les protagonistes peuple/État ressemble à un jeu, un échange complice à l'intérieur

⁷ M. Herzfeld, 1992, p. 159.

duquel des forces opposées sont à l'œuvre comme c'est le cas entre le jardin et la nature. En clôturant son jardin, le jardinier refuse, rejette le libre accès de la nature à son jardin. Il impose des limites à celle-ci, retire les «mauvaises herbes» des plantes désirées. Il est libre de sélectionner ce qu'il veut faire pousser. La nature libre n'adopte pas les mêmes lois, elle est désordonnée, ce qui m'amène à proposer l'opposition amour de la liberté/désordre de l'État comme signe du désir des Grecs de renverser l'ordre social.

Kristina Koulouri⁸, professeure à l'université de Traki (Thrace), examine des manuels scolaires de géographie et de lecture, conçus pour des élèves de deuxième année du primaire, à travers trois époques : a) l'Entre-Deux-Guerres représenté par un réalisme optimiste; b) de 1949 à 1974, époque marquée par l'harmonie et le refuge dans une campagne saine et; c) de 1980 à 1990 époque où la nostalgie va à l'encontre du progrès. Le titre de l'article est éloquent, «Le village et la ville : la Grèce imaginaire dans les manuels scolaires du XX^e siècle». Le clivage entre les représentations du village et de la ville et entre les comportements des gens est manifeste. Selon qu'il s'agit d'une étude sur «l'environnement» ou d'un livre de lecture, l'image est diamétralement opposée. Pour Koulouri :

... les manuels n'ont pas toujours tenu compte des transformations démographiques, économiques et sociales. Des descriptions idéalisantes et réalistes alternent ou parfois coexistent. Ces fluctuations du discours scolaire dépendent [...] du contexte historique et plus particulièrement du régime politique.⁹

Le portrait du pays, de ses habitants, de ses classes sociales tracé par l'État pour les enfants n'est pas innocent. Les modèles s'imprègnent facilement dans leur mémoire et forment leur identité. Je parlerai plus loin de la place des étrangers et des minorités par rapport aux classes sociales en Grèce. Pour l'instant, je renvoie

⁸ K. Koulouri, (mise en ligne 2005-01-11 – consulté en novembre 2005). <http://strates.revues.org/document48.html>, (consulté en novembre 2005).

⁹ Ibid, p. 3.

le lecteur à «Portrait social de la Grèce : faillite de l'État providence»¹⁰ et à «Loin des projecteurs : les droits des étrangers et des minorités restent dans le flou», rapport récemment soumis par Amnistie Internationale¹¹.

Les informateurs ont aussi leur mot à dire en ce qui a trait aux jardins et aux classes sociales qu'ils associent tantôt à la richesse, à l'image, tantôt à la culture, aux valeurs profondes de chacun, ou encore à la communication avec autrui, aux émotions.

«À la ville, les gens ne font pas leur jardin eux-mêmes. Ils veulent le regarder. Ils le font pour montrer qu'ils sont riches, qu'ils ont du pouvoir. Moi, je fais les choses avec mes mots, mes mains, mon cœur. C'est comme une mère qui n'élève pas son enfant, qui le fait élever par quelqu'un d'autre», dit Liza avec passion.

«Il y a une nouvelle couche de société en Grèce, les nouveaux riches, depuis la fin des années soixante quand l'économie s'est mise à mieux fonctionner. Ils ont maintenant accès au luxe qu'ils n'avaient pas auparavant et ils ne savent pas l'utiliser pour leur propre bien et celui des autres. La différence se situe au niveau de l'esprit cultivé des gens», explique Tasos.

«Ce n'est pas une question d'argent, précise Amalia. Ça dépend de la culture des gens et quand je dis culture, je ne dis pas instruction, je parle de *background*. Il existe des gens instruits qui n'ont pas ce *background*. Il s'agit de principes fondamentaux dans notre vie.»

«Bien sûr, ceux qui ont de l'argent ont de gros jardins, des gens qui les aménagent, qui en font des copies de magazines. Dans le voisinage, on a de petits jardins (dans *Ana Poli*, Haute-Ville et plus vieux quartier de *Thessaloniki*) qu'on fait soi-même. On échange des plantes, des semis et on parle. Les voisins sont très âgés et notre seul sujet de communication possible, c'est les plantes. On communique par l'échange de plantes, de semis», ajoute Despina.

«La classe supérieure ne s'intéresse pas aux jardins, elle se préoccupe de son image. La classe inférieure ne s'y intéresse pas non plus parce qu'elle n'a pas le

¹⁰ A. Hadtzigeorgiou, 2005, *Le Courrier des Balkans* (www.balkans.eu.org) (mise en ligne en novembre 2005 - consulté en novembre 2005).

¹¹ *Service de presse, Amnesty International*, 2005, <http://www.amnesty.org>, (consulté en novembre 2005).

temps et qu'elle est occupée à survivre. Il n'y a que la classe moyenne qui a assez d'argent pour s'en occuper et s'y intéresser», tranche Veloni.

«Aujourd'hui, tout est question d'argent», dit simplement Giannis.

«Les jardins de la classe moins favorisée sont organisés de manière anarchique et ils y mettent davantage leur âme», dit Roula qui fait partie des bien nantis.

«Les entrepreneurs avec qui je travaille me demandent souvent de faire le jardin avant la fin des travaux de la maison afin qu'elle se vende à un coût plus élevé. La classe supérieure fait normalement appel à des spécialistes et ils font du travail de qualité. C'est peut-être pour le spectacle ou parce qu'ils ont beaucoup d'argent. Les pauvres font leur jardin pour eux, pour leur cœur. C'est peut-être pas nécessairement esthétique et aussi bien fait que si c'était fait par des spécialistes mais ça leur rappelle parfois leurs parents. Il y a une raison pour le choix des plantes. Les pauvres plantent leurs émotions dans leur jardin», conclut Haritini, principale personne-ressource de cette enquête.

La comparaison des jardins de ville et de la campagne comporte la notion d'espace disponible (l'informateur fait souvent référence aux balcons fleuris de *Thessaloniki*); il y a aussi la notion des conditions climatiques dont dépend le choix des plantes (l'été, à *Thessaloniki*, la moyenne est de 36 à 38°C et dans la région d'*Halkidiki*, la température un peu plus fraîche atteint 30°C environ). La base de la comparaison reste, néanmoins, la situation pécuniaire associée à la classe sociale :

«En Grèce, la classe sociale est liée à l'argent. Les gens ont plus ou moins eu le même passé familial. On a eu tellement de guerres. Les distinctions de classe ont été formées au cours des cinquante et soixante dernières années. C'étaient des gens venus d'ailleurs, d'Asie Mineure. Des gens éduqués qui avaient de l'argent mais qui ont tout perdu. Ils sont tous repartis à zéro en même temps. Aujourd'hui, ceux qui sont considérés comme faisant partie de la classe supérieure sont ceux qui ont de l'argent. Ça n'a rien à voir avec l'éducation ou les grandes familles d'autrefois. Les ouvriers sont de la petite classe moyenne. Moi, je suis prof au primaire et je devrais être classée parmi ce groupe même si je suis allée à l'école et si j'ai de l'éducation. Cependant, étant donné que mon mari gagne plus d'argent que moi, j'entre dans la classe moyenne. Il y a les nouveaux riches, ils ont terminé le secondaire, ils ont travaillé dans de petits commerces, ils ont travaillé très fort, ils ont fait de l'argent et ils veulent que tout le monde le sache et le voit. Ce n'est pas seulement qu'ils étalent leurs biens, c'est une question d'attitude. Ils se croient

supérieurs uniquement parce qu'ils ont fait de l'argent. Ils souffrent d'insécurité», soutient Despina.

«La plupart des Grecs, soixante-dix pour cent, sont de nouveaux riches pour deux raisons : a) à cause du fonctionnement du système foncier. Tous les Grecs rentrés d'Asie Mineure ont été indemnisés par le gouvernement grec. Il leur a donné des terrains au centre de la ville. Devenus propriétaires de deux ou trois appartements, ils les ont loués. Ils ne travaillent pas mais ils arrivent à vivre; b) il y a l'argent non déclaré parvenant de familles grecques qui vivent à l'étranger et qui envoient de l'argent en Grèce. Leurs enfants et leurs petits-enfants vivent de cet argent. C'est de l'argent non produit dans le pays et ne provenant pas d'un travail exécuté sur place, ce qui donne un potentiel économique beaucoup plus fort. C'est ce qui fait dire aux Grecs qu'ils sont un pays pauvre mais avec des entrées riches», explique P. Stathacopoulos¹².

L'importance accordée par les informateurs de jardins vernaculaires à la distinction entre leurs jardins et ceux «fabriqués» par des spécialistes et associés aux mieux nantis de la ville ou de la banlieue mérite l'examen de quelques exemples. J'en ai choisi trois et assure de la sorte une proportion équitable par rapport au nombre de jardins vernaculaires, véritable sujet de ma recherche.

6. 3 Jardins-paysagers

6.3.1 Type A de jardin-paysager — Le jardin de Lena

Façade d'une grosse entreprise nord-américaine

Lena, dans la cinquantaine, vit avec sa fille et son mari à *Panorama*, riche banlieue à environ trente minutes en voiture de *Thessaloniki*. Ils y sont depuis huit mois. Ils possèdent également une résidence d'été en *Halkidiki*. Le mari à la retraite depuis deux ans est ex-propriétaire d'une usine d'alimentation (production, emballage, distribution et vente de glaces) :

«On a fait construire la maison par des spécialistes. Elle est typiquement de style macédonien, de pierre et de bois avec les grands balcons et les petites fenêtres. Le

¹² P. Stathacopoulos, professeur au Polytechnio ArXitektoniki, déjà cité dans cette thèse.

toit par-dessus les tuiles est de pierre. Autrefois, on ne mettait pas toujours de la pierre sur les tuiles du toit. Je ne veux même plus aller à *Halkidiki* depuis que je suis ici. La vue est tellement belle. On voit la mer et de l'autre côté, c'est le Mont *Ólimbos*¹³. Le terrain a été surélevé de manière à pouvoir tout voir. C'est pavé à l'arrière pour le garage et les places de stationnement. C'est une demande de mon mari et je crois que c'est nécessaire parce qu'ici, il y a beaucoup de vols d'autos. Les terrasses de dalles et de céramique à l'avant sont pour les fêtes de *barbecue*, les réceptions. fait remarquer Lena. Je regarde les plantes fleurir à différentes étapes de leur vie. On s'y assoit, on s'y détend, on y accueille des amis, on y mange, on y prend le café. On le contemple. Je mets des fleurs dans des vases. On a demandé l'aide de professionnels pour le jardin et j'ai un jardinier. Au début, je n'y connaissais pratiquement rien, mais j'ai fait de la recherche pendant un an. Nous avons voyagé en Afrique de Sud. J'ai observé, j'ai acheté un livre sur le conseil de ma voisine d'en face. J'en discute avec des amis et je commence à en connaître un peu plus. Les jardins ne diffèrent pas d'une classe sociale à l'autre. Non, les gens aiment leur jardin même s'ils n'ont pas beaucoup d'argent. Par exemple, les gens qui travaillent pour nous, on va chez eux et je constate qu'ils aiment les plantes», termine Lena très satisfaite de sa condition.

L'organisation spatiale du terrain fut terminée en huit mois : travaux de terrassement et d'irrigation, clôture, zones d'activités, aires de plantations, surfaces gazonnées, surfaces dallées, surfaces de céramique, zone de circulation automobile et de stationnement, murets, bordures de plates-bandes, plantation d'arbres, quelques arbustes et fleurs, système d'éclairage et d'arrosage électronique, bassin d'eau avec végétaux, objets d'ornement, potager. Ce dernier est à l'écart de tout pour deux raisons, explique Lena :

«Premièrement, pour que personne ne le voit, ce n'est intéressant à regarder pour personne. C'est uniquement pour la famille. Deuxièmement, la cuisine se trouve à l'arrière de la maison et chaque fois que j'arrive par l'arrière, je peux voir les légumes et les aromates : tomates, aubergines, poivrons, courgettes, persil, lavande, aneth, menthe et le laurier pour la cuisson. Il y avait une énorme roche sur place et on l'a laissée pour séparer le jardin du potager.»

Lena dit ne pas apprécier ni les jardins formels, ni les jardins géométriques, encore moins ceux ressemblant à une jungle «parce que ce n'est pas reposant». Elle peut être rassurée, il n'existe pas la moindre trace de jungle sur la propriété.

¹³ Olympe, massif montagneux – point culminant : 2 917 mètres.

Au contraire, tout est clairement délimité, ordonné, réglé comme du papier à musique. Angles et courbes du bâti et du végétal se rencontrent sans bavures. Elle n'y voit là rien de formel.

Le jardin est un lieu de tension, de paradoxe entre intérieur et extérieur. C'est un espace privé, un espace intérieur malgré sa position extérieure. C'est un journal intime raconté à voix plus ou moins basse devant un public — les passants, les voisins. Le jardin de Lena est un livre grand ouvert, un livre avec des images, sans intimité, sans retenue de volume, un étalage de belles marchandises sur de nombreux mètres carrés. Les dimensions de l'habitation sont imposantes. En façade, les dalles de céramique, surface de salles de réception à ciel ouvert sous éclairage étudié mettant en relief la richesse et l'aspect grandiose du décor, le sont tout autant. En général, les terrasses jouent un rôle de marqueurs, de frontières. Dans ce cas-ci, leur jeu est ambigu. Font-elles partie de la résidence ou du jardin? L'absence de végétaux aux murs et sur leurs surfaces de façade les associe à la première, elles deviennent continuation et non démarcation. Par contre, elles vont à la rencontre d'autres terrasses latérales entourées de jardinières remplies d'annuelles et mènent graduellement au gazon qui s'arrête brusquement devant le mur du voisin que Lena entend bien faire recouvrir à ses frais pour en faire disparaître la laideur. Ce déambulateur joue un double jeu, il s'inscrit dans une zone semi-publique de la même façon qu'une pergola de jardin vernaculaire située entre la route et l'entrée de la maison. C'est une articulation, un point de contact non seulement au niveau d'espaces fonctionnels mais aussi de l'espace cosmique c'est-à-dire un espace de production de communication, un lieu d'échange humain. Les marches dans la dénivellation du terrain franchissent l'espace et agissent en passeuses de courtes distances mais aussi de passage d'un sujet de conversation à un autre, de rapports de rapprochement ou d'éloignement entre locuteurs.

L'organisation spatiale de la façade de la maison dirigée vers le bas de la pente pour atteindre l'espace public de la rue se distingue plus facilement. D'un côté du déambulateur, un aménagement de fleurs, d'arbustes et de roches, qui n'est pas

une rocaille mais un ensemble réussi de végétaux et de minéraux, les derniers cédant la priorité aux premiers, trace un espace «travaillé» sur le terrain gazonné. L'endroit n'est pas indiqué pour la promenade; par contre, il serait un espace rêvé pour l'enfant qui le descendrait en roulant comme un tonneau.

Les spécialistes qui construisirent la maison de Lena et aménagèrent le terrain ont un oeil différent du mien. «Ceci n'est pas une pipe.»¹⁴ L'image, la figure du jardin devant moi, est un ensemble de végétaux occupant une place beaucoup plus petite qu'ils n'occupent en réalité. Parmi ces végétaux, des pins, des cèdres, des pruniers ornementaux et un à fruits comestibles, des pensées, des oeillets, des rosiers, des cotoneasters. À l'aide d'un catalogue, Lena poursuit l'énumération en latin — «...*philadelfus coronarius, festuca, acer, hibiscus sinensis, forsythia intermedia, pitosporum tobira, spyrea media, lagistremia, buxus sempervirens, myrtus, buddleia davidii, veronica, lonicera nitinda, magnolia, punigranatum, cupressus ciparis, ilex variegata, laurel nobilis, seringua vulgaris, pinus mungo, viburnum tinus, juniperus, dimorphoteca*», etc. En employant le latin, Lena «expose» son savoir tout comme son jardin — une installation dans le cadre d'une exposition.

La maison, énorme champignon sur talons hauts, intègre mal les structures et les surfaces extérieures au construit. J'en ai deux visions : l'une, la maison est une bouche gargantuesque prête à avaler le moindre végétal à sa portée et l'autre, le tout est une copie des aménagements de parterre gazonné agrémenté d'une aire bien définie de quelques arbustes, de fleurs ou d'herbacées, plaquée sur la façade de grosses entreprises situées en banlieues ou en régions nord-américaines.

Lena n'agit pas sur le sol, ne façonne pas la terre. Son corps ne participe pas. Elle met des fleurs dans des vases. Elle contemple son jardin. Son jardin est fait pour être vu. Son potager est réservé au regard de la famille immédiate. La propriété se démarque de celles du voisinage, plus haute, plus grosse. L'aspect «fait, fabriqué» attribué par les informateurs de jardins vernaculaires aux jardins aménagés par des

¹⁴ Tableau de Magritte dans lequel le peintre « ... met en doute notre aptitude à reconnaître le contenu d'une image. », P. Comar, 1992, p. 80.

spécialistes, est associé selon eux à l'absence d'investissement du Soi et tout me porte à croire qu'ils ont raison.

Jardin vernaculaire = autobiographie

Jardin fabriqué par des spécialistes = biographie.

Dans les deux cas, la perception est déformée. Le regard que l'on pose sur soi n'est pas le même que l'on pose sur l'autre. C'est le ha-ha¹⁵ entre identité et altérité.

6. 3.2 Type B de jardin-paysager — Le jardin d'Alexandra

Voie royale, pelouse à l'infini, rares courbes

Alexandra, dans la quarantaine, représentante pour un concessionnaire d'automobiles, vit depuis trois ans à *Thermi* à un peu plus de dix kilomètres de *Thessaloniki*, sur ce qui était auparavant un champ de quatre mille quatre cents mètres carrés d'amandiers. Son mari enseigne dans un collège technique. Le couple a un fils de dix-sept ans et est propriétaire d'une résidence secondaire sur la mer Égée à l'extérieur du golfe en *Halkidiki*.

De la route, on ne distingue pas la maison. En façade, une clôture verte en métal s'ouvre électroniquement sur une très longue et très large puis, plus étroite entrée asphaltée à bordure blanche. De chaque côté de cette voie «royale», des arbres fruitiers : pêchers, pommiers, figuiers, cerisiers, mandariniers. Une courbe, on se rapproche de la maison. Impression instantanée de fortin : murs de briques, fenêtres peu nombreuses et de dimension plutôt petite. Les propriétaires acceptent

¹⁵ G. Van Zuylen, 1994, p. 162, définit le haha : «fossé ouvert, sorte de saut-de-loup, utilisé par les paysagistes du XVIII^e siècle anglais qui remplace barrières et haies sans que le regard aperçoive des limites à la vue»; C. Thacker, 1979, p. 181 dit du ha-ha : «Horace Wampole saw, exactly and correctly, that the ha-ha marks the dividing line between the formal gardens of French and Dutch origin and the landscape garden born in England in the eighteenth century. [...] the ha-ha has the status of a technological advance in the craft of gardening which is quite exceptional, and can only be compared for its impact with Budding's invention of the rotary mower, and Ward's invention of the Wardian case in the nineteenth century.»

ou peut-être même souhaitent laisser contempler l'immensité du terrain, cependant, l'aspect *blockhaus* du mur de façade marque brusquement la fin de l'espace permis au regard public muni de jumelles. Le visiteur saisit immédiatement la mesure du statut social lié à l'espace, l'affirmation de la possession du lieu. Mise en garde et distance sont établies. Sur la gauche, un muret orné de luminaires entoure un lit de couvre-sols, d'herbacées et d'arbustes : lavande, féтуque, genévriers et buis commun. Autrefois, chez les Grecs et les Romains, ce dernier était considéré comme un symbole d'immortalité.

Sur la droite, sept ou huit places de stationnement identifiées par des lignes de couleur jaune; une surface délimitée et gazonnée est réservée au jeu du ballon-panier avec en arrière-plan, des arbres fruitiers. Entre deux murs de béton où grimpe une vigne, l'entrée principale de l'habitat prise comme dans un étau se dresse au haut d'un escalier abrupt. Elle sert aux invités lors de réceptions. Un très bref retour en arrière me renvoie au Palais de *Knossos*. Illusion? Comme les propriétaires du précédent jardin, ce couple-ci a fait une certaine recherche architecturale dans le passé grec. Au fur et à mesure que l'on avance, de profondes jardinières de roses et d'annuelles zigzaguent en angles aigus le long de la construction qui devient plus basse, les fenêtres deviennent plus grandes, plus nombreuses, le bâti se fait courbes, mais c'est surtout autour de la terrasse, où l'on boit, où l'on fume, où l'on fait griller sur *barbecue* viande et poisson, que ces courbes sont plus en vue. À cet endroit, le jardin laisse tomber son air de carte postale et prend vie. Ailleurs sur le terrain, les fleurs laissent place au gazon. De longs parterres de gazon. En Grèce, l'espace est un bien inestimable. À plusieurs égards¹⁶. Lorsque le sol est gazonné, cela est un symbole de richesse. Le niveau de la classe sociale est sans équivoque. Des patios dallés, ornés de quelques pierres de marbre polies en ordre de grosseur décroissante, démarquent la maison du jardin. Les parterres de pelouse bordés d'une haie dense, basse et bien taillée,

¹⁶ Comme je l'ai fait observer à maintes reprises précédemment, notamment au chap. 5.

s'étirent au fond du terrain jusqu'à la ligne d'horizon. En grec, le mot horizon «*horizein*» comporte le sens de «ce qui délimite»¹⁷.

Comment faire de cette ligne artificielle reliant les points de fuite dont nous avons besoin pour construire notre représentation autre chose qu'une ligne imaginaire sans lui ôter son pouvoir fabuleux? [...] l'horizon est à la fois ce qui appelle et ce qui interdit, et, entre autres, interdit que se construise de façon stable ce faisceau de liens, de relations qu'on appelle lecture. En bref, l'appel de l'horizon détermine une direction, un mouvement, une volonté qui en eux-mêmes font sens, sont le sens d'un parcours intellectuel et fondent une épistémè sur une ontologie, mais il ne permet pas de dégager un sens dans la mesure où celui-ci échappe à toute tentative de clôture. Ce que figure l'ambiguïté, voire l'ambivalence de l'horizon vu à la fois comme borne et comme infini.¹⁸

L'horizon n'est pas qu'une simple ligne. C'est un espace qualifié de la sorte faute de pouvoir l'explorer parce qu'il nous devance de trop loin. Il ne devrait pas non plus être caractérisé d'artificiel vu qu'il englobe l'imaginaire, lieu de rencontre bien réel de nos désirs, de nos fantasmes et de nos angoisses générés par notre mémoire individuelle et collective et acteur principal de la dynamique sociale (ex : formes symboliques, structures, pouvoir). Pouvoir fabuleux, dit Collot de la ligne imaginaire de l'horizon. L'existence de cette ligne suppose une présence derrière ce pouvoir, si loin devant soit cette ligne. Collot ajoute qu'il «échappe à toute tentative de clôture». Des clôtures, il y en a, comme autour des jardins, mais il y a aussi au moins une porte pour y pénétrer. Elle n'est pas toujours facile à découvrir, il faut surveiller les traces, celle des humains, les siennes. Une fois cet espace entrouvert, on décèle ce dont on a besoin pour vivre et on le saisit. C'est alors qu'on devient propriétaire d'un certain nombre d'outils « pour répondre à la question de l'habiter 'chez soi et ensemble' »¹⁹. L'horizon est un moyen, un pouvoir fabuleux du Soi.

¹⁷ F. Chenet-Faugeras, 1998, juin-juillet, p. 338.

¹⁸ Ibid, 1998, p. 339.

¹⁹ P. Nys, 1999, p. 46.

Selon les heures de la journée, afin d'être protégé du soleil, chez Alexandra comme chez tous les Grecs, l'on se déplace d'un atrium à un autre, d'un coin de verdure à un autre. Voyage dans l'espace provoqué par le temps. Un monde en soi, un monde à soi. En pensée, à pied ou, possiblement, en voiturette de golf, les propriétaires de ce jardin circulent de long en large sur leur terrain. On est bien loin du premier jardin pêle-mêle de l'enquête et de la jardinière Niki.

Alexandra insiste sur les étapes de l'aménagement :

«Après la construction de la maison, on a fait appel à une spécialiste pour l'aménagement du terrain. Notre priorité était d'installer une clôture naturelle, végétale. On a fait planter des cyprès²⁰ et des arbres fruitiers tout autour du terrain. Ensuite, on a fait le potager, l'abri pour les oies et les poules à l'arrière du terrain près d'un autre enclos et de cabanes pour nos deux autres chiens attachés le jour mais en liberté la nuit. Il y a des gens qui font appel à des spécialistes pour impressionner les autres et d'autres qui font eux-mêmes leur jardin, qui ont leur propre potager pour manger leurs légumes, leurs fruits, en faire des marmelades, des confitures. Je fais partie de cette dernière catégorie. Ce n'est qu'après, qu'on s'est occupé des couvre-sol, des plantations ornementales et du gazon autour de la maison. Je voulais faire un jardin grec et non quelque chose qui rappelle Beverley Hills. Dans le jardin de mes parents, il y avait des arbres fruitiers, des roses, des annuelles, du basilic. J'aimais jouer dans ce jardin. J'y ai grandi. C'est pourquoi j'en ai un aujourd'hui. Je travaille dans mon jardin, je creuse, je plante, je désherbe, je fais la cueillette des fruits. On a un jardinier, mais mon mari participe aux travaux. Notre fils n'y fait rien pour le moment, mais étant donné qu'il vit dans cet environnement qu'il aime, plus tard il s'en occupera. Comme moi quand j'étais jeune.»

Un trottoir encadre le potager. Des rideaux à maillons suspendus à une structure métallique marquent chaque rangée de légumes. Un dispositif actionne le programmeur d'arrosage, système intégré de goutteurs et d'asperseurs. Le potager et l'abri pour les oiseaux de basse-cour sont à l'image des zones d'activités et des aires de plantation de la propriété, c'est-à-dire impeccablement délimités et ordonnés. Image de perfection. Photographie de magazine de

²⁰ Cupressus - ce conifère, symbole de malchance d'après certains informateurs de jardins vernaculaires, ne semble pas avoir la même résonance chez les mieux nantis.

décoration, mais aussi, reflet de la personnalité d'Alexandra, jardinière perfectionniste.

Alexandra apprit à aimer les jardins grâce à ses parents, au bonheur de grandir parmi les fleurs, les aromates et les arbres fruitiers. Le jardin dont elle jouit aujourd'hui ne ressemble certes pas à celui de son enfance. En quoi son jardin est-il un jardin grec comme elle aime bien l'affirmer? Ce n'est ni par ses parterres de gazon, ni par sa zone de circulation automobile, ni pas par son organisation spatiale. Par le choix des plantes? À quelques exceptions près, tous les informateurs soutiennent que les plantes des jardins grecs, à part les cactus et les palmiers, sont originaires du pays, ce qui est loin d'être le cas. Mon propos n'est pas de dresser une liste de la provenance de toutes les plantes mentionnées dans cette recherche. Quelques exemples suffisent pour démontrer que l'origine des plantes est souvent méconnue. Par exemple, les amandiers sont originaires du Proche-Orient et progressivement furent introduits dans tout le Bassin méditerranéen par les Grecs et les Romains. Le pêcher originaire de Chine passa par la Perse. «Vraisemblablement», le figuier provint d'Asie occidentale. En Égypte, il fut considéré comme un présent des dieux. Il fut gravé sur les monuments antiques du Bassin méditerranéen et tint une place importante dans l'alimentation grecque et romaine. Le mandarinier serait originaire de Chine et de la Cochinchine²¹.

À notre époque, toutes les composantes du jardin d'Alexandra se retrouvent dans de nombreux pays occidentaux fussent-ils européens ou nord-américains. La zone de rusticité est un facteur essentiel à la survie des plantes. En dehors de cela, il suffit que les propriétaires, en premier lieu, aiment les jardins, qu'ils s'intéressent aux centaines d'attrayants magazines proposés sur le sujet ou qu'ils aient un peu voyagé, qu'ils aient l'esprit tourné vers la modernité, la technologie, et qu'ils aient beaucoup d'argent, un jardinier pour l'entretenir et faire les gros travaux et, quand on ne sait pas par quel bout commencer avec devant soi un champ de quatre mille

²¹ Voir *Guide des Arbres et arbustes*, 1986.

quatre cents mètres carrés avec amandiers, quel mal y a-t-il à demander de l'aide à quelqu'un dont c'est le métier.

La réponse de la jardinière par rapport aux dimensions du jardin étonne quelque peu. D'après ses calculs, la zone asphaltée réservée à la circulation automobile et au stationnement y est incluse au même titre que les sentiers d'un jardin qui ne sont d'ailleurs jamais asphaltés. Du reste, le jardin d'Alexandra ne comprend aucun sentier. L'on constatera dans le prochain jardin de l'enquête que la jardinière Sofia comptabilise de la même manière.

Il existe d'autres exemples de jardins formels que celui de Versailles. Celui d'Alexandra en est un. Le fait qu'elle le voit grec et non formel (l'enquête démontre que les deux ne sont pas incompatibles) est lié à ce qu'elle tient à son identité. Le jardin est dans la tête du jardinier. Le jardin est d'abord une idée. Une carte d'identité.

6.3.3 Type C de jardin-paysager — Le jardin de Sofia et d'Ilias

Jeu d'échelles et de serpents

Elle, dans la cinquantaine, lui dans l'autre dizaine, habitent *Trilofos* près de l'aéroport de *Thessaloniki*. La proximité de celui-ci, le bruit des avions ne parvient pas à diminuer le plaisir des propriétaires devant la vue panoramique sur la mer et une partie de la ville. La superficie du domaine, anciennement des champs d'oignons, équivaut à celle des deux précédentes propriétés. Toutefois, l'organisation spatiale n'a rien de commun avec celles-ci.

Derrière la grille ajourée, dans l'attente du doigt secret qui appuiera sur le dispositif d'ouverture de l'entrée, l'impression de recul dans le temps est immédiate. Curieux mélange de passé et de présent enveloppant. Jeu d'échelles (dénivellations en douceurs) et de serpents (sentiers tentaculaires dont l'encéphale, le point de départ des joueurs, le GO, est la maison aux trois quarts de la propriété). Volumes, formes rivalisent d'intérêt. Ces dernières, tantôt

élancées, tantôt rondes ont compris. La seule manière de se faire remarquer est de garder une certaine distance et de se répéter plus loin afin de ne pas se faire oublier. La porte glisse, l'auto avance. Sur le terrain couvert de gazon, des arbres pendulas; des palmiers; des arbres fruitiers (pommiers décoratifs, grenadiers); des conifères (cèdres; cyprès); arbustes feuillus (mahonia, jasmin, laurier d'Apollon); des massifs de graminées ornementales — l'un des rares jardins de l'enquête à en posséder et certainement le seul à pouvoir autant s'enorgueillir — et une roseraie généreuse au coeur de ces végétaux. Toutes les plantations de la façade sont disposées de façon asymétrique. Chaque arbre, chaque massif occupe la place qu'il devait occuper depuis toujours. L'harmonie de la façade du jardin est redevable à la qualité principale de l'aménagement d'un jardin, soit la place idéale de la plantation, son espace à elle. Le caractère autonome, la déférence de chacun des plants et sa relation aux autres permet un ensemble de rapports, de liens heureux. Le but de Sofia de créer un jardin à leur image est atteint.

La maison de quatre étages, on dirait une pyramide coupée en son centre, affiche un air grave malgré sa blancheur. Égayée de toutes parts de plates-bandes de diverses espèces et variétés de fleurs très colorées, elle n'en exprime pas moins la discrétion des propriétaires. Les parois des murs, des balcons, de la cheminée recouvertes de lierre donnent à la construction un aspect très privé voire secret. Sur l'un des côtés, un ascenseur vitré agit comme une tour transparente dans la lourde couverture végétale. Une croyance interdit l'accès principal de la maison tant et aussi longtemps qu'une fille célibataire demeure dans la maison.

Le jeu des sentiers est tout en courbes, en lacets de dalles. L'un passe par un arbre au pied duquel est couchée une urne entourée de roses. Un autre mène à un préau où l'on fait rôtir l'agneau sur *barbecue*. Encore un autre conduit à la pergola derrière laquelle une haie d'arbustes camoufle la piscine creusée. Un autre, plus haut sur un côté du terrain dirige les pas à la serre où sont regroupés des cactus, des bougainvilliers, des géraniums et des boutures en route. Un sentier grimpe jusqu'au potager : tomates, laitue, ail, oignons, épinards, aubergines, concombres, céleri, origan, marjolaine, persil, menthe, lavande. Puis, un autre, à la maison du

couple jardinier qui vit sur place avec leurs enfants et qui entretient deux, trois fois la semaine le domaine des propriétaires.

Au début, le couple fit appel à des spécialistes pour l'aménagement de la propriété réparti sur cinq ans. À l'occasion, Sofia leur demande encore conseil. Elle ne fait pas que donner des ordres aux jardiniers, elle travaille dans son jardin, elle fait des boutures, elle désherbe, elle plante, elle l'entretient, elle tente d'y introduire des plantes sauvages. C'est une jardinière. On peut donc avoir un ou deux jardiniers et malgré cela être soi-même jardinière. L'étude démontre que deux fois sur trois, les propriétaires ayant recours à des spécialistes pour l'aménagement et l'entretien du jardin pratiquent aussi avec *meraki*, avec passion et enthousiasme, le jardinage²². Les jardiniers de jardins vernaculaires affirment se distinguer des gens ayant recours à des professionnels pour exécuter le travail. Ils déclarent être jardiniers et soutiennent que les riches ont un jardin. La représentation de l'acte se joue entre FAIRE et ÊTRE et FAIRE FAIRE et AVOIR. L'identité se situe dans cet espace de l'action. Cette action entraîne un effet sensoriel. Ce qui distingue le plus un jardin vernaculaire d'un jardin pour lequel on fait appel à un spécialiste, c'est la sensualité du jardin. Elle est présente, palpable chez le premier et absente chez le second. Une exception parmi cette dernière catégorie, le jardin de Sofia et d'Ilias.

Qu'est-ce qui fait qu'un jardin est sensuel et qu'un autre ne l'est pas? Qu'est-ce qui fait que la sensualité se retrouve dans tout un groupe de jardiniers et, sauf exception, pas dans un autre? Le terme *meraki* désigne-t-il aussi bien une activité physique que cérébrale ou se limite-t-il à la première? Des tentatives de réponses à ces interrogations mettront peut-être en lumière la distinction faite par les enquêtés de jardins vernaculaires.

À la dernière question sur l'incorporation des attributs «physique» et «cérébral» au terme *meraki*, les informateurs incluent les deux formes d'activités sinon cela

²² Meraki signifie être complètement épris d'une occupation, imprégné, absorbé par une activité.

signifierait l'élimination de leurs poètes, leurs penseurs, leurs artistes. De cela, ils sont incapables. Si la distinction ne se situe pas à ce niveau, elle se trouve peut-être dans la nuance entre action et activité. Une activité peut être faite sur le plan intellectuel, mais c'est autre chose que de passer à l'acte. On peut discuter, palabrer passionnément et inlassablement sur tout ce qui se passe au pays et ailleurs dans le monde, sans poser un geste, sans passer à l'action. Les Grecs aiment parler de politique. Certains se dépeignent comme des «political animals». Pour eux, c'est un sport. Un sport national de salon. Un acte passif. Au centre-ville de *Thessaloniki*, l'on trouve de très nombreux kiosques à journaux. Les passants s'y agglutinent. Deux ou trois ouvrent un journal et les autres lisent par-dessus leurs épaules. Aussi au coeur de la ville, les touristes s'arrêtent pour admirer une sculpture grandeur humaine de trois hommes, on constate l'absence de femmes, lisant un journal. Les touristes associent facilement la première image à la seconde et reconnaissent dans celles-ci l'aspect culturel et politique du pays tandis que les Grecs racontent que les regroupements autour des kiosques s'expliquent par le refus de payer pour quelque chose dont ils peuvent profiter gratuitement. Ils avouent être curieux et sont conscients du manque de profondeur du contenu de la plupart des articles. En ce qui a trait au monument à la gloire des lecteurs, ils ne sont pas dupes. D'un oeil complice, ils voient dans l'oeuvre artistique, la volonté du gouvernement de vouloir montrer le caractère évolué, intellectuel, à la fine pointe de l'information de la population, le contraire de la représentation des paysans d'autrefois. Les propos ci-dessus mentionnés relèvent d'une activité et non d'une action. Dans cet esprit, les informateurs de jardins vernaculaires perçoivent ceux qui font appel aux spécialistes pour l'aménagement et l'entretien de leur jardin comme des lecteurs distraits d'événements par rapport à eux, créateurs d'événements, participants actifs à l'action concrète. Les termes activité et loisir s'appliquent aux deux groupes, mais un seul groupe peut se réclamer de passer à l'action. Ce groupe-ci est créateur d'une oeuvre, le second est acheteur d'une oeuvre. Création/procuration dans le sens où cette dernière signifie remettre à un autre le soin d'agir à sa place. Cette opposition en suggère une autre : plaisir physique/plaisir cérébral; plaisir manuel/plaisir visuel (le

premier groupe jouit des deux). Les informateurs de jardins vernaculaires racontent qu'être jardinier, ce n'est pas donner des ordres, couper des fleurs pour les mettre dans des vases, aimer regarder «son» jardin, y travailler quand bon nous semble sachant que quelqu'un est là pour exécuter ce qui nous rebute, nous plaît moins, pour achever le travail. Être jardinier ce n'est pas désherber ici et là, c'est plonger à pleines mains dans la terre, être ému devant les vers de terre, les fourmis, les rongeurs utiles, travailleurs mécaniques de la formation du sol : creuseurs de galeries, aérateurs, mélangeurs, acteurs de décomposition de matière organique, transformateurs d'humus, stabilisateurs de la structure du sol. Ce sont des amis d'enfance, au temps où chaque insecte initiait au jeu du toucher, de la palpation, du contact, souvent première découverte de la sensualité. Ces êtres vivants minuscules ouvrent des chemins vers l'imaginaire, le désir de connaître, de bâtir, de faire de ses propres mains. Grâce à eux, l'enfant érige ici un fort, plante là une forêt et là des fleurs. Le jardinier adulte refait l'apprentissage. Il continue de jouer. Il plante arbres, arbustes, fleurs, herbacées et aromates là où il veut, sans obéir aux règles d'une autorité. C'est lui le maître. Parfois ou même souvent, il se trompe, le résultat donne alors une oeuvre un peu naïve, un peu gauche, une oeuvre de jeunesse, une oeuvre de «j'ai encore du temps pour une prochaine fois», et surtout pas une oeuvre d'enfant modèle. Il ne veut pas faire de la peinture à numéros, mais colorier à sa guise à grands traits de pinceau. Il ne veut pas d'une oeuvre léchée. Le jardinier d'un jardin vernaculaire ne dit jamais que son jardin est fini. C'est peut-être là la clef du mystère! Le temps continu, ou la continuité du temps, vers le futur ouvrant la porte à la temporalité et donc au passé. Le jardinier ne veut pas que le jeu s'arrête. C'est peut-être de tout cela que naît aussi la sensualité d'un jardin vernaculaire. Cette organisation spatiale sans être stricte, peut néanmoins être qualifiée d'organisation. Ne pas vouloir de règles ou refuser d'obéir à celles qui existent peut aussi être perçu comme règle.

Si la presque totalité des jardins aménagés et entretenus par des spécialistes ne dégage pas de sensualité évidente, quelques-uns sont chaleureux, l'on s'y sent bien. Ils ont de l'âge, une harmonie s'y est installée. Par contre, d'autres ont la froideur du décor plaqué. Ils ont l'air de sortir tout droit d'un des nombreux

magazines sur le sujet. Sans personnalité. Cependant, une caractéristique est présente dans tous les jardins de l'enquête et elle est loin d'être négligeable, c'est la simplicité, la sobriété de l'organisation spatiale. Il n'y a ni dans un cas ni dans l'autre extravagance, fabriques ou objets ornementaux superfétatoires. Certains jardins vernaculaires ont tendance à la surcharge. Un informateur de cette catégorie répondrait que ce n'est pas qu'il y ait trop de plantes, mais que l'espace est trop petit. Dans cette même logique, l'on peut expliquer l'allègement des végétaux dans les grands espaces de la façon suivante : ce n'est pas qu'il y ait peu de plantes, c'est que l'espace est si grand, et le coût des plants achetés non en semis mais déjà en bonne voie de maturité, en provenance d'Italie ou d'autres pays, est onéreux.

L'entretien avec Sofia et Ilias se poursuit. L'aménagement des jardins en Grèce du Nord diffère-t-il de ceux du Sud? Sofia répond en français : «Il y a des exceptions partout. Ça dépend de la personnalité de chacun.»

«Je suis né à Kavala dans la partie est de la Macédoine, dit Ilias. Je vis ici depuis 1945, après la Deuxième Guerre mondiale. Mes parents étaient d'Istanbul dans la partie occidentale de la Turquie. Mon père était chauffeur de taxi et grand amateur de vin. Ils étaient très cultivés. Quand ils sont arrivés en Grèce comme réfugiés, ils étaient très pauvres. Toute leur fortune était restée en Turquie. Par contre, ils ont ramené avec eux leur mémoire, leur passé et une fois ici, ils ont fait de leur mieux. Ils cherchaient à bien se vêtir, à bien se présenter. Tous les voisins passaient des remarques sur leur façon de s'habiller, sur leur mode de vie. Ils étaient fiers, ils étaient dignes, tout faire avec dignité. Les gens se sont tousentraîdés parce qu'on était tous dans la même situation, tous très pauvres. J'ai toujours voulu ce qu'il y avait de mieux — le meilleur architecte pour cette maison, le meilleur fabricant de meubles, le meilleur décorateur. Il en a été de même pour le jardin. Ça fait partie de mon éducation. Les jardins des Macédoniens de *Thessaloniki* sont entretenus avec plus de soin que ceux du Sud.»

Leur fille Anna vient d'arriver et prend part à la conversation :

«Le sol est de meilleure qualité dans le Nord que dans le Sud. Leur sol est très pierreux, surtout au sud du *Peloponisos*.»

«Vous avez parlé de personnalité, dis-je à Sofia. Celle des Grecs du Nord ressemble-t-elle à ceux du Sud?»

«En général, ceux du Nord sont plus amicaux, *philoxèni*, plus hospitaliers, plus francs dans leurs sentiments, répond Sofia. À *Athina*, il y a tellement de monde que ça devient impersonnel.»

«On est plus généreux, reprend Ilias. On a le coeur sur la main. On donne notre coeur aux gens. On est pas radins. On est davantage et mieux intentionnés qu'eux. On est pas indifférents aux autres. On a jamais eu la collaboration du Sud et surtout pas d'Athéniens. On ne se sent pas à l'aise avec eux. On ne leur fait pas confiance. On ne peut pas leur faire confiance en affaires. On se méfie d'eux. (il fait le geste de plusieurs informateurs de boutonner un manteau et d'en relever le col) On se prépare toujours à ce qui pourrait survenir. Les gens changent beaucoup, ceux du Nord comme ceux du Sud. Certains sont allés dans d'autres pays, en Allemagne par exemple, et leur caractère se transforme. De toute façon, tous les Grecs sont égoïstes et ne sont jamais d'accord avec quoi que ce soit. Ils ne peuvent jamais parvenir à un consensus. Et ça remonte à notre passé.»

Leur fille Anna ajoute en riant :

«Je suis mariée à quelqu'un du Sud, je suis donc dans une situation délicate. Il est né à *Athina* et vient du *Peloponisos*. Ma meilleure amie vient aussi de là. C'est vrai qu'ici, on est plus hospitaliers, ils sont plus réservés. Avec leurs enfants, ils sont extrêmement sévères. Parfois, même si le monde évolue, ils s'en tiennent à leurs opinions. Ils voient le rôle de la femme de manière très sévère. Ils sont protecteurs. Dans les années 50-60, dans le *Peloponisos*, une femme ne pouvait connaître qu'un seul homme et devait y être mariée sous peine d'être punie, même de mort. Ici dans le nord de la Grèce, ce n'est pas comme ça.»

Le silence s'installe dans un climat d'intimité culturelle. Pour Herzfeld, c'est de la profondeur et des secrets d'une culture, dans les espaces d'intimité d'une nation que certains modèles de pratiques officielles ont leur origine. D'après lui, les gens se reconnaissent dans celles-ci, ce qui génère un scepticisme quant aux motifs et aux revendications officiels. Herzfeld précise :

Embarrassment, rueful self-recognition : these are the key markers of what cultural intimacy is all about. They are not solely personal feelings,

but describe the collective representation of intimacy. The less literally face-to-face the society we inhabit, the more obviously cultural idioms become simulacra of social relations.²³

En termes plus politiques, Herzfeld parle de disémie :

... the more formalistic notion of disemia – the formal or coded tension between official self-presentation and what goes on in the privacy of collective introspection. While the official aspect is a legitimate (and indeed necessary) object of ethnographic analysis, the intimacy it masks is the subject of a deep sense of cultural and political vulnerability.²⁴

Herzfeld cite la Grèce comme exemple de disémie. Après la guerre de 1920-1922 avec la Turquie et l'arrivée massive de réfugiés d'Asie Mineure, certains esprits remirent en question la légitimité de la continuité de la Grèce, berceau de la civilisation, ancêtre spirituel de l'Europe, versus l'image de paria politique de la Grèce moderne, méprisée et écartée par l'Union européenne²⁵.

Alexandra Bakalaki affirme que les ethnographes sous-estiment le nombre de Grecs à vouloir être intégrés à part entière à l'Europe. Elle ne partage pas le point de vue d'Herzfeld sur la perception des Grecs par rapport aux étrangers et par rapport à eux-mêmes. Là où Herzfeld voit une opposition entre deux modèles de perception historique fondés sur une représentation d'un Soi «hellénique» nationaliste et à un mode de reconnaissance d'un Soi «romeic», Bakalaki suggère une fusion, une superposition, du moins partielle, des deux modèles. Les Grecs se perçoivent-ils comme des gens sur la rive et les autres comme des gens sur un bateau? Bakalaki assure que les Grecs savent qu'ils vivent dans le même monde que les Européens²⁶.

Les témoignages de la présente recherche indiquent que les Grecs du Nord se perçoivent comme des gens sur la rive, en périphérie, et ils se représentent non

²³ M. Herzfeld, 1997, p. 6.

²⁴ Ibid, p. 14.

²⁵ Ibid, p. 19.

²⁶ A. Bakalaki, 1994, p. 75.

seulement les Européens mais aussi les Grecs d'*Athina* et du *Peloponisos* comme étant dans le bateau, soit au centre. Ils justifient leur réponse par le fait que pratiquement tous les chefs d'État et les politiques importants proviennent de ces deux régions et que c'est là où se trouve le réel pouvoir. Cela ne signifie pas qu'ils nient faire un tout avec le reste de l'Europe. Ils en sont aussi conscients que du fait que leur vie actuelle, leur mode de pensée ne ressemblent pas à ceux de leurs ancêtres. Malgré tout, il leur est difficile de faire abstraction de leur passé glorieux comme disparu à tout jamais. Faire le deuil de leurs ancêtres, de cette image si puissante de berceau de la civilisation qui leur permettrait d'avancer au lieu de faire un certain sur place, d'acquérir une réelle indépendance, leur est encore difficile. Le deuil de l'obsession des ancêtres, *proghonopliksia*, est comme dit Herzfeld²⁷, le symptôme d'une profonde blessure de dépendance sociale, culturelle, économique et politique. Certains informateurs ont toujours du mal à vivre la situation telle qu'elle est, d'autres refusent totalement de l'accepter. Opposition entre le Soi présent et le Soi passé ou fusion entre les deux? Dans le cas des Grecs du Nord, opposition et fusion s'appliquent sans qu'ils y voient contradiction. De plus, ils sont conscients de ne pas être très Européens face aux critères du présent.

L'article de Dimitra Giannuli²⁸ sur l'exode de réfugiés grecs de la Turquie, en 1923, met l'accent sur ceux qui ont sévèrement souffert de la situation contrairement à ceux qui eurent plus de «chance». Il aide à mieux comprendre l'histoire des parents d'Ilias et d'un million et demi de Grecs ottomans. L'auteure précise que malgré les efforts du gouvernement grec envers de nombreux réfugiés — il leur donna un toit, de la nourriture, des médicaments, des emplois dans la construction de travaux publics et de modestes moyens financiers pour pratiquer leur métier — une grande partie de cette nouvelle population subit les affres de la ségrégation, des difficultés matérielles et fut privée de statut. Le gouvernement grec fit face à des problèmes majeurs de manque de temps et de transport, c'est-à-

²⁷ M. Herzfeld, 1997, p. 105-106.

²⁸ D. Giannuli, 1995, p. 271-287.

dire de bateaux pour évacuer les réfugiés. Il souhaitait une évacuation rapide afin d'empêcher les réfugiés d'envahir les grands centres urbains comme *Athina* et *Thessaloniki* déjà surpeuplés de réfugiés. L'intervention diplomatique des USA, leur aide et celle des Alliés lui permirent d'accomplir une tâche colossale sur une période plus longue que prévue au départ. Malgré cela, l'État grec fut incapable d'absorber le choc démographique, ce qui affecta sérieusement le statut social et économique des nouveaux réfugiés. Après l'exode, la divergence sociopolitique et culturelle entre les Grecs métropolitains et les Grecs ottomans, remontant à bien des années, devint plus apparente. La méfiance entre les deux groupes s'installa. La structure linéaire et communale du système millet²⁹ eut comme effet de diminuer de façon importante les distinctions entre classes sociales chez les Grecs ottomans. Il leur fournit l'occasion de prendre des initiatives personnelles, des responsabilités dans leurs entreprises communautaires. Le fait d'avoir déjà été exposés à une société ethnique et religieuse complexe leur permit d'envisager une vision cosmopolite du monde. L'orthodoxie et la tradition byzantines furent à l'origine de leur identité culturelle. Arrivés en Grèce, ils furent confrontés à une réalité très différente :

La Grèce était un petit État-nation. La conception de la vie suivait le moule des idées et des institutions européennes occidentales. La vie politique et économique était influencée et souvent dictée par les intérêts de même provenance. Bien que les Grecs ottomans aient maintenu des liens avec l'Ouest, ils se distancèrent rapidement des Grecs du continent pour les raisons suivantes : a) ces derniers adaptaient des comportements d'infériorité et de subordination face aux pouvoirs européens; b) ils négligeaient leur héritage byzantin et lui préféraient les idéaux d'un

²⁹ Pour R. Hirschon, 1989, p. 10, l'Empire ottoman en continuité avec l'Empire byzantin était un État impérial plus ou moins structuré. Sa population était cosmopolitaine et hétérogène. Ses divers groupes ethniques répartis selon leur affiliation religieuse bénéficiaient d'un statut légal et étaient administrés comme des «nations» indépendantes par le système millet (du mot arabe *milla* signifiant - communauté confessionnelle) Cette politique autorisait la survie et la coexistence des minorités ethniques et encourageait leur autonomie culturelle et civile dans un environnement social varié. Le système millet était fondé sur des liens culturels plutôt que sur des différences de classes sociales. Pour la population grecque d'Asie mineure, le lien le plus important reposait sur l'identité religieuse, caractéristique de l'organisation et de l'administration ottomane, et reflet de leurs propres conceptions culturelles. D. Giannuli, 1995, p. 277 reprend l'idée de Hirschon et compare l'aspect linéaire et de loin plus égalitaire du système millet grec ottoman avec les inégalités sociales des Grecs du continent. [ma traduction].

passé classique préchrétien; c) ils avaient l'esprit étroit de provinciaux, de gens peu évolués et; d) ils acceptaient les différences de classes et les inégalités sociales.³⁰

En général, peu d'informateurs de l'enquête abordent d'eux-mêmes ce qui, à l'époque de l'exode, les séparaient. Par contre, nul ne se fait prier pour se comparer aux Grecs du Sud. Avant d'étudier ce point particulier et celui des Grecs en général face à l'État, à l'Europe, à l'Occident et à la mondialisation, il importe de parler de la troisième et dernière catégorie de jardins de ma recherche, les jardins-balcons ou les jardins-terrasses. Ces jardiniers ont des préoccupations urbaines (ex. : la pollution) que l'on ne retrouve pas ou de façon beaucoup moins aiguë dans les villages, la montagne ou sur le bord de la mer. Leur culture est urbaine et la plupart dit souffrir d'un manque de «vert» et de «nature».

6.4 Jardins-balcons ou jardins-terrasses

Un jardin-balcon ou un jardin-terrasse est-il un jardin? L'opinion des informateurs est partagée, mais le plus grand nombre penche vers l'affirmative. Pourtant, l'on sent chez certains une hésitation, voire une bonne réflexion, avant que d'acquiescer. D'autres sont intraitables. «Pour dire que c'est un jardin, les plantes doivent être dans la terre.» Ce à quoi les propriétaires de jardins-balcons ou de jardins-terrasses répliquent : «Dans quoi croyez-vous que nos fleurs, nos herbacées et nos arbres poussent!»

Tous les entretiens eurent lieu à *Thessaloniki*. La construction, toujours de béton, est soit rectangulaire, soit en L. Cette dernière permet de jouer plus facilement avec l'espace quoique avec de l'imagination, certains informateurs réussissent à créer un monde bien à eux. Comme dans les jardins, l'aménagement et le choix des plantes reflètent la personnalité du jardinier.

³⁰ D. Giannuli, 1995, p. 277.

Jardin-terrasse n° 1 : Amalia et Tasos H. aiment beaucoup se retrouver entre amis pour manger, boire et discuter. Leur terrasse est un salon avec meubles en rotin. Fleurs et plantes dans de grosses jardinières ou dans des urnes individuelles font tout le tour de l'espace. Dans un coin, un arbre ornemental; derrière la causeuse, un bananier un peu souffreteux; dans l'angle de l'entrée, une grande assiette remplie d'oranges sur le sol et, dans un coin plus étroit, des aromates, des semis, des boutures. À l'intérieur de l'appartement, le juste nécessaire d'un mobilier confortable qui disparaît presque sous l'abondance de plantes d'intérieur.

Jardin-terrasse n° 2 : Mme Hariklia T. habite le dernier étage d'un gros immeuble. Le très large jardin-terrasse fait le tour de celui-ci. Sur deux des côtés, des yuccas d'un mètre quatre-vingt environ dans des pots de terra cotta. Ils sont si hauts que pour éviter de se frapper la cime contre le toit, ils s'inclinent, se tortillent dans différentes positions. Le résultat est théâtral, une armée de silhouettes végétales prêtes à envahir le reste de l'espace. Le troisième côté recouvert d'un rideau plastifié dissimule un fouillis de plantes dans lequel Mme Haraklia T. compte bien, un jour, faire le ménage. Il n'y a qu'une ou deux chaises sur cette immense terrasse. Dans l'escalier de l'immeuble, du rez-de-chaussée au dernier étage, de chaque côté de la rampe, et suspendues au plafond, des plantes et encore des plantes. Les autres résidents portent plainte car ils ne peuvent plus y circuler librement. «Vous n'avez qu'à prendre l'ascenseur, je n'y ai encore rien mis», répond Mme Hariklia T.

Jardin-terrasse n° 3 : L'on dit parfois de jardins qu'ils sont une prolongation de la maison. Pour le couple Eva et Tasos M., il serait plus juste d'identifier leur terrasse comme un double de la maison car chaque usage des pièces intérieures, mise à part la salle de bains, se retrouve sur la terrasse : Une zone cuisine avec cheminée, cuisinière, four, gril incorporés sous une pergola; une zone salle à manger pour six personnes sous un auvent; une zone repos avec hamac, chaises longues; une deuxième zone de table et chaises pour quatre personnes sous auvent; une balançoire pour deux sous une pergola et des plantes et des fleurs en gros pots de plastique blanc le long de la terrasse rectangulaire; un baril de vin

entre deux chaises capitonnées; une colonne sur laquelle on a déposé des lions en marbre; dans un coin, un jardin de roches en provenance du lieu de naissance du mari, l'une d'elles a un sens particulier car elle se trouvait autrefois sur le sentier où passait sa mère pour aller laver les vêtements à la rivière. Ces éléments servent à décorer, mais aussi à couper l'alignement d'autres plantes plus grosses et d'autres chaises. Pour Eva et Tasos M., un balcon nu est un balcon sans âme.

Jardin-balcon n° 4 : D'autres jardins-balcons sont moins chargés, c'est le cas de celui de Maria. K., professeure de yoga pour qui jardin et yoga vont de pair. Elle dit ne pas pouvoir l'exprimer en mots car cela est beaucoup plus profond que les mots eux-mêmes. Maria K. préfère le feuillage aux fleurs, fait rare en Grèce, et toutes ses plantes sont à feuilles persistantes. Son jardin se prolonge donc l'année durant. Sur deux mètres et demi de large, on ne remarque d'abord que du feuillage suffisamment haut pour masquer les immeubles et les boutiques des environs, puis on découvre un ou deux pots de fleurs en terra cotta et quelques aromates. Tous les matins, Maria K. respire chaque plante, les touche et s'il s'agit d'un aromate, elle y goûte. Elle aime les jardins sauvages avec de grands arbres, des arbustes, de l'eau, des plantes aquatiques, des bancs pour s'y asseoir, de grosses pierres, de vieilles tables. Sur son balcon, il y a deux petites tables rondes et une chaise, mais il y a aussi un espace tout juste assez large pour qu'elle s'étende sur le carrelage et associe exercices de yoga et rêves de vie meilleure. Maria K. s'isole, respire mieux. Dans ce cas-ci, l'espace jardin est un lieu de ressourcement, de guérison. Pourtant, c'est plus que ça. En construisant un mur vivant entre elle et la foule grouillante sur le trottoir, entre elle et la circulation automobile, Maria K. exerce le pouvoir de faire reculer l'extérieur polluant. Le privé prend de la sorte le dessus sur le public. À la campagne, le jardinier n'est pas en reste. Lui aussi a le pouvoir de créer la vie, mais il possède un plus. Il est davantage en mesure d'agir sur la nature, de l'appivoiser, de la maîtriser (du moins jusqu'à un certain point) comme il rêve de réagir face à l'État, aux grandes puissances et à son passé historique, aux tracas quotidiens et aux moments difficiles de la vie. Laideur de l'État versus beauté de la nature. Les jardins sont des espaces politisés. Les jardiniers gouvernent dans leur tête, avec leurs mains et

tous les muscles de leur corps. Dans leur espace-jardin, ils sont au pouvoir et renvoient les contraintes, les pressions non seulement sur les bancs de l'opposition, mais comme on dit en politique, ils les rayent de la carte. Le paradigme sujétion se substitue à celui de sujet. Autrement dit, d'objet, le jardinier se transforme en sujet, et l'État est renvoyé à la notion d'objet. On assiste à un double déplacement. Les Grecs reportent leurs revendications auprès de l'État sur la nature tout en déplaçant les rapports du temps passé vers leur avenir. De tous les jardins visités au cours de l'enquête, aucun n'avait de mauvaises herbes. Elles n'ont pas le temps d'apparaître que les jardiniers les arrachent. C'est leur hantise. Les mauvaises herbes représentent tout ce qui a été énuméré ci-dessus de détestable, de frustrant et d'étouffant. Sauf pour un ou deux informateurs, les fleurs sauvages qui osent pousser une pointe dans les jardins subissent le même sort.

Les jardiniers de balcon ou de terrasse sont tout aussi attachés à leur espace-jardin que les propriétaires de jardins vernaculaires ou de jardins-paysagers. Le jardin-balcon ou le jardin-terrasse est, en réalité, un mini-jardin suspendu. Plus il est fourni, plus le propriétaire préserve ses secrets et plus les promeneurs piqués de curiosité en sont exclus.

6.5 Du jardin à l'identité nationale à la mondialisation

Un jour, j'assistai à une vive discussion entre un fils dans la vingtaine et sa mère dans la jeune cinquantaine sur la volonté du gouvernement grec de continuer à inscrire sur la carte d'identité de ses citoyens la religion d'appartenance. Le fils voyait dans le geste de l'État un moyen de faire dévier les esprits de problèmes plus impératifs menaçant leur devenir face au pouvoir de l'Europe et de l'Occident. De son côté, la mère insistait sur le concept de grécité, de *Greekness* à l'intérieur duquel l'État, l'ethnos et l'orthodoxie grecque ne forment qu'un seul et même corps organique. Des générations d'enfants avaient appris à lire dans les livres saints et l'inscription distinguerait l'identité nationale grecque des uns par rapport à ceux qui ne pouvaient s'en prévaloir, argumentait-elle.

Pour Herzfeld³¹, le terme *Greekness* comprend un nombre d'attributs que la communauté grecque s'attend à trouver chez de jeunes hommes et quelques jeunes femmes. Il ne s'agit pas de l'image officielle de l'Hellène idéalisée mais d'un moule permettant à un Grec d'en reconnaître un autre. Voici quelques-unes des caractéristiques appréciées par les proches : astucieux, brasseur d'affaires plus ou moins louches, aventureux, capable de défendre la réputation de sa famille contre quiconque, agile à justifier toute transgression de la moralité officielle, prêt à servir les intérêts de son entourage (parenté et communauté locale), et par-dessus tout, ingénu pratique, intelligent dans sa façon de masquer l'étendue de ses habiletés, faisant montre d'une stupide passivité. L'intelligence de ces sujets de la communauté est ainsi reconnue et ceux-ci ne voient dans le jeu de la dissimulation aucune valeur avilissante. Cet autoportrait stéréotypé des artisans, de la masse ouvrière dans son ensemble prouve à l'élite (elle-même grecque) que cette catégorie d'individus est de mauvaise foi et l'autorise, selon elle, à en profiter.

La dissimulation d'une hiérarchie de classe entre jardiniers ou spécialistes en aménagement paysager et propriétaires ayant recours à leurs services, autrement dit le faux-semblant d'égalité entre les deux classes d'acteurs sociaux, est un des exemples de stratégies auxquelles Herzfeld fait allusion. La définition de grécité que donne la mère à son fils et celle d'Herzfeld font partie de la réalité quotidienne des Grecs. L'échange entre la mère et son fils comporte un affrontement de générations, un changement dans les priorités dus à une modification sensible de la saisie du monde et à de pressantes interrogations, toutes générations confondues, par rapport à la mondialisation. Celle-ci place souvent les Grecs devant un choix déchirant, pris entre deux feux — l'Orient et l'Occident.

Les inquiétudes des Grecs face à leur identité nationale et à la mondialisation font, entre eux, l'objet de discussions animées. Une synthèse de la notion d'identité examinée sous cet angle semble indiquée. Pour ce faire, je me réfère à quatre

³¹ M. Herzfeld, 2004, p. 52.

anthropologues : Eric Schwimmer, Arjun Appadurai, Jonathan Friedman et Michael Herzfeld dont les recherches sont orientées dans ce sens et qui malgré une approche empirico-inductive commune ont des divergences et des convergences d'opinions sur le sujet.

D'après Natacha Gagné³², Mikhaël Elbaz, Denise Helly et Jonathan Friedman furent parmi les premiers à mettre en lumière l'élément déclencheur de la conscientisation de la mondialisation du monde et d'une multiplication de revendications identitaires au cours des années 1989-1990 (ex : la balkanisation des unions yougoslaves et soviétiques, la chute du mur de Berlin et toute une série d'événements économiques et politiques d'importance en Asie, en Chine surtout, et en Europe.) Des quatre anthropologues retenus³³, l'auteure mentionne d'une part, leur insistance sur l'aspect culturel de la mondialisation, sans toutefois considérer cette dernière comme un synonyme d'homogénéisation et, d'autre part, leur accord sur l'étroite association entre mondialisation et décolonisation. L'entente s'arrête là, ajoute Gagné. Tous, sauf Appadurai, considèrent le concept de l'identité comme une stratégie et l'associent au localisme. Tous, sauf encore une fois Appadurai, tiennent compte de la structure centre/périphérie dans leur pattern de relations mondiales, cette structure supposant des relations de pouvoir entre les deux espaces.

Dans l'ensemble, Schwimmer³⁴ appuie ses propos sur ceux de Cherubini³⁵ et d'Appadurai³⁶, c'est donc de celui-ci que je dirai d'abord quelques mots choisissant ensuite d'exposer un peu plus les réflexions de Friedman et d'Herzfeld à cause de leur intérêt respectif pour la Grèce. Appadurai s'inspire de B.

³² N. Gagné, 2001, p.103-122.

³³ N. Gagné joint Ulf Hannerz à ce groupe. On pourrait en ajouter des douzaines d'autres, comme Appadurai.

³⁴ É. Schwimmer, 1994, p.157-175.

³⁵ B. Cherubini, 1994. Dans l'avant-propos, Schwimmer parle du discours de l'histoire en recomposition par des stratégies (ex : reproduction sociale) en rapport au pouvoir local. Il y voit trois types d'espaces : l'espace des ancêtres, l'espace mythique et un contre-espace qu'il nomme espace de substitution.

³⁶ A. Appadurai, 1996a, p. 40-58.

Anderson³⁷ pour expliquer la nation comme étant une chose «imaginée». Grâce à l'imagination, l'humain est en mesure de se représenter au-delà de la nation. La citation suivante résume la pensée d'Appadurai sur l'identité et la mondialisation :

... culture is a pervasive dimension of human discourse that exploits difference to generate diverse conceptions of group identity. [...] it may be useful to begin to use culturalism to designate a feature of movements involving identities consciously in the making. [...] Culturalism [...] is identity politics mobilized at the level of the nation-state. [...] in the service of a larger national or transnational politics.³⁸

Pour Appadurai, autrefois, les termes «souveraineté» et «territorialité» relevaient du même sens. Cela n'est plus. Le discours articulé autour du sol fuse du local au transnational tandis que les conflits de frontières et la loi internationale semblent déterminer le territoire, ce territoire qui autrefois justifiait la légitimité de l'État-nation et qui, aujourd'hui, est devenu le lieu principal de la crise de la souveraineté dans un monde transnational³⁹.

Friedman décrit les conséquences de la crise dans laquelle nous nous trouvons :

In the increasingly crisis-ridden centers of the world-system there has been an implosive loss of faith in the progress of «civilization», and a corresponding explosion of new cultural movements [...] a new traditionalism, a striving for the re-establishment of a new culturally defined identity. All of this activity is accompanied by an increasing «national» and ethnic fragmentation in the center...⁴⁰

Afin de mieux comprendre ce qu'il appelle «le rôle de la culture dans le processus de la construction/déconstruction de l'identité», Friedman⁴¹ suggère de faire la distinction entre trois types de culture — culture I, II, III qu'il aurait pu nommer dans l'ordre : relation de condition, relation de restriction et relation d'opposition.

³⁷ B. Anderson, 1983.

³⁸ A. Appadurai, 1996b, vol.1, p.12-15.

³⁹ A. Appadurai, 1996a, p. 57.

⁴⁰ J. Friedman, 1989, XII, 1, p. 51.

⁴¹ J. Friedman, 1994, p. 88-101.

En quoi consistent ces cultures? La culture I est une description «objectivée» de la vie des gens de «là-bas» par rapport à la distance avec «nous». C'est l'observation de la périphérie vue par le centre. Elle peut être qualifiée de culture de l'analyse sociale. La culture II est celle à l'intérieur de laquelle la population s'identifie elle-même, et elle dépend avant tout d'une communauté souveraine plus grande. C'est en temps que culture d'une identité ethnique qu'elle est habituellement reconnue. Autant la culture I inclut aussi bien les dialectes, les gestes, les styles de production, l'attitude religieuse que les symboles d'identité et les valeurs sociales, autant la culture II est fondée exclusivement sur le sang et la langue. Sa marque principale est sa restriction à fonctionner comme identité et, par le fait même, cela lui permet de s'accommoder parfaitement à un processus national ou global. La culture III est en totale opposition avec un système de plus grande dimension. Ses participants ne cherchent pas à tirer avantage du système. Au contraire, ils ne demandent qu'à en sortir. C'est là une façon de résister à la civilisation, dit Friedman pour qui «la construction d'une identité tient une large place dans la dynamique historique d'un système global»⁴². Utilisant l'exemple de la formation de l'identité nationale grecque et des efforts de certains pour la démolir, Friedman constate que peu de chercheurs se sont interrogés sur le contexte social dans lequel celle-ci se produisit. Il identifie différentes étapes : a) l'absence d'une réelle identité grecque au cours de la période classique due à l'importance accordée à la *politéia* (en grec, le mot désigne à la fois la citoyenneté et la «constitution»⁴³) de cités individuelles; b) l'apparition de la notion de culture politique, de savoir culturel politisé pendant la période hellénistique; c) une évidente rupture générée par l'expansion romaine; d) la prise de contrôle tout au long des règnes byzantin puis ottoman.

Pour Friedman, la construction d'une histoire est un univers porteur de sens. L'histoire, précise-t-il, est l'identification du présent sur le passé; ce qui suppose

⁴² Ibid, p. 101.

⁴³ P. Brulé, 1998, p. 101.

que «toute histoire y compris l'historiographie moderne est de la mythologie»⁴⁴. Herzfeld applique à l'histoire les paroles de Lévi-Strauss sur la musique et la mythologie :

Tout se passe comme si la musique et la mythologie n'avaient besoin du temps que pour lui infliger un démenti. L'une et l'autre sont, en effet, des machines à supprimer le temps.⁴⁵

Herzfeld considère donc l'histoire grecque comme «une machine à supprimer le temps» lévi-straussienne. La distinction entre le mythe et l'histoire est, selon lui, purement une façon de bannir les «autres» de «l'histoire»⁴⁶. Dans le même ouvrage, le spécialiste de la Grèce affirme que certains Grecs réclament leur identité européenne tandis que d'autres soutiennent ne l'avoir jamais obtenue ou encore moins, ne l'avoir en aucun temps souhaitée. Quelques informateurs de ma recherche admettent avec presque réticence faire partie de l'Europe; cependant, la majorité est réfractaire à l'idée et un nombre non négligeable refuse catégoriquement l'adhésion. À cet égard, et à plusieurs autres, les résultats de ma recherche correspondent à ceux d'Herzfeld.

Par ailleurs, l'auteur précise que les questions d'honneur et de honte ne s'arrêtent pas à la moralité du village; elles vont au-delà de la perception intime communale, jusqu'à l'identité nationale. À travers l'œuvre d'Herzfeld, on retrouve constamment cette tension entre similitude et différence ou inclusion et exclusion. L'affirmation suivante en fait foi : « Indifference is the rejection of common humanity. It is the denial of identity, of selfhood. »⁴⁷

Qui construit le Soi? demande Herzfeld. Le citoyen, l'État? Ou ne serait-ce pas plutôt une bande de bureaucrates manipulateurs souhaitant justifier leur autorité⁴⁸?

⁴⁴ J. Friedman, 1994. p.118.

⁴⁵ C. Lévi-Strauss, 1964, p. 24.

⁴⁶ M. Herzfeld, 1987, p. 44, [ma traduction].

⁴⁷ M. Herzfeld, 1992, p. 1.

⁴⁸ Ibid.

Dans une autre publication⁴⁹, il s'interroge sur qui est le propriétaire de l'histoire. La recherche se passe dans les murs de la vieille partie de la ville de *Rethemnos* en *Kriti*, à l'intérieur de laquelle la lutte se joue entre le temps, l'avenir de son passé et la possession de son identité. La ville n'appartient pas qu'aux citoyens; elle fait partie d'un État-nation moderne croyant ferme au caractère monumental de l'histoire.

Monumental time [...] is reductive and generic. It encounters events as realizations of some supreme destiny, and it reduces social experience to collective predictability. Its main focus is on the past – a past constituted by categories and stereotypes. In its extreme forms, it is the time frame of the nation-state, To it belongs the vicarious fatalism [...] that marks all authoritarian control.⁵⁰

Cette conception du temps monumental démontre le désaccord entre le local et le national. Plutôt culturel que social, ce désaccord entraîne des conséquences sociales locales négatives. Herzfeld⁵¹ traite du global au centre du local chez des artisans et apprentis crétois de *Rethemnos* socialement défavorisés, en marge de la communauté. Il existe deux types de globalisation, dit Herzfeld⁵² : l'une, visible (ex : les produits Coke, les restaurants McDonald's universellement répandus); l'autre, invisible mais perceptible (ex : la transparence, la coopération, les droits humains, voire même la diversité, la tradition et l'héritage). Herzfeld considère que l'homogénéité croissante du langage de la culture et de l'éthique établit une hiérarchie globale des valeurs. Celle-ci entraîne une notion puissamment réifiée de la culture dont l'origine remonte au colonialisme. Vu les bouleversements de la répartition du pouvoir sur le plan international et les changements culturels dans les grands centres, cette hiérarchie aux indices instables est, en tout temps, sujette à une réévaluation et à une redéfinition. L'État grec soutient les vertus nationales et la tradition des artisans et des apprentis de *Rethemnos*. En Grèce, la production artisanale occupe une part très importante du folklore nationalisé. Porteuse

⁴⁹ M. Herzfeld, 1991, p. xi-15.

⁵⁰ Ibid, p. 10.

⁵¹ M. Herzfeld, 2004.

⁵² Ibid, p. 2-5.

d'anciennes compétences, elle est montée aux nues et liée à l'émergence de la conscientisation nationale; ce qui en fait, soutient Herzfeld, un microcosme de tout le pays édifié sur un héritage plus que séculaire.

Parler de mondialisation soulève des questions de classes, de pouvoir, de hiérarchie et de valeurs :

These issues are neither local nor global alone ; they are both at the same time, and much more besides. Moreover, they are fundamentally cultural as much as they are social; they are about value, and value is defined in terms that, while often appearing necessary, are arbitrary in the sense that they are historically accidental and culturally contingent. The appearance of necessity comes from the force of the historical events that generated those particular valuations.⁵³

Tout comme les artisans et leurs apprentis de *Rethemnos*, les informateurs de ma recherche sont conscients du couteau à deux tranchants de l'héritage grec et des efforts exigés par l'État pour le perpétuer. Ils sont nombreux à décrier ce dernier pour les avoir forcés à changer leur façon de vivre, pour avoir décidé de leur avenir (ex : des villages à «vocation traditionnelle forcée» pour le tourisme). Même s'ils reconnaissent retirer certains avantages, comme de l'argent, leur identité en ressort trafiquée, le libre choix de décider de vivre leur culture comme ils l'entendent leur est refusé. Tous ne partagent pas cet avis. Il s'en trouve qui après avoir bâti de leurs mains ces villages, décidèrent un jour d'opter pour la quantité plutôt que la qualité et persévèrent dans leur choix. Les soins accordés à la production de boissons alcoolisées ou l'emploi de café instantané à la place de l'authentique café grec que d'aucuns, par ailleurs, osent affilier au café turc, sont des exemples du local imbriqué dans le global. Plus d'une fois, je demandai aux enquêtés et à quelques commerçants pourquoi les prix de repas, de tarifs de transport ou d'autres biens de consommation différaient selon que le client était touriste, étranger ou grec. Les réactions variaient d'un silence à : «c'est normal»; «ils sont Grecs comme nous»; «les touristes sont riches, eux.»; «c'est un des

⁵³ Ibid, p. 209.

dangers de la mondialisation, notre économie va en souffrir». Lorsque je leur fis remarquer qu'à l'extérieur de leur pays, dans la plupart des pays d'Europe et en Amérique du Nord, on n'exerçait pas cette forme de «favoritisme», de «clientélisme», la réponse ne se fit pas attendre : «C'est une question de sang.» Ce sang propre à l'identité de l'individu et de la collectivité grecque. Puisée dans l'intimité des valeurs culturelles et sociales traditionnelles, cette réplique sort tout droit de l'histoire grecque. La question de la mondialisation, on l'a vue plus haut, en est une de classes, de pouvoir, de hiérarchie et de valeurs fondamentales arbitraires, «dans la mesure, dit Herzfeld où elles sont historiquement fortuites et culturellement casuelles»⁵⁴.

Le discours de nos collègues grecs sur la complexité de l'identité à l'intérieur de la Grèce moderne est trop peu souvent cité et forcément méconnu. Le cadre de cette thèse apparaît tout indiqué pour souligner l'apport de quelques-uns d'entre eux sur le sujet. La longueur de certaines citations est justifié par cet effort de rattrapage.

Adamantia Pollis évoque l'idéologie de l'identité nationale grecque, le concept de grecité, comme source des restrictions des droits des minorités religieuses en Grèce. La compréhension des droits en Grèce contemporaine passe par la prise de conscience de l'histoire du pays dominé par un spiritualisme oriental et non un rationalisme occidental⁵⁵, explique Pollis :

L'incorporation byzantine de la Grèce dans l'Empire ottoman isola largement les Grecs des courants intellectuels du Siècle des Lumières, de la Renaissance et de la Réforme qui parcoururent l'Europe occidentale. La Grèce ne vécut pas non plus l'expérience des transformations socioéconomiques qui accompagna la montée du capitalisme industriel dans l'Ouest. La notion occidentale de droits inhérents à l'individu fut étrangère à la philosophie politique et à la réalité sociale de la Grèce, toujours majoritairement rurale des décennies après la Deuxième Guerre

⁵⁴ M. Herzfeld, 2004, p. 209.

⁵⁵ Dans chacune de ses publications sur la Grèce, Herzfeld expose, sous une forme ou sous une autre, la tension entre le spiritualisme oriental et le nationalisme occidental. Voir : 1982; 1987; 1991; 1992; 1997; 2004.

mondiale. Historiquement, l'idéologie dominante de l'unité sociale fondamentale reposa sur la «famille», responsable du bien-être matériel de tous. Avec la montée du nationalisme, dans le nouvel État grec moderne, la culture traditionnelle et son système de valeurs persistent bien que sous une forme modifiée. La notion du Soi continua à être perçue à travers la «famille», prolongée dans l'État organique moderne et superposée au système des lois européennes. [...] Même si dans certaines conditions, tous les États violent les droits, la subordination philosophique de l'individu face à l'État-nation en Grèce est une négation conceptuelle et idéologique de l'autonomie individuelle. L'impact total du positivisme légal, souvent atténué lorsque cette philosophie opère en tensions avec le clientélisme, persiste à tous les niveaux de la société. La grécité est une donnée immuable; c'est une idéologie officielle articulant clairement les frontières nationales. Depuis son indépendance du régime ottoman, la Grèce se considère assiégée, entourée d'ennemis. Elle est sur ses gardes, c'est sa façon de veiller à sa survie, de protéger l'ethnos. L'Église orthodoxe est une composante cruciale de l'ethnos. Les droits religieux des minorités pourraient être une menace à l'intégrité et à la pureté de la nation. L'Église y voit là une mission : préserver l'ethnos spirituel supérieur de la grécité en forgeant des liens de symbiose entre Elle et l'État — tâche simplifiée par le fait que la grande majorité des Grecs est orthodoxe.⁵⁶

Avant la Deuxième Guerre mondiale, la Communauté internationale considérait qu'il revenait à chaque État de traiter son peuple comme il l'entendait. Les individus n'étaient donc pas protégés par une loi internationale. Par contre, des traités bilatéraux ou multilatéraux protégeaient certaines minorités. Au cours des dernières années, le statut légal des minorités ethniques, religieuses et linguistiques en Grèce s'est amélioré de façon significative, mais des lois discriminatoires persistent dans les cours grecques. Parmi les discriminations toujours en vigueur pour les minorités, l'on compte trois lois introduites par le gouvernement Metaxas avant la Deuxième Guerre mondiale : a) l'interférence de l'État est beaucoup plus grande dans le cas d'Églises non orthodoxes. L'autorisation de l'évêque est exigée même si avec les années le rôle de ce dernier s'est vu réduire à celui de consultant; b) il est interdit d'ouvrir des écoles privées dans des édifices appartenant à des fondations religieuses non orthodoxes; c) les

⁵⁶ A. Pollis, 1992, p. 172-179. [ma traduction].

citoyens grecs n'étant pas d'origine grecque ne peuvent s'établir dans une grande zone surveillée près des frontières. Ces lois ne remplissent plus leur objectif de départ, mais elles existent toujours à cause de l'inertie des gouvernements successifs ou de leur crainte de déplaire aux groupes extrêmement religieux ou nationalistes. L'intolérance est encore présente dans le système judiciaire grec; cependant, de nos jours, tout citoyen grec peut porter plainte devant la Commission européenne ou les Nations-Unies.

Selon Stavros, la plus péremptoire définition d'une minorité est celle de F. Capotorti⁵⁷ :

a group numerically inferior to the rest of the population of the State, in a non-dominant position, whose members— being nationals of the State — possess ethnic, religious or linguistic characteristics differing from those of the rest of the population and show, if only implicitly, a sense of solidarity, directed towards preserving their culture, traditions, religion or language.⁵⁸

Partant de ce discours, dit Stavros, l'on peut identifier plusieurs groupes minoritaires en Grèce : les musulmans, la communauté juive, les protestants, les catholiques, les personnes bilingues de certaines régions de la Macédoine qui se qualifieraient de minorité linguistique si elles pouvaient démontrer une volonté commune de préserver leur langue seconde, les témoins de Jéhovah, les gitans et les personnes d'origine turque⁵⁹.

L'analyse de l'avocat Stavros sur le statut légal et la protection des minorités en Grèce moderne diffère quelque peu du discours officiel tenu par le Premier ministre grec lors de la célébration du 50^e anniversaire de l'OTAN :

L'histoire de la Grèce [...] est celle d'un combat pour préserver son identité nationale, souvent appelée «hellénisme». L'hellénisme englobe

⁵⁷ Communication *Study on the Rights of Persons Belonging to Ethnic, Religious, and Linguistic Minorities* présentée aux Nations-Unies en 1977 en tant que Rapporteur spécial de la Sous-Commission sur la Prévention contre la discrimination et la Protection des minorités.

⁵⁸ S. Stavros, 1995, p. 9.

⁵⁹ Ibid.

et dépasse les divisions religieuses ainsi que le fameux choc des civilisations. Les Grecs sont connus pour leur ouverture d'esprit et leur hospitalité (*philoxenia*, en grec). Il n'est donc pas surprenant que les Chrétiens, les Musulmans et les Juifs, qui résident au bord de la Méditerranée, de la Mer Noire et dans d'autres régions du globe, soient attirés par la Grèce, devenue le point de rencontre des civilisations.⁶⁰

... l'évidente «surpolitisation» de la culture et du discours grec est une caractéristique permanente depuis presque deux siècles. [...] En Grèce, la politique est une profession spécialisée qui inclut la prise de décisions pour la distribution générale de valeurs convoitées, réplique C. Tsoucalas.⁶¹

Tsoucalas interprète le système grec des droits et des responsabilités comme une série de cercles concentriques plus ou moins en équilibre dans lesquels des relations d'égalité ou d'autorité entre les membres d'un groupe (ou entre des groupes à l'intérieur de groupes plus grands) s'organisent. Chacun y développe sa propre forme d'échange symbolique :

L'Autre n'est pas perçu comme un opposant «*homines economici*» impersonnel, dit-il. Il est fondamentalement soit un ami, soit un ennemi, soit un étranger. Le système des droits et des responsabilités se conforme aux vertus du groupe interne. Il varie selon le contexte auquel il adhère. L'appartenance à plus d'un groupe d'«identité» provoque inévitablement des paradoxes de pratiques morales. Les codes contextuels spécifiques de la Grèce sont intégrés dans une hiérarchie verticale complexe de responsabilités envers des groupes de référence. Contrairement à l'honnêteté, l'«honneur» est intrinsèquement quelque chose pouvant être facilement et involontairement perdu. Tandis que l'honneur reflète un statut reconnu de l'individu ou du groupe, l'honnêteté est la norme minimale de l'attitude économique. En Grèce, la performance n'a de valeur que si elle n'entre pas en contradiction avec «l'honneur». Il est vrai qu'en Grèce, «l'honnêteté», et même plus, la «vertu» ont eu beaucoup de mal à s'implanter en tant que valeurs absolues et objectives. Ce n'est pas par hasard si la «malhonnêteté» et la «corruption» ne sont pas considérées comme des «vices» suprêmes pourvu que les actes en cause visent à la promotion des intérêts du groupe ou des revendications réciproques de solidarité. Il se peut que, dans une grande mesure, la

⁶⁰ Politique étrangère, http://www.amb-grece.fr/politique_etrangere/politique_etrangere.htm (dernière modification 26 janvier 2004; consulté en janvier 2004).

⁶¹ C. Tsoucalas, 1991, p. 19-20. [ma traduction].

malhonnêteté et la corruption aient contribué à la cohésion sociale d'une culture traditionnelle menacée par une dépersonnalisation de relations sociales imposées de l'extérieur. Même de nos jours, la « corruption » est vue non seulement comme fonctionnelle mais aussi socialement nécessaire pour la modernisation. Les patterns spécifiques du «clientélisme politique» grec deviennent plus clairs. Le patronage politique est une forme sociale particulière dans laquelle ont été investis des systèmes d'allocation traditionnelle, réciproque et autoritaire et des valeurs centrées sur le groupe.»⁶²

En 1993, le JMGS⁶³ publia l'article «Politicizing Culture : Negating Ethnic Identity in Greek Macedonia» dans lequel l'auteure Anastasia Karakasidou⁶⁴ avance que la politique d'acculturation des autorités grecques en Grèce macédonienne contribua directement à nier l'identité des habitants slavophones de cette région. Ceux-ci, souligne-t-elle, se virent interdire l'usage de leur langue slave, leurs chansons, leurs danses et autres activités publiques. En 1995, le Syndicate of Cambridge University Press refusa de publier le manuscrit de Karakasidou intitulé *Fields of Wheat, Hills of Blood : Passages to Nationhood in Greek Macedonia, 1870-1990*⁶⁵ sous prétexte de craindre des représailles de la part de terroristes. Suite à cette décision de non-publication, M. Herzfeld et S. Gudeman démissionnèrent de leur poste d'éditeurs universitaires en anthropologie de la CUP⁶⁶, considérant qu'en posant ce geste, la maison d'édition d'une part, violait les droits fondamentaux de la liberté académique, de la liberté d'expression et de la recherche et, d'autre part, qu'elle faisait montre d'un manque de compréhension et de respect à l'égard du peuple grec et de l'anthropologie⁶⁷.

La représentation du Soi, de l'Autre est une construction. Les concepts de nation, d'ethnicité, d'origine sont des constructions historiques à coups de rhétorique.

⁶² Ibid, 1991, p. 14-16. [ma traduction]

⁶³ A. Karakasidou, 1993, p. 1-27.

⁶⁴ Née en Grèce, A. Karakasidou a étudié l'archéologie et l'anthropologie historique à Columbia University, USA.

⁶⁵ Le livre fut publié en 1997 par University of Chicago Press.

⁶⁶ CUP = Cambridge University Press.

⁶⁷ Sur ce dossier et les lettres de démission de Herzfeld et de Gudeman, voir <http://www.wellesley.edu/PublicAffairs/Profile/g/akarakasidou>. (consulté en février 2004).

L'ouvrage de Karakasidou fait ressortir les tensions entre l'État grec dont le but est la construction d'une conscience d'identité nationale auprès des Slavo-Macédoniens grecs, et certains de ces derniers résistant à l'acculturation. Les origines d'une collectivité se créent à partir de la manipulation de certains symboles puissants. Les Slavo-Macédoniens affirment descendre d'Alexandre le Grand :

Having no historical state, no glorious ancient civilization, no Parthenon, no Church or other historically visible marker or vestige of collective memory or identity with which to claim historical ethnic legitimacy, Slavo-Macedonians turn to Alexander. Yet the symbol is contested, for Greeks, too, lay claim to the Hellenized Alexander, their glorious ancestor, as «proof» that Macedonia has always been «Greek». Scores of archeological and paleolinguistic studies on both sides of the border have been directed toward this end. Yet, ironically, they misaddress the issue. The relative «Macedonianness» or «Greekness» of Alexander the Great is of little relevance to the case of contemporary Slavo-Macedonian culture and ethnicity. Given that Slavic speakers did not arrive in the Balkans until the sixth century A.D., it seems absurd to claim that Slavo-Macedonian is a modern reflex of the language of Alexander 's Macedonians, or that the people of the Macedonian hinterland during his days were the direct ancestors of the region's present-day inhabitants.⁶⁸

Le texte de Karakasidou sur l'identité grecque est toujours d'actualité. En Grèce du Nord, dans la région étudiée, l'identité est un sujet brûlant. *Thessaloniki* est placardée d'affiches du nom *MAKEDONIA*, elle revendique haut et fort être la véritable et l'unique Macédoine. Le but est de corriger les «inepties» historiques véhiculées par l'Occident, hier comme aujourd'hui, autour de ce nom et d'amener le visiteur à s'interroger sur ce qu'on lui a appris. Des informateurs de l'enquête se réclament comme les «vrais» descendants d'Alexandre le Grand. Ils affirment que tout au long de leur histoire, les Grecs ne se battirent que pour reprendre ce qui leur appartenait. Où donc est subitement passé Alexandre le Grand? Ils prétendent qu'Américains et Européens ignorent leur histoire, et ils ont en partie

⁶⁸ A. Karakasidou, 1993, p. 20.

raison, mais comment considérer la vie actuelle en Grèce comme en ligne directe avec celle de l'époque classique?

En 1821, lorsque les Grecs se révoltèrent contre les Turcs et déclarèrent leur indépendance, leur objectif était double : être libre et ressusciter l'ancienne vision de *Hellas* avec tout ce que les anciens Grecs accomplirent de beau, de grand. Cette vision du nom de *Hellas*, qui fit frissonner d'admiration des milliers de téléspectateurs devant le spectacle d'ouverture des jeux olympiques de Grèce en 2004, entendait projeter l'image d'un État-nation unique, idéal, capable d'ériger l'Europe entière à un sommet de culture encore jamais atteint. Les Européens ne répondirent pas tous favorablement à la proposition des Grecs modernes. Comment ces derniers pouvaient-ils prétendre, après des siècles de soumission de régime ottoman, être demeurés les mêmes? Dans *Ours Once More*⁶⁹, Herzfeld illustre la façon dont les érudits grecs procédèrent pour construire et prouver leur continuité culturelle afin de se porter à la défense de leur identité nationale. À l'instar de nombreux peuples, ils entreprirent la collecte de matériaux culturels et la mise sur pied d'une discipline nationale d'études folkloriques. Comme l'explique Herzfeld :

... the role of folklore in fashioning an acceptable external image for the country had political significance right from the start. If it could be shown that the peasants, the largest demographic element, retained clear traces of their ancient heritage, the fundamental requirement of philhellenic ideology would be satisfied, and European support for the emergent nation-state could be based on a secure foundation of historical justification.⁷⁰

Image projetée — portée politique — justification historique

Il arrive que les justifications historiques, comme celles dans cette citation, ne répondent pas toujours au but fixé. Elles se transforment en châteaux de cartes. J'étais en Grèce à l'époque de la guerre du Kosovo. C'est avec passion que

⁶⁹ M. Herzfeld, 1982.

⁷⁰ Ibid, p. 7.

certain informateurs disaient être tous unis derrière ce pays, accusant le monde entier de les attaquer, eux. On aurait dit qu'ils avaient tous la même carte d'identité. Ils ne faisaient qu'un à ce moment-là. Un contre tous. La menace passée, ils redevinrent des individus préoccupés par leur vie d'individu. Les Grecs ne sont pas les seuls à agir ainsi. Les icônes d'identité sont fragiles. On les façonne, on les remodèle au besoin.

6.5.1 Point de vue des Grecs du Nord sur ceux du Sud

Les informateurs sont réunis en petits groupes. Les uns parlent de ce qui les distingue des Grecs du Sud. L'un s'emporte et veut que la réalité historique soit rétablie. Certains insistent sur la cohabitation de deux «types» de Grecs dans le Nord. Quelques-uns analysent leur rapport avec le concept de l'ordre. D'autres discutent des Grecs en général.

«Plus vous êtes près de la capitale d'un pays, plus le gouvernement vous donne de l'argent. Dans ce sens, nous du Nord, on se sent laissés de côté. Le Sud est plus industriel, plus touristique. Exemple, *Rhodos*, *Myconos*. Ils n'ont même plus le temps d'être amicaux. L'industrialisation leur enlève l'espace nécessaire à l'amitié. La région d'*Halkidiki* est touristique mais pas beaucoup. Seulement deux ou trois gros hôtels.»

«Les gens du Sud ne vous adresseront la parole que s'ils peuvent retirer quelque chose de vous. Les Crétois sont aussi du Sud et, pourtant, ils ne sont pas comme ça, pas comme dans le *Peloponisos*.»

«Dans le *Peloponisos*, ils n'ont pas eu autant de guerres que nous. Ils n'ont pas souffert comme ceux du Nord. Les différences de caractère viennent peut-être du fait que ceux du Sud ont été libérés des Turcs avant nous ici en *Makedonia*. C'est peut-être de cette façon qu'on a développé ce sens de l'entraide. Peut-être aussi parce qu'il y a moins de races qui viennent chez nous. Il y a plus de gens ordinaires. À *Athina*, les gens viennent de partout.»

«Nous ne sommes pas égoïstes comme eux. Ils sont à côté d'*Athina* et s'imaginent que c'est la plus importante chose au monde. Qu'ils sont quelqu'un. On aime plus notre pays que ceux du Sud. On est *palikaria*, on aide les autres, on a bon cœur, on n'a pas peur de travailler, on est de braves gens. On est toutes, nous les femmes du Nord, des *Bouboulines*. *Bouboulina* est une héroïne de la révolution contre les

Turcs. Elle était mariée à un homme nommé *Boubouli* et c'est pourquoi maintenant on l'appelle *Bouboulina*. Elle possédait plusieurs navires et elle les a tous donnés pour faire la révolution. Elle était capitaine de ses propres bateaux et se battait contre l'ennemi. Pendant toutes les guerres, en 1914, en 1916 ou en 1940, en 1945 et pendant les guerres des Balkans contre les Bulgares, les Macédoniennes ont transporté sur leur dos, armes, vêtements, nourriture pour les hommes qui se battaient dans la montagne où il faisait très froid. On a jamais entendu dire que les femmes d'*Athina* ou du *Peloponisos* avaient fait quelque chose de semblable.»

«Nous sommes des caméléons, nous prenons la couleur de ce qui nous entoure, où que l'on soit. On réagit sans réfléchir. On est direct. Tous les Grecs ont cette spontanéité. Par ailleurs, quand nos équipes du Nord vont jouer au *basket-ball* à *Athina*, elles se font traiter de Bulgares. C'est une insulte. Ici, en *Makedonia*, les Skopiens et les Bulgares font de la propagande. Ils disent être de *Makedonia*, mais c'est faux. C'est un sujet délicat. La réalité, c'est qu'à Skopia, Yougoslavie, il n'y a pas de race macédonienne. On y parle pas grec. L'information véhiculée chez vous est fautive. Par le traité de Bucarest, les Bulgares ont pris six pourcent de la *Makedonia*. Les Yougoslaves, quatorze pourcent et, nous les Grecs, avons pris le reste soit environ cinquante-six pourcent. Dans les premières guerres balkaniques, les Grecs, les Bulgares et les Serbes étaient tous ensemble contre les Turcs. Il était écrit dans le Traité que toutes les terres dont l'armée pouvait s'emparer, leur appartenaient et qu'ils pouvaient les occuper. L'armée grecque a libéré *Épirus*, *Thessalia*, des villes culturelles avec des universités, de grands commerces, des gens riches, etc. Excusez-moi de crier aussi fort. Je deviens comme un animal sauvage quand je parle de ça. Il faut que les gens connaissent la vérité. C'est ça l'histoire, que vous le vouliez ou pas. Les Bulgares, les Yougoslaves, les Roumains, sont des Slaves et ils sont venus dans notre région au VI^e siècle. Ils n'avaient pas de langue écrite. Deux prêtres de *Thessaloniki* ont fait un alphabet semblable à celui du grec, c'est l'alphabet utilisé par les Russes. Les Macédoniens sont des Doriens venus sur ces terres-ci il y a des milliers d'années. Certains, se sont dirigés vers le Sud et c'est devenu Sparte. D'autres, sont restés ici dans le Nord»

«Il y a ceux qui y ont toujours vécu et les autres, les réfugiés venus d'Asie Mineure il y a quatre-vingts ans. Deux cultures, deux façons de penser. Les autochtones étaient plus refermés sur eux-mêmes, ils avaient des rapports très serrés entre eux. C'étaient des paysans non civilisés. Les réfugiés de *Smyrna*, d'Istanbul appartenaient à une classe supérieure. Ils avaient de la culture, de l'argent mais d'autres n'avaient rien. Le seul objet que certains ont apporté ici avec eux, c'était un petit pot en cuivre pour aller aux bains publics. Les gens du Nord n'allaient pas dans les bains publics. Les femmes d'Asie Mineure se lavaient, elles lavaient leurs vêtements qu'elles suspendaient dans leur jardin en face de la maison. Les femmes du Nord voyant ça les accusaient d'être des

femmes propres, c'est-à-dire des prostituées parce qu'elles se lavaient. Dans le Nord, les femmes ne se lavaient qu'à Noël ou à Pâques.»

«En Asie Mineure, il y avait des Européens. Les réfugiés étaient donc moins bornés, plus amicaux et en arrivant ici, ils ont commencé à inviter des gens chez eux. Les premiers habitants du Nord ne connaissaient pas vraiment ce genre de vie. Ils vivaient sur des terres agricoles tandis qu'en Asie Mineure, au cours de l'Empire ottoman, les Grecs avaient le commerce en main. La plupart d'entre eux étaient riches et cultivés. La première chose qu'ils ont faite en arrivant ici sur le terrain que le gouvernement grec leur a cédé, c'était un jardin.»

«Les quelques riches en Grèce du Nord interdisaient à leur femme d'intervenir dans une discussion, elles n'avaient aucun droit de parole. Elles étaient confinées à la cuisine avec les enfants tandis que les femmes en Turquie, surtout à *Smyrna*, jouaient de divers instruments de musique, elles parlaient plus d'une langue. Toute jeune fille devait apprendre le piano et le français. Arrivées ici, elles avaient l'air de femmes de grandes villes cosmopolites comparées aux femmes d'ici qui n'étaient que des animaux domestiques travaillant aux champs. Aujourd'hui encore, c'est une insulte de traiter une femme de *Smyrna*.»

6.5.2 Point de vue sur les Grecs en général

«Les Grecs du Nord comme ceux du Sud craignent l'ordre. Ils ne peuvent pas avoir de règles trop étroites, trop rigides. En réalité, ils ne veulent pas de règles. Même pendant la dictature, c'était une dictature particulière, différente de celle d'autres pays. C'était quelque chose de curieux.»

«Si sur un ton fâché, on dit à quelqu'un de faire quelque chose en une semaine ou trois jours, n'y pensez même pas, la personne va s'arranger d'une façon ou d'une autre pour faire quelque chose de différent. Elle refuse d'obéir et c'est bien. Ça exprime la liberté.»

«Pour nous, l'ordre n'est pas une priorité. Quand on veut faire quelque chose, on ne tient pas à ce que ce soit fait en ordre mais de la manière qui nous convient.»

«J'apprécie l'ordre. Chaque fois que je vais à l'étranger, j'apprécie cet ordre, par exemple, en Allemagne, en Autriche. Je me dis qu'on pourrait être ordonnés comme eux mais après une vingtaine de jours, de retour de vacances, je reviens dans cette confusion, ce fouillis et, je trouve ça beau. Je ne peux supporter plus qu'un mois l'ordre des Allemands.»

«La plupart des Grecs ne connaissent pas l'histoire de leur passé, ils sont agressifs, ne savent pas vivre mais ils ne sont pas méchants. Ils n'ont pas de rancune, ce sont des passionnés qui oublient. Ils sont individualistes. Ils savent peut-être plus que d'autres nationalités comment prendre plaisir à la vie, ils communiquent beaucoup entre eux, font beaucoup de choses ensemble. La culture d'autrefois était différente. On avait plusieurs règles à suivre. Aujourd'hui, on croit être devenu libre, on a tout changé. De nos jours, les jeunes enfants sont grossiers, ils manquent de respect face aux personnes âgées et s'en tirent sans réprimande. J'inclus mon fils dans le lot. On n'aurait pas vu ça autrefois.»

«La Grèce est présentement en période de déséquilibre, de transition. On veut tout oublier du passé et aller de l'avant, mais on ne peut pas oublier tout un passé. Il faut garder les bonnes choses qui existaient alors. Les Grecs ne sont plus aussi bien intentionnés qu'auparavant. C'est dommage. Ils s'occupent de leurs petites affaires, ils veulent faire de l'argent. Ils s'occupent uniquement de leur famille et n'ont plus le sens de la communauté. Il faudrait revenir à certaines valeurs et c'est possible, par l'éducation. Quand il n'y a que des culs-de-sac devant, il faut puiser dans ce qu'il y avait de bon dans le passé.»

«Les Grecs modernes sont agressifs. Je n'aime pas ça. Les élèves à qui j'enseigne au secondaire le sont aussi. Comme les adultes, ils croient tout savoir. Ils sont gâtés. On ne sait pas comment les éduquer. On les surprotège, on leur donne trop de tout. Je m'inclus dans ces parents. On ne s'attend à rien d'eux. Ils ont tous les droits mais aucune responsabilité. Ils veulent tous être roi. J'ai trente rois en classe. Dans les villages, les élèves réagissent autrement.»

«Nous sommes constamment sur nos gardes. On imagine tout connaître et que les autres pays ne connaissent rien. On est orgueilleux au plus haut degré parce qu'on a été trop souvent humiliés au cours de nombreuses guerres par le passé. On en fait trop. On en remet. On sait qu'en Grèce ancienne, tout le monde nous considérait comme le berceau de la civilisation. On aimerait que ce soit pareil aujourd'hui.»

Certains Grecs du Nord soutiennent que certains aspects positifs de leur personnalité comparés aux traits négatifs des Grecs du Sud trouvent une explication dans une occupation turque de plus longue durée dans leur région. Cette dernière aurait enseigné aux uns — ceux du Nord — l'entraide, l'hospitalité. La surpopulation de nationalités différentes aurait placé les autres — ceux du Sud — sur le chemin de l'indifférence et du manque de cordialité.

Ils refusent de se soumettre aux ordres, d'être contraints d'obéir au doigt et à l'œil à un patron ou à une demande insistante d'un parent. Ce besoin «viscéral» de liberté est lié à l'honneur, à la dignité d'être homme. Au cours de ma recherche, je n'ai pas retrouvé la même attitude chez les femmes. L'une d'elles me confia : «Au quotidien, la femme est l'homme dans le couple; il suffit de leur donner l'impression du contraire».

The patrilineal emphasis is never far away. Greek marriage announcements conventionally (and by law) announce the patriline of the bride and of her mother : even female identity is couched in androcentric terms. In other words, the father is almost always the crucial link. ⁷¹

Herzfeld a raison. Officiellement, sur papier, le père, le mari sont en tête de la hiérarchie. C'est écrit, reconnu publiquement, c'est ce qui compte, l'image. L'honneur est sauf. Ce qui se passe dans le privé où la femme joue un rôle de premier plan est de beaucoup moindre importance. Dans ce sens, on peut dire que l'État, le père, le mari incarnent jusqu'à un certain point un rôle semblable, celui du représentant du pouvoir.

Faisant immanquablement allusion aux jardins de Versailles, les enquêtés disent ne pas penser en lignes droites, en rangées géométriques. Pour eux, le désordre représente une beauté rassurante. Ils aiment répéter ressembler à la nature : être libres, forts et grands comme elle. Liberté/honneur/nature/force/ grandeur. Amalgame de concepts apte à légitimer la réification de la culture.

... ce n'est plus un morceau de sol ou un ensemble de distances, mais les rapports techniques, économiques ou sociaux qui se nouent entre agents localisés en des lieux différents. Ces relations définissent des structures qui expriment des relations hiérarchisées et différenciées. ⁷²

⁷¹ M. Herzfeld, 1992, p. 79.

⁷² P. Aydalot, 1980, p. 314.

En ce qui a trait à leur région, les informateurs ne partagent pas le point de vue de Philippe Aydalot. Premièrement, tous (même ceux qui disent avoir acheté leur propriété d'un inconnu ou d'autres qu'elle n'appartenait à personne) considèrent que l'espace est plus qu'un morceau de sol, c'est un héritage, donc une identité⁷³. Deuxièmement, ils estiment occuper un espace périphérique tant sur le plan national que sur le plan international. La proximité de la capitale favorise subventions, développement industriel et services. Ceux à distance sont négligés. Les habitants de la Capitale sont perçus comme des dresseurs de barrières aux aspirations des autres qui y voient une mise à l'écart socioéconomique, psychologique et politique délibérée.

Centre = pouvoir versus périphérie = dépendance

De plus, ces agents localisés en des lieux différents, autrement dit ces bureaucrates, sont loin d'être considérés comme irréprochables, sans défaut d'ordre moral, sans corruption. On les blâme, mais on se dit que tout compte fait, cela prouve qu'ils sont des êtres humains, comme tout le monde. L'État ne se prive pas, les agents non plus, et eux, pourquoi seraient-ils plus idiots que d'autres? Le clientélisme, la grande ou petite vendetta, n'ont, pour eux, rien de répréhensible.

En Grèce, [...] l'honnêteté et même plus, la «vertu» eurent beaucoup de mal à s'implanter en tant que valeurs absolues et «objectives». Ce n'est pas par hasard que la «malhonnêteté» et la «corruption» ne sont pas considérées des «vices» suprêmes pourvu que les actes en cause aient comme objectif la promotion des intérêts du groupe ou des revendications réciproques de solidarité. [...] Même de nos jours, la

⁷³ D. E. Sutton, 1997, p. 420-422. Sutton étudie l'héritage de la parenté et les systèmes de noms de baptême associés à l'héritage national chez les *Kalymnos*, île du Dodécanèse. Il suggère un lien entre la manière dont les *Kalymnos* perçoivent la lutte pour leur nom et les répercussions d'identifier, de nommer, en général. Les noms sont associés à des notions de possession, c'est-à-dire de propriété par succession et par héritage. L'histoire devient affaire de propriété et vice versa.

«corruption» est vue non seulement comme fonctionnelle mais aussi socialement nécessaire pour la «modernisation». ⁷⁴

L'emploi du passé et du présent dans les deux premières phrases de Tsoucalas, en faisant référence à l'objectif de «promotion des intérêts du groupe», laisse supposer qu'aujourd'hui la population poursuit le même but. De l'avis même des informateurs, cela est faux. Ce temps est révolu. Ils se disent individualistes, et seul le discours officiel utilise cette représentation d'un peuple oeuvrant tous dans la même direction pour le bien de la communauté. En Grèce contemporaine, c'est chacun pour soi. Toutefois, ils insistent sur le fait qu'ils s'entraident, qu'il ne faut pas l'oublier. L'État, c'est autre chose.

Les informateurs n'emploient pas le mot corruption pour traduire leur façon de procéder vers un monde plus «agréable». Ils sont pourtant d'accord avec Tsoucalas que c'est là une avenue «nécessaire pour la «modernisation». Pour eux, c'est une façon de se débrouiller, de parvenir à vivre convenablement. Ils ne veulent pas être qualifiés de capitalistes — cela convient aux grandes puissances européennes et surtout aux USA. Ils préfèrent parler de sorte de troc moderne, d'entraide comme je l'ai mentionné. La façon de rivaliser avec le pouvoir, c'est d'agir comme lui. En dernier ressort, ils ajoutent qu'il en est ainsi depuis la nuit des temps, que c'est culturel.

Les modèles bureaucratiques de la Grèce furent importés de l'Europe de l'Ouest par des administrateurs bavarois férus du Code de Napoléon et confrontés dès leur arrivée à une tradition de patronage profondément ancrée depuis des siècles de règne ottoman, précise Herzfeld⁷⁵. Qui blâmer? L'ingérence de l'Ouest ou la corruption de l'Est ou les deux? Cette question se trouve au cœur de la métaphysique de la vie politique grecque, spécifie Herzfeld.

⁷⁴ C. Tsoucalas, 1991, p. 15-16. [ma traduction].

⁷⁵ M. Herzfeld, 1992, p. 41.

Je ne crois pas que l'auteur cherche réellement de coupable, il attire plutôt notre attention sur les zones grises dans les deux continents. Cela rappelle un certain colonialisme, un esprit interventionniste pour le Bien de l'Autre appelé «civilisation». Dans cette optique, T. Todorov⁷⁶ parle de conjonction d'un «Idéal» et de puissance au rythme des baïonnettes des régiments de Napoléon — liberté, égalité, fraternité; de la colonisation de tous les pays d'Afrique et d'Asie par la France et la Grande-Bretagne au XIX^e siècle au nom du «Bien» et, de nos jours, du discours de G. W. Bush sur la «Liberté et la Démocratie» pour les Irakiens et la sécurité pour le peuple américain. Une guerre préventive au nom de l'ordre mondial. Que de perfidie, de fourberie derrière ces principes! La corruption de la bureaucratie grecque semble peu dévastatrice comparée à cela; ce qui ne diminue pas pour autant le problème.

Herzfeld⁷⁷ explique que *dhorodhokia* «offrir en cadeau» et *prodhosia* «vendre», «dénoncer, déposséder» ont un même sens étymologique : *dhoros*, «cadeau». Pour lui :

They (les deux vocables) [...] recall the category order of property transfer that draws in state power to subvert the «natural» order of parent-child relationships – the order whereby family territory is handed down from generation to generation along with inherited «natural character» (fisiko).⁷⁸

L'image proposée par Herzfeld illustre une fois de plus mon propos sur les rapports paternalistes de l'État grec face à ses citoyens, ses manœuvres pour régler ou ne pas régler, même s'il est vrai que le problème est de taille, les droits de propriété foncière. Herzfeld pousse plus loin la réflexion. Le cadeau présenté sous différentes formes n'a pas toujours la même valeur de corruption (ex. : l'hospitalité privée ou officielle; le maraudeur aidant les bergers à voler les

⁷⁶ T. Todorov, 2003, p. 33-46.

⁷⁷ M. Herzfeld, 1992, p. 140-141.

⁷⁸ Ibid, p. 141.

moutons d'autres localités; le bureaucrate qui accepte un pot-de-vin; le gouvernement inactif à défendre les intérêts nationaux).⁷⁹

La corruption a sa source dans des circonstances historiques et la corruption des grandes puissances ne repose pas sur les mêmes fondements que les pays qui en dépendent. À l'instar de Herzfeld, je crois que la Grèce n'a pas su développer une bureaucratie exempte de corruption vu sa dépendance économique et politique continue de pays plus riches et plus industrialisés qu'elle. L'inégalité perdue de l'extérieur comme de l'intérieur et dans ce dernier espace, le «support» est dirigé vers une élite privilégiée. Les propriétaires de jardins vernaculaires ne font pas partie de cette catégorie. Pour eux, la corruption est une diversion à laquelle ils ont droit.

Résumé

Dans ce chapitre, j'ai discuté des composantes, de la forme et du style des jardins vernaculaires de l'enquête. Je les ai comparés les uns par rapport aux autres. Comme dans les chapitres précédents, j'ai donné la parole aux informateurs pour qui le jardin est, sans contredit, associé à la hiérarchie sociale, à l'argent, à la culture, aux valeurs, à la communication et aux émotions. À leur manière, ils expriment ce qu'en disent les scientifiques et même beaucoup plus. À ce titre, leurs connaissances — le savoir-faire du Soi et du Social — doivent être reconnues non seulement comme savoir-faire mais, bien que non présentées dans un langage savant, en tant que savoir tout court.

Ensuite, j'ai décrit et étudié trois types de jardins aménagés par des spécialistes et j'ai donné un bref aperçu de trois jardins-terrasses et d'un jardin-balcon à travers lesquels on constate qu'à la ville comme à la campagne, le fait de plonger les mains dans la terre, de créer de la vie, génère ressourcement et pouvoir. Dans ces pages, j'ai regroupé et développé des concepts tels : l'horizon, l'imaginaire, les clôtures, les traces, le pouvoir du Soi, la grécité (*Greekness*), l'identité nationale

⁷⁹ Ibid, p. 141-142.

et les inquiétudes face à la mondialisation. J'ai cru utile de donner un aperçu de la façon dont, d'une part, des anthropologues non originaires de Grèce et, d'autre part, des chercheurs nés au pays envisagent la notion d'identité versus la mondialisation.

Puis, les informateurs ont fait part de la façon dont ils perçoivent leurs compatriotes du Sud. Il n'en ressort que des aspects négatifs. Ils ont fait le point sur la présence de deux cultures établies au sein de leur région depuis le grand exode de milliers de Grecs ottomans ayant fui la Turquie suite à la guerre gréco-turque de 1920-1922. Finalement, ils ont tracé l'autoportrait des Grecs en général.

L'acte de jardiner relègue les problèmes ou la banalité du quotidien à un autre plan, il va même jusqu'à les effacer momentanément. Le temps est aboli, le passé se transforme en présent qui, lui, laisse entrevoir un avenir moins contraignant à l'intérieur duquel le jardinier possède un contrôle, même éphémère, sur sa vie individuelle et collective passée, présente et future. Un jour, un informateur me dit : «Quand je ne suis pas dans mon jardin, je le transporte partout où je vais. Il est dans ma tête. On ne peut pas faire autrement. Sinon ce serait trop terrible». Cet informateur a raison, la vie relève d'un grand art éphémère. Il en est de même des jardins. Et pourtant, grâce à la *mètis* grecque, à la ruse, à la *doxa*, l'aspect miroir aux alouettes du jardin permet de s'accrocher à la vie, allant de création en création avec l'espoir de transformer la laideur en beauté, le chaos en harmonie, l'éloignement, pis l'indifférence, en rapprochement. Voilà pourquoi les Grecs du Nord aiment avec tant de passion leurs jardins «naturels» et «libres».

Conclusion

Cette recherche sur l'organisation spatiotemporelle de jardins privés en Grèce du Nord couvre la deuxième plus grande ville du pays, *Thessaloniki*, ses banlieues et la péninsule de *Kassandra* en *Halkidiki*. Le corpus de l'enquête comprend soixante-quatorze jardins dont huit jardins-terrasses ou balcons et huit jardins pour lesquels les propriétaires eurent recours à des spécialistes pour l'aménagement et emploient un ou deux jardiniers pour l'entretien. Trois fournissent une participation active. L'enquête totalise cinquante-huit jardins vernaculaires.

Les jardiniers se répartissent également entre septuagénaires, octogénaires et quinquagénaires. Quatre sont dans la trentaine et une seule jeune femme dans la vingtaine est largement aidée par ses beaux-parents.

L'approche empirico-inductive de l'étude considère les jardiniers comme des acteurs sociaux et tente de tenir compte de leurs moindres expressions symboliques par une dynamique de tensions entre le Soi privé et le Soi de la collectivité. Sur ce point, je suis les traces d'Herzfeld à qui j'emprunte le jeu des poétiques sociales à l'intérieur desquelles l'humain se sert du passé, l'applique au présent et embrouille le tout afin de mieux supporter la perte ou la baisse de ses ambitions politiques et sociales.

Avant de parler des jardins de l'enquête, l'examen des travaux de scientifiques sur la façon dont les Grecs anciens percevaient leur environnement est essentiel. J'utilise le mot environnement bien que le terme d'origine écologique soit récent. En Grèce ancienne, l'environnement, comme l'ensemble du quotidien, était une partie intrinsèque d'un tout. Autrement dit, dieux, humains, nature étaient

inséparables, et la compréhension du monde reposait sur des oppositions, par exemple, nature/surnature, humain/divin. Les Grecs étaient complètement soumis aux dieux et ils attribuaient à chaque composante de la nature un caractère sacré. L'architecture de leurs temples, de leurs théâtres est une parfaite illustration d'intégration. La saisie du monde des Grecs contemporains exige un lointain retour dans le temps où tout passait, et passe encore, par la terre, par les plantes et par la nature.

Existait-il des jardins en Grèce ancienne? La plupart des ouvrages affirment que le bois sacré, réservé aux cultes des dieux, n'entre pas dans la catégorie jardin. M'appuyant sur sa description par certains auteurs et surtout sur le fait que la mythologie grecque déborde de sensualité, de désirs, de plaisirs de la chair et que rien ne pouvait être dissocié de rien, je ne vois pas comment on peut logiquement l'en exclure. C'était un lieu de rencontre avec les divinités où on les implorait, où on festoyait et où on forniquait. Je suis d'avis que c'est par pudibonderie et par méconnaissance des mœurs de l'époque que certains refusent de classer le bois sacré parmi les jardins d'agrément, ce qui ne signifie pas que dans chacun de ces endroits, tout se passait de la manière décrite ici. La définition d'un jardin en Grèce ancienne n'est pas simple. Plusieurs spécialistes admettent la difficulté : un potager, une vigne, un boisé de sanctuaire, un parc. L'ambiguïté demeure. Je n'offre que quatre preuves archéologiques de leur existence, mais la littérature, les textes scientifiques nous renseignent à leur sujet. À l'intérieur des villes et des remparts, l'espace était insuffisant pour aménager des jardins, mais à l'extérieur, le garde-manger avec ses arbres fruitiers se trouvait à proximité.

Les jardins de Circé et de Calypso décrits par Homère sont des jardins de beauté, de plaisir, d'oubli. J'entends parler mes informateurs. C'est pour ça qu'ils jardinent (consciemment ou inconsciemment). Pour oublier, pour poser des actes dont ils décident eux-mêmes et non sur l'ordre d'un patron, non par obligation. Pour avoir la tête légère et transformer le monde selon leur désir, produire du Soi, inscrire dans le sol leur histoire personnelle, celle de leur collectivité. Ne plus se taire, être libres, réellement libres de jouer avec leur imaginaire en créant de

l'harmonie (*harmonia* en grec signifie beauté) et en faisant disparaître de façon éphémère ce que Castoriadis, parlant de l'essentiel de l'imaginaire grec, nomme «la saisie tragique du monde»¹. De plus, les plantations des jardins d'Homère se retrouvent dans les jardins grecs d'aujourd'hui. À l'époque ancienne comme de nos jours, les jardins étaient des espaces construits, symbole de l'appropriation de la nature dans une lutte pour établir la civilisation. Dans le cas des jardins des philosophes, tous les auteurs sont d'accord. Aucun doute de leur existence. Citant Strabon, Baridon les qualifie «de lieux qui ont leur place dans l'histoire»². Et les jardins d'Alexandre le Grand, copies des jardins perses, des jardins suspendus de Babylone sont imités par l'élite et les riches Grecs de l'époque.

Puis, il y eut un grand vide côté jardin. Sous l'Empire ottoman édifié au XV^e siècle, les conditions économiques et sociales ne permettaient pas de projets d'envergure dans l'art du jardinage. Par contre, ailleurs en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles, cet art se développe. Un nombre incalculable de publications en témoignent. En Grèce, il fallut attendre l'institution de l'État grec en 1821 pour voir apparaître des squares et des promenades style néo-classique. Sur les jardins de gens dits «ordinaires», la littérature est muette. Le peu d'études faites sur les jardins vernaculaires en général s'expliquerait par le fait qu'à l'époque où les historiens se penchaient sur de célèbres jardins (par exemple, Versailles), le matériel à leur disposition, les questions posées pour fin d'analyse ne correspondaient en rien à la description de jardins vernaculaires³. Dans ce domaine comme dans d'autres, l'intérêt pour l'élite dépassait largement celui porté au peuple. La véritable raison du silence des spécialistes se trouve probablement là.

Un jardin vernaculaire est un jardin aménagé et entretenu par son propriétaire. C'est aujourd'hui un espace de sociabilité, d'expériences d'amateurs en jardinage. Lorsque l'humain se mit à préférer la beauté des fleurs à leur parfum, le jardin

¹ C. Castoriadis, 2004.

² M. Baridon, 1998.

³ J. Dixon Hunt, Wolschke-Bulmanh, 1993.

vernaculaire se transforma⁴. Le passage d'un sens à l'autre relève du culturel et varie d'une culture à une autre. La technologie, l'alphabétisme et l'imprimerie furent des facteurs importants dans ce revirement de la priorité du visuel sur l'odorat⁵. Dans un jardin vernaculaire grec, tous les sens du jardinier sont à l'œuvre. Il dévore des yeux la beauté de la végétation, y plonge le nez, la savoure du bout de la langue et la caresse ou s'en frotte les mains. Il ne manque que l'ouïe, dira-t-on. Rien de moins sûr car les informateurs de la recherche parlent à leurs plantes. Certains disent qu'elles seules les comprennent, qu'ils peuvent compter sur elles puisqu'elles n'iront pas raconter les secrets qu'ils leur confient. La réponse d'espoir, de quiétude transmise par la plante passe par le non-dit, forme subtile de la communication.

Les chercheurs qui s'intéressent à l'espace-jardin proviennent de diverses disciplines. Leur objectif commun est de découvrir les rapports humains-plantes. Les travaux de Malinowski et de Fortune sont connus de tous. Les concepts du sacré, de la magie, des rites cérémoniaux et de la création y occupent une place essentielle. De nos jours, des enquêtes de ce type ne se font plus, ne serait-ce qu'à cause de la durée de la résidence sur terrain.

Cinq textes des années 1970 à 1990 illustrent les différences d'approche des auteurs. Dans sa comparaison du jardin paysan du début du XX^e siècle avec celui du chalet du résident, travailleur dans le secteur touristique, B. Lizet voit dans le jardin un lieu d'affrontement culturel, résultat d'un dédoublement du jardin où les objets utilitaires se transforment en objets ornementaux et où les propriétaires des deux «camps» rivalisent quant au débordement de plantes fleuries. J. Caballero décrit trop brièvement l'organisation spatiale du jardin maya moderne dans le Yucatan (Mexique) et met surtout l'accent sur l'aspect statistique d'un inventaire ethnobotanique en rapport avec l'économie de la région. Le document manque de contenu ethnographique. C. T. Kimber s'intéresse au caractère social des jardins

⁴ J.B. Jackson, 1993.

⁵ B. Anderson, 1996, C. Classen, 1993.

de Puerto Rico divisés en six catégories. Comme elle le dit si bien, chacun de ces jardins est le résultat d'un nombre considérable de décisions prises par l'humain à partir de plantes pour y construire son espace-jardin inscrit dans sa culture. Cela vaut pour tous les jardins vernaculaires, même si certains sont moins formels que d'autres. Je fais ici référence aux jardins pêle-mêle en Grèce du Nord. Pour C. Grampp, la classification en trois types des jardins californiens provient de l'attitude du jardinier, de sa classe sociale et du symbolisme en jeu dans ces espaces. Avec R. Westmacott, je me rapproche de ce que je ne cesse de mettre en lumière dans cette thèse, c'est-à-dire de concepts tels l'identité, l'altérité, l'histoire, la mémoire, insérés dans une description systématique et une analyse symbolique des jardins. Les enquêtés de Westmacott diffèrent des miens sur un point : ils se sont tout à fait adaptés aux changements depuis leurs ancêtres esclaves. En fait, ils sont totalement assimilés aux autres Américains de la région. Mes enquêtés, du moins verbalement, se rebellent constamment face à l'État, aux puissances européennes et surtout face aux USA.

Sur les deux thèses de doctorat examinées, une première (française) sur des jardins en Guadeloupe, rédigée par C. Benoit, a trait à l'organisation et à la dynamique de l'espace de la case au jardin. Des pouvoirs magiques sont associés à la flore selon sa localisation, ses utilisations et sa désignation. Le symbolisme est au centre de l'étude. La seconde thèse de doctorat, celle de J.T. Hammetter sur des jardins de Milwaukee (Wisconsin, USA), me laisse perplexe. D'abord, la compilation des données se fonde sur les catégories d'autres chercheurs et non sur ce que ses informateurs lui inspirèrent⁶. N'est-ce pas là une forme d'a priori? Puis, Hammetter élimine des parties de son texte ou les réécrit à la demande d'informateurs insatisfaits. Je n'entends pas le rôle d'anthropologue de cette manière. La lecture attentive de ces textes scientifiques est nécessaire et enrichissante. Elle nous apprend diverses manières d'aborder un sujet de thèse,

⁶ Fancis & Hester (ed.), 1990.

nous force à faire des choix, à préciser certaines notions et cela même lorsqu'un auteur nous laisse sur notre faim ou, procède d'une façon contraire à la nôtre.

Dans ces quatre premiers chapitres de ma thèse que je viens de résumer, j'ai défini ce que l'on entend par naturalisation en anthropologie, j'ai pris position par rapport à d'autres chercheurs au sujet du bois sacré et j'ai dégagé des éléments de réponse sur les raisons pour lesquelles les Grecs du Nord sont si attachés à leur espace-jardin.

Les deux derniers chapitres portent sur l'organisation proprement dite des jardins en Grèce du Nord. Vue par la lunette anthropologique, cette organisation passe nécessairement par les concepts espace/temps et leurs représentations symboliques. À partir des années 1990, de plus en plus d'anthropologues cessèrent de s'intéresser à la description du paysage naturel, aux conditions matérielles, aux pratiques et aux croyances de sociétés tribales pour explorer les dimensions spatiales d'une culture donnée. L'expression *stenakhoriomouna* prise au sens littéral du terme signifie «dans un endroit étroit». Herzfeld⁷ fait ici allusion à un apprenti au bord de l'échec et sous le contrôle de son patron. L'expression s'applique aux informateurs de la présente enquête qui se disent marginalisés par rapport à *Athina*, aux puissances européennes et à la communauté internationale.

Dans un jardin, plusieurs types de temps se côtoient. Le temps objectif est le temps de l'action, de la gestion du calendrier horticole. C'est le temps cyclique du climat, des saisons. C'est aussi un temps quantitatif, celui des récoltes. Le temps subjectif comprend la gestation qui intègre le temps mnémonique, les représentations, la mémoire collective, le temps onirique fondé sur l'imaginaire, les rêves, les manques. Il englobe le temps de la tradition, ses influences associées

⁷ M. Herzfeld, 2004.

aux pratiques et à la saisie du monde de jadis. C'est également le temps de la transformation, de la fin de la dormance⁸.

Dans leurs définitions de ce qu'est un jardin, les informateurs incluent les concepts d'espace et de temps. J'en rappelle quelques-unes : Être dans un jardin, c'est être dans un autre espace, être ailleurs, en dehors de la réalité. ... Un jardin est un espace ouvert où les yeux se sentent mieux après y être allés. ... Un jardin, c'est l'espace de mon âme. ... Le temps s'arrête dans le jardin. Il ne me touche pas. Je suis en dehors du temps. ... Un jardin, c'est un espace d'expression de soi, de création, une marque de civilisation. (5.3)

L'attachement des Grecs pour leur jardin est noué à celui qu'ils portent à la propriété. Celle-ci est ce qu'ils ont de plus cher et la cause de persistants litiges entre les citoyens et entre ceux-ci et l'État. Ma recherche n'a pas su démêler l'imbroglio au sujet de la propriété. Il existe des éléments de réponses, mais surtout un manque de volonté politique, un manque de transparence de la part de l'État et de nombreux Grecs pour qui la situation nébuleuse comporte de précieux avantages.

Les jardins vernaculaires ont été divisés en quatre sous-catégories : les jardins pêle-mêle, les jardins à revêtements divers (chaulé, sur terre battue, mixte), les jardins gazonnés et les jardins avec animaux. L'organisation spatiale de ces jardins se situe entre deux pôles : les jardins pêle-mêle à aires d'activités peu nombreuses et les jardins ordonnés à aires d'activités multiples. La classification des jardins tient compte des facteurs suivants : la végétation, les aires de plantations, les zones d'activités, la surface du sol, les sentiers, la zone de stationnement, les bordures des aires de plantation et de circulation, les tuteurs, les fabriques, les points d'eau, les objets d'ornement, l'éclairage, la position du jardin par rapport au terrain, à la maison et la clôture.

⁸ P. Pellegrino, 2000.

Sans répéter ce qui a déjà été dit, je crois utile de rappeler ici les caractéristiques dominantes de chaque catégorie de jardins. Le jardin pêle-mêle est un lieu où les plantes mangent le moindre espace libre. Il a l'apparence d'un manque total d'organisation. Les jardins pêle-mêle ne sont pas tous démunis de passages. Néanmoins, l'aspect de fermeture, de lieu clos marque on ne peut mieux l'opposition espace public/espace privé. Le jardinier se coupe du monde extérieur, des autres personnes qui y circulent. S'il veut voir des gens, il les regarde passer de son balcon. Il voit sans être vu. L'une des caractéristiques primordiales des jardins pêle-mêle est liée à ce que leur jardinier remplace les humains par les plantes, qu'il préfère ces dernières aux premiers, comme certains préfèrent la compagnie d'animaux à celle de leurs congénères, pour des raisons de confiance, de protection physique ou psychologique.

Le terrain du jardin chaulé est la réplique de l'architecture de la maison. Dans le jardin chaulé, il n'y a pas de sentiers. Il s'agit d'une aire ouverte où des contenants de fleurs colorées variées sont tantôt installés au cœur de la surface blanche selon une forme précise, tantôt plaqués ici et là. Les jardins chaulés sont ceux qui attirent le plus le regard des touristes. Ils les voient dans les îles et concluent qu'ils sont partout pareils. Lorsqu'ils fréquentent d'autres régions, ils sont éblouis par la blancheur de toute cette surface mouchetée de fleurs colorées en pots. Le contraste est à ce point prononcé qu'ils ne voient que ça, et la plate-bande de terre où pousse la végétation passe inaperçue. À croire qu'en vacances, les voyageurs imaginent que les arbres, par exemple, tiennent dans les airs par magie.

Le jardin sur terre battue est d'allure sobre. Sauf en façade lorsqu'il est de petite dimension car il se rapproche alors du pêle-mêle. Sur le côté, c'est là qu'il montre son aspect dépouillé et son appartenance à la classe ouvrière ou, comme disent les informateurs, à la petite classe moyenne. La simplicité du jardin reflète celle des occupants de l'habitat. Le jardin de terre battue de dimension moyenne se situe entre la petite classe moyenne et la classe moyenne. Des longueurs de béton forment de petits squares rectangulaires autour desquels deux ou trois bancs de

bois semblent attendre depuis longtemps un visiteur. L'ensemble du jardin donne l'impression d'être en suspens. On a pourtant réussi à donner à la terrasse-pergola et ses abords un accueil chaleureux, mais le reste est en plan. Des décisions sont à prendre. Le consensus entre générations n'est pas encore obtenu. Et s'il n'en tient qu'à la mère, le jardin est très bien comme ça. Un troisième type de jardin sur terre battue ne représente en réalité qu'un cinquième du terrain dont les zones d'activités marquées par des dénivellations sont de plus en plus modernes au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de la route. La terre battue couvre l'immense façade où des arbres de haute taille jettent de l'ombre sur des allées de promenades bordées de ciment. Cette aire remonte à l'arrivée des parents à cet endroit et la seule à ne pas avoir été réaménagée. Elle sert à préserver intacte leur présence et à cacher aux passants la richesse des descendants.

Le jardin à revêtements mixtes est un jeu de construction de lignes droites, parallèles et perpendiculaires. La composition de rectangles, de carrés est visible au premier coup d'œil. Le passage d'un revêtement à un autre se fait par une dénivellation de quelques centimètres à peine dans le terrain. Le renflement de terre qui borde les aires de plantations constitue la seule rondeur de ce rare jardin grec géométrique. Contrairement à la majorité des jardins vernaculaires, la variété des plantes y est plutôt limitée. On a préféré leur répétition à divers endroits. Le massif uniforme de fleurs et de couleurs est encore loin. En horticulture et en aménagement paysager, une plate-bande ne constitue pas un massif. Ce dernier est une réunion de plantes sous forme d'un gros bouquet ou d'une généreuse corbeille ronde ou ovale.

Avoir du gazon en pattes d'oie sur son terrain ou une pelouse de «faux» gazon brûlée par le soleil à certains endroits ou un parterre de couvre-sols vert comme un terrain de golf en Amérique du Nord est une clef pour monter dans l'échelle sociale. Cela ne représente pas le niveau d'instruction ou d'éducation des propriétaires, mais, plus souvent qu'autrement, leurs moyens financiers. La gamme va du nouveau riche aux mieux nantis depuis la dernière génération en passant par le travailleur dans un milieu connexe au jardinage (jardinier,

grainetier, pépiniériste). Certains terrains sont grand ouverts au regard du passant. Aucun secret à cacher ou volonté d'exhiber ses possessions. Absence d'intimité. D'autres, au contraire, sont des jardins à secrets, à surprises. Parmi ces derniers, les uns affichent la progression de travaux, ils respirent le présent. Un seul jardin gazonné de l'enquête dégage l'esprit du lieu, la présence de la mémoire, de la durée. Ce jardin réunit passé et présent.

Les jardins avec animaux n'ont pas la même configuration s'ils sont situés en montagne, dans un village ou à la ville. Accroché à flanc de montagne, d'un côté c'est un jardin pêle-mêle de fleurs grimpantes; de l'autre, un jardin chaulé servant aux travaux domestiques à l'ombre de la vigne. Quelques arbres fruitiers et légumes dispersés longent la maison. À l'arrière de celle-ci, encore deux ou trois arbres fruitiers parmi les broussailles, le tout se fondant dans le paysage. Deux maisons plus loin, en passant par une rigole de drainage, seule façon de s'y rendre, un jardin (qualifié ainsi par le jardinier) de fleurs semées à la volée parmi d'autres sauvages est réservé à deux chèvres, un coq et ses poules. Au village, les zones d'activités du jardin sont toutes clairement délimitées, y compris celles des potagers et celles des animaux à l'arrière de l'habitat. Toutes à l'exception d'un côté du terrain en façade où les plantes vedettes disparaissent parmi une profusion de plantations. Deux générations de jardiniers travaillent à l'aménagement et à l'entretien du jardin donnant à l'ensemble un caractère traditionnel et moderne à la fois. À la ville, de manière générale, les jardiniers soustraient poules, canards, lapins, pigeons aux regards d'inspecteurs trop zélés, en les installant au fond de la propriété parmi des amoncellements de contenants de toutes sortes et des outils de jardinage.

Les trois jardins du bout de la péninsule sont à eux seuls une synthèse des concepts au centre même de l'anthropologie et de ma recherche, c'est-à-dire : Histoire — Mémoire — Espace — Temps — Privé — Public — Identité — Altérité.

Dans ces jardins, deux fois sur trois, le père est mort ou malade, et il revient au fils vivant loin à la ville de s'occuper du jardin. La mère, totalement désintéressée de ce qui faisait autrefois sa joie dans cet espace, lui a passé la main; tandis qu'elle vit dans son passé, déplore le présent et que son désir d'y inscrire son identité a perdu tout son sens, le fils transforme l'espace-jardin, c'est lui qui en héritera. Il le modernise, et dans un cas, l'agrandit en réutilisant les anciennes tactiques pour devenir propriétaire. L'Autre n'est plus seulement l'étranger ou un ensemble de compatriotes puissants, celui que l'on craint, celui dont on se méfie parce que trop souvent dans le passé et aujourd'hui encore, il berne, il multiplie le nombre de citoyens de «seconde zone». L'Autre est maintenant de plus en plus souvent un membre de la famille, et la famille pour les Grecs, c'est sacré. Alors, on s'y soumet. En silence.

Une femme sur trois s'occupe encore de son jardin aride. Elle raconte sa vie en faisant un parallèle avec son jardin et l'histoire de l'arrivée des Turcs et plus tard celle des touristes. Les jardins sont des espaces politisés. «Greeks are a kind of political animals», dit en riant une informatrice. Ce cri d'identité est l'expression du caractère «nature», «sauvage», donc libre que le peuple grec aimerait que l'Autre reconnaisse en lui. Cela fait partie de l'icône de ses célèbres ancêtres qu'il ne peut s'empêcher de vouloir appliquer au présent.

La description de l'organisation spatiotemporelle des jardins débute et se termine par le jeu polysémique de la clôture. Elle met en opposition l'extérieur et l'intérieur, l'espace public et l'espace privé. Marqueur de la propriété, la clôture y donne accès ou l'interdit. Elle marque la hiérarchie des classes sociales. Symbole de limites, de frontières de l'espace jardin, la clôture est à la fois symbole de l'ouverture et des limites du Soi physique et psychique. Limites du pouvoir de la collectivité, elle symbolise le mal chronique de ne plus être, de ne plus représenter ses ancêtres perçus comme créateurs du berceau de la civilisation. Perte d'identité irrécupérable d'une construction de l'esprit fabriquée par des savants grecs, des philhellènes et des puissances européennes qui avaient, elles-mêmes, besoin de se doter de racines de civilisation et de dorer leur propre identité. En Grèce ancienne,

la clôture, sous forme de remparts, servait à se protéger de l'ennemi, à défendre les tombes des souverains et leurs trésors et, surtout, à distinguer le profane du sacré comme chez les Romains. La construction des murs et des colonnades de bois des sanctuaires était en relation directe avec les cultes agraires, cultes voués aux arbres eux-mêmes associés aux dieux et aux déesses. Les Grecs d'aujourd'hui ont conservé à leur manière et malgré le temps, un rapport sacré avec la terre, la propriété et la nature.

Les informateurs de jardins vernaculaires établissent une nette barrière entre leur travail de création dans lequel ils mettent tout leur cœur et les riches qui utilisent les services de spécialistes pour n'obtenir comme résultat qu'un jardin sans âme. Jardins fabriqués, affirment-ils. Une informatrice fait remarquer que ce n'est pas une question d'argent, mais de culture dans le sens de filiation, de descendance. Elle ne réussira pas à se faire entendre. La hiérarchie des classes sociales fait des enquêtés de jardins vernaculaires des créateurs et des riches, des acheteurs de tableaux. En d'autres mots, les premiers sont des artistes et les seconds, des clients acheteurs. Cette opposition rappelle celle entre les régions et le pouvoir central, celle entre la nature et le jardin. Jeu de pouvoir, de limites, de mur dans chacun des cas. Cela illustre une fois de plus mon point de vue à l'effet que le jardin emploie les plantes comme matière à penser et que cet espace renferme une multiplicité d'inscriptions symboliques.

Tous les informateurs de l'enquête ont trois sujets constants d'inquiétude. Le premier concerne leurs compatriotes du Sud considérés comme des êtres moins hospitaliers, moins généreux qu'eux et dont ils se méfient. Le deuxième a rapport à l'État, au pouvoir, géographiquement situé aussi au Sud du pays, qui soit les ignore, soit les fait passer au second plan. Le troisième point d'appréhension a trait à la mondialisation. Celle-ci leur fait craindre la perte de leur identité nationale liée à l'aspect culturel de la nation. Ils associent mondialisation à décolonisation, au localisme, à la structure centre/périphérie. Pour eux, c'est une remise en cause de leur modèle de relations internationales, des relations de pouvoir qui s'y rattachent et dont ils sortiront encore plus perdants. De telles

réflexions me font dire que les jardiniers de la recherche voient les nombreuses imperfections de la société dans laquelle ils vivent, les comparent aux beautés de la nature qu'ils souhaitent reproduire dans leur jardin afin de survivre. Pour y parvenir, tout leur corps, tous leurs sens sont en action.

Jardin = création de l'humain par opposition à la nature

Jardin = projection de perfection par opposition aux imperfections de la société

L'étude de l'organisation spatiotemporelle de jardins en Grèce du Nord est en réalité un «prétexte» pour illustrer des caractéristiques spécifiques correspondant à l'intimité culturelle et à une symbolique propres aux informateurs de ma recherche (certaines des caractéristiques peuvent s'appliquer à d'autres pays) et qui fait de ces jardins des espaces politisés.

Les jardiniers réifient la nature, produisent du Soi, créent la saisie de leur propre monde et celui de l'Autre. C'est là le fil conducteur de ma thèse. Pour les Grecs, un jardin est une machine à embellir le monde, une machine à oublier la laideur de celui-ci et les difficultés de la vie, un lieu à aimer, un lieu où faire disparaître ses frustrations. La fonction du jardin dans la civilisation grecque d'hier et d'aujourd'hui est une manifestation de ce que l'humain bâtit. Les structures de cet espace font qu'il est au monde. Son identité en dépend. Si les Grecs sont si follement attachés à leur jardin, c'est pour une question de survie culturelle dans la dignité. Afin de se sentir beaux, bons, égaux aux autres. À travers leur passé, ils sont en quête d'une image exemplaire à présenter à eux-mêmes et aux autres. Pour les Grecs, jardiner est un mode de vie, un espoir de vie meilleure. Jardiner, c'est être momentanément dans une chaude et sécurisante intimité avec la déesse-mère, la terre. Quant à savoir pourquoi l'humain ressent le besoin de faire un commentaire sur l'espace, je n'ai qu'une réponse qui d'ailleurs s'applique à d'autres arts, à d'autres exutoires, c'est le besoin vital de se dire et de dire à l'Autre que l'on existe, de se définir afin de contrer la mort. Mort du Soi, mort de sa collectivité.

Il n'y avait rien sur les jardins vernaculaires en Grèce. Il y a maintenant ma thèse. Non seulement ces jardins existent, mais il y a en Grèce du Nord différents types de jardins qui correspondent à l'intimité culturelle des informateurs de l'enquête et à leur façon de saisir leur monde et celui de l'Autre. C'est ma contribution à l'anthropologie.

Ma thèse comporte des insuffisances. Il reste, entre autres, à fournir un meilleur éclairage sur la propriété foncière en Grèce et à parler davantage de la peur, sentiment qui empêche de s'ouvrir à l'Autre. Il serait intéressant de faire de la recherche sur les jardins vernaculaires en *Kriti* — la région la plus traditionnelle du pays — et de faire le même exercice dans le *Peloponisos* — région privilégiée par la Capitale, selon les informateurs de mon enquête. On pourrait ainsi comparer le discours de tous ces jardiniers avec celui présenté dans ma thèse et voir ce qu'ils ont à dire sur leurs compatriotes du Nord de la Grèce.

Ouvrages cités

- ALCORN, Janis B., 1995, «The Scope and Aims of Ethnobotany in a Developing World», *Ethnobotany : Evolution of a Discipline*, R. E. Schultes & S. von Reis (ed.), Discorides Press, Portland, Oregon, p. 23-29.
- ANANIADOU-TZIMOPOULOU, Maria, 1999, «Greece : the legacy in landscape design», *Topos*, juin, n° 27, p. 88-94.
- ANASTASSIADOU, Meropi, 1993, «Les Occidentaux de la place», *Salonique 1850 – 1918 : La 'ville des Juifs' et le réveil des Balkans*, Gilles Veinstein (dir.), Autrement, Série Mémoires, n° 12, Paris, p. 143-152.
- ANDERSON, Benedict, 1996, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso, London; New York, 224 p.
- ANDREADOU, Tatiana, 1992, «The Relation of the Durable Aspects of Greek Culture to the Greek Landscape», *Socio-Environmental Metamorphoses : Builtscapes, Landscape, Ethnoscape, Euroscape*, Mazis Aristides et Karaletsou, Cleopatra (ed.), IAPS 12 International Conference, Proceedings : Euroscape Symposia, vol. V, 11-14 juillet, Chalkidiki, p. 242-246.
- APPADURAI, Arjun, 1996a, «Sovereignty Without Territoriality : Notes for a Postnational Geography», *The Geography of Identity*, Patricia Yaeger (ed.), p. 40-58.
- 1996b, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press, coll. Public Worlds, vol. 1, Minneapolis, 229 p.
- AUGÉ, Marc, 1992, *Non-Lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, coll. La Librairie du XX^e siècle, Paris, 150 p.
- AYDALOT, Philippe, 1980, *Dynamique spatiale et Développement Inégal*, Economica, coll. Apprendissement de la Connaissance Économique, Paris, 352 p.

- BAKALAKI, Alexandra, 1994, «Gendeer-Related Discourses and Representation of Cultural Specificity in Nineteenth-Century Greece», *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 12, p. 75-112.
- BARIDON, Michel, 1998, *Les Jardins : Paysagistes – Jardiniers – Poètes*, Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1 239 p.
- BAUMANN, Helmut, 1984, *Le bouquet d'Athéna : Les plantes dans la mythologie et l'art grecs*, Flammarion, coll. La Maison Rustique, Paris, 250 p.
- BENOIT, Caherine, 1989. Les frontières du corps : Perception du corps à la Guadeloupe et pratiques liées à la maladie, l'espace habité (case et jardin de case) et l'exercice des thérapeutiques traditionnelles, thèse de doctorat présentée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales Paris, 2 vol., 334 p.
- BERNHARDT, Uwe, 1998, «Explosion de la demeure, implosion des non-lieux : vers une nouvelle intériorité», *Le Philotope*, École d'architecture, Réseau Philosophie/Architecture, Écoles d'architectures Universités, Clermont-Ferrand, n° 3, janv., p. 2-5.
- BONNECHERE, Pierre,
<http://www.doaks.org/LA02Program/LA02Bonnechere.html> (consulté en septembre 2004).
- BONNECHERE, Pierre et De BRUYN, Odile, 1998, *L'art et l'âme des jardins*, Bibliothèque des Amis du Fonds Mercator, Anvers, 351 p.
- BOURDIEU, Pierre, 1980, *Le sens pratique*, Minuit, Paris, 475 p.
- BOWMAN, John, 1982, *Chalcidique : Le sanctuaire vert de la Grèce*, Efstathiadis group, Athènes. 48 p.
- BRAUDEL, Fernand, 1990, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, Destins collectifs et mouvements d'ensemble*, Armand Colin, coll. Livre de Poche, tome 2, réf. 0401, Paris, 800 p.
- BRULÉ, Pierre, 1998, *Les Grecs et leur monde*, Gallimard, coll. Découvertes Texto, Paris, 159 p.
- BURFORD, Alison, 1993, *Land and Labor in the Greek World*, The John Hopkins University Press, Baltimore; London, 290 p.
- CABALLERO, Javier, 1992, «Maya homegardens : Past, present and future», *Ethnoecologica*, vol.1, n° 1, p. 35-54.

- CARROLL-SPILLECKE, Maureen, 1992, «The gardens of Greece from Homeric to Roman times», *Journal of Garden History*, vol. 12, n°2, p. 84-101.
- CASTORIADIS, Cornelius, 2004, *Ce qui fait la Grèce : I. D'Homère à Héraclite*; 11. *La Création humaine*, Séminaires 1982–1983, Seuil, coll. La couleur des idées, Paris, 355 p.
- CAUQUELIN, Anne, 1986, *Court traité du fragment : Usages de l'œuvre d'art*, Aubier, coll. L'invention philosophique, Mayenne, 190 p.
- 2003, *Petit traité du jardin ordinaire*, Payot & Rivages, coll. Manuel Payot, Paris, 171 p.
- CERTEAU, Michel de, 1975, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, coll. folio histoire, n° 115, 527 p.
- CHENET-FAUGERAS, Françoise, 1998, «Michel Collot, le guetteur des horizons : Les Enjeux du paysage, Littérature, arts et sciences humaines, textes réunis et présentés par Michel Collot / Michel Collot, Chaosmos», *Critique – Revue générale des publications françaises et étrangères*, Roger, Philippe (dir.), Minuit, Paris, juin-juillet, Tome Liv. – n° 613-614, p. 336-347.
- CHERUBINI, Bernard, 1994, *Localisme, fêtes et identités : une traversée ethno-festive de la Mauricie (Québec)*, L'Harmattan; Moufia : Université de la Réunion, Paris, 336 p.
- CLAGETT, Marshall, 1955, *Greek Science in Antiquity*, New Jersey, (ed.), The Ayer Company, Salem, New Hampshire & The Scholar's Bookshelf, Princeton Junction, 256 p.
- CLASSEN, Constance, 1993, *Worlds of Sense : Exploring the Senses in History and Across Cultures*, Routledge (ed.), London; New York, 172 p.
- CLASSEN, Constance, HOWES, David et SYNNOTT, Anthony, 1994, *AROMA : The cultural history of smell*, Routledge (ed.), London; New York, 248 p.
- CLÉMENT, Gilles, 1997, *Les Libres Jardins*, Chêne – Hachette Livre, coll. Les grands Jardiniers, Paris, 143 p.
- COMAR, Philippe, 1992, *La perspective en jeu : Les dessous de l'image*, Gallimard, coll. Découvertes Gallimard Sciences, Paris, n° 138, 128 p.

- CONDOMINAS, Georges, 1957, *Nous avons mangé la forêt*, Mercure de France, Paris, 491 p.
- COTTON, Catherine M., 1996, *Ethnobotany : Principles and Applications*, John Wiley & Sons Ltd, School of Life Sciences, Roehampton Institute, London, 424 p.
- COULANGES, Fustel de, 1984, *La cité antique*, Flammarion, coll. Champs, n° 131, 498 p.
- DALLEY, Stephanie, 1993, «Ancient Mesopotamian Gardens and the Identification of the Hanging Gardens of Babylon Resolved», *Garden History*, vol. 21, n° 1, p. 1-13.
- DAVIS, E. Wade, 1995, «Ethnobotany : An Old Practice, A New Discipline», *Ethnobotany – Evolution of a Discipline*, Schultes, Richard Evans & Von Reis, Siri (dir.), Dioscorides Press, Portland, Oregon, p. 40-51.
- DEPAULE, Jean-Charles, 1995, «L'anthropologie de l'espace», *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*, Jean Castex, Jean-Louis Cohen, Jean-Charles Depaule, CNRS, coll. Cahiers PIR Villes, Paris, p. 17-74.
- <http://www.archivue.net/lectures/textes/esp-anthropolog.html> (consulté le 22 juillet 2001).
- DESGENT, Jean-Marc et LANOUE, Guy, 2005, *Errances : Comment se pensent le Nous et le Moi dans l'espace mythique des nomades septentrionaux sekani*, Ethnologie n° 142, Société du Musée canadien des civilisations, coll. Mercure, Gatineau, Québec, 170 p.
- DETIENNE, Marcel, 1978, *Les Jardins d'Adonis*, Gallimard, NRF, Paris, 248 p.
- DETIENNE, Marcel et VERNANT, Jean-Pierre, 1974, *Les Ruses De L'Intelligence : La Mètis Des Grecs*, Flammarion, coll. Champs n° 036, Paris, 316 p.
- DIXON HUNT, John et WOLSCHKE-BULMAHN, Joachim, 1993, «Introduction : Discovering the Vernacular Garden», *Dumbarton Oaks Colloquium on the History of Landscape Architecture*, XIV, Washington, D.C., p. 1-10.
- DOSSE, François, 1999, *L'histoire ou le temps réfléchi*, Hatier, coll. Optiques Philosophie, n° 222, Paris, 79 p.

- DUBOST, Françoise, 1999, «Plates-bandes et herbes folles : les ethnologues au jardin», *Le Jardin, Notre Double : Sagesse et Déraison*, Autrement, coll. Mutations, n° 184, Paris, p. 17-30.
- DUCELLIER, Alain, 1988, *Les Byzantins : Histoire et culture*, Seuil, coll. Histoire, Paris, 275 p.
- EVENO, Claude et CLÉMENT, Gilles (dir.), 1997, *Le jardin planétaire*, L'Aube/TNDI Châteaувallon, coll. Monde en cours, avec la collaboration de Sylvie Groueff, 198 p.
- FERNANDEZ, James et HERZFELD, Michael, 1998, «In Search of Meaningful Methods», *Handbook of Methods in Cultural Anthropology*, H. Russell Bernard (ed.), AltaMira Press, California, p. 89-129.
- FINLEY, Moses I., 1984, *Économie et société en Grèce ancienne*, La Découverte, coll. histoire, n° H234, Paris, trad. Jeannie Carlier, 321 p.
- FLAMBURIARI, Spiro (dir.), 1994. *Corfu : The Garden Isle*, Frank Giles (ed.), Abbeville Press, New York, 285 p.
- FORD, Richard I., 1994, «Ethnobotany», *The Nature and Status of Ethnobotany*, Richard, I. Ford (ed.), Anthropological Papers, Museum of Anthropology, n° 67, University of Michigan, Ann Arbor, Michigan, 428 p.
- FORTUNE, Reo Franklin, 1963, *Sorcerers of Dobu : The Social Anthropology of the Dobu Islanders of the Western Pacific*, E. P. Dutton & Co., 326 p.
- FRANCIS, Mark et HESTER Jr., Randolph T. (ed.), 1995 *The Meaning of Gardens : Idea, Place, and Action*, MIT Press, Cambridge; Massachusetts; London, 283 p.
- FRIEDMAN, Jonathan, 1989, «Culture, Identity, and World Process», *Review*, XII, 1, p. 51-69.
- 1994, *Cultural Identity and Global Process*, Sage Publications, London, Thousand Oaks, California, 270 p.
- GAGNÉ, Natacha, 2001, «Théorisation et importance du terrain en anthropologie : Étude de la construction des notions d'«identité» et de «mondialisation»», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 25, n° 3, p. 103-122.
- GERNET, Louis, 1982, *Droit et Institutions en Grèce Antique*, Flammarion, coll. Champs, n° 106, Paris, 330 p.

- 1982, *Anthropologie de la Grèce Antique*, Flammarion, coll. Champs, n° 105, Paris, 282 p.
- GIANNULI, Dimitra, 1995, «Greek or 'Strangers at Home' : The Experiences of Ottoman Greek Refugees during Their Exodus to Greece, 1922-1923», *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 13, p. 271-287.
- GOODY, Jack, 1994, *La culture des fleurs*, Seuil, coll. La Librairie du XX^e Siècle, trad. Pierre-Antoine Fabre, Paris, 628 p.
- GOTHEIN, Marie Luise, 1979, *A History of Garden Art*, Wright, Walter, P. (ed.), coll. Hacker Art Books, New York, trad. Mrs. Archer-Hind, vol. 1, 459 p.
- GRAMPP, Christopher, 1995, «Social Meanings of Residential Gardens», *The Meaning of Gardens : Idea, Place and Action*, Francis, Mark and Hester Jr, Randolph, T. (ed), MIT Press, Cambridge; Massachusetts; London, p.178-183.
- GRIMAL, Pierre, 1974, *L'Art des jardins*, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je? : le point des connaissances, n° 618, 125 p.
- GRIMSHAW, Anna, 2002, *The Ethnographer's Eye : Ways of Seeing in Modern Anthropology*, Cambridge University Press, 222 p.
- GUILLEBAUD, Jean-Claude, 2003, *Le Goût de L'Avenir*, Seuil, Paris, 360 p.
- GUIRAUD, Paul, 1979, *La Propriété Foncière en Grèce jusqu'à la Conquête Romaine*, Arno Press (ed.), New York, 654 p.
- HADTZIGEORGIOU, Aris, «Portrait social de la Grèce : faillite de l'État providence», *Le Courrier des Balkans*, www.balkans.eu.org (mise en ligne 2005-10-07, consulté 2005-11-06), trad. Didalia Papakonstantinou.
- HAHN, Robert, 2001, *Anaximander and the Architects : The Contributions of Egyptian and Geek Architectural Technologies to the Origins of Greek Philosophy*, State University of New York Press, Albany; New York, 326 p.
- HAMMETTER, John Thomas, 2002, *Gardening and meaningful lives : An ethnography of Milwaukee-area residential vernacular gardeners*, thèse de doctorat présentée à Northwestern University, UMI ProQuest Digital Dissertations (ed.), Ann Arbor, Michigan, 2 vol., 413 p.
- HERZFELD, Michael, 1982, *Ours Once More : Folklore, Ideology, and the Making of Modern Greece*, University of Texas Press, Austin, 180 p.

- 1987, *Anthropology through the Looking-Glass : Critical Ethnography in the Margins of Europe*, Cambridge University Press, New York, 260 p.
 - 1987, «As in Your Own House : Hospitality, Ethnography, and the Stereotype of Mediterranean society», *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, David D. Gimore (ed.), American Anthropological Association, n° 22, p. 75-89.
 - 1991, *A Place in History : Social and Monumental Time in a Cretan Town*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 305 p.
 - 1992, *The Social production of Indifference : Exploring the Symbolic Roots of Western Bureaucracy*, The University of Chicago Press, Chicago; London, 207 p.
 - 1997, *Cultural Intimacy : Social Poetics in the Nation-State*, Routledge (ed.), New York; London, 226 p.
 - 2001, *Anthropology : Theoretical Practice in Culture and Society*, Blackwell Publishers Inc., Massachusetts; Oxford, 353 p.
 - 2004, *The Body Impolitic : Artisans and Artifice in the Global Hierarchy of Value*, The University of Chicago Press, Chicago; London, 269 p.
- HERZFELD, Michael et Fernandez, James 1998, «In Search of Meaningful Methods», *Handbook of Methods in Cultural Anthropology*, H. Russell Bernard (ed.), AltaMira Press, California, p. 89-129.
- HIRSCHON, Renée, 1989, *Heirs of the Greek Catastrophe : The Social Life of Asia Minor Refugees in Piraeus*, Clarendon Press, Oxford, 280 p.
- HOBHOUSE, Penelope, 1992, *Gardening Through the Ages : An Illustrated History of Plants and Their Influence on Garden Styles – from Ancient Egypt to the Present Day*, Simon & Schuster (ed.), New York; London; Toronto; Sydney; Tokyo; Singapore, 336 p.
- HOMÈRE, *L'Odyssée*, 1955, Gallimard, coll. Folio, n°254, trad. Victor Bérard, 601 p.
- ISIN, Engin, F. 2002, *Being Political : Genealogies of Citizenship*, University of Minnesota Press, Minneapolis, London, 335 p.
- JACKSON, John B., 1993, «The Past and Present of the Vernacular Garden», *Dumbarton Oaks Colloquium on the History of Landscape Architecture*, XIV, Washington, D.C., p. 11-17.

- JELLICOE, Geoffrey et Susan, 1995, *The Landscape of Man : Shaping the Environment from Prehistory to the Present Day*, Thames & Hudson Ltd, London, 408 p.
- JELLICOE, Geoffrey et Susan et al., 1991, *The Oxford Companion to Gardens*, Oxford University Press, Oxford; New York, 635 p.
- KAPLAN, Rachel et Stephen, 1995, «Restorative Experience : The Healing Power of Nearby Nature», *The Meaning of Gardens : Idea, Place and Action*, Francis, Mark and Hester Jr., Randolph, T. (ed), The MIT Press, Cambridge; Massachusetts; London, p. 238-243.
- KARAKASIDOU, Anastasia, 1993, «Politicizing Culture : Negating Ethnic Identity in Greek Macedonia», *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 11, p. 1-27.
- KERN, Stephen, 1998, *The Culture of Time and Space 1880 – 1918*, Harvard University Press Cambridge, Massachusetts (ed.), 372 p.
- KIMBER, Clarissa, T., 1973, «Spatial Patterning in the Dooryard Gardens of Puerto Rico», *The Geographical Review*, vol. LXIII, The American Geographical Society of New York, p. 6-26.
- KOULOURI, Christina, «Le village et la ville : la Grèce imaginaire dans les manuels scolaires du XX^e», <http://strates.revues.org/document48.html> (mise en ligne en janvier 2005, consulté en juin 2005).
- LANDRIAULT, Martine, 2003, «Vive les jardiniers», *Fleurs, Plantes, Jardins*, entrevue par Sophie Gagnon, vol. 14, n° 2, p. 138-140.
- LANOUE, Guy, 1990, «One Name, Many Grounds : Land, Marriage and Social Structure Among the Orokaiva of Papua New Guinea», *Oceania*, vol. 60, n° 3, p. 199-215.
- (manuscrit), Introduction : Time, Place, and Hierarchy In Rome, 222 p.
- LASSUS, Bernard, 1977, *Jardins imaginaires*, Les Presses de la Connaissance, coll. Les Habitants-Paysagistes, Paris, 191 p.
- Le COUÉDIC, Daniel, 1995, «La forme et les manières», *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*, CNRS, coll. Cahiers du PIR Villes, Paris, p. 9-13.
- LE DANTEC, Jean-Pierre (dir.), *Jardins et Paysages : Textes critiques de l'Antiquité à nos jours*, Larousse, coll. Textes Essentiels, Paris, 635 p.

(Delumeau, Jean, 1992, *Une histoire du paradis, le Jardin des délices*, Paris, Fayard cité dans Introduction générale, p. 11-12).

LEFEBVRE, Henri, 2000, *La Production de l'espace*, Anthropos, Paris, 485 p.

LESTIENNE, Rémy et MORIN, Edgar (dir.), 1985, *L'espace perdu et le temps retrouvé*, Seuil, coll. Communications, n° 41, Paris, 253 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude, 1964, *Mythologiques : Le Cru et le Cuit*, Plon, Paris, 400 p.

LEWIS, Charles, A., 1995, «Gardening as Healing Process», *The Meaning of Gardens : Idea, Place and Action*, Francis, Mark and Hester Jr., Randolph, T. (ed), The MIT Press, Cambridge; Massachusetts; London, p. 244-251.

LINDON, Denis, 1995, *Les Dieux s'amuse*, Flammarion. coll. Castor Poche Connaissances, n° C6, Paris, 414 p.

LIZET, Bernadette, 1979, «Le jardin, lieu de confrontation culturelle? : Étude du cas d'une vallée de la Haute Savoie», *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée (JATBA)*, XXVI, 1, p. 9-27.

LOW, Setha, M., LAWRENCE-ZUNIGA, Denise, (ed.), 2003, *The Anthropology of Space and Place : Locating Culture*, Blackwell Publishers Ltd, coll. Blackwell Readers in Anthropology, 422 p.

Macédoine de la préhistoire à l'époque byzantine : Guide avec reconstitutions, les monuments autrefois et aujourd'hui, 2000, Muses, Athènes, Grèce, 82 p.

MALINOWSKI, Bronislaw, 1935, *Coral Gardens and Their Magic : A Study of the Methods of Tilling the Soil and of Agricultural Rites of the Trobriands Islands*, American Book Co., New York, *The Description of Gardening*, vol. 1, 500 p.; *The Language of Magic and Gardening*, vol. 2, 350 p.

MARTIN, Roland, 1993, *Architecture Grecque*, Gallimard, coll. Electa, Paris, 197 p.

McCAMP, John, 1986, *The Athenian Agora : Excavations in the Heart of Classical Athens*, Thames & Hudson Publishers, coll. New Aspects of Antiquity, 231 p.

- McGREW, William W., 1985, *Land and Revolution in Modern Greece, 1800-1881 : The Transition in the Tenure and Exploitation of Land from Ottoman Rule to Independence*, The Kent State University Press, 339 p.
- MILLOT, Jacques, 1968, «L'ethnobotanique», *Ethnologie générale*, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, p. 1740-1763.
- MOSSER, Monique et Teyssot, Georges (dir.), 1991, *Histoire des Jardins de la Renaissance à nos jours*, Flammarion, Paris, 540 p.
- MOTTE, André, 1971, *Prairies et Jardins de la Grèce Antique : De la Religion à la Philosophie*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 513 p.
- NORBERG-SCHULZ, Christian, 1980, *Genieus Loci : Towards a Phenomenology of Architecture*, Rizzoli International Publications Inc., New York, 213 p.
- NYS, Philippe, 1995, «La plaine de vérité», *Le Jardin, art et lieu de mémoire*, L'Imprimeur, coll. Jardins et Paysages, M. Mosser et P. Nys (dir.), Vassivière-En-Limousin, p. 21-53.
- 1999, *Le jardin exploré : Une herméneutique du lieu*, vol. 1, L'Imprimeur, coll. Jardins et Paysages, M. Mosser et P. Nys (dir.), Besançon, 247 p.
- OSBORNE, Robin, 1992, «Classical Greek Gardens : Between Farm and Paradise», *Garden History, Issues, Approaches, Methods*, John Dixon Hunt (ed.), *Dumbarton Oaks Colloquium on the History of Landscape Architecture*, XIII, Washington, D.C., p. 373-391.
- OSTROGORSKY, GEORGES, 1996, *Histoire de l'État byzantin*, Payot & Rivages, trad. Jean Guillard, Paris, 647 p.
- ONIAN, Richard Broxton, 1954, *The Origins of European Thought about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate : New interpretations of Greek, Roman and Kindred Evidence, also of some Basic Jewish and Christian Beliefs*, Cambridge University Press, 583 p.
- PASQUIER, Alain, 1981, «Grèce», *Antiquité : La grammaire des formes et des styles*, Production Office du Livre, Fribourg, p. 319-445.
- PAUL-LÉVY, Françoise et SÉGAUD, Marion, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Centre Georges Pompidou CCI, Centre de création industrielle, coll. Alors, Paris, 346 p.

- PÉCHÈRE, René, 1996, «Jardins dessinés, grammaire des jardins», *Jardins et Paysages : Textes critiques de l'Antiquité à nos jours*, J.-P. Le Dantec (dir.), Larousse, coll. Textes essentiels, Paris, p. 445-449.
- PELLEGRINO, Pierre, 2000, *Le Sens de l'Espace : L'Époque et le lieu*, livre 1, Anthropos, coll. La Bibliothèque des formes, Paris, 152 p.
- 2000. *Le Sens de l'Espace : La Dynamique Urbaine*, livre 2, Anthropos, coll. La Bibliothèque des formes, Paris, 265 p.
- PÉRÉ-CHRISTIN, Évelyne, 2001, *Le Mur : un itinéraire architectural*, Alternatives, coll. Lieux- dits, Paris, 113 p.
- POLLIS, Adamantia, 1992, «Greek National Identity : Religious Minorities, Rights and European Norms», *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 10, p. 171-196.
- POIRIER, Claude, «Porteurs d'eau, les Québécois?», *Chronique Le Mot de la Semaine*, 1997, vol.1, n° 2.
<http://www.tfq.ulaval.ca/cours/chronique/chronique2.htm> (consulté en septembre 2004).
- PRANCE, Ghilleen T., «Ethnobotany Today and in the Future», *Ethnobotany – Evolution of a Discipline*, Schultes, Richard Evans & Von Reis, Siri (dir.), Dioscorides Press, Portland, Oregon, p. 60-68.
- QUÉAU, Philippe, 1997, «Le chant des possibles : Le jardin virtuel», *Le jardin planétaire*, Eveno, Claude et Clément, Gilles (dir.), L'Aube, coll. Monde en cours, Châteauvallon, p. 167-176.
- RICOEUR, Paul, 2000, *La Mémoire, L'Histoire, L'Oubli*, Seuil, coll. L'Ordre Philosophique, Paris, 676 p.
- RIDGWAY, Sismondo Brunilde, 1981, «Greek Antecedents of Garden Sculpture» *Ancient Roman Gardens : Colloquium on the History of Landscape Architecture*, Dumbarton Oaks, Harvard University, Washington, D.C., p. 9-28.
- RILEY, Robert, B., 1995, «Flowers, Power, and Sex», *The Meaning of Gardens : Idea, Place and Action*, Francis, Mark and Hester Jr., Randolph, T. (ed), The MIT Press, Cambridge; Massachusetts; London, p. 60-75.
- ROGER, Alain, 1997, *Court Traité du Paysage*, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences Humaines, NRF, Paris, 199 p.

- SAMSON, Marie, 2004, *Dictionnaire Usuel des Arts Plastiques*, D'Art Le Sabord, Trois-Rivières, (Québec), 196 p.
- SCHAMA, Simon, 1999, *Le Paysage et la Mémoire*, Seuil, coll. Univers historique, Paris, trad. Josée Kamoun, 721 pages.
- SCHEPS, Ruth, 1993, *La science sauvage : des savoirs populaires aux ethnosciences*, Seuil, coll. Points Sciences, n° S93, série d'émissions diffusées sur France-Culture dans le cadre des «Perspectives scientifiques», Paris, 212 p.
- SCHWIMMER, Eric, 1994, «Le localisme au Québec», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 18, n° 1, p. 157-176.
- SEMPRINI, Andrea, 1994, «Espaces privés, espaces publics : Privé et public comme catégories pratiques», *Espaces et sociétés : espaces et styles de vie*, n° 73, L'Harmattan, Paris, p.137-158.
- SMITH, Philip E., 1976, *Food Production and Its Consequences*, Cumming Publishing Company, Cumming Modular Program in Anthropology, California, 120 p.
- STAVROS, Stephanos, 1995, «The Legal Status of Minorities in Grece Today : The Adequacy of their Protection in the Light of Current Human Rights Perceptions», *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 13, p. 1-32.
- STIERLIN, Henri, 2001, *Grèce : de Mycènes au Parthénon*, Taschen & Köln, Lisboa; London; New York; Paris; Tokyo, 235 p.
- SUTTON, David E., 1997, «Local Names, Foreign Claims : family inheritance and national heritage on a Greek island», *American Ethnologist*, n° 24, (2), p. 415-437.
- THACKER, Christopher, 1985, *The History of Gardens*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, California, 288 p.
- TODOROV, Tzvetan, 2003, *Le Nouveau Désordre mondial : Réflexions d'un Européen*, Robert Laffont, coll. Le Livre de Poche, n° 4380, Paris, 150 p.
- TONGIORGI TOMASI, Lucia, 1991, «Les jardins botaniques aux XVI^e et XVII^e siècles», *Histoire des Jardins de la Renaissance à nos jours*, Monique Mosser et Georges Teyssot (dir.), Flammarion, Paris, p. 77-79.
- TOURATSOGLU, Ioannis, 1998, *La Macédoine : Histoire, Monuments, Musées*, (guide), Ekdotike Athenon S.A., Athènes, 459 p.

- TSALIKIDIS, Ioannis, A., 1990, «Gardens of Eclectic Villas in Thessaloniki : A Concept of Landscaping in the Southern Balkans in the Late-19th Century», *Landscape Journal*, vol. 9, n° 1, p. 29-41. (Vardouniotis, ?, 1893, auteur athénien d'un récit de voyage cité par I. A. Tsalikidis).
- TSOUICALAS, Constantine, 1991, «'Enlightened' Concepts in the 'Dark' : Power and Freedom, Politics and Society», *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 9, p. 1-22.
- UPTON, Dell, 1983, «The Power of Things : Recent Studies in American Vernacular Architecture», *American Quaterly*, 35, p. 262-279.
- Van ERP-HOUTEPEN, Anne, 1986, «The etymological origin of the garden», *Journal of Garden History*, vol. 6, n° 3, p. 227-231.
- Van ZUYLEN, Gabrielle, 1994, *Tous les jardins du monde*, Découvertes Gallimard, coll. Art de Vivre, n° 207, Paris, 176 p.
- VATIN, Claude, 1974, «Jardins et Vergers Grecs», *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux*, Paris, p. 345-357.
- VEINSTEIN, Gilles (dir.), 1993, *Salonique, 1850-1918 : La «ville des Juifs» et le réveil des Balkans*, Autrement, Série Mémoires, n° 12, Paris, 294 p.
- VERGOPOULOS, Kostas, 1977, *Le capitalisme difforme et la nouvelle question agraire : l'exemple de la Grèce moderne*, François Maspero, coll. économie et socialisme, n° 33, Paris, 302 p. (présentation d'AMIN, Samir, p. 12-29).
- VERNANT, Jean-Pierre, 1974, *Mythe et société en Grèce ancienne*, La Découverte, coll. Essais, n° 240, Paris, 250 p.
- 1985, *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, La Découverte, coll. Fondations, Paris, 432 p.
- 1999, *L'Univers, les Dieux, les Hommes : Récits grecs des origines*, Seuil, coll. La Librairie du XX^e Siècle, Paris, 245 p.
- 2004, *La Traversée des frontières : Entre mythe et politique II*, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e Siècle, Paris, 190 p.
- VERNANT, Jean-Pierre et DETIENNE Marcel, 1974, *Les Ruses De L'Intelligence : La Mètis Des Grecs*, Flammarion, coll. Champs n° 036, Paris, 316 p

- VOLVEY, Anne, 2000, «L'espace, vu du corps», *Logiques de l'espace, Esprit des lieux : Géographies à Cerizy*, Belin, coll. Mappemonde, Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), Paris, p. 319-332.
- WEBER, Max, 2001, *Économie et société dans l'Antiquité*, La Découverte/Poche, coll. Sciences humaines et sociales, n° 108, Paris, trad. Catherine Colliot-Thélène, et François Laroche, 408 p.
- WESTMACOTT, Richard, 1992, *African-American Gardens and Yards in the Rural South*, The University of Tennessee Press, Knoxville, 198 p.
- YANAGISAKO, Sylvia et DELANEY, Carol (ed.), 1995, *Naturalizing Power : Essays in Feminist Cultural Analysis*, Routledge Inc., New York; London, 310 p.
- YARDWOOD, Doreen, 1992, *The Architecture of Europe : The Ancient Classical and Byzantine World, 3000 BC –AD 1453*, B. T. Batsford Ltd, (ed.), London, vol. 1, 166 p.
- ZAKYTHINOS, Dionysios, 1973, *Byzance : État-Société-Économie*, Variorum Reprints, London, 424 p.

Annexe I

Liste de photos de jardins de l'enquête

Jardins vernaculaires

Jardins pêle-mêle

Type A de jardin pêle-mêle – Le jardin de Niki (5.5.1.1)

Type B de jardin pêle-mêle – Le jardin de Dimitra (5.5.1.2)

Type C de jardin pêle-mêle – Le jardin de Katerini (5.5.1.3)

Jardins à revêtements divers

Type A - Le jardin chaulé de Kristalia (5.5.2.1)

Type B - Le jardin sur terre battue de Theodora et son fils (5.5.2.2)

Type C - Le jardin à revêtements mixtes de Poppi et Ireni (5.5.2.3)

Jardins gazonnés

Type A – Le jardin gazonné du couple Stranza (5.5.3.1)

Type B – Le jardin gazonné du couple Stella et Dimitri (5.5.3.2)

Type C – Le jardin gazonné de Mme Kazlari (5.5.3.3)

Jardins avec animaux

Type A – Le jardin de Daphné avec coq, poules et chèvres (5.5.4.1)

Type B – Le jardin d’Anastasios et d’Erginia avec poules, chèvres et lapins (5.5.4.2)

Type C – Le jardin de Katerina et Charalampos avec poules (5.5.4.3)

Jardin-paysager – Le jardin de Sophia et d’Ilias (6.3.3)

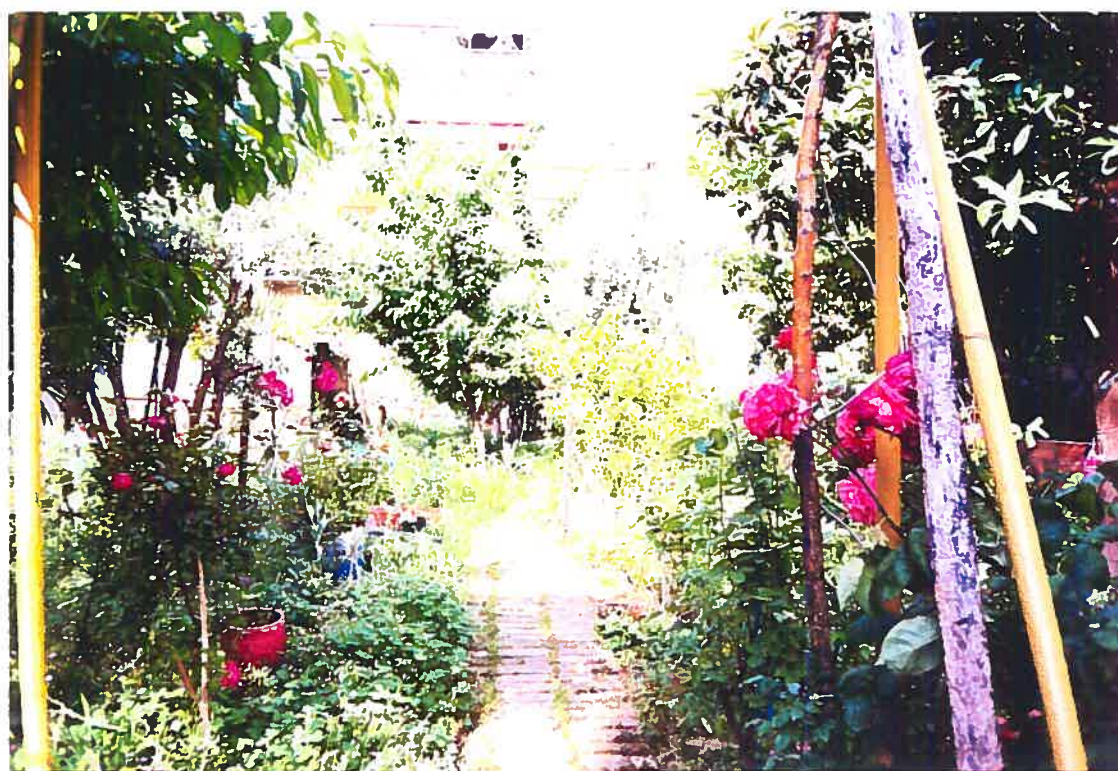
Jardin-terrasse, jardin-balcon – Le jardin-terrasse d’Amalia et Tasos; le jardin-balcon de Maria (6.4)



1

Le jardin de Niki (5.5.1.1)

Jardin de style pêle-mêle invisible de la rue dans Thessaloniki. Un seul étroit sentier de dalles s'arrêtant à mi-profondeur du jardin permet le passage. Autrement, une brique, une pierre, un chiffon ou rien du tout font l'affaire.



2

Le jardin de Niki (5.5.1.1)



Le jardin de Niki (5.5.1.1)
La végétation déborde au-delà
de la clôture et de la corde à
linge de la voisine.

3



Le jardin de Niki (5.5.1.1)
Arbres et remise se soutiennent mutuellement. Pour combien de temps encore ? Tout
autour, les fleurs restent indifférentes à la question.

4



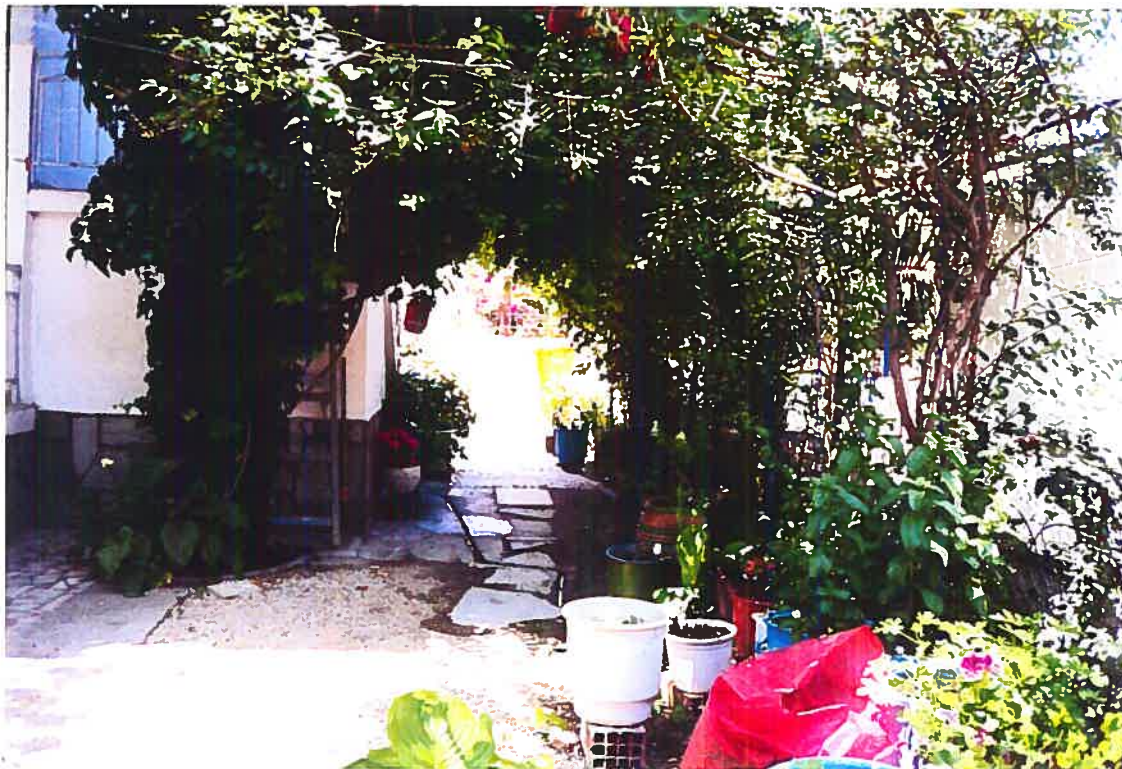
1

Le jardin de Dimitra (5.5.1.2)
Façade d'un jardin de type pêle-mêle à Polychrono en Halkidiki.



2

Le jardin de Dimitra (5.5.1.2)
De l'autre côté du mur de végétation.



3

Le jardin de Dimitra (5.5.1.2)
Des treillis, des pergolas de côté et derrière la maison.



4

Le jardin de Dimitra (5.5.1.2)
Des plantes en pots sur la rampe de l'escalier, jusqu'au toit. Bric-à-brac de fleurs, de plantes d'intérieur, de contenants de toutes les couleurs, d'aromates et d'un ou deux légumes. Il y a trop d'ombre, mais il reste encore de l'espace et Dimitra compte bien l'utiliser.



1

Le jardin de Katerini (5.5.1.3)

À Fourka, dans la région de Halkidiki, le jardin se situe entre celui de type pêle-mêle et celui du type chaulé.



2

Le jardin de Katerini (5.5.1.3)



3

Le jardin de Katerini (5.5.1.3)

« C'est une erreur. Regardez, tout cet espace perdu. On ne peut rien y faire à cause du soleil. Sous la pergola, c'est l'idéal, mais elle est trop loin, sur le côté. Je m'assois sur le balcon. »



4

Le jardin de Katerini (5.5.1.3)



Le jardin de Kristalia (5.5.2.1)
Façade de jardin de type chaulé à Polychrono, péninsule de Kassandra en Halkidiki.

1



Le jardin de Kristalia (5.5.2.1)
« On chaule à chaque printemps, c'est plus propre. On ne transporte pas de saletés à l'intérieur. »

2



Le jardin de Kristalia (5.5.2.1)
Généralement un jardin chaulé : le long de la clôture de façade, une plate-bande de terre bordée de ciment (ou de briques) et constituée d'arbres fruitiers (pour les fruits, mais aussi pour l'ombre en remplacement de la pergola); d'herbacées ornementale et de fleurs. Sur la partie pavée et chaulée, des pots de fleurs de variétés et d'espèces différentes.



Le jardin de Kristalia (5.5.2.1)



1

Le jardin de Theodora et son fils (5.5.2.2)

Jardin sur terre battue à Oreskastro, village autrefois habité par des réfugiés d'Asie Mineure.



2

Le jardin de Theodora et son fils (5.5.2.2)

Les oliviers ont été plantés par le grand-père de Lazares, le fils de la maison qui s'occupe du jardin avec sa mère.



3

Le jardin de Theodora et son fils (5.5.2.2)

« Ma mère laisserait tout pousser. J'aimerais plus d'organisation. Nous divergeons d'opinions sur le choix des plantes, le lieu d'emplacement. Et sur bien d'autres sujets, ajoute-t-il en souriant. Chaque année, on a des projets, mais on n'est jamais prêt à la réalisation. »



4

Le jardin de Theodora et son fils (5.5.2.2)

Clôture de piments rouges. À droite, au fond du jardin, d'énormes touleaux de fils électriques, peints et transformés en tables.



1

Le jardin de Poppi et Ireni (5.5.2.3)



2

Le jardin de Poppi et Ireni (5.5.2.3)
Jardin à revêtement mixtes à Filiro en banlieue de Thessaloniki.



3

Le jardin de Poppi et Ireni (5.5.2.3)

Sous la pergola, à l'ombre, ou ailleurs dans le jardin, les deux sœurs passent leurs journées du lever au coucher, neuf mois par année. Elles consacrent quatre heures par jour à l'aménagement et à l'entretien de celui-ci.



1

Le jardin du couple Stranza (5.5.3.1)



2

Le jardin du couple Stranza (5.5.3.1)
Jardin gazonné à Kifisia, quartier résidentiel et commercial de Thessaloniki.



1

Le jardin du couple Stella et Dimitri (5.5.3.2)



2

Le jardin du couple Stella et Dimitri (5.5.3.2)
Jardin gazonné – village de Kriopigi dans la péninsule de Cassandra en Halkidiki.
Rare clôture traditionnelle.



3

Le jardin du couple Stella et Dimitri (5.5.3.2)

« La propriété appartenait à mon grand-père, dit Dimitri. À l'époque de mon père, la maison possédait une pièce dans laquelle vivaient six enfants et mes parents. Les grands-parents avaient une pièce à part. Sur le reste du terrain, un passage menait à d'autres maisons occupées par la parenté. En 1979, j'ai bâti cette maison de mes propres mains. »



4

Le jardin du couple Stella et Dimitri (5.5.3.2)



1

Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3)



2

Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3)

Jardin gazonné à Kifisia, quartier de Thessaloniki où cohabitent des gens pauvres, d'autres faisant partie de la classe moyenne, et Mme Kazlari de la classe supérieure.



3

Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3)
Autrefois, aire de jeux des enfants.



4

Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3)
Sentier de mosaïque menant à une zone de repos. On devine, à droite de la photo, l'aire du puits dont on se sert pour arroser le jardin. Mme Kazlari désherbe, plante, creuse et met de l'engrais. Son fils qui vit à l'étage s'occupe des autres travaux.



5

Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3)
La pergola noueuse et la fontaine de marbre du temps du grand-père.



6

Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3)
Les dénivellations de terrain aux formes arrondies, la végétation à la fois abondante et sobre, se touchent. Il s'en dégage une impression d'un temps somnolent, paisible, qui semble avoir réussi à vaincre l'aspect éphémère d'un jardin.



1

Le jardin de Daphné (5.5.4.1)

Jardin avec animaux à Kassandrino, village traditionnel de montagne – région de Kassandra en Halkidiki. La maison de Daphné s’agrippe à la montagne. De la rue, on ne distingue pas le jardin.



2

Le jardin de Daphné (5.5.4.1)

Un sentier fleuri, une clôture donnent sur un espace chaulé. D’un côté, une pergola, des fleurs, pêle-mêle, plus hautes que la maison. De l’autre, une autre pergola, des arbres fruitiers, des fleurs en pots, des légumes, une corde à linge. Le long de la maison, pêle-mêle, d’autres arbres fruitiers, d’autres légumes.



3

Le jardin de Daphné (5.5.4.1)

Trois maisons plus loin en passant par un étroit canal d'irrigation, le jardin-nature de Daphné : un coq, huit poules, deux chèvres et quelques fleurs semées à la volée. (sur la photo, le mari de Daphné).



1

Le jardin d'Anastasios et d'Erginia (5.5.4.2)
Jardin avec animaux à Kriopigi, région de Kassandra en Halkidiki.



2

Le jardin d'Anastasios et d'Erginia (5.5.4.2)
« Les parents ont du mal à croire à notre intérêt pour les jardins. D'ici quelques années, j'en ferai une deuxième carrière. J'ai des idées pour faciliter le travail. Je n'aime pas passer deux à trois heures par jour à l'aménagement et à l'entretien. Mon père, jardinier à la retraite, s'en occupe toute la journée. »



3

Le jardin d'Anastasios et d'Erginia (5.5.4.2)

Le passage entre les deux murets de pierre à la limite de la zone gazonnée conduit à :
a) un potager de légumes d'été; b) un potager de légumes d'hiver; c) un espace pour des poules et des lapins; d) un plus grand espace pour les chèvres. Chacune de ces zones est grillagée et clairement délimitée.



1

Le jardin de Katerina et Charalampos (5.5.4.3)

Jardin avec animaux à Thessaloniki. Un champ de fardoches, débris de construction, rue sans nom, entrepôts, autoroute à l'horizon – voilà tout ce qu'on voit face aux grilles de la propriété.



2

Le jardin de Katerina et Charalampos (5.5.4.3)

« Il y a beaucoup d'intrus. Il ne faut pas tenter les gens. »



3

Le jardin de Katerina et Charalampos (5.5.4.3)



4

Le jardin de Katerina et Charalampos (5.5.4.3)

Les dénivellations, la végétation dissimulent les diverses zones de ce jardin à l'intérieur duquel le présent et le passé vivent en symbiose.



5

Le jardin de Katerina et Charalampos (5.5.4.3)

Où sont les animaux mentionnés dans la catégorie ? Derrière l'aire des chaises longues, un mètre plus bas. « J'ai inventé un poulailler prolongé d'un tunnel qui permet aux poules de dégourdir leurs pattes dans un espace grillagé en pleine nature. »



6

Le jardin de Katerina et Charalampos (5.5.4.3)

L'installation d'une pompe à cent cinquante mètres de profondeur sert à puiser l'eau pour arroser le potager. « Au démarrage, le bruit est impressionnant, mais on s'habitue. »



Le jardin d'Anastasia (5.6.3)

À Aghia Paraskevi, village au bout de la péninsule de Kassandra en Halkidiki. Le jardin se trouve de l'autre côté de la rue de la maison où Anastasia habite avec un des fils et sa fille.



Le jardin d'Anastasia (5.6.3)

Seuil du jardin à revêtements mixtes.

1

2



3

Le jardin d'Anastasia (5.6.3)



4

Le jardin d'Anastasia (5.6.3)

« Quand mon mari et moi sommes arrivés ici, ce n'était qu'un espace ouvert avec des amandiers et des oliviers. On a clôturé le terrain et on a construit une pergola pour faire grimper une vigne et avoir de l'ombre. Mon fils s'occupe maintenant de tout. Ce n'est plus le même jardin. »



5

Le jardin d'Anastasia (5.6.3)

« Je cueille les amandes, les étale sur des linges pour les faire sécher. Je les divise selon leur maturité. L'eau chauffée par le soleil dans le baril de plastique sert à me laver. Ici, c'est vraiment mon coin de jardin. »



6

Le jardin d'Anastasia (5.6.3)

« Mon fils a installé une clôture autour de cet autre terrain pour que personne ne vienne le prendre. »



1

Le jardin de Sophia et d'Ilias (6.3.3)



2

Le jardin de Sophia et d'Ilias (6.3.3)

À Trilofos, jardin-paysager de 3 800 mètres carrés. La propriétaire, Sophia, et un couple de jardiniers vivant sur place s'occupent de l'entretien.



3

Le jardin de Sophia et d'Ilias (6.3.3)

Les zones de circulation mènent toutes à un endroit dissimulé soit par des arbres, des arbustes ou des dénivellations de terrain (piscine; gazébo; aire de barbecue; serre).



4

Le jardin de Sophia et d'Ilias (6.3.3)



Le jardin d'Amalia et Tasos (6.4)



Le jardin d'Amalia et Tasos (6.4)
Amalia et Tasos sur leur jardin-terrasse à Kalamaria, quartier populaire de Thessaloniki.



3

Le jardin d'Amalia et Tasos (6.4)



4

Le jardin d'Amalia et Tasos (6.4)
Espace de laboratoire – transplantations, boutures.



Le jardin de Maria (6.4)

Jardin-balçon au cœur de Thessaloniki – rue de boutiques et d'immeubles-appartements. « J'aime les jardins d'aspect sauvage. Je préfère le feuillage aux fleurs. » Cette dernière prédilection distingue Maria des autres informateurs de l'enquête.

Annexe II

Liste de plans d'aménagement de jardins vernaculaires de l'enquête

- | | |
|--------------------------------|---|
| 1. Jardin pêle-mêle | — Le jardin de Niki (5.5.1.1) |
| 2. Jardin chaulé | — Le jardin de Kristalia (5.5.2.1) |
| 3. Jardin sur terre battue | — Le jardin de Theodora et son fils (5.5.2.2) |
| 4. Jardin à revêtements mixtes | — Le jardin de Poppi et Ireni (5.5.2.3) |
| 5. Jardin gazonné | — Le jardin de Mme Kazlari (5.5.3.3) |
| 6. Jardin avec animaux | — Le jardin de Daphné (5.5.4.1) |

Les illustrations sont de Mark Willis et Julie Dansereau.

JARDIN PÉLE-MÉLE DE NIKKI

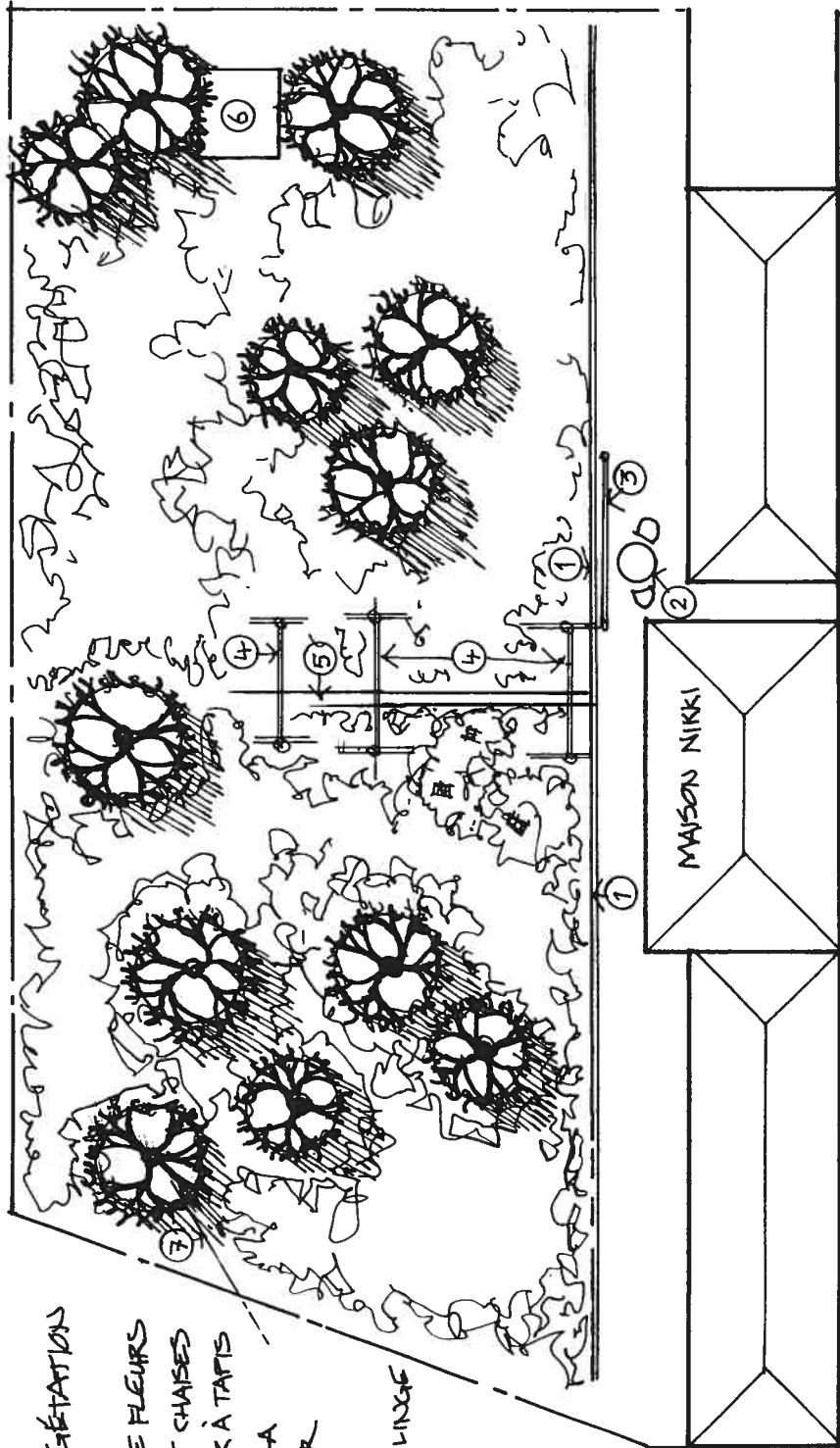


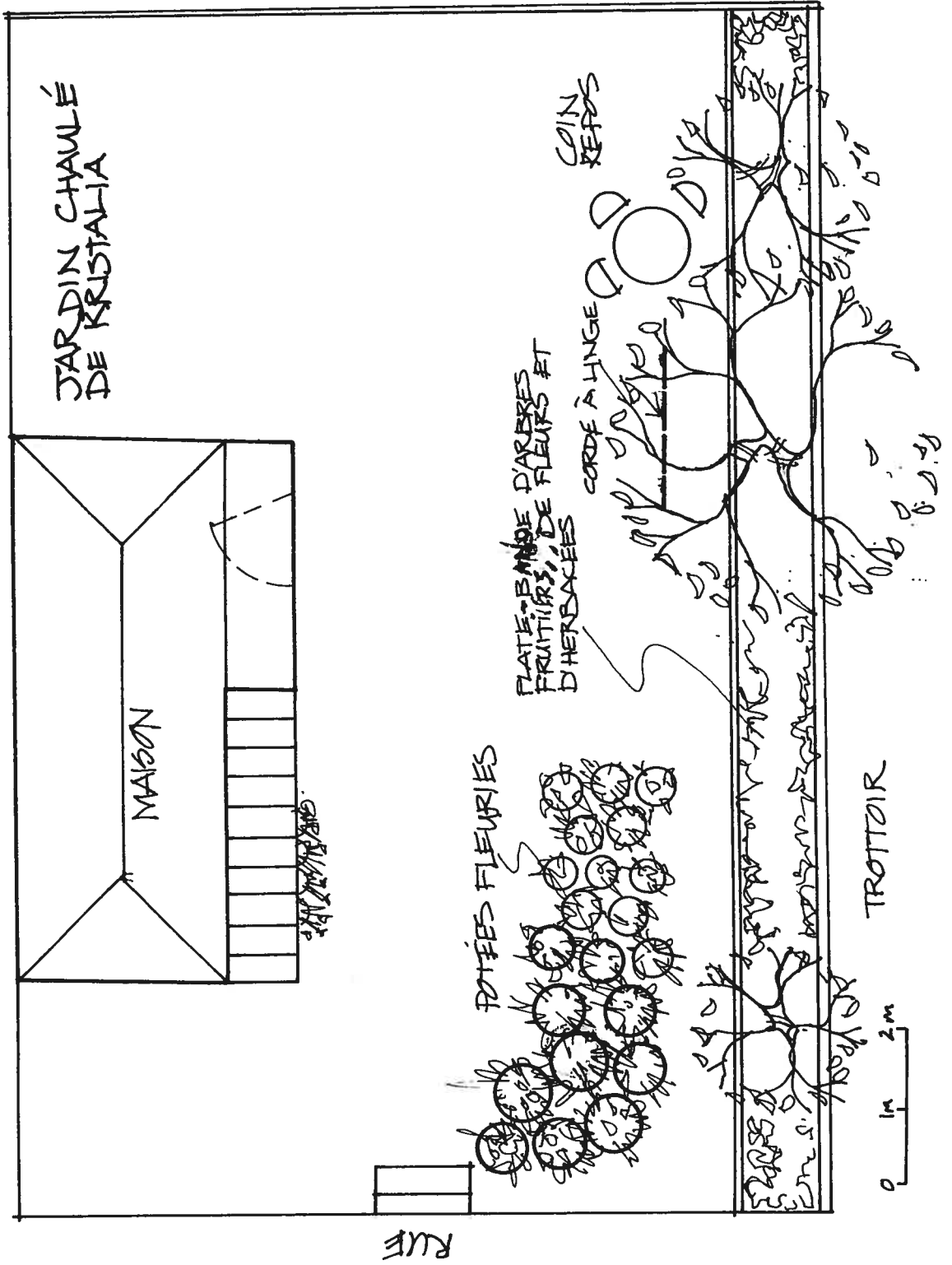
ARBRES FRUITIERS

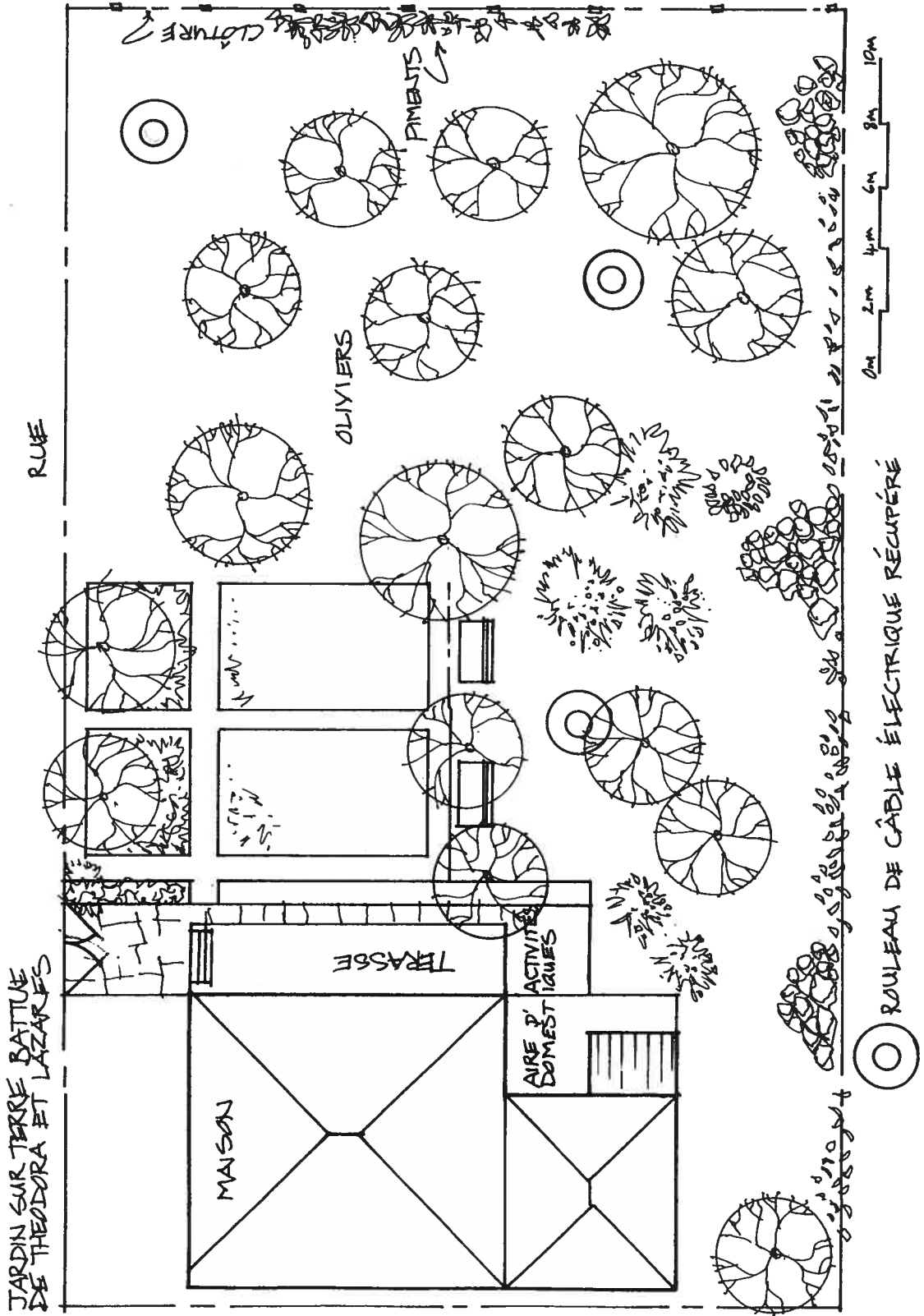


VÉGÉTATION

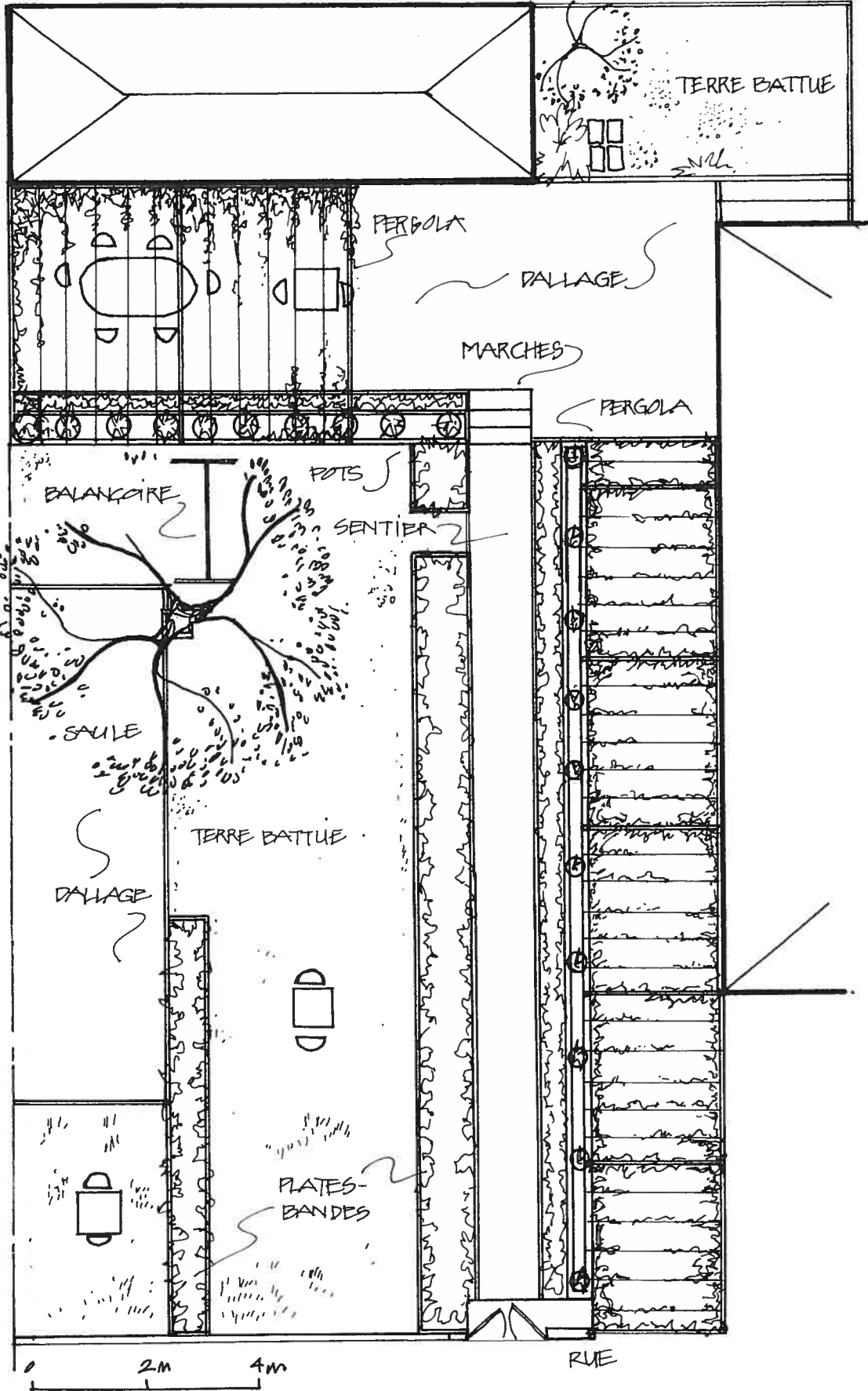
- ① POTS DE FLEURS
- ② TABLE ET CHAISES
- ③ BÂTEUR À TAPIS
- ④ PERGOLA
- ⑤ SENTIER
- ⑥ REMISE
- ⑦ CORDE À LINGE







JARDIN À REVÊTEMENTS MIXTES DES SŒURS POPPI ET IRENI



JARDIN GAZONNÉ DE MME KAZLARI

